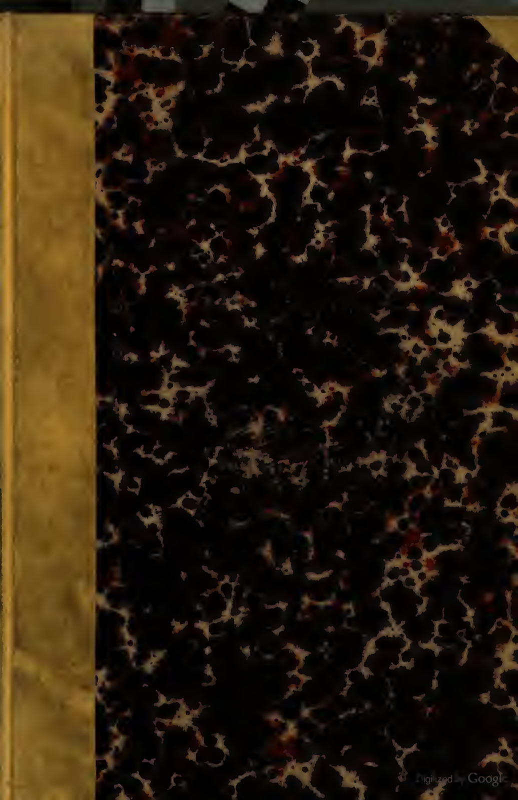
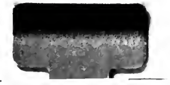



201
47 H
5





COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE
DE
L'ANTIQUITÉ

PAR

MAX DUNCKER



TRADUCTION DE L'ALLEMAND, PAR MOSSMAN

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

TOME PREMIER

LES ÉGYPTIENS. — LES NATIONS SÉMITIQUES





PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
A. LACROIX ET C[ie], ÉDITEURS
13, FAUBOURG MONTMARTRE, 13
1874.


1637



HISTOIRE

DE

L'ANTIQUITÉ



Non fu pubblicato che il 1.° volume
G.

Ixelles-Bruxelles. — Imp. CNOPHS fils, place Communale, 16.

HISTOIRE

DE

L'ANTIQUITÉ

PAR

MAX DUNCKER

TRADUCTION DE L'ALLEMAND, PAR MOSSMAN



SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

TOME PREMIER

LES ÉGYPTIENS. — LES NATIONS SÉMITIQUES

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
A. LACROIX ET Cie, ÉDITEURS
13, FAUBOURG MONTMARTRE, 13
1874.




BIBLIOTECA NAZIONALE V.E.
ROMA



HISTOIRE

DE

L'ANTIQUITÉ

LIVRE PREMIER

LES ÉGYPTIENS



I

LE SOL ET LA RACE

L'histoire ignore ses origines. Le point de départ et les premiers pas du genre humain échappent à la mémoire. Chez les peuples comme chez les individus les premières périodes de la vie ne laissent point de traces dans la conscience, et ne sauraient être saisies par l'observation directe et personnelle; les souvenirs ne se forment pas faute de bases pour les recevoir. Les formes primitives de la vie commune en famille ou dans la tribu, les courses des chasseurs ou des pasteurs nomades, les commencements de l'agriculture n'ont pu nous léguer ni monuments ni descriptions. Sans doute aucun des peuples que la nature a favorisés de ses dons, qui ont franchi ces premières difficultés et se sont élevés jusqu'à la vie sociale, jusqu'à une civilisation nationale,

n'a jamais manqué de jeter un coup d'œil sur son passé. Du haut du degré qu'on avait atteint, on a cherché partout à s'en retracer une image. Les souvenirs remontaient plus ou moins loin, mais on les fécondait par des vues empruntées aux idées religieuses, à l'orgueil national, à la méditation ou à l'imagination. Fort propres à caractériser le génie des peuples auxquels ils tenaient lieu de l'histoire de leur jeunesse, ces systèmes ne sauraient prétendre à reproduire le cours réel et vrai de leur développement. Pour qu'il en soit autrement, il faut qu'une nation naissante puisse être étudiée par des peuples qui ont atteint un haut degré de civilisation. C'est ainsi que les Romains ont pu nous transmettre une peinture de la vie des jeunes races germaniques. Les Byzantins se sont trouvés capables de nous instruire des usages des Slaves, et pour l'Europe moderne en pleine maturité ç'a été une tâche facile que d'observer les races de l'Amérique, les pasteurs nomades de l'Asie et les insulaires de la mer du Sud.

Les plus anciens empires dont nous parlent la tradition et les monuments ont parcouru sans témoins les premiers tours de leur carrière; la tradition, les monuments primitifs nous les montrent déjà en possession d'une civilisation compliquée et fort avancée. Comment ont été jetés ces fondements, élevés ces antiques assises dè l'humanité, c'est ce que nous ne pouvons plus découvrir que par voie de déduction, par l'examen des éléments antérieurs à toute tradition, indépendants de la tradition, je veux dire par l'étude de la constitution physique des contrées où ont fleuri ces civilisations, de l'anatomie et de la physiologie des peuples qui en furent les instruments, par celle de leurs langues et de leurs conceptions religieuses.

L'histoire de l'antiquité est le tableau des formes de

civilisation par lesquelles a d'abord passé le genre humain. Incapable d'en décrire la genèse à l'aide de véritables témoignages, elle tente de tracer une esquisse de ces premiers essais en s'appuyant sur des déductions légitimes et sur des analogies certaines. Sa tâche principale consiste à tirer des monuments en ruines et des vestiges de la tradition la peinture des premiers âges de l'antique Orient et de la Grèce qui tient de si près à l'Orient. Avec quelques débris et quelques souvenirs elle doit faire revivre les scènes aussi variées que grandioses qui se rapportent à la religion et à l'État, à l'art et aux métiers, à la science et au commerce, aux luttes politiques, aux élucubrations de la théologie, et dont l'Orient était le théâtre bien avant l'époque où Solon donna des lois aux Athéniens et où l'armée de Cyrus atteignit le rivage de la mer Égée.

L'AFRIQUE

La plus ancienne civilisation, le plus ancien État s'est formé sur le sol de la partie du monde qui semble le moins favorable au développement de l'homme. C'est par masses compactes que les contrées de l'Afrique s'étendent des deux côtés de l'équateur. Un vaste plateau occupe tout le sud du continent et s'abaisse au nord pour donner naissance à une plaine encore plus impraticable que les grandes mers qui baignent les côtes de l'Afrique à l'ouest, au sud et à l'est. Cette plaine qui n'est que le lit d'une mer desséchée est exposée à un soleil ardent qui tue la végétation. Çà et là seulement lorsqu'une source abreuve le sol altéré, une oasis fertile se détache sur les sables mouvants, se cache dans la solitude des gorges et des ravins ou domine les amas de roches nues.

La mer ne découpe nulle part en golfes profonds les côtes de l'Afrique. Les fleuves aussi impuissants qu'elle, ne creusent point de vallées larges et fécondes et ne donnent point accès dans l'intérieur du pays. Le plateau central est entouré de chaînes abruptes qui descendent jusqu'à la côte comme par une succession de terrasses, et ne laissent presque partout de place que pour une bande étroite de terres basses et marécageuses. Un cours impétueux, des cataractes, des rapides fraient à grand'peine un passage aux eaux à travers les obstacles que ces chaînes leur opposent; après quoi un reste de cours aussi lent que peu étendu dans la zone riveraine les conduit à la mer.

A l'exception de la pointe sud et des cantons alpestres de l'Abyssinie à l'est, le plateau, les chaînes qui le terminent, et toute la longue ceinture des côtes sont le séjour de la race noire. Quel que soit le nombre des peuplades et des tribus, si différents qu'ils soient les uns des autres par la structure du corps et par leurs dialectes, habitant comme ils font sous un soleil vertical et brûlant des régions d'un accès difficile, les nègres ne se sont élevés nulle part au dessus de l'enfance de la civilisation ou d'un fétichisme grossier. Toutes les fois qu'il n'y a point eu immixtion violente d'un élément étranger, les générations se sont succédé sans annales et sans métamorphoses.

La côte nord de l'Afrique tranche avec le reste du continent. Tandis que la côte ouest regarde l'océan Atlantique et que les vagues qui se brisent contre la pointe sud aboutissent aux glaces du pôle, la côte nord n'est séparée des plus proches rivages que par un bassin d'une étendue médiocre. C'est une région montagneuse qui occupe l'espace compris entre le Sahara et la Méditerranée. A l'ouest, les sommets de l'Atlas atteignent

même sous ce climat la limite des neiges perpétuelles, à l'est, vers l'embouchure du Nil, les montagnes s'abaissent par degrés, et le plateau de Barca ne s'élève guère à plus de 300 et quelques mètres au dessus du niveau de la mer. De nombreux contre-forts tantôt projetés jusqu'à la plage, tantôt refoulés par l'agrandissement de la plaine, couvrent la lisière nord, qui offre dans les vallées profondes des rivières torrentueuses la végétation vivace et luxuriante propre à l'Afrique dans tous les lieux où l'eau ne manque point; il est vrai néanmoins que cette fertilité est à son tour interrompue par de vastes bandes arides et nues d'exhaussements et de dépressions.

LE NIL

Le seul fleuve du continent dont le bassin soit fertile sur un long parcours a son embouchure au nord dans la Méditerranée. La vallée occupe le coin nord-est de l'Afrique qu'un bras de mer étroit sépare de l'Arabie, et le fleuve arrose la zone comprise entre les dernières assises nord du plateau et la côte. Partout ailleurs, dans toute la largeur du continent, ce vaste espace est envahi par le désert du Sahara.

Le Nil blanc (Bahr el Abiad) qui coule d'abord du sud à l'ouest, prend sa source à l'extrémité nord du plateau dans les chaînes neigeuses de Kilimanjâro et de Kénia, voisines de l'équateur, peut-être dans quelques lacs fort élevés qu'alimentent les glaciers de ces montagnes (1). Au pied des terrasses qu'il a trouées, il

(1) Les missionnaires Rebmann et Krapf, partant de Mombas sur la côte orientale en 1848 et 1849, pénétrèrent dans l'intérieur et aperçurent les premiers à plus de 750 kilomètres de la côte, sous le premier degré de

entre dans une région marécageuse et boisée, couverte de tamarisques et de sycomores, de fourrés de bambous et de roseaux, de hautes plantes grimpantes que peuplent l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame et le crocodile, le zèbre et l'hyène, des antilopes et des serpents. Il gagne de vastes savanes couvertes çà et là de forêts tropicales, et traverse une région montagneuse d'une altitude médiocre où il se réunit au Nil bleu (Bahr el Azrak), qui lui amène du plateau d'Abyssinie, des prairies alpestres de la chaîne neigeuse de Samen, une masse d'eau bien moins considérable que la sienne. Leurs eaux réunies dans un grand et unique chenal traversent une haute plaine, vaste, rocheuse, déserte, parsemée de cônes volcaniques. Les chaînons parallèles aux dernières terrasses du plateau viennent se placer en travers du fleuve, qui est réduit à se frayer un chemin par d'innombrables cataractes. Les terrains qu'il arrose dans les dépressions enfermées entre les chaînons offrent seuls quelque végétation. A Syène, le Nil rompt et franchit le dernier obstacle transversal. A partir de là la montagne change de structure. Les rochers s'écartent à droite et à gauche, ouvrant jus-

latitude sud, les montagnes neigeuses de Kilimanjâro et de Kénia dont les pentes septentrionales recèlent d'après eux les sources du Nil blanc. D'autre part, le docteur Knoblecher a remonté le Nil jusqu'au sixième degré de latitude nord. Depuis on a pénétré jusqu'à Gondocoro sous le quatrième degré. Il ne reste plus à explorer que la zone comprise entre Gondocoro et les lacs d'Ukéréwé et de Tanjanyika visités par Burton. Cf. Klöden, *das Stromgebiet des obern Nil*, pag. 240 et Ch. Beke, *the Source of the Nile*. Dans l'été de 1861, von der Decken a fait l'ascension de Kilimanjâro jusqu'à une hauteur de 2,600 mètres. Il fixa à 5,522 mètres la limite des neiges et évalue la hauteur de la montagne à près de 6,500 mètres. Il prétend que c'est un pic isolé au milieu de la plaine et parle d'un lac voisin dont l'altitude n'irait pas au delà de 550 à 585 mètres. *Zeitschrift f. allg. Erdkunde, Neue Folge*, 12, 73 ss.

qu'à la Méditerranée un ravin de 1,100 kilomètres de longueur que le fleuve majestueux (déjà large de 975 mètres aux dernières cataractes) suit désormais jusqu'à la mer d'un cours égal et paisible (1).

LA VALLÉE INFÉRIEURE DU NIL

De ce ravin, de cette vallée étroite qui ne mesure pas en moyenne plus de trois à quatre lieues de largeur, le Nil a fait en plein désert une oasis protégée par les hauteurs de l'ouest contre les sables mouvants et les ouragans du grand désert, séparée par les montagnes de l'est des amas de rochers, des exhaussements et des dunes inhabitables qui occupent l'espace compris de ce côté, entre le bassin fluvial et le golfe Arabique. La puissance du fleuve ne se borne pas à donner à la vallée, grâce au volume de ses eaux, la fraîcheur et l'humidité désirables; il la féconde, il l'engraisse encore par son inondation annuelle. Quand la neige fond sur les sommets des hautes montagnes d'où sortent les deux branches du Nil, quand arrive dans la partie supérieure de son cours la saison des pluies tropicales, le Nil monte lentement et doucement avec le solstice

(1) Eratosthène dans Strabon évalue le cours du Nil au dessus de Méroé à 6,400 stades (1,200 kilomètres), au dessous de Méroé à 11,800 stades (2,225 kilomètres); Diodore ne l'évalue en tout et pour tout qu'à 12,000 stades (2,250 kilomètres). Toutes ces données sont trop faibles. En négligeant même les sources du Bahr el Abiad, le Nil parcourt depuis celles du Bahr el Azrak jusqu'à son embouchure 4,220 kilomètres dont plus de 1,050 appartiennent au cours inférieur, c'est à dire à l'Égypte. Il y a en ligne droite ou à vol d'oiseau des sources du Bahr el Azrak à l'embouchure 2,560 kilomètres; de Syène à l'embouchure la pente du Nil est de 97 mètres.

d'été. Vers la fin de juillet, il sort de son lit et s'épanche sur la vallée entière jusqu'aux montagnes de la ceinture; vers la fin de septembre, il s'est élevé à plus de six mètres et demi au dessus de l'étiage. Il baisse aussi doucement qu'il a monté, et revient, au bout de plus de quatre mois, à son niveau ordinaire. L'inondation abandonne en se retirant, sur toute la surface qu'elle a recouverte, un limon fertile. C'est la terre végétale que les deux branches ont enlevée avant leur réunion aux pentes supérieures des montagnes, que le Nil sature de son eau et qu'il dépose enfin paisiblement au fond de la vallée. Repos assuré à la terre pendant la durée de l'inondation, fécondation par ce limon, rafraîchissement de l'air par le volume des eaux, tels sont les avantages essentiels dont l'Égypte est redevable à son fleuve et qui faisaient dire à Hérodote que l'Égypte entière est un don du Nil (1). Il est d'autant plus heureux que la terre soit arrosée et l'air rafraîchi dans ces mois qui sont précisément les plus chauds, que le ciel bleu et brillant de la vallée supérieure n'est jamais troublé par le moindre nuage pluvieux, que le soleil est ardent et que les vents de tempête accourus du sud-ouest chassent jusque dans le Nil par dessus la chaîne libyque le sable et la poussière du Sahara. Quant aux terres du cours extrême du Nil ou Delta, le voisinage de la mer leur vaut de temps à autre quelque ondée, et comme la vallée s'ouvre sur la Méditerranée, elle est rafraîchie d'un bout à l'autre pendant huit mois entiers par les brises du nord, qui aident en même temps les barques à remonter le fleuve.

(1) Hérodote, II, 3.

INFLUENCES DE LA NATURE SUR LA CIVILISATION DANS LA VALLÉE DU NIL

Ce bassin, unique au monde par sa nature et sa structure, constituait dans son isolement un domaine privilégié par excellence. C'était, au milieu d'un désert à perte de vue, une étroite et verdoyante oasis d'une fertilité et d'une fraîcheur merveilleuses. Les habitants d'un sol, que la nature se chargeait d'engraisser elle-même chaque année, qui portait, presque sans travail, de riches moissons, durent quitter de fort bonne heure la vie pastorale pour l'agriculture ou, en d'autres termes, arriver très vite à la vie sédentaire et à l'organisation de la propriété foncière. Le retour annuel de l'inondation les obligea également de fort bonne heure à sauver leurs troupeaux des eaux, à mettre leurs demeures en lieu sûr, à observer l'époque de la crue et de la baisse. Il fallut apprendre à communiquer par eau quand les flots du Nil remplissaient la vallée entière. La longue durée de l'inondation rendit indispensables des précautions de prévoyance pour l'entretien des hommes et des animaux. Son retour périodique conduisit à une délimitation fixe des champs ou à l'art de les mesurer toujours sur de nouveaux frais. En Nubie, les cataractes arrêtaient les communications par la voie du fleuve, les chaînes de rochers et les zones désertes rendaient les rapprochements difficiles, forçaient chaque tribu à vivre à part sur son domaine, dans sa vallée natale. En Égypte, ni le fleuve, ni le sol ne présentent nulle part un seul obstacle en dedans des deux chaînes latérales. Dans un territoire si exclusivement favorable aux tendances unitaires, les tribus s'élevèrent bon gré mal gré au dessus du niveau de la

vie parcellaire; le sol même les contraignait à élargir les bases de la société. Entre la vallée supérieure qui est mieux close et la vallée inférieure qui est ouverte dans le Delta, aux environs des embouchures du Nil, les différences naturelles ne vont pas loin. Il y avait tout juste de quoi pousser au développement de la civilisation, sans opposer une barrière à l'unité. Et ce n'était pas seulement le pays qui commandait aux habitants de la vallée du Nil de s'associer pour vivre en commun. Les tribus du désert qui entouraient de tous côtés cette longue et étroite oasis, se sentaient d'autant plus vivement attirées vers cette terre privilégiée, qu'elles avaient plus de peine à chercher et à trouver de quoi vivre. Menacés par ces voisins pillards, exposés à leurs tentatives pour pénétrer dans la vallée de la fertilité et de l'abondance, les Égyptiens n'eurent rien de mieux à faire que de réunir leurs forces; ils eurent besoin d'une direction vigoureuse et unique, d'une royauté guerrière qui remplaça chez eux de bien meilleure heure que dans aucun autre pays l'autorité des anciens des tribus.

L'Égypte tenait sa population enfermée dans d'étroites limites; au delà des montagnes commençait le désert. Quand le nombre des habitants s'accrut, il fallut essayer de drainer les bas-fonds marécageux et de fertiliser les parties hautes de la vallée que l'inondation n'atteignait pas, en amenant l'eau jusque-là. L'expérience enseigna bientôt que le champ qui donnait la plus riche récolte était celui sur lequel l'inondation prolongeait le plus son séjour, où elle avait le temps de déposer le limon le plus concentré; on tenta de retenir l'eau par un système de digues. Ces vues faisaient taire les intérêts particuliers des diverses provinces. L'exécution exigeait l'emploi des forces collectives par grandes masses. Raison de plus

pour faire sentir en Égypte plus tôt et plus fortement qu'ailleurs, la nécessité d'un pouvoir suprême, vigoureux et absolu.

ORIGINE DES CASTES

Les habitants de l'Égypte vivaient en présence d'un paysage sévère et uniforme dont les traits et les contours étaient fortement accusés, au milieu de grands phénomènes naturels dont le cycle se reproduisait avec une invariable régularité. Ce cadre, ce spectacle imprimèrent à l'âme jeune et tendre d'un peuple naissant un caractère tranché, austère et posé. Dans la famille et dans la tribu primitives, la vie et les occupations sont les mêmes pour tous. Quand les peuples sortent de ce cercle élémentaire et se sont élevés de quelques degrés, quand la vie sédentaire a commencé, que les uns se sont adonnés à l'agriculture et au soin des troupeaux, les autres à la chasse et à la guerre, d'autres encore à la célébration du culte, les fils suivent dès lors la vocation du père. Cette règle, d'une application fréquente, même dans des civilisations fort avancées, s'impose par nécessité dans les sociétés simples. Le fils continue pour ainsi dire à vivre de la propre vie du père qui l'a dressé à son métier, n'y ayant en de pareils temps qu'une école d'enseignement et d'apprentissage qui est la famille. C'est ainsi que les tribus et le peuple se répartissent en classes qui se transmettent leurs professions d'une génération à l'autre par voie d'héritage. Cette distribution des travaux, des métiers, des mœurs professionnelles s'établit en Égypte avec plus de rigueur et de netteté qu'ailleurs. Cela se fit d'abord naturellement; cela passa ensuite en habitude, en coutume et finit par devenir une loi et une règle inflexibles. Il suffisait d'être né dans

une classe pour être condamné à en adopter la fonction; il fut interdit de changer de travail et de genre de vie, de passer d'une classe dans une autre.

La séparation commence toujours par les classes qui se sentent privilégiées aux dépens des autres. Quand un peuple est devenu sédentaire et qu'il a fait quelques progrès, il est naturel qu'il sorte de son sein des familles qui prennent par excellence le goût et la passion de la guerre, qu'enrichit le butin, fruit de leurs exploits, qui défendent et protégent les laboureurs et les bergers de leur race contre les attaques des pillards. Un peuple estime et honore toujours les vaillants guerriers qui lui naissent; il accorde volontiers des avantages exceptionnels à un métier qui consiste à risquer sa vie.

Les religions et les cultes sont d'abord très simples. Chaque père de famille s'approche avec confiance des dieux auxquels il porte ses offrandes. Avec le temps il se forme un ensemble d'usages et de préceptes qu'il faut suivre et pratiquer si l'on veut avoir part à la faveur des dieux. La connaissance exacte de ces détails devient une spécialité et n'est plus transmissible que du père au fils. Et si la foule accepte sans répugnance la supériorité de la profession des armes, elle est bien plus portée encore à s'incliner devant ceux qui, par leurs prières, leurs libations et leurs sacrifices, peuvent lui assurer, outre d'heureuses moissons, la bénédiction des dieux, le salut dans ce monde et dans l'autre.

Naturellement le guerrier et le prêtre mêmes se font encore une plus haute idée de ces priviléges. Leurs familles dédaignent bientôt de s'abaisser aux travaux du reste du peuple. Elles s'imaginent qu'elles sont d'une race à part, seule capable de fournir des sujets d'élite, que le sang influe sur l'intelligence, et la naissance sur la valeur de l'homme. Puis, quand ces conditions privi-

légiées, par un sentiment naturel à une époque naïve, ne veulent admettre que leurs pareils à l'exercice de leurs fonctions, qu'elles cessent de prendre des femmes ailleurs pour se marier exclusivement entre elles, qu'elles refusent de livrer leurs filles aux hommes des autres classes, toutes les variétés que des circonstances naturelles ont introduites dans la manière de vivre et dans l'état des personnes se transforment en castes. Une fois admis, le principe de la séparation pénètre la masse entière du peuple et s'en va subdiviser et circonscrire les moindres métiers, en sorte que les diverses classes deviennent autant d'espèces tranchées, échelonnées et juxta-posées.

La fertilité du sol, la richesse des moissons, le retour fréquent des incursions des tribus pillardes du désert accélérèrent en Egypte la séparation des guerriers et des agriculteurs. Si les habitants de cette terre favorisée n'avaient que des regards de dédain pour les misérables hordes du voisinage, ils levaient les yeux avec reconnaissance vers les dieux qui leur avaient accordé, en plein désert, un pays si beau et si riche, qui leur assuraient l'eau, fécondaient leur sol, tempéraient la chaleur de l'air, qui les faisaient vivre et prospérer, tandis qu'autour d'eux régnaient la solitude et la mort. A ces puissances bienfaisantes, les populations de la vallée du Nil ne pouvaient refuser pour tant de dons si prodigues et si incessamment renouvelés un culte de gratitude. La piété devenait un devoir de prudence si elles voulaient obtenir que les dieux leur assurassent la jouissance de ces biens. Il est visible que de pareilles tendances, imposées par la nature des lieux, favorisaient au plus haut degré la formation d'une caste sacerdotale. Les prêtres s'élevèrent à une science d'autant plus haute et s'isolèrent d'autant plus, que pour offrir aux dieux les

sacrifices dans un ordre régulier, certaines observations étaient indispensables, que l'inondation obligeait à déterminer la date de la crue et de la retraite des eaux, que le cours uniforme de l'année et l'apparition périodique de l'inondation conduisirent de bonne heure à une division fixe de l'année; qu'il fallait rétablir les limites des champs après l'inondation, apprendre à dériver les eaux stagnantes, à les retenir ici plus longtemps, à les élever ailleurs plus haut par des digues et d'autres travaux. Tout cela contribua à faire des prêtres un corps savant et spécial, ayant par état des loisirs pour observer, pour amasser des connaissances qui se transmettaient du père au fils sans pouvoir sortir du corps.

AVANTAGES DE LA SITUATION DE L'ÉGYPTE

L'Égypte possédait d'excellentes frontières naturelles. Une fois les forces du pays réunies dans une seule main, rien n'était plus aisé que de refouler les tribus du désert. Dès lors on n'avait plus guère d'ennemi à craindre en deçà des frontières. Aucune puissance rivale ne pouvait s'élever dans les solitudes voisines, et s'il se formait au loin des empires conquérants, le désert même protégeait l'Égypte contre l'invasion de leurs armées. C'est ainsi que la situation de la vallée du Nil permit à la population de cultiver les arts au sein d'une paix profonde. Chaque progrès acquis était comme une plante qu'on pouvait propager et perfectionner à loisir. Grâce à cette circonstance et au calme intérieur dont le pays jouissait sous la tutelle de la royauté, il fut donné au sacerdoce de se transmettre d'âge en âge par une tradition constante un ensemble de notions qui allait toujours croissant. En même temps, à mesure que la popu-

lation devenait plus nombreuse, tous les bras que ne réclamait point l'agriculture (elle en occupe fort peu en Égypte) se consacrèrent aux professions manuelles. Pleins de confiance dans la longue durée de la paix, sûrs de n'être jamais ni troublés par la guerre ni recrutés pour le service militaire, cantonnés chacun dans sa sphère, laboureurs et artisans firent des progrès rapides. Les frontières du pays étaient nettement tracées : à en sortir on ne gagnait rien, ou plutôt on s'exposait à périr. Quand la population se multiplia, il fallut demander davantage à la culture et aux irrigations, s'adonner avec plus de zèle aux métiers, et l'industrie se développa d'autant plus vivement qu'elle avait plus de bouches à nourrir.

ETHNOGRAPHIE

D'après nos plus anciennes données, le nord de l'Afrique, y compris la vallée du Nil jusqu'aux terres marécageuses qui sont au pied des montagnes de l'Abyssinie, était habité par des nations ou peuplades fort distinctes des nègres par la couleur, la langue et les mœurs. Elles appartenaient à la race caucasique; leurs idiomes se rapprochaient extrêmement du groupe des langues sémitiques (1). On tire de là et des lumières que fournit l'anatomie comparée, la conclusion que ces peuples ont émigré un jour d'Asie en Afrique. Ils formaient une grande famille dont les dialectes subsistent encore aujourd'hui dans le langage des Berbères. Favorisée par les heureuses conditions du sol, la branche

(1) Bunsen, *Aegypten*, V, I, pag. 75 ss. D'autres comme Renan (*Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*) révoquent cette parenté en doute.

de cette race qui occupa la vallée inférieure du Nil, s'éleva de très bonne heure fort au dessus des autres branches qui restèrent à peu près enchaînées à la vie pastorale. La postérité de ces anciens habitants de la vallée du Nil constitue encore aujourd'hui, en dépit de toutes les couches que le cours des siècles a déposées depuis sur le sol du pays, le fond de la population de l'Égypte et l'ancienne langue s'est conservée dans le Copte. Le nom même de Coptes ne semble point différer de celui que se donnaient les premiers habitants de la vallée du Nil et que les Grecs ont transformé en Égyptiens (Αἰγύπτιοι, Ægypti, Gypti).

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 5, 6. Il explique *Aegyptos* par ki-ptah, c'est à dire lieu où l'on rend un culte à Ptah. Comme Ptah est par excellence le dieu de Memphis, c'est de cette ville que ce nom viendrait. (Voy. la note A à la fin du livre.)

II

DE L'AGE DE LA CIVILISATION DANS LA VALLÉE DU NIL

TRADITION DES HÉBREUX ET DES GRECS

Les Égyptiens se vantaient d'être les plus anciens de tous les hommes et de posséder les traditions qui remontaient le plus loin (1). La tradition des Hébreux qui habitaient dans le voisinage de l'Égypte et qui avaient bien des points de contact avec la vallée du Nil, parle de villes situées sur les branches orientales, du fleuve et bâties au compte de la chronologie hébraïque vers l'an 1550 avant J.-C.; elle place même dans ce pays, dix-huit siècles avant J.-C., une cour et une société parfaitement réglées. Les poésies homériques dont le cycle se ferme vers le milieu du IXe siècle, parlent du pays d'Aegyptos, du beau fleuve du même nom, né de Zeus, des « très beaux champs » et des villes d'Égypte, de princes qui combattaient du haut d'un char, enfin « de la Thèbes d'Égypte, où les plus

(1) Hérodote, II, 2; Diodore, I, 10, 50; Platon, *Tim.*, pag. 23.

grandes richesses étaient amoncelées dans les maisons. De chacune des cent portes de cette ville sortaient deux cents hommes avec des coursiers et des chars. » Elles ajoutent « que la terre nourricière d'Égypte produit presque tous les simples salutaires, une foule de plantes variées, une foule de plantes nuisibles; qu'en ce pays chacun est médecin et sait venir en aide à l'homme; qu'ils descendent du dieu de la médecine (1). » Les prêtres croyaient pouvoir diviser par dizaines de siècles les annales de leur pays. Quand Hérodote visita l'Égypte vers le milieu du v[e] siècle, les prêtres de Thèbes lui lurent dans un livre les noms de 331 rois qui avaient régné depuis Ménès, premier souverain de l'Égypte et fondateur de Memphis, jusqu'à Mœris (ce dernier compris). A ce roi Mœris avaient succédé Sésostris, Phéron, Protée, Rhampsinite, Cheops et Chéphren, Mykérinos, Asychis, Anysis, Sabacon et Séthos (2), en sorte que l'Égypte comptait de Ménès à Séthos 341 générations de rois. Hérodote a soin de faire observer que les prêtres assuraient savoir fort exactement ce qu'ils disaient, parce qu'on avait toujours compté et noté les années. Ils le conduisirent ensuite dans le grand temple de Thèbes où ils lui firent voir 341 colosses de bois ou statues des grands prêtres qui avaient gouverné le temple pendant un nombre égal de générations, car chaque grand-prêtre y plaçait de son vivant sa propre statue. Et avant ces rois et ces grands-prêtres, les dieux avaient régné sur l'Égypte, d'abord les huit dieux, puis les douze, puis Osiris que les Grecs appellent Dionysos, et après lui

(1) *Iliade*, IX, 381; *Odyss.*, IV, 230 ss, 477, 581; XIV, 357, 264 ss. XVII, 426.

(2) Hérodote, II, 99 ss.

Typhon et Horos. A remonter depuis le temps du roi Amasis (dont le fils fut vaincu par les Perses après un règne de peu de durée) jusqu'au temps d'Osiris, il s'était écoulé 15000 ans, et 17000 depuis le temps des douze dieux jusqu'au roi Amasis.

DONNÉES D'HÉRODOTE

Hérodote ne cache point les doutes qu'il se sent naître à voir les prêtres remonter si haut dans leurs calculs. Il est particulièrement choqué de ce que Dionysos-Osiris qui n'aurait guère vécu à son compte que 1600 ans avant lui (c'est à dire vers 2050 avant J.-C.), serait plus vieux de 15000 ans et plus dans le système égyptien. Partant des données des prêtres qui admettent 341 rois de Ménès à Séthos, Hérodote a calculé sur cette base la durée et le commencement de l'empire d'Égypte. Il estime la durée d'une génération à 33 1/3 ans. Ménès aurait donc commencé à régner 11346 ans avant la mort de Séthos. Comme Hérodote admet d'ailleurs un intervalle de 160 ans au moins entre la mort de Séthos et celle d'Amasis, il arrive pour la durée du royaume d'Égypte, depuis Ménès jusqu'à la conquête des Perses, au nombre énorme de 11500 ans (1). Ménès serait monté sur le trône plus de 12000 ans avant J.-C.; le règne d'Osiris aurait commencé 15500 ans, celui des douze dieux 17500 avant J.-C.

(1) Les 345 générations d'Hérodote, II, 145, sont visiblement comptées jusqu'à la fin d'Amasis. Avec les 160 années d'intervalle indiquées par Hérodote entre Séthos et Amasis, il suffit de 15 ans pour compléter la durée de la dodécarchie de Diodore. Voir Gutschmid dans le *Philologus*, X, pag. 664.

Ecartons le règne des dieux ; réduisons la durée des générations, exagérée par Hérodote, à sa moyenne réelle de 25 ans : Ménès aurait fondé le royaume d'Égypte 9150 ans avant J.-C. Cette invraisemblance n'emprunte aucune autorité aux paroles que Platon fait adresser par un prêtre égyptien à Solon, à savoir que les annales de Saïs remontaient à 8000 ans, et aux assertions du livre des Lois qui parlent de statues égyptiennes âgées de 10000 ans (1).

DONNÉES DE DIODORE

Diodore parcourut l'Égypte quatre siècles après Hérodote. Il nous informe, à son tour, qu'avant les rois mortels les dieux avaient régné sur l'Égypte un peu moins de 18000 ans, et que le dernier fut Horos, fils d'Isis. Après lui s'étaient succédé sur le trône d'Égypte le roi Méroé et ses descendants, au nombre de cinquante-deux. La postérité de ce roi avait régné deux mille quarante ans. Puis était venus Busiris et les siens durant neuf générations ; le neuvième prince de cette race avait bâti Thèbes. A parcourir ainsi l'histoire d'Égypte, Diodore énumère une série d'environ cent vingt-cinq princes, interrompue cependant à deux ou trois reprises par de longs intervalles (2). Il comble ces lacunes par une indication générale, à savoir que jusqu'au temps de Cambyse, 479 rois avaient régné sur l'Égypte, et il ajoute, à propos de tous ces rois, que dès les temps les plus reculés les prêtres avaient noté

(1) Platon, *Tim.*, pag. 23, *de legg.*, pag. 657.

(2) Diodore, I, 45-65. D'après les propres données de Diodore les intervalles prennent place après le second Sésostris et après Bocchoris. Il semble qu'il faille aussi en admettre un avant Osymandyas.

dans les livres sacrés, si chacun était ou non un grand roi, quelle taille il avait, quelles actions avaient marqué sa vie. Comparant ces données à celles d'Hérodote, celui-ci n'admet que 341 rois, et Diodore en place 470 avant Séthos, c'est à dire, au sens d'Hérodote, avant la domination des Éthiopiens sur l'Égypte, à laquelle il fait encore succéder une anarchie qui dure cinq générations (1). Sur ce pied de 475 générations, l'époque de Ménès, calculée à la façon d'Hérodote, remonterait aux environs de l'année 16500 avant J.-C., et calculée d'après la moindre durée d'une génération à l'an 12500. Diodore montre lui-même par d'autres indications que ces calculs n'ont rien de solide. Il dit que la domination des rois mortels avait commencé environ 5000 ans avant son arrivée en Égypte, que depuis la domination d'Hélios, le premier dieu qui ait régné sur l'Égypte, jusqu'à Alexandre de Macédoine, les prêtres comptaient 23000 ans. Là-dessus près de 18000, comme nous l'avons déjà vu, appartenaient aux dieux, et il faudrait placer Ménès avant l'année 5000 avant J.-C. (2). Cela n'empêche point Diodore d'avancer dans un troisième passage que Ménès vivait un peu plus de 4700 ans avant lui (3). Et comme son séjour en Égypte se rapporte au milieu du premier siècle avant le Christ, on ne pourrait pas reculer Ménès au delà de 4800 ans.

(1) Pour comparer les listes d'Hérodote et de Diodore, il faut retrancher du total les neuf derniers rois de Diodore, c'est à dire les Éthiopiens, plus Psammétique et ses successeurs, c'est à dire neuf autres princes.

(2) Diodore, I, 26. Les 10000 années qui se seraient écoulées entre Osiris et Alexandre ne sont point un embarras, parce que nous ignorons la place et la durée assignées au cycle d'Osiris dans le système que reproduit Diodore.

(3) Idem, I, 44, 69.

Le roi Cambyse conquit l'Égypte en 525. Si Ménès avait fondé ce royaume en 4800 avant J.-C., cela ferait une durée de 4275 ans. Et s'il faut caser dans cette durée les règnes de 345 rois avec Hérodote ou de 479 avec Diodore, on arrive, d'une part, à un peu plus de douze ans, d'autre part, à moins de dix ans pour la moyenne de chaque règne, ce qui contredit tous les résultats des sciences historiques. La moyenne la plus basse des règnes de l'Orient comporte quinze années.

ÉRATOSTHÈNES

Deux siècles avant Diodore, l'histoire d'Égypte était déjà devenue pour les Grecs l'objet d'études sérieuses. Des princes grecs étaient montés sur le trône des pharaons; les antiquités, les monuments, les livres du pays étaient à la disposition des savants grecs. Ératosthènes, qui était à la tête de la bibliothèque d'Alexandrie dans la seconde moitié du troisième siècle avant J.-C., s'occupa « sur l'ordre du roi », comme nous l'apprend George le Syncelle, des anciennes annales et des listes royales des Égyptiens qu'il traduisit en grec (1). Le travail d'Eratosthènes, reproduit par le Syncelle d'après Apollodore, embrasse les noms et les règnes de 38 rois de Thèbes qui remplissent ensemble 1076 ans; Ménès figure en tête avec un règne de 62 ans, et le roi Amourthatæos (Amyntimæos) à l'autre bout avec un règne de 63 ans. « C'est ici, ajoute le Syncelle, que finit la domination des 38 rois qu'on appelle en Égypte les rois de Thèbes et dont Eratosthènes à tiré les noms des livres sacrés de Thèbes pour les traduire en grec.

(1) Syncelle, pag. 91, éd. Goar.

Apollodore a également conservé les noms des 53 rois de Thèbes qui suivirent, mais il nous paraît superflu de les reproduire ici, la liste même des premiers n'étant d'aucune utilité (1). » Les recherches des Alexandrins avaient donc abouti à dresser une liste de 91 rois, de 90 successeurs de Ménès, tirée des livres des prêtres de Thèbes. Si la moyenne des règnes de la seconde liste d'Apollodore était aussi forte que celle de la première liste d'Eratosthènes, ces 91 règnes comprendraient un espace de 2,500 ans; mais comme nous ignorons à quelle date finit la liste d'Apollodore, il est impossible de tirer soit de ce total, soit de la liste d'Eratosthènes, aucune conclusion relative à l'époque de Ménès.

MANÉTHON

Gouvernés par une dynastie grecque, les Égyptiens avaient prêté leur concours à l'érudition grecque dès le temps d'Eratosthènes. Vers le milieu du IIIe siècle avant J.-C., l'égyptien Manéthon (*Ma-n-thoth*, c'est à dire aimé de Thoth) de Sébennytos et, à ce qu'il semble, scribe du temple de Thèbes (2), composa en langue grecque un ouvrage en trois livres sur l'histoire d'Égypte : « Évidemment versé, dit Josèphe, dans les sciences et les arts helléniques, Manéthon écrivit en langue grecque l'histoire de sa patrie, la tirant, comme il l'atteste lui-même, des livres sacrés (3); il entreprit d'écrire l'histoire d'Egypte en traduisant ces livres. » Cet ouvrage de Manéthon s'est perdu de bonne heure; il n'en reste que la liste des dynasties et des rois avec

(1) Syncelle, pag. 123, éd. Goar.
(2) Böckh. *Manetho*, pag. 395.
(3) *C. Apion*, c. 14, 26.

un petit nombre de fragments. Ces débris mêmes ne nous sont parvenus que par des extraits faits de seconde et de troisième main. Manéthon commence son histoire d'Égypte à la domination des dieux. Après que ces dieux, d'abord celui du feu, Ptah, puis les grands dieux, ensuite les demi-dieux et les Manes, eurent régné en Égypte pendant 24857 années égyptiennes, au compte de l'extrait de l'Africain, c'est à dire pendant 24820 années juliennes, Ménès ouvre la série des rois mortels qui commandent durant 5366 ans en 30 dynasties. Comme Manéthon clot sa liste des rois d'Égypte à la dernière année de Nectanébos qui se souleva contre Artaxerxès Ochos, c'est à dire à l'an 340 avant J.-C. Ménès aurait fondé le royaume d'Égypte en 5706 ou plutôt, si nous réduisons en années juliennes les années égyptiennes dont se sert Manéthon, en 5702 avant J.-C. (1). Cette évaluation remonte beaucoup moins haut que le calcul de l'âge de Ménès par Hérodote avec ses 345 générations, mais elle est supérieure de 900 ans à la date qu'on emprunterait aux livres de Diodore.

Quoi qu'il en soit du plus ou du moins d'exactitude de ces nombres qui dépassent de beaucoup les souvenirs historiques de tous les autres peuples, le catalogue royal de Manéthon prouve qu'Hérodote et Diodore n'ont point pris au hasard leurs séries de 345 et 479 rois qui auraient gouverné la vallée du Nil avant la conquête des Perses. Le total des règnes depuis Ménès jusqu'à Cambyse s'élève, d'après l'extrait de l'Africain, à 584 ou tout au moins à 472, sur lesquels les fragments font connaître à peu près 120 noms (2).

(1) Böckh, *Manetho*, pag. 769, ss.

(2) Le total de 584 règnes résulte des nombres donnés en détail

LES LISTES DES ROIS

Quelle confiance peut-on accorder à ce catalogue de rois? Est-ce que les prêtres du pays auraient réellement possédé des listes de noms et des indications précises sur le nombre des années de chaque règne, qui remonteraient à plus de cinq mille ans? En accordant même ce point, ne faudrait-il pas reporter par le seul fait de cette concession les commencements de la civilisation en Égypte à quelques cinq ou six siècles au delà de Ménès? Un examen attentif du catalogue fortifie ces doutes. Pour 405 règnes en 5176 années égyptiennes ou 5172 années juliennes de Ménès à Cambyse, on n'arrive qu'à une faible moyenne de 12 à 13 ans; et certaines données spéciales d'après lesquelles par exemple 27 rois de la huitième dynastie n'auraient régné que 142 ans, 16 rois de la onzième que 43 ans, 43 rois de la dix-septième que 151 ans, sont encore plus incroyables. Quand Hérodote compte de Ménès à Cambyse 345 rois, Manéthon 405, Diodore 479, ces divergences donnent à penser que la succession des rois et la durée totale de leur domination n'étaient pas des points bien solidement établis même

par l'Africain et ne concorde point avec les totaux du premier et du second livre. L'extrait de l'Africain donne pour total du premier livre 192 règnes et le détail 200; pour total du second livre 96 règnes et le détail 289. Le moindre total général de notre texte s'obtient en ne portant qu'une seule fois en ligne de compte les 43 rois de Thèbes et les 43 rois pasteurs de la dix-septième dynastie, puis en prenant en bloc les 70 rois de Memphis qui doivent avoir régné 70 jours. Reinisch compte 389 rois de Ménès à Cambyse; *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, XV, 251. La table de Brugsch donne 334 cartouches royaux de Ménès à Cambyse.

pour les prêtres d'Égypte, qui sont la source commune de toutes ces données. Cette présomption tire une nouvelle force de la comparaison de la liste des 38 rois, les plus anciens d'Égypte, que donne Eratosthènes, avec la liste de Manéthon. Il y a des concordances, mais qui n'approchent pas des différences. Si on part de la ressemblance des noms qui offrent à peu près le même son dans les deux listes, pour admettre que le dernier roi de la liste d'Eratosthènes, Amourthatæos, est le même personnage que l'Amyntimæos, dernier prince soit de la douzième, soit de la quatorzième dynastie de Manéthon, il y a dans Eratosthènes, en remontant de ce prince à Ménès, 38 rois en 1076 ans, contre un minimum de 137 rois et de plus de 2460 ans dans Manéthon, ou même contre 273 rois en 309 ans du même Manéthon.

LE PAPYRUS DE TURIN

Ce n'est pas assez que les renseignements grecs ne soient d'accord ni entre eux ni avec les listes de Manéthon : les documents et les monuments égyptiens qui nous ont été conservés viennent encore battre en brèche ce malheureux catalogue. Les débris d'un papyrus auquel la critique moderne assigne pour date la période de 1500 à 1000 avant J.-C., et qu'on peut voir au Musée de Turin, contiennent des fragments d'une liste de rois qui commence avec la domination des dieux et qui donne la durée des règnes en années. Comme Hérodote, comme Manéthon et Diodore, ces fragments font succéder à la domination des dieux le règne du roi Ménès; mais tandis que Manéthon compte depuis Ménès jusqu'au roi Onnos, qui est le dernier de sa cinquième dynastie,

43 rois, le papyrus en nomme jusqu'à la même date 54, avec de très fortes divergences dans les noms et dans la durée des règnes. Tandis que Manéthon énumère au plus bas 295 règnes du roi Onnos à Touthmosis, le papyrus de Turin ne donne, au maximum, pour le même espace de temps, que 216 règnes.

LES BAS-RELIEFS D'ABYDOS ET DE CARNAC

Les contradictions vont encore plus loin si nous passons de ce papyrus, le plus ancien document écrit de l'histoire d'Égypte, à des monuments qui datent des règnes de Touthmosis III et de Ramsès II. Dans un tableau sculpté du palais de Ramsès II (1392-1326) à Thèbes, ou Ramesséion, on porte devant ce roi les images de ses prédécesseurs. Ce sont les portraits des rois que Manéthon range dans sa dix-huitième dynastie, précédés d'un petit nombre de portraits de princes plus anciens. Ménès figure en tête de toute la série. Dans les ruines du temple d'Abydos, bâti ou restauré par Ramsès II, un bas-relief endommagé, sur fin calcaire, montre ce roi assis sur son trône : il vient de porter ses offrandes aux esprits de ses devanciers. Cinquante cartouches nominatifs, placés en deux files devant le roi, représentent un pareil nombre de souverains plus anciens. Les cartouches les plus rapprochés de Ramsès nomment ses dix prédécesseurs immédiats en remontant jusqu'au roi Amasis; mais ils sont rangés dans un autre ordre et portent d'autres noms que dans le catalogue de Manéthon. Devant cet Amasis, onzième prédécesseur de Ramsès, la table d'Abydos place immé-

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 20, 46, 72.

diatement le portrait du roi Aménemha IV, qui, dans Manéthon, est séparé du même Amasis par une suite de 200 règnes et par une durée de près de 2000 ans. Sur 34 prédécesseurs que la table donne à Aménemha IV, treize noms seulement sont encore lisibles. Ses prédécesseurs immédiats sont Aménemha III, Sésortosis III, Sésortosis II, Aménemha II. Les cartouches des huit prédécesseurs immédiats d'Aménemha II et ceux des treize plus anciens rois ont disparu. Le *neuvième* prédécesseur d'Aménemha II devrait tomber au milieu de la onzième dynastie de Manéthon; mais pour ce roi et pour les huit prédécesseurs que lui donnent les cartouches du tableau, nous ne pouvons les retrouver chez Manéthon que dans le premier roi de la sixième, dans les rois de la cinquième et peut-être dans les derniers rois de la quatrième dynastie; or sa onzième dynastie et le premier roi de la sixième sont séparés chez lui par un intervalle de plus de 900 ans. Enfin Manéthon compte depuis les quatre derniers rois de la quatrième dynastie, pour remonter jusqu'à Ménès, 26 rois à la place desquels la table d'Abydos ne nous offre que treize cartouches nominatifs détruits. Et quand la table ne fait régner en Égypte, en tout et pour tout, que 39 rois avant Amasis, Manéthon compte au plus bas 338 rois de Ménès à Amasis.

Dans le temple de Carnac, Touthmosis III (1599-1560 avant J.-C.) est représenté à deux reprises, et chaque fois avec des dimensions colossales, aux deux extrémités d'un mur qui fait le fond d'une salle. Entre ces deux portraits sont assis en quatre files superposées 61 rois. L'inscription porte ces mots: « Offrandes du roi aux rois des deux Égyptes. » Le roi Touthmosis fait donc ici ses offrandes et ses prières à 61 rois, ses prédécesseurs sur le trône d'Égypte. Si de ces 61 portraits

trois représentent les prédécesseurs immédiats de Touthmosis III, c'est à dire le second et le premier Touthmosis et le roi Amasis, ce tableau nous donne avant Amasis 57 rois au lieu des 39 de la table d'Abydos et des 338 de Manéthon.

CONTRADICTIONS DES LISTES DE ROIS

Ces monuments anciens et authentiques de l'histoire d'Égypte, table de Carnac, table d'Abydos, papyrus de Turin, prouvent que dès le XIVe siècle avant le Christ, Ménès passait pour le premier roi d'Égypte, que longtemps avant la visite d'Hérodote et la composition de l'ouvrage de Manéthon, les prêtres avaient fabriqué une histoire du pays dans laquelle la domination des dieux précédait celle des hommes. Mais aussi les écarts et les contradictions vont si loin d'un document à l'autre, qu'il est impossible d'admettre encore avec confiance le catalogue de Manéthon et l'âge auquel il fait remonter l'histoire d'Égypte. On peut concéder qu'à partir du temps des Ptolémées jusqu'au roi Amasis, c'est à dire, au compte de Manéthon, jusqu'à l'an 1680 avant J.-C., Manéthon a pu dresser et a dressé son catalogue de rois avec quelque apparence d'exactitude, quoique l'étude comparative des monuments contemporains conduise même pour cette période d'Amasis aux Ptolémées à un très grand nombre de divergences, et des plus fortes. Que faire après cela de la période qui précède Amasis, des dix-sept dynasties que Manéthon place avant lui, et à propos desquelles, comme nous venons de le voir, le papyrus, les deux tables de rois et Manéthon tombent dans les plus violentes contradictions? Et si on veut bien songer encore qu'au témoi-

gnage de Manéthon et d'après son catalogue il y a eu en Égypte, avant le roi Amasis, une domination étrangère dont la durée est portée à 953 ans par l'extrait de l'Africain; que pour les rois indigènes qui ont précédé ces étrangers ou Hycsos les tables de Carnac et d'Abydos, la liste d'Ératosthènes et le catalogue de Manéthon ne sont point du tout d'accord; qu'il ne reste du temps de cette domination étrangère aucun monument qu'on puisse y rapporter avec certitude; que si pour le temps des rois indigènes antérieurs aux rois étrangers il subsiste des monuments contemporains, ils ne sont ni en assez grand nombre ni assez espacés pour permettre de contrôler la tradition, il faudra renoncer à l'espoir de démêler avec quelque solidité au delà du XIX[e] siècle avant J.-C., l'âge et le cours de l'histoire d'Égypte en prenant pour guide la liste de rois dressée par Manéthon.

SYSTÈMES DES MODERNES

La critique moderne s'est jetée dans plusieurs voies pour découvrir la clef de l'énigme et tirer au clair les listes de rois aussi longues que confuses des prêtres égyptiens. Partant de l'hypothèse que les noms des rois, que la durée de chaque règne, que la durée totale de chaque dynastie dans le catalogue de Manéthon ont l'autorité d'une tradition digne de foi, mais que plusieurs de ces races royales ont pu régner en même temps côte à côte, on a essayé de faire entre toutes les dynasties de Manéthon un choix arbitraire propre à fournir un fil continu pour l'histoire d'Égypte. C'est ainsi, par exemple, qu'en prenant les dynasties qui sont expressément désignées comme appartenant à Memphis et à Thèbes, on a pu former une série qui diminue d'un millier d'années au

moins le compte de Manéthon; on est même allé plus loin et on a trouvé moyen de réduire le catalogue de deux à trois mille ans. Les trente dynasties de Manéthon comprennent, si l'on additionne les nombres fournis par les fragments qui nous sont parvenus, une suite de 5366 années égyptiennes (de l'an 5702 à l'an 340 avant J.-C.); mais George le Syncelle fait observer dans un passage de sa chronographie que la durée totale des temps dont Manéthon traite dans ses trois livres, comporte 3555 ans (1). On a voulu voir dans cette assertion la preuve que Manéthon lui-même entendait présenter plusieurs dynasties comme contemporaines entre elles, et prenant pour base le total fourni par le Syncelle, on a fixé à la date de 3892 avant le Christ la première année du règne de Ménès. Nul doute qu'entre les dynasties de Manéthon il n'y ait un choix à faire par suite duquel la somme des années de règne ne remonte pas au delà de cette date (2). Mais il est clair, par les seuls renseignements d'Hérodote et de Diodore, que la liste royale des prêtres d'Égypte était une liste continue, et le fait est confirmé d'une manière très satisfaisante, soit par le papyrus de Turin, soit par les fragments de Manéthon. Confrontées avec la propre liste du Syncelle, les 3555 années qu'il lui plaît de relever ne peuvent plus passer pour un nombre qui provienne réellement de Manéthon, et la chute du nombre entraîne celle d'un calcul qui ne repose que sur lui (3). Une seconde mé-

(1) P., 98, éd. Goar..

(2) Gutschmid dans le *Philologus*, X, pag. 672.

(3) Le nombre de 113 générations que le Syncelle donne en même temps n'est pas d'accord le moins du monde avec les données de Manéthon; et Gutschmid a d'ailleurs montré de quels articles de détail s'est formé dans le Syncelle le nombre de 3555. *Beitræge zur Geschichte des alten Orients*, pag. 9.

thode qu'on a imaginée récemment pour réduire les dynasties de Manéthon, consiste à prendre pour base la liste d'Ératosthènes. Les 38 rois que compte cette liste de Ménès à Amourthatæos deviennent parallèles aux douze premières dynasties de Manéthon, quoique la période des 38 souverains d'Ératosthènes ne comporte que 1076 ans, et que les douze premières dynasties de Manéthon comprennent au plus bas 2460 ans et 137 rois. On admet bénévolement que les noms cités par Ératosthènes désignent seuls de vrais rois de l'Égypte entière, et on s'en va chercher dans le catalogue de Manéthon des homonymes aux rois d'Ératosthènes. Cela oblige à laisser de côté plusieurs des dynasties de Manéthon et même à rejeter, pour les dynasties que l'on maintient dans la série, le très grand nombre de leurs rois (1). Mettons-nous au dessus des difficultés que souffre ce système, concédons d'une part que le royaume d'Égypte ait duré 1076 ou 1080 ans jusqu'à l'invasion des Hycsos,

(1) C'est là que git la différence des systèmes de Lepsius et de Bunsen. Lepsius arrive moyennant les 3555 ans du prétendu total de Manéthon avant Nectanébos à la date de 3892 avant J.-C. Bunsen veut aussi que cette durée de 3555 ans soit fondée sur l'autorité de Manéthon, mais il ne lui accorde point une valeur historique. Il force le nombre en amenant Manéthon à compter pour le nouvel empire d'Égypte 1286 ans, pour la période des Hycsos 922 ans et pour l'ancien empire 1347 ans; puis à ces 1347 ans il substitue pour déterminer la date historique du commencement du règne de Ménès les 1076 ans d'Eratosthènes. D'après ce dernier système, Ménès monte sur le trône en 3623 avant J.-C. Reinisch a essayé dernièrement (*Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, XV, 521 ss.) de concilier les systèmes de Lepsius et de Bunsen. Il maintient le total des 3555 ans et par suite la date initiale de 3892 avant J.-C. pour Ménès. Aux 1076 ans d'Eratosthènes pour l'ancien empire, il ajoute encore quatre ans pour la concordance des années égyptiennes et juliennes, en tout 1,080; fixe la durée du moyen empire ou de la domination étrangère à 1088 ans ou à 1,490 jusqu'à l'ère de Ménophrée, ἀπὸ Μενόφρεως, et la durée du nouvel empire jusqu'à Nectanébos à 983 ans.

d'autre part que les données de Manéthon soient historiques et dignes de foi à partir de la restauration d'Amasis ou de l'an 1680, en se rapprochant de l'ère chrétienne, nous n'en serons pas plus capables de déterminer avec certitude la durée de la domination étrangère que le catalogue de Manéthon porte à 953 ans, et d'obtenir ainsi un point de départ fixe pour le commencement de la série des rois d'Égypte.

RECHERCHES DES PRÊTRES

Toutes les tentatives possibles pour démêler, par un procédé de ce genre, l'âge de la civilisation et la succession des faits historiques en Égypte, sont d'autant plus sujettes à caution qu'il n'y avait point en ce pays d'ère fixe et reçue, d'après laquelle on pût établir les calculs; on ne comptait le temps que par les années des règnes des souverains. Sur ce pied, quand même les prêtres auraient conduit leurs recherches avec une extrême rigueur, il leur était bien difficile d'arriver pour les temps reculés à une chronologie digne de confiance. Ils avaient sous les yeux bien plus de monuments que nous, antérieurs à la domination étrangère, et il se peut qu'on eût dressé de fort bonne heure les arbres généalogiques de telle ou telle famille souveraine; soit, mais quelles dynasties étaient successives, quelles autres parallèles, c'est ce qu'il n'y avait déjà plus moyen de débrouiller entre les années 1500 et 1000 avant J.-C., quand furent rédigées les listes du papyrus de Turin. On fut dès lors exposé à donner naïvement une fausse couleur à l'histoire d'Égypte, en classant dans une série unique les matériaux qu'on possédait. Et d'autre part, quelle tentation pour l'orgueil national des Égyptiens et pour la

vanité des prêtres que de rehausser, par un pareil artifice, l'antiquité de leurs annales, même quand on savait que certaines races royales étaient parallèles! Quelle jouissance d'amour-propre que de montrer aux étrangers, aux voyageurs grecs, cet interminable catalogue de rois!

L'ANNÉE DES ÉGYPTIENS

A l'absence d'une ère fixe, à la connaissance imparfaite des temps qui avaient précédé la domination étrangère et de cette domination même, aux suggestions de la vanité nationale, venait se joindre une circonstance remarquable qui entraîna les prêtres d'Égypte bien loin de la fidélité historique. Les Égyptiens mesuraient le temps d'après une année solaire de 360 jours, subdivisée en douze mois de trente jours. On s'aperçut de bonne heure que cette année ne correspondait point exactement au cours du soleil, et on ajouta aux 360 jours cinq jours complémentaires. Le phénomène marquant de l'année égyptienne était l'inondation qui coïncidait avec le lever héliaque de l'étoile du grand chien ou Sirius (Sothis), la plus brillante du ciel d'Égypte. L'étoile du grand chien annonçait l'arrivée de l'inondation qui allait fertiliser une fois de plus le pays; elle l'amenait. Aussi les Égyptiens firent-ils commencer l'année au phénomène qui leur garantissait l'abondance, à ce lever héliaque du grand chien qui annonçait l'inondation. Mais comme l'année civile égyptienne, malgré l'addition des cinq jours complémentaires, était encore plus courte d'un quart de jour que la vraie année astronomique, tous les quatre ans l'année civile commençait un jour trop tôt, et les trois saisons égyptiennes de quatre mois chacune, les mois et les fêtes prenaient une avance toujours plus

forte sur l'année réelle. Cette précession ne pouvait échapper aux prêtres.

LA PÉRIODE SOTHIQUE

Dès le quatorzième siècle avant J.-C., ils s'étaient assurés qu'il fallait une période de 1461 années égyptiennes pour rétablir la coïncidence de l'année civile et du temps astronomique. En effet, dans l'espace de 1460 années égyptiennes, il se forme des quarts de jour surabondants de l'année astronomique 365 jours pleins, c'est à dire une année égyptienne complète, à l'expiration de laquelle le commencement de l'année égyptienne suivante retombait sur le lever héliaque de Sirius, tel qu'on le voit sous la latitude de l'Égypte et sur l'ouverture de l'inondation. Au bout d'une pareille période de 1461 ans, l'année revenait donc à son commencement vrai (1). Comme la fécondité, la vie de la terre d'Égypte dépendait de l'inondation, comme l'inondation arrivait avec le lever héliaque de Sirius, qu'elle en dépendait, l'histoire d'Égypte dut passer à son tour pour avoir commencé avec un de ces levers. Puisque ensuite, au bout de 1460 années égyptiennes, le lever héliaque de Sirius se retrouvait d'accord avec le commencement de l'année civile, au point de vue des prêtres, ce rétablissement de l'ordre naturel devait aussi marquer la fin d'un grand cycle de faits. Sirius en amenant l'inondation donnait à l'Égypte les moissons qui la faisaient vivre. C'est par lui qu'elle renaissait à la vie. Pourquoi n'aurait-il pas aussi donné la vie au monde, pourquoi les temps n'auraient-ils pas commencé avec le lever

(1) Böckh, *Manetho*, pag. 411; Lepsius, *Chronologie*, pag. 176; Champollion, *Lettres*, pag. 361.

héliaque de Sirius? Porphyre nous informe que le lever de Sirius passait aux yeux des Égyptiens pour avoir marqué le commencement du monde (1). L'analogie conduisait à distribuer les âges du monde en un certain nombre de périodes sothiques; et il semble que les prêtres aient voulu enfermer toute sa durée dans 25 de ces périodes, c'est à dire en 36525 ans.

THÉORIE DES PRÊTRES

L'habitude et la pratique de cette conception engagèrent les prêtres à réduire également leur histoire en cycles, poussés qu'ils y étaient d'ailleurs, d'un côté par le défaut d'une ère fixe, de l'autre, par l'antiquité et le nombre des listes de rois qui leur fournissaient d'amples matériaux. Il fallut que l'histoire d'Égypte comptât un nombre convenu de périodes caniculaires. On savait que l'année 1322 avant J.-C. en avait vu finir une et commencer une autre; et il ne s'agissait plus que d'en remplir encore deux ou trois de faits historiques en remontant le cours des siècles. Avant les périodes caniculaires des rois, les dieux avaient régné sur l'Égypte. Quoi de plus naturel que de leur assigner aussi un certain nombre de périodes sothiques, plus grand que celui de la domination des hommes? C'est ainsi que les prêtres de Thèbes contèrent à Hérodote, avec un air de conviction, que, depuis le temps où les douze dieux régnaient en Égypte jusqu'au temps du roi Amasis, il s'était écoulé 17000 ans, que de Ménès à Séthos 341 rois avaient successivement gouverné l'Égypte; que dans cet espace de temps le soleil avait offert quatre levers extraordinaires, s'étant, disaient-ils, levé deux fois au

(1) Böckh, *Manetho*, pag. 404.

point où il se couche à présent, et couché deux fois au point où il se lève ; que rien n'avait été changé par là en Égypte, ni dans les dons de la terre ni dans ceux du Nil, ni dans les maladies, ni dans la mortalité (1). Nous ne voyons dans ces prétendus levers et couchers inverses du soleil, répétés chacun à deux reprises, qu'une formule astrologique et symbolique à l'usage des prêtres pour exprimer le passage de l'année solaire mobile par les régions opposées du ciel. C'était simplement une manière de dire qu'il s'était écoulé deux périodes sothiques entre Ménès et Séthos, mais l'idée enveloppée dans ces termes devait sans doute rester inintelligible pour Hérodote (2). Manéthon, reproduisant des auteurs bien plus anciens que lui, avait déjà donné une forme systématique et définitive aux récits qu'Hérodote recueillait de la bouche des prêtres, avant que Diodore vînt apprendre en Égypte que les dieux avaient régné 18000 ans, et que la domination des rois mortels avait commencé environ 4800 ans avant son arrivée. Manéthon assigne au règne des dieux et demi-dieux 17 périodes caniculaires ou 24820 années juliennes. Vient ensuite l'histoire des hommes, dont Manéthon place le début à l'origine de la période sothique qui commence avec l'année 5702 avant J.-C. A partir de ce point, la série descendante des rois traverse trois périodes complètes jusqu'au roi Ménephta, et dans le cours de la quatrième période, Manéthon clôt le catalogue de ses trente dynasties par le dernier roi indigène, à la date de 340 avant J.-C., dans la 984[me] année de la quatrième période sothique du règne des hommes.

En voilà sans doute assez pour mettre en lumière le

(1) Hérodote, II, 142 ; Cf. Pomponius Méla, I, 9.
(2) Böckh, *Manetho*, pag. 36 ; Lepsius, *Chronologie*, pag. 193.

plan auquel les prêtres d'Égypte asservirent l'histoire de leur pays. Si l'on peut encore emprunter quelques détails au catalogue royal de Manéthon pour les temps qui précèdent le roi Amasis, il est dorénavant impossible de l'adopter dans son ensemble et d'ajouter foi aux conséquences qui en découlent. Ceci posé, la seule méthode rationnelle est de déterminer l'âge de la civilisation en Égypte, en dehors de la tradition des prêtres et par d'autres moyens.

DE L'AGE DES MONUMENTS

Il n'est pas douteux que l'histoire d'Égypte ne remonte fort haut. Où y a-t-il un autre pays qui puisse faire montre de documents écrits et historiques antérieurs au x[e] siècle avant le Christ? La série des monuments égyptiens remonte encore plus haut. Les plus grandioses, les pyramides de Memphis, appartiennent sans contestation au temps qui précéda la première domination étrangère. Comme la chronologie des rois d'Égypte depuis la restauration du XVII[e] siècle avant J.-C. jusqu'aux Ptolémées est constante dans ses principaux linéaments, il s'ensuit que ces prodigieuses constructions datent au moins de trente à vingt siècles avant J.-C., même en réduisant la domination étrangère à la plus courte durée autorisée par la tradition. Il est établi en outre que la domination étrangère ne succéda point immédiatement à la construction des pyramides. Le plan et l'exécution présupposent une longue pratique dans l'art de traiter et de dégauchir les matériaux; leur grandeur et leur solidité à toute épreuve, une longue expérience des constructions en pierre; leur forme sévère, une connaissance des principes de l'architecture qui ne s'acquiert qu'après bien des siècles.

A part même la science d'architecture que révèle au premier coup d'œil l'aspect de ces monuments, ils supposent encore un état social et politique fort éloigné des formes de la tribu primitive. Tant que la vallée du Nil n'eut pour habitants que des peuplades peu nombreuses, isolées, gouvernées chacune par son chef, de pareilles constructions étaient impossibles. Elles exigeaient une population sédentaire, habituée et exercée au travail. Ce n'était point assez. Il fallait en outre que la totalité des bras ne fût plus requise pour les travaux des champs, qu'il y eût déjà une réserve considérable de forces disponibles, d'ouvriers entretenus avec les produits d'un sol qu'ils ne cultivaient plus. Il fallait des manœuvres réunis par milliers, des efforts soutenus durant de longues années. Et si l'usage des machines, qui décomposent la résistance et fournissent des points d'appui lorsqu'il s'agit de transporter et de soulever ou d'élever des masses pesantes, était inconnu des Égyptiens, comme l'attestent les monuments, c'était une quantité de force d'autant plus grande en hommes et en bêtes de trait qui devenait indispensable pour mettre en mouvement ces blocs et ces pierres énormes avec le seul secours du levier et du traîneau. Enfin l'unité et la direction constante à imprimer aux travaux supposent une société soumise à une volonté régulatrice, armée d'un pouvoir de contrainte et capable d'utiliser toutes ces forces comme elle l'entend ; en un mot cela sent une situation économique, politique et industrielle que cinq ou six siècles au moins séparent de la vie pastorale et du gouvernement des anciens du peuple.

LES HIÉROGLYPHES

Il y a plus. Ces antiques monuments de l'Égypte, qui sont les plus anciens de la terre, nous montrent les

Égyptiens en possession de l'écriture. Toute écriture procède du dessin. L'écriture des Égyptiens et des Babyloniens se composait d'abord d'images parlantes comme celle des Chinois, des Mexicains, des races de l'Amérique du nord. Les Égyptiens creusaient dans la surface de leurs rochers des images des objets et des événements dont ils voulaient conserver la mémoire. Dès que cette habitude d'appeler le dessin à l'aide des souvenirs s'est répandue et régularisée, elle aboutit forcément pour toute sorte de raisons pratiques ou théoriques à certaines abréviations, à certaines combinaisons. La répétition fréquente de la même image porte à l'abréger. Le dessin de la maison se réduit à un carré; l'eau n'est plus représentée, mais seulement indiquée par quelques lignes ondulées; au lieu d'une forêt on trace le contour d'un arbre; en Égypte, celui de l'arbre le plus commun, du sycomore. Une fois sur cette pente, on passe du vrai dessin d'imitation au dessin allégorique. Mais dans les limites de ce dessin allégorique, comment figurer aux yeux, par exemple, les différentes espèces de liquides? On s'en tenait aux trois lignes brisées de l'eau et, pour en venir à ses fins, on dessinait à côté un vase à contenir de l'eau ou du vin; on distinguait le temple de la maison en ajoutant au carré du temple quelque image de Dieu. Grâce à ces moyens on parvenait à reproduire les objets du monde visible par des dessins tantôt compliqués, tantôt abrégés. Cette méthode d'abréviations et de tropes permettait même de figurer diverses actions ou états de l'homme qui ne tombent point directement sous le sens de la vue. On pouvait indiquer l'action de donner par un bras tendu qui tenait un pain, l'action d'ouvrir par une porte, celle de marcher par une route plantée d'arbres, un voyage par un oiseau en mouvement, un combat par un bras armé d'un bouclier



et d'une lance, l'action de lier et d'assujettir, par une corde enroulée, une chute par un homme étendu à terre. Il était moins aisé de représenter des états invisibles de l'homme, par exemple la faim et la soif. Pour exprimer la soif, les Égyptiens choisirent le signe de l'eau orné d'un veau qui courait à l'eau, pour la faim une main portée à la bouche, qui signifiait aussi l'action de manger. La grande difficulté était de rendre avec cette écriture par images des objets qui échappent aux sens, des idées abstraites. Quant aux dieux, les conceptions populaires, l'imagination des prêtres fournissaient des formes qu'il suffisait de simplifier. En dessinant la déesse du ciel, on avait du même coup l'image du ciel. Les Égyptiens se le representaient comme une voûte appuyée sur la terre; les pieds de la déesse touchaient une extrémité de la terre et ses bras touchaient l'autre. Au lieu de la figure complète de la déesse dans cette attitude voûtée, on dessinait une courbe de cet ordre qui était le signe abrégé du ciel. En associant à cette courbe le soleil ou une étoile, on avait une expression pour le jour et la nuit. Mais pour les idées abstraites du droit, de la justice, de la vérité, de protection, du bien et du mal, de la vie, etc., l'écriture des signes ne pouvait les exprimer que par des symboles. En Égypte, elle symbolisa la puissance par un fouet agité ou par un étendard, la justice par la coudée qui marque l'unité et l'égalité dans les mesures, le bien par une image de la lyre, par allusion peut-être à l'harmonie d'une âme bien réglée, le mal par l'image d'un poisson impur, la vérité par une plume d'autruche, le plumage de cet oiseau passant pour rester toujours le même, la protection par un vautour qui bat des ailes, la vie par une croix ansée.



L'emploi de ces signes allégoriques ou symboliques

permettait d'indiquer des séries d'objets et de situations, ou même certaines séries d'idées; mais l'écriture en images restait encore fort loin de la puissance d'expression d'une langue ferme et nette. Elle fit un grand pas en Égypte quand elle associa des caractères phonétiques à ses signes simples, allégoriques et symboliques. En partant de l'image réelle, on était arrivé, par voie d'abréviation, d'allusion et de symbole au signe figuré, c'est à dire à exprimer par des figures un sens donné. A la représentation du sens, on ajouta l'indication du son correspondant. L'écriture imagée ne pouvait puiser que dans ses dessins les caractères des sons. C'est ainsi, par exemple, que le son A fut représenté par un signe qui indiquait un objet dont le nom commençait par un A. Les Égyptiens étaient maîtres de choisir et choisirent en effet, dans ce but, l'image ou signe de l'aigle (*achéné*) ou de la feuille du roseau (*ak*). Pour les mots que les signes ou les symboles ne rendaient point nettement, on en vint à joindre aux signes qu'on possédait déjà pour ces mots un ou plusieurs caractères phonétiques, une sorte de complément phonétique plus ou moins parfait. Ce fut l'origine d'une série de signes mixtes qui renfermaient et le signe de l'objet et accessoirement les sons du mot dont le signe devait exprimer le sens. Pour être plus clair encore, on adopta des signes déterminatifs qui indiquaient le genre et l'espèce de chaque mot. On associa aux signes figurés et phonétiques du jour et de l'heure le signe du soleil; aux noms des pays et des rivières, le signe figuré de la terre ou de l'eau. Ces signes déterminatifs montraient en outre si le mot rendu par un son ou par un symbole désignait un animal, une plante ou un minéral; s'il rentrait dans telle ou telle catégorie de situations ou d'actions. A cause enfin de ce mélange de caractères phonétiques et de signes di-

rects, il fallut faire un dernier pas et avertir le lecteur s'il convenait de s'en tenir à l'image du signe ou de prononcer le signe ; dans ce dernier cas on dessinait une bouche à côté.

Telle est l'écriture incommode des Égyptiens, tels sont les hiéroglyphes que nous offrent déjà des monuments grandioses qui remontent à quelques vingt ou trente siècles avant le Christ. Nous trouvons dès lors cette écriture employée avec les mêmes formes et avec le même mélange de signes figuratifs et de caractères phonétiques qui ne subirent en Égypte que de faibles modifications (voir plus loin). Sans aucun doute, le perfectionnement de ce système compliqué avait demandé des siècles. Aux origines de l'histoire, les vues et les aptitudes neuves ne naissent et ne se transmettent que dans un cercle limité. L'application régulière et systématique, l'agencement d'un système d'écriture n'étaient pas possibles avant la formation d'une corporation sacerdotale. Un corps pareil ne sort du sein du peuple et ne se constitue que par une série de transformations qui surviennent par degrés dans l'état primitif. Une fois constitué, il lui fallut encore bien du temps pour amener l'écriture figurative au point de perfection où les pyramides nous la montrent. Chez les peuples dont nous pouvons suivre le développement avec une certaine exactitude, ce sont des siècles qui s'écoulent avant que les idées confuses et vagues qu'ils se font d'abord de leurs dieux deviennent des types invariables. Or ces types existaient en Égypte antérieurement aux plus vieux hiéroglyphes, qui emploient pour représenter les dieux sous des formes convenues des contours arrêtés et tronqués. Dans la marche même de l'écriture figurative, il y a un intervalle considérable entre la peinture d'une scène ou d'un objet et la représentation d'un sens donné ; un plus

grand encore jusqu'à l'expression d'une idée, jusqu'à la reproduction d'un discours suivi. Il faut avoir parcouru bien du chemin dans l'art de réfléchir et d'abstraire, pour passer du tableau d'un fait au signe figuratif, au symbole, enfin au caractère phonétique. Entre le tableau et le signe d'une idée ou d'un son, il y a un abîme. Indépendamment même de ces conditions internes qui régissent le progrès de l'écriture en question, la seule forme extérieure des plus anciens hiéroglyphes, les proportions, l'heureux rapport, la netteté et la fermeté des traits attestent non seulement une pratique assidue et correcte, mais encore un assez long usage. Les plus anciens hiéroglyphes, du temps des grandes pyramides, se détachent avec un merveilleux relief sur le fond des monuments; et les hiéroglyphes en creux, qui ne sont guère plus jeunes, n'ont point été surpassés dans la suite des temps en ce qui concerne le mécanisme de l'art, la précision et la netteté de l'exécution (1).

LE CALENDRIER

Après ces monuments grandioses et les caractères d'écriture dont ils sont couverts, le calendrier des Égyptiens témoigne avec la même force de la haute antiquité de leur civilisation. Les noms et les signes des mois égyptiens apparaissent sur des monuments contemporains des Aménemha et des Sésortosis, qu'il n'y a pas moyen de reporter au dessous de l'an 2000 avant J.-C. (voir plus bas). L'année égyptienne embrassait, comme nous l'avons déjà vu, 12 mois et 360 jours; plus tard on y ajouta, à la fin du douzième mois, cinq jours complé-

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 70.

mentaires, afin de la mettre mieux d'accord avec le cours du soleil. Comparées au cours du soleil, l'ancienne et la nouvelle année étaient donc trop courtes, celle-là de cinq jours et un quart, celle-ci d'un quart de jour ; elles étaient l'une et l'autre en avance sur le temps naturel. Et s'il se rencontre que les signes des mois égyptiens, ceux qui les désignent sur les plus anciens monuments, ne correspondent plus à la saison vraie dans laquelle ils tombent ; si les quatre mois de l'inondation (juillet à octobre) prennent les signes de la croissance du blé (ou de l'été), les quatre mois de la croissance du blé (novembre, décembre, janvier, février), ceux de la moisson (ou de l'hiver dans la division égyptienne de l'année), les quatre mois de la moisson (mars, avril, mai, juin) ceux de l'inondation, il s'ensuit que les signes hiéroglyphiques des mois ont été fixés et adoptés avant qu'on se fût aperçu de l'avance de l'année civile sur l'année naturelle. Personne n'ira soutenir que cette différence entre les deux années ait jamais été préméditée, ni que les Égyptiens aient arrêté leur calendrier à une autre époque que celle où ce calendrier coïncidait avec le temps naturel. Comme l'inondation commence exactement avec le solstice astronomique, comme cela avait lieu il y a des milliers d'années aussi bien qu'aujourd'hui, comme le Nil monte pendant une centaine de jours avant d'atteindre son plus haut point d'élévation, et qu'il s'y arrête quelques jours avant de se retirer peu à peu, il faut bien que les quatre mois qui portent les signes de la saison des eaux (*Pachons*, *Paoni*, *Epiphi*, *Pharmouthi*) aient répondu dans l'origine à nos mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre. Les semailles accompagnent pas à pas la retraite du Nil, et la première pointe des chaumes sort de terre cent-vingt ou cent-vingt-cinq jours après le commencement de l'inondation. Les quatre mois

qui portent les signes de la croissance du blé (*Thoth*, *Phaophi*, *Athyr*, *Choiak*) devaient donc coïncider, ou à peu près, dans l'origine, avec nos mois de novembre, de décembre, de janvier et de février. L'année égyptienne s'ouvrait avec la germination de la semence, avec le premier mois de la croissance du blé, avec le premier Thoth, c'est à dire avec le commencement de novembre. Or aussi loin que remonte la tradition et que s'étendent nos données historiques sur le calendrier égyptien, le mois de Thoth ne répond plus au premier mois de la saison du blé, à novembre, Il répond à juillet, et nous avons même déjà vu qu'on avait placé à un jour fixe de ce mois le commencement de l'année. Il s'ensuit que l'année mobile égyptienne, à l'époque où on lui assigna ce nouveau commencement, était déjà en avance de quatre mois sur la véritable année solaire. Si, en la ramenant au temps vrai, on parvient à constater la date à laquelle le premier Thoth coïncidait avec le début de la saison du blé (fin d'octobre, premiers jours de novembre), il y aura pleine certitude à admettre que le plus ancien calendrier égyptien a été arrêté précisément à cette époque, quand l'année civile était d'accord avec l'année naturelle. Or, la réduction de l'année civile égyptienne en temps astronomique démontre que le premier Thoth est tombé sur le 25 octobre dans les années 275, 1780 et 3285 avant J.-C. Il faut donc que l'adoption de l'ancien calendrier ait eu lieu, ou en 1780 ou en 3285 avant J.-C. Mais comme nous avons déjà vu que les signes des mois et ceux des cinq jours complémentaires ajoutés à la fin du douzième mois de l'année égyptienne se rencontrent sur des monuments antérieurs à l'an 2000, c'est l'an 3285 qui mérite la préférence. Quand l'ouverture de l'année fut fixée au 20 juillet, les quatre mois de la saison du blé étaient déjà devenus

ceux de la saison des eaux, les quatre mois de la moisson (ou de l'hiver) ceux de la saison du blé, et les quatre mois de l'inondation ceux de la moisson. L'année égyptienne ne devait plus commencer avec la germination, mais avec le solstice d'été, en même temps que l'inondation. On avait observé dans l'intervalle que le lever héliaque de l'étoile du grand chien annonçait l'arrivée de l'inondation. Lever héliaque de Sirius, solstice d'été, arrivée de l'inondation, tels étaient les points fixes qui marquaient le nouveau commencement de l'année. Et comme les tables des astronomes modernes prouvent que le lever héliaque de Sirius ne s'est rencontré avec le solstice d'été, au 20 juillet, jour auquel le nouveau calendrier égyptien plaçait le premier Thoth, que dans la période comprise entre 3300 et 2800 environ avant J.-C., les Égyptiens n'ont pu observer que dans cette période que Sirius amène l'inondation, ils n'ont pu arriver que dans cette période à prendre le lever héliaque de cette constellation pour point de départ du commencement de leur année. A l'aide de ce point de départ, de ce lever héliaque, il devenait aisé d'observer que le premier Thoth avançait tous les quatre ans d'un jour. Des observations continuées 100 ou 120 ans suffisaient à démontrer, qu'au bout de cette période on se trouvait de tout un mois en avance sur le temps vrai. Cette remarque donna lieu à la formation de la période caniculaire ou sothique. En 1322 avant J.-C., le premier Thoth retomba sur le 20 juillet; donc la période sothique qui venait d'expirer avait commencé en 2782. La nouvelle fixation du commencement de l'année pourrait donc avoir pris place à cette date de 2782. Cependant, comme pour cette année 2782 le lever héliaque de Sirius était déjà de trois jours en retard sur le solstice et sur l'ouverture de l'inondation, il est permis d'admettre que le

report du premier Thoth au jour du lever héliaque du grand chien (ou 20 juillet), a dû avoir lieu un peu plus tôt, vers l'année 2800 avant J.-C.

CONCLUSIONS

Toute cette discussion autorise à conclure que les Égyptiens avaient arrêté et adopté leur année, leurs mois et leurs signes correspondants, avant de s'être aperçus qu'ils étaient en avance sur le cours du soleil; que plus tard ils observèrent la coïncidence du lever héliaque de l'étoile du grand chien et de l'ouverture de l'inondation, et que cette observation, une fois faite, fut utilisée pour déterminer le commencement de l'année par le lever héliaque de Sirius, par le solstice et par l'ouverture de l'inondation. Quand cela se fit, vers 2800 avant J.-C., le mois de Thoth, le quatrième après le solstice, était déjà devenu le mois du solstice. Et comme en 3285 avant J.-C. le premier Thoth était réellement tombé sur le commencement de la saison du blé, rien n'empêche de placer aux environs de l'année 3300 la fixation primitive du calendrier égyptien (1). Des méthodes de ce genre appliquées à la division du temps supposent de longues observations et un état social avancé. Dans le cas particulier qui nous occupe, l'hypothèse est confirmée par ce fait, que les signes représentatifs des mois nous renvoient au delà de l'année 2800. Il faut donc que les Égyptiens se soient trouvés avant cette année en possession de l'écriture figurative;

(1) Lepsius, *Chronologie*, pag. 157 ss.; Bunsen, *Aegypten*, IV, 41 ss. Suivant une remarque fort juste de Bunsen, si l'observation de l'étoile du grand chien datait du même temps que la première fixation du calendrier, on aurait dû choisir pour commencer l'année le premier Pachons.

et il résulte de tout cela qu'on peut placer aux environs de l'an 3500 avant J.-C. les origines de la civilisation dans la vallée du Nil.

Quelque précieux que soit ce résultat, nous en sommes réduits à de pures hypothèses, lorsqu'il s'agit de déterminer en détail les époques qui ont précédé la restauration de l'empire d'Égypte à la suite de la domination étrangère, c'est à dire avant l'an 1680 avant J.-C. On prouvera plus tard que le commencement de la domination étrangère ne peut pas être reporté au delà de l'an 2091. Au dessus de cette date, on peut prendre pour base la liste d'Ératosthène afin d'avoir au moins un fil pour la chronologie des époques de l'ancien empire. Les 1076 ans de la liste d'Ératosthène donnent alors l'an 3167 pour le commencement du règne de Ménès. Si on complète la liste d'Ératosthène pour le temps des Aménemha et des Sésortosis d'après le papyrus de Turin, la première année de Ménès tombera en 3233 avant J.-C.

III

LA RELIGION DES ÉGYPTIENS

Après sa langue un peuple n'a rien de plus ancien que sa religion. Nous ne connaissons point sous leur forme primitive les conceptions religieuses des Égyptiens. Placés dans un pays où la campagne offrait à leurs yeux des lignes sévères et des formes caractéristiques, ils inventèrent de bonne heure des types pour leurs divinités. Les plus anciens monuments, nos plus anciennes sources, nous montrent déjà une nombreuse galerie de dieux, et font songer à des conceptions fort éloignées des formes primitives du culte; ils révèlent un système déjà façonné et coordonné dans les colléges de prêtres. Tout ce que nous pouvons faire c'est de nous aider des fragments de ce système que nous ont conservés les monuments, et les renseignements très tardifs des Grecs, pour essayer de reconstruire les conceptions originales et fondamentales. Les différences naturelles que nous avons signalées plus haut entre la vallée supérieure et la vallée inférieure du Nil, après avoir exercé leur influence sur la marche de la vie sociale, se sont aussi fait sentir dans la formation des

idées religieuses des Égyptiens. Aussi loin que s'étendent nos regards, la religion du pays haut et celle du pays bas se développent d'abord chacune à part.

PTAH

La vallée inférieure adorait comme le dieu suprême Ptah que les Grecs appellent Héphaistos. Le feu était donc le symbole de ce dieu ; c'était un dieu de la clarté et de la lumière, de qui les hommes tenaient aussi le don du feu. Puisque les Grecs le désignent comme le père du dieu du soleil, c'est qu'il était aux yeux des Égyptiens le plus ancien et le plus relevé des deux; la lumière du disque solaire leur paraissait procéder et provenir de Ptah. Ptah était donc pour eux le plus ancien et le premier dieu. C'est avec la lumière de Ptah que le monde était sorti de la nuit et des ténèbres, qu'il avait reçu l'être; les dieux mêmes ne pouvaient être nés qu'après l'apparition de la lumière. Avec elle et par elle étaient venus la vie, les dieux, la terre, les hommes. Manéthon fait d'abord régner Ptah, 9000 ans avant les autres. Les inscriptions nomment Ptah « le père des pères des dieux. » « le seigneur du ciel, » « le seigneur dont la face est miséricordieuse, » « le roi des deux mondes, » « le seigneur de la vérité, » « le père de la vérité. » Men, la déesse de la vérité est fille de Ptah. La lumière dévoile tout, montre tout sous sa vraie forme. Comme le dieu du commencement, comme la lumière qui renaît chaque jour de la nuit, les monuments nous montrent Ptah sous la forme d'un enfant nu, d'un nain; comme le dieu immuable qui donne la vie éternelle, ils le représentent enveloppé comme une momie, debout sur la coudée, tenant à la main outre le fouet et

le sceptre, insignes du pouvoir, le nilomètre (bâton terminé par un anneau pourvu de traverses parallèles). Comme créateur du monde, Ptah s'appelle « le mouleur » (*tatamen*); les monuments le montrent ayant devant lui un œuf sur un tour de potier; l'inscription porte : « Le tisserand des origines qui met en mouvement l'œuf du soleil et celui de la lune. » Une autre inscription dit : « Ptah qui roule son œuf dans le ciel (1). » Un scarabée d'une espèce particulière à l'Égypte roule parfois devant lui, la nuit, une boulette de fumier qui a jusqu'à huit centimètres de diamètre, sous laquelle il disparaît ensuite (2). Les Égyptiens prenaient ces boulettes pour les œufs du scarabée. Comme le dieu de la lumière roulait devant lui ses deux œufs, le soleil et la lune, ils lui consacrèrent cet insecte et nous voyons sur les monuments des images de Ptah qui portent sur les épaules au lieu d'une tête d'homme un scarabée sacré.

Ptah était le dieu de Memphis. C'était là qu'il possédait un vaste sanctuaire, aussi ancien que l'empire même selon la tradition égyptienne. Depuis les temps les plus reculés qui nous soient connus jusqu'à la chute de l'empire, les Pharaons s'occupèrent sans relâche d'agrandir et d'embellir ce temple. Cambyse, après avoir conquis l'Égypte, s'y fit conduire et outragea l'image du dieu représenté sous sa forme de nain. Ce n'était point la coutume des Perses d'honorer des images de leurs dieux. Hérodote raconte encore que Cambyse força aussi l'entrée du sanctuaire des fils de Ptah où le prêtre seul avait le droit de pénétrer et qu'il fit brûler leurs images après les avoir honteusement

(1) Birch, *Gallery*, I, pag. 13; Bunsen, *Aegypten*, I, pag. 450 ss.
(2) Ehrenberg, *Reise in Aegypten*.

profanées. Suivant l'observation d'Hérodote ces portraits ressemblaient à celui de Ptah (1).

RA

De même que Ptah est le dieu de Memphis, Ra est le dieu de la ville voisine d'On (en égyptien Anou) que les Grecs appellent la ville du soleil, Héliopolis. Si Ptah est la lumière et le feu, Ra est le dieu du disque solaire; si Ptah est le père des pères des dieux, Ra est le père des dieux. Il s'appelle lui aussi « le seigneur des deux mondes qui trône dans le disque du soleil, qui pousse son œuf, qui se révèle dans l'abîme du ciel. » Toutes les avenues des temples, tous les pylônes montrent l'image symbolique de Ra : le disque du soleil porté par deux ailes. L'épervier, le taureau de robe claire et le chat étaient les animaux consacrés au dieu du soleil. D'après un commentaire grec, le chat mâle appartenait au dieu du soleil, parce que ses pupilles se dilatent à mesure que le soleil monte, qu'à midi elles sont rondes et qu'elles se rapetissent vers le coucher du soleil (2).

Voici le texte d'une prière à Ra : « Adoration au dieu Ra, enfant du ciel qui s'enfante et renaît chaque jour par sa propre vertu. Gloire à toi qui brilles dans les eaux du ciel pour donner la vie. Ra a tout créé, tout ce qui existe dans les abîmes du ciel. C'est lui qui veille, lui de qui les rayons apportent la vie à ceux qui sont purs. Gloire à toi! Quand tu parcours la région supérieure, les dieux qui s'approchent de toi tres-

(1) Hérodote, III, 37.
(2) Horapollon, I, 10.

saillent de joie (1). » Ptah est le dieu du commencement, celui qui crée et qui forme; Ra est le dieu qui entretient la vie et le monde, le dieu actif, agissant, régnant, combattant, le second souverain du monde, le successeur de Ptah dans la liste de Manéthon. C'est ainsi que Ra est le père, le type et le modèle des rois d'Égypte qui tiennent de lui leur puissance et qui règnent sur l'Égypte comme Ra sur le monde (2). Les Pharaons portaient le titre de « fils de Ra. »

Les monuments montrent le dieu du soleil tenant d'une main le sceptre, de l'autre le signe de la vie, ayant sur la tête le disque solaire autour duquel s'enroule un basilic. La couleur de Ra est rouge comme celle de ce disque, tandis que Ptah est peint en vert. Il est plus souvent représenté avec une tête d'épervier (c'est son animal sacré) qu'avec une tête d'homme; très souvent sous la figure complète d'un épervier qui porte le disque du soleil.

CARRIÈRE DU DIEU DU SOLEIL

Le dieu du soleil était chez les Égyptiens le dieu de la vie et de la pureté; ils se représentaient l'esprit brillant, pur et puissant du soleil en lutte contre les esprits de l'impureté et des ténèbres. Le soleil est supplié de venir au secours de sa fille, la chatte sainte d'Héliopolis, qu'épouvante le serpent qui s'approche du ciel pour marcher dans les voies du dieu du soleil et souiller les membres de la chatte sainte (3). Les tombeaux des rois

(1) Sur un stèle funéraire du musée de Berlin, traduction de de Rougé. *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*, IV, 375.

(2) Lepsius, *Ueber den ersten Götterkreis*, pag. 34-38.

(3) Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft*. C'est le

à Thèbes (1) montrent le combat du dieu contre le mauvais serpent Apep (Apophis), c'est à dire contre l'obscurité et la nuit. Le ciel est représenté par la déesse de la nuit, Nout, qui est une femme bleue dont le corps parsemé d'étoiles s'allonge et s'étend au loin; le soleil, à la première heure, y fait son apparition sous la forme d'un enfant qui a un doigt dans la bouche. Puis le disque du soleil traverse dans une barque l'eau du ciel d'orient en occident. Une porte particulière conduit à chacune des douze heures du jour. A la première heure, le soleil reçoit les adorations des esprits de l'orient qui l'accompagnent le long du bord jusqu'à la deuxième heure. Dans les heures suivantes, pendant lesquelles son cortége change constamment (il se compose des esprits qui président à chaque heure), le soleil arrive aux demeures des âmes justifiées qui sont au ciel. Dans celles de l'après-midi, les bons esprits se préparent à l'assister contre son adversaire le mauvais serpent, contre l'obscurité qui veut dévorer le soleil. On jette des cordes autour du monstre et sous la direction du dieu du ciel Seb, douze esprits tirent le serpent de côté; la déesse de l'espace céleste, Nout, reçoit à la douzième heure la barque du soleil. En face de ce tableau sont représentées les douze heures de la nuit. Le dieu du soleil est noir et il traverse le monde souterrain dans lequel les méchants reçoivent leurs châtiments. La barque du soleil remonte à la corde d'occident en orient le fleuve du monde souterrain, comme les canges du Nil qu'il faut haler contre le courant. Le dieu du soleil est enfermé dans son sanctuaire sur sa barque, et les esprits

scorpion qui s'appelle le serpent dans le zodiaque égyptien, Brugsch, *loc. cit.*, pag. 664.

(1) Tombeaux de Séthos Ier et de Ramsès VI.

qui la tirent changent ici comme le jour à chaque heure, aux portes desquelles veillent des crocodiles.

NÉITH

Outre Ptah et Ra les habitants de la basse Égypte honoraient des divinités féminines. La ville et le district de Saïs rendaient un culte à la déesse Néith, en qui se personnifiait le principe femelle de la nature, celui qui conçoit et enfante. Plutarque fait observer que le nom de Néith veut dire : « Je suis venue de moi-même. » Les inscriptions appellent Néith « la mère, » la souveraine du ciel, » « la reine des divinités, » « la puissante déesse, » « la mère des dieux. » Jamblique et Proclus nous informent que la Néith de Saïs était aux yeux des Égyptiens la mère du soleil ou du dieu du soleil, et en effet Néith s'appelle aussi dans les inscriptions « la vache qui enfanta le soleil. » La déesse porte sur les monuments le signe de la vie et le sceptre de lotus, la couronne rouge de la basse Égypte; elle est de couleur verte comme Ptah, son animal sacré est le vautour. Hérodote parle d'une grande fête célébrée en l'honneur de Néith. Les Égyptiens venaient à Saïs pour cette fête et allumaient là en plein air, au temps voulu, des lampes qui brûlaient toute la nuit. Telle était la fête des lampes ardentes. Ceux mêmes qui n'allaient point à Saïs allumaient des lampes autour de leurs maisons, en sorte que les illuminations de cette nuit sacrée n'éclairaient point seulement une ville, mais encore l'Égypte entière. Il semble que cette fête nocturne ait dû symboliser la naissance de la lumière, du soleil, sortant du sein de la nuit (1).

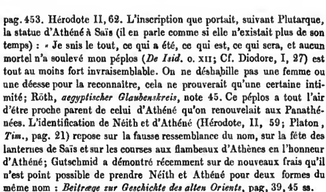
(1) Plutarque, *de Isid.* éd. Parthey, pag. 177; Bunsen, *Aegypten*, I,

LES DÉESSES DE BUTO ET DE BUBASTIS

La déesse adorée à Buto, à l'embouchure sébennytique du Nil, participait de l'essence de Néith. Hérodote la compare à Léto, à la déesse mystérieuse des Grecs, dont les enfants étaient la lumière, et Plutarque fait observer que les Égyptiens croyaient l'obscurité plus ancienne que la lumière. Les musaraignes qui passaient en Égypte pour être aveugles, étaient consacrées à la déesse de Buto dont l'oracle, au rapport d'Hérodote, était le plus estimé de l'Égypte (1).



Bubastis, sur la branche pélusiaque du Nil, honorait une troisième déesse, Pacht. Le nom de la ville signifie même la maison, la demeure de Pacht. La déesse s'appelle « l'amante de Ptah, la souveraine de Memphis; » elle est désignée dans les inscriptions sous le titre de « mère. » Elle n'était point seulement parente du dieu de la lumière ou de Ptah, mais encore du dieu du soleil, car elle est coiffée sur les monuments



pag. 453. Hérodote II, 62. L'inscription que portait, suivant Plutarque, la statue d'Athéné à Saïs (il en parle comme si elle n'existait plus de son temps) : « Je suis le tout, ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et aucun mortel n'a soulevé mon péplos (*De Isid.* c. XII; Cf. Diodore, I, 27) est tout au moins fort invraisemblable. On ne déshabille pas une femme ou une déesse pour la reconnaître, cela ne prouverait qu'une certaine intimité; Röth, *aegyptischer Glaubenskreis*, note 45. Ce péplos a tout l'air d'être proche parent de celui d'Athéné qu'on renouvelait aux Panathénées. L'identification de Néith et d'Athéné (Hérodote, II, 59; Platon, *Tim.*, pag. 21) repose sur la fausse ressemblance du nom, sur la fête des lanternes de Saïs et sur les courses aux flambeaux d'Athènes en l'honneur d'Athéné; Gutschmid a démontré récemment sur de nouveaux frais qu'il n'est point possible de prendre Néith et Athéné pour deux formes du même nom : *Beitræge zur Geschichte des alten Orients*, pag. 39, 45 ss.

(1) Hérodote, II, 67, 83, 155; Plutarque, *Quæst. conviv.*, IV, 5.

du disque solaire. Le chat lui était consacré comme à Ra, et on la rencontre plus souvent avec une tête de chatte qu'avec une tête humaine (1). Son culte était gai. Hérodote nous apprend que le sanctuaire de la déesse de Bubastis, sans être le plus grand ni le plus précieux de l'Égypte, était le plus aimable de tout le pays. « Le temple s'élève au milieu de la ville et on l'aperçoit do tous les côtés. On y arrive en suivant à l'est, au delà du marché, un chemin pavé, large d'environ quarante pieds, ombragé par deux rangées de grands arbres. L'aire du temple qui occupe un stado carré est entourée d'un fossé de cent pieds de large dont l'eau vient du Nil et qui est également bordé d'arbres. Le mur d'enceinte est tout couvert de sculptures en creux, et le temple même ou sanctuaire, où s'élève la statue de la déesse, est encore entouré de très hauts arbres. Le pronaos ou avant-temple, haut de dix toises, est orné de statues qui ont six coudées de hauteur et qui méritent d'être citées. A la fête de Pacht, les hommes et les femmes de tous le pays viennent par eau à Bubastis. Il y a dans chaque barque une presse d'hommes et de femmes; quelques hommes jouent de la flûte, quelques femmes ont des crécelles qu'elles agitent; le reste des hommes et des femmes chantent et battent des mains. A chaque ville située au bord du fleuve on aborde; les femmes chantent et font aller leurs crécelles, d'autres poursuivent les femmes de la ville de leurs cris et de leurs agaceries, d'autres dansent, d'autres se découvrent. Quand tout ce monde est arrivé à Bubastis, dit Hérodote à la fin de son récit, on offre de grands sacrifices à la déesse, et on boit en cette occasion plus de vin que dans tout le reste de l'année. Cette fête rassemble, à

(1) Bunsen, *Aegypten*, I, 453.

ce que soutiennent les Égyptiens, plus de 700,000 hommes et femmes, sans compter les enfants (1). »

AMMON. ATMOU. MENTOU

Les habitants de la haute Égypte servaient d'autres divinités. Le dieu de Thèbes était Ammon (*Amoun*, *Amen*); son nom signifie, à ce qu'il semble, « celui qui est caché (2). » Les inscriptions le traitent de « seigneur du ciel; » sa couleur sur les monuments est le bleu. Les monuments les représentent debout ou assis sur le trône; sa coiffure royale est surmontée de deux longues plumes droites, et il tient dans ses mains les insignes de la souveraineté et de la vie divine. Ammon était le dieu suprême de la haute Égypte comme Ptah de la basse. A la place du dieu du soleil de la basse Égypte ou de Ra, il y a dans la haute Égypte deux dieux, Mentou et Atmou, dont l'un représente le soleil levant et l'autre le soleil couchant. Mentou est le soleil du jour, Atmou le soleil de la nuit. L'un voyage au dessus, l'autre au dessous du monde, en vertu de la conception égyptienne qui fait passer toutes les nuits le soleil sous le disque de la terre à travers le monde inférieur (voir plus haut, p. 59) (3). Par opposition à ces deux divinités dont l'essence se manifestait dans le soleil, les Égyptiens pouvaient traiter de dieu caché le dieu du ciel au dessus de leur tête.

(1) Hérodote, II, 60, 137, 138.

(2) D'après Manéthon, dans Plutarque, *de Isid.* c. IX., Cf. Röth, *Aegyptischer glaubenskreis*, note 80.

(3) Lepsius, *Götterkreis*, pag. 31 à 34.

CNEPH

Outre Ammon on adorait dans la haute Égypte, dans le district de la ville que les Grecs appellent Antæopolis, ainsi qu'aux cataractes de Syène et au delà, le dieu Cneph (*Chnoubis*, *Noum*). Il s'appelle dans les inscriptions « le seigneur des distributions d'eau, des inondations (1); » c'était donc par essence un dieu qui procurait l'eau, qui fécondait le pays. Sa couleur habituelle sur les monuments est le vert; il porte dans ses mains le sceptre et le signe de la vie; le bélier qui est un reproducteur vigoureux, était son animal sacré. Les monuments ne manquent jamais de le représenter avec une tête de bélier et une double paire de cornes dirigées les unes en avant et les autres en bas, surmontées d'un serpent. Ammon régnait sur la haute Égypte, Cneph la fertilisait chaque année : les deux dieux se confondent parfois en une seule forme. Dans ce cas les monuments, au lieu de laisser à Ammon son corps humain, lui prêtent aussi une tête et des cornes de bélier (2).

MOUT

De même que la basse Égypte honorait outre Ptah et Ra les déesses Néith et Pacht, de même les habi-

(1) Bunsen, *Aegypten*, I, pag. 442.

(2) C'est l'Ammon à tête de bélier, Ammon-Cneph, qui était adoré dans l'oasis de Libye (Siwa) que les Grecs appellent l'oasis d'Ammon, et où ce dieu avait un oracle célèbre. On y voit aujourd'hui encore les restes d'un temple dont la grandeur n'avait rien d'excessif. Le dieu à tête de bélier y paraît à diverses reprises. Il y a dans le voisinage de ces ruines un bassin d'une eau profonde et limpide entouré par un bois de hauts palmiers. C'est la source du soleil dont parle Hérodote, IV, 181.

tants de la vallée supérieure adoraient en même temps qu'Amoun et Cneph, que Mentou et Atmou, la déesse Mout ou déesse mère. Elle porte le nom de mère qui était un surnom de Pacht et de Néith; elle est visiblement associée à Ammon en qualité de principe femelle qui conçoit. Les monuments lui donnent le haut bonnet qui est la coiffure royale de la haute Égypte. Elle s'appelle dans les inscriptions « la souveraine des ténèbres, » et c'est là un trait de ressemblance et d'affinité avec la déesse de Buto. Son animal sacré est le vautour, car les Égyptiens étaient persuadés qu'il n'y a que des vautours femelles. C'est ainsi que la déesse Mout se montre sur les monuments coiffée d'une peau de vautour, avec une tête de vautour ou même en vautour. Dans beaucoup de tableaux qui représentent les batailles des Pharaons de Thèbes le vautour de Mout plane au dessus des rois. C'est le symbole de la protection de la déesse (1).

LA LUTTE DES FORCES DE LA NATURE

C'étaient les forces bienfaisantes de la nature, la lumière et le feu, le soleil, l'esprit du ciel azuré que les Égyptiens honoraient comme leurs dieux, comme les forces créatrices, conservatrices, fécondes de l'univers et de la vie. La lumière était sortie des ténèbres, et pour eux la fécondation annuelle de leur sol était un effet continu du pouvoir générateur de Cneph; ils se faisaient la même idée de l'origine des choses et des dieux. C'est ainsi qu'ils associèrent aux principes mâles des puissances femelles. Mais les phénomènes de la nature ne montraient ni partout ni toujours un carac-

(1) Lepsius, *Götterkreis*, pag. 42.

tère bienfaisant. La nuit dévorait le jour, la mort dévorait la vie. A côté des eaux et du limon noir de l'Égypte s'étendaient à perte de vue les sables jaunes du désert; la tempête qui accourait du fond du désert chassait le sable dans la verte vallée; dans les mois des chaleurs un soleil ardent consumait et flétrissait tout; les fleurs se desséchaient, et la vigueur de la nature dépérissait en hiver. Il y avait donc dans la vie de la nature une lutte acharnée entre les puissances malfaisantes et bienfaisantes; mais celles-ci finissaient toujours par reprendre le dessus, car de la nuit renaissait sans cesse un jour nouveau, et du sommeil fatal de la nature en hiver une nouvelle floraison, de nouvelles récoltes et une nouvelle vie.

Cette contemplation de la lutte des forces salutaires et malfaisantes, du cycle que la nature parcourt de la vie à la mort et de la mort à la vie, fit faire aux Égyptiens un grand progrès dans leurs conceptions religieuses. Ils résumèrent la lutte des forces de la nature sous certaines formes divines, ils personnifièrent la défaite des puissances bienfaisantes, mais ils les rappelèrent du sein de la mort à une nouvelle vie. Le triomphe du mal sur le bien était éphémère; la victoire décisive et éternelle reste aux dieux du salut. Ce progrès de la conscience religieuse, ce spectacle du combat et de la victoire des bons génies donna plus tard à la conscience morale une base très solide et très profitable.

LE MYTHE D'OSIRIS

Hérodote nous informe qu'Osiris et Isis étaient les seules divinités adorées d'un bout à l'autre de l'Égypte. Le mythe qui les concerne n'a été rédigé que très tard

sous la forme suivante. Seb et Mout, le dieu du ciel étoilé et la déesse des espaces célestes, engendrèrent Osiris et Isis, Typhon (*Set*) et la déesse Nephtys. Osiris donna des lois aux Égyptiens, leur enseigna l'agriculture, l'adoration des dieux et son régne fut une bénédiction pour l'Égypte. Mais Typhon conjura contre Osiris 72 hommes, le mit dans un cercueil, ferma le cercueil et le jeta dans le Nil. Le cercueil arriva jusqu'à la mer par l'embouchure de la branche tanitique. Isis apprit la nouvelle dans la ville de Coptos, prit des habits de deuil, et courut le pays en gémissant, à la recherche du cadavre d'Osiris. Elle le trouva enfin sur la côte de Phénicie, près de Byblos; c'est là que les flots avaient poussé le cercueil qu'avait aussitôt ombragé un grand tamarisque qui avait poussé sur-le-champ. Isis le ramena en Égypte et lui donna la sépulture. Cependant Horos, fils d'Osiris et d'Isis, avait grandi à Buto. Résolu à venger son père il combattit Typhon durant un grand nombre de jours jusqu'à ce qu'il l'eût complétement défait; Osiris n'était d'ailleurs pas mort, il était descendu dans le monde inférieur ou il vivait et régnait (1).

Au temps de la fertilité succède en Égypte jusqu'au solstice d'été et au retour de l'inondation une période de chaleur desséchante et de stérilité. C'est dans ce temps que Typhon a vaincu Osiris et l'a terrassé avec le concours de 72 complices : les Égptiens comptaient 72 jours de grandes chaleurs. Typhon enferme Osiris dans une caisse, c'est à dire que le cadavre est placé dans une gaine de momie, et il descend le Nil jusqu'à la mer : c'est la force créatrice de la nature qui est soustraite à l'Égypte durant cette période. Isis, la

(1) Diodore, I, 10, 13 ss.; Plutarque, *de Isid.* c., XII-XX.

terre, est désolée et cherche la trace d'Osiris : elle est privée de sa fertilité. Enfin elle retrouve le cadavre sur la côte : c'est que pendant les chaleurs la force créatrice s'est enfuie hors de l'Égypte vers le nord. Quant à placer aux environs de Byblos la scène de la découverte du cadavre par Isis, c'est un détail qui n'a guère pu entrer dans un mythe égyptien; d'après le rituel de la pompe funèbre le cercueil se retrouve sur la côte d'Égypte. Mais la Phénicie adorait aussi une déesse qui portait comme Isis des cornes de bœuf, et on pleurait à Byblos la mort d'Adonis. Les Grecs se crurent dès lors autorisés à transporter à Byblos la dépouille mortelle d'Osiris. Cependant la nature s'est ranimée; l'enfant d'Isis et d'Osiris a grandi après l'inondation, il triomphe de la chaleur et de la stérilité : la nouvelle bénédiction de l'année n'est autre que le fils vengeur du dieu immolé. C'est ainsi que la mort d'Osiris n'est qu'apparente, il continue à vivre et dans son fils et dans le monde inférieur, et c'est par lui que les âmes des morts ressuscitent pour une autre vie. La mort de l'homme est assimilée au dépérissement de la force créatrice de la nature qui échappe à la mort pour renaître à la vie.

TYPHON

Tous les effets nuisibles et fâcheux de la nature sont résumés sous la forme du dieu Set que les Grecs appellent Typhon (Zéphon, c'est à dire la tempête). Typhon est tout à la fois la tempête de sable, la sécheresse, le rayon solaire brûlant et l'obscurité qui veut dévorer le soleil, le serpent gigantesque Apep (Apophis) (1).

(1) Plutarque, *de Isid.* c. XXX.

Typhon est le dieu de la mer inhospitalière et salée par opposition à l'eau féconde du Nil; c'est à lui qu'appartiennent toutes les plantes et tous les animaux nuisibles, c'est de lui que proviennent tous les accidents funestes de la nature (1). Il est appelé dans un papyrus « le destructeur, le dévastateur tout-puissant (2). » Suivant Plutarque, Typhon, est aux yeux des Égyptiens tout ce qui est irrégulier, désordonné et instable; il est aussi l'auteur du mal moral, le père du mensonge et de la calomnie (3). La couleur de Typhon était le rouge foncé qui est la teinte du soleil vu à travers la poussière du désert; et on prétend qu'on lui immolait autrefois des hommes à cheveux roux (4). Le crocodile, l'hippopotame, l'âne récalcitrant avec sa vilaine voix sont les animaux consacrés à ce dieu. Il est représenté lui-même avec des oreilles d'âne et l'anniversaire de sa naissance passait en Égypte pour un jour néfaste (5).

OSIRIS

Osiris (*Hésiri*) était aux yeux des Égyptiens le dieu de la vie, mais de la vie éternelle, impérissable qui renaît du sein de la mort. Ils lui donnaient dans leurs invocations les titres de « roi de la vie, » de « seigneur d'innombrables jours, » « de roi des dieux. » Le tamarisque toujours vert est son arbre et le héron son oiseau sacré. Seul de tous les dieux d'Égypte il n'est

(1) Plutarque, *de Isid*, c. L.
(2) Lepsius, *Götterkreis*, pag. 53.
(3) Plutarque, *loc. cit.*, c. XIV, LIV.
(4) Diodore, I, 88.
(5) Plutarque, *loc. cit.*, c. XII.

jamais représenté ni sous une forme ni avec une tête d'animal. Il porte sur les monuments le sceptre et la couronne de la haute Égypte avec le signe de la vie ou le nilomètre. Il vit dans le monde inférieur qui est son domaine, ayant légué sa souveraineté sur l'Égypte à son fils Horos dans lequel il continue à vivre. Les Grecs reconnaissent en lui le Dionysos de leurs mystères (1).

Les principaux centres du culte d'Osiris dans la haute Égypte étaient Abydos et This (2), puis, vers la frontière du sud, l'île de Philé dans le Nil, un peu au dessus de Syène. C'est là qu'on montrait dans une petite île voisine, à l'ombre de hauts tamarisques, le tombeau d'Osiris; la légende du dieu était représentée dans le temple d'Isis à Philé. Les prêtres seuls pouvaient mettre le pied dans la petite île; beaucoup de pieux Égyptiens se faisaient ensevelir en ce lieu ou à Abydos, afin de reposer auprès d'Osiris, et il n'y avait point dans la haute Égypte de serment plus sacré que de jurer par Osiris qui reposait à Philé (4). Cependant la renommée du tombeau et de la fête d'Osiris dans la ville de Busiris, sur la branche phatnitique du delta du Nil, surpassait encore celle des sanctuaires d'Abydos et de Philé. Busiris (*Pusiri*) est le même nom qu'Osiris, précédé de l'article (5). C'était sa ville, et le tombeau qu'il y avait passait pour le plus authentique. C'est là que s'élevait le grand temple d'Isis, que se célébraient en l'honneur de ces deux divinités les

(1) Hérodote, II, 59 ; Cf. Diodore, I, 13, 25.
(2) Lepsius, *Götterkreis*, pag. 53.
(3) Idem, *Briefe*, pag. 106-111.
(4) Diodore, I, 22, 27, Plutarque, *de Isid.* c. xx.
(5) Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, II, 190.

grandes fêtes nationales (1). Typhon avait assassiné Osiris le jour où le soleil traverse le signe du scorpion, le dix-sept du mois d'Athyr. C'est à ce jour que les Égyptiens fixaient le commencement des grandes chaleurs et que s'ouvrait la pompe funèbre de la mort d'Osiris, à laquelle accourait le pays entier (2). D'abord on l'adorait et on jeûnait ; hommes et femmes se frappaient la poitrine en poussant des plaintes. Suivant une assertion de Plutarque (3), les Égyptiens pleuraient avec Osiris la décroissance du Nil qui était à leurs yeux, au témoignage du même écrivain, une émanation d'Osiris ; ils pleuraient l'arrivée des vents brûlants du sud qui chassaient la brise rafraîchissante du nord, et la sécheresse de la terre. On allait ensuite à la recherche du cadavre et on portait dans la campagne la statue d'Isis en deuil. On marchait au bruit des chants plaintifs et des crécelles de métal destinées

(1) Plutarque, *de Isid.* c. XXI ; Diodore, I, 88. Quelques Grec sont pris la ville de Busiris pour nn roi. Ils la confondaient mal à propos avec Osiris ; Diodore, I, 45. Dans lenrs récits, Busiris est un tyran farouche qui met à mort les étrangers égarés en Égypte jusqu'à ce qu'il soit vaincu par Hercule. L'Égypte fut fermée aux Grecs jusqu'à Psammétiqne (voir plus loin). Elle avait eu peut-être ses sacrifices humains, et dn temps même de Psammétique les habitants de Busiris, fiers de leur dieu et de leur culte, montraient pent-être encore plus de répnlsion et d'hostilité pour les étrangers que les autres Égyptiens. De là cette fable d'un Busiris qni immolait les étrangers et dont il fallut bien faire une victime d'Hercule qnand le mythe de ce héros s'étendit et qu'on lui fit parcourir le monde entier pour le civiliser. « Il n'y a jamais eu de roi Busiris, dit Eratosthène dans Strabon ; cette légende a été inventée plns tard à cause des mœurs inhospitalières des habitants de Busiris. » pag. 802.

(2) Hérodote, II, 59.

(3) Plutarque, *de Isid.* c. XXXIX ; éd. Parthey ; Cf. notes, pag. 834, 235. *Quæst. Conviv.*, VIII, 8.

à mettre en fuite le méchant Typhon. Les recherches continuaient la nuit, à la lueur des lampes et des flambeaux. Après avoir longtemps couru les champs et les bocages, les prêtres de Busiris descendaient au bord de la mer et s'écriaient : « Nous l'avons trouvé. Réjouissons-nous! » Puis on ensevelissait Osiris. On taillait le bois du cercueil, on déchirait le lin en bandelettes pour envelopper la momie, on faisait les libations funéraires et on recouvrait les statues d'Isis de voiles noirs en byssus. Aux cérémonies du deuil et de l'ensevelissement succédait, quand les premiers germes de la végétation nouvelle commençaient à poindre après l'inondation, la fête d'Osiris rappelé à la vie et ressuscité(1).

ISIS

Isis (*Hès*), « la grande déesse, » « l'épouse royale, » dont Plutarque dit qu'elle portait dix mille noms, est la terre en qui Osiris réveille tous les ans la force végétative. Elle a pour animal sacré la vache qui conçoit de bonne heure, dont le veau à peine né est un produit précieux, dont la mamelle est une fontaine nourrissante. Elle est représentée avec des cornes de bœuf, avec une tête ou même un corps de vache. Hérodote vit une de ces dernières statues dans le palais des derniers Pharaons à Saïs. Il y avait dans une salle richement décorée une vache de bois doré, de grandeur naturelle, agenouillée; entre les cornes un disque du soleil en or, sur le dos un manteau de pourpre, en sorte qu'on ne voyait que la tête et le cou. On brûlait tous les jours de l'encens devant cette statue, et la nuit on

(1) Plutarque, *de Isid.* c. XXI, XXXIX.

allumait une lampe. On la portait en procession à la pompe funèbre d'Isis (1).

HOROS

Le fils d'Isis et d'Osiris, Horos, « le vengeur de son père Osiris, » comme l'appellent les inscriptions, « le support du monde, » « le dieu secourable par excellence (2), » est l'Apollon des Grecs. Les scènes retracées sur les monuments représentent Horos en jeune homme, avec le fouet et la couronne royale pleine ; sa couleur est le blanc ; l'oiseau consacré au dieu du soleil, l'épervier, appartient aussi à Horos : il est le soleil qui se ranime après le solstice d'été. Ce dieu est souvent représenté, comme Ra, sous la figure d'un enfant qui a un doigt dans la bouche, et c'est alors Her-pé-chrout, c'est à dire Horos enfant, dont les Grecs ont fait le dieu égyptien Harpocrate. Devenu grand, c'est Horos le fort (*Her-uer*, *Arvéris*) qui tue le serpent, « qui transperce le cœur de Set, c'est à dire qui triomphe de Typhon (3) ; qui envoie les rayons bienfaisants du soleil et rend à la terre sa force. Ce dieu guerrier et victorieux assure aussi aux rois la victoire dans les batailles ; il leur prête la puissance et la force.

Une invocation à Horos, « bonne à dire sur l'eau et sur la terre, » mais qui n'appartient, il est vrai, qu'au IVe siècle avant J.-C., est conçue en ces termes : « Voici les paroles de Thoth, panégyriste de ce dieu : Sois miséricordieux, dieu, fils de dieu ; sois miséricordieux,

(1) Plutarque, *de Isid.*, c. LIII ; Hérodote, II, 132 ; Diodore, I, 10.

(2) Parthey sur Plutarque, *de Isid.*, pag. 192.

(3) Chap. XCIII du Rituel funéraire dans Bunsen, *Aegypten*, V, 553 ; Plutarque, *de Isid.* c. XIX. Cf. Bunsen, *loc. cit.*, I, 499.

toi qui es chair, fils de la chair; sois miséricordieux, époux, fils d'un époux, enfant du divin maître. Sois miséricordieux, ô Horos, engendré par Osiris et enfanté par la divine Isis. Mes discours ont exprimé tes pensées et ma parole ton esprit; j'ai prophétisé par ton verbe qui a été créé dans ton cœur et qui sort de ta bouche. Tu tiens de l'ordre de ton père Seb et de l'investiture de ta mère Nout l'éclat étoilé de ta majesté dans la ville de Séchem, afin que ton assistance concoure à chaque renouvellement du salut, afin que soit fermée la gueule de tous les reptiles, au ciel, sur la terre et dans les eaux, afin que les hommes reçoivent la vie, que les divinités soient apaisées, que le soleil soit glorifié par toute sorte d'adoration. Hâte-toi de venir à moi en ce jour pour diriger la barque sacrée (du soleil), pour repousser tous les lions qui sont dans la terre d'Égypte et tous les crocodiles qui sont dans les eaux du Nil. L'impudeur et l'impureté viennent et apparaissent sur la terre, mais une invocation à Horos les anéantit. Horos les écrase de son éclat; il se manifeste lui-même pour battre l'ennemi. Tous les hommes sont dans l'allégresse quand ils regardent le soleil, ils célèbrent le fils d'Osiris et le serpent prend la fuite (1). »

HATHOR

A côté d'Horos se place la déesse Hathor (c'est à dire la maison d'Hor). A Edfou (*Apollinopolis*), dans la ville d'Horos, Horos et Athor étaient l'objet d'un culte commun. Hathor s'appelle dans les inscriptions « l'œil du soleil, » « la reine de la danse et des jeux; » le perséa,

(1) Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenl. gesellschaft*, X, 681 ss.

qui est l'arbre de la vie chez les Égyptiens, lui est consacré; elle est représentée avec un tambourin et des lacs dans la main : ce sont les emblèmes de la joie, des charmes et des chaînes de l'amour. Il semble que cette déesse Hathor et la déesse Pacht soient des essais de conceptions individualisées et vivantes; mais la tentative n'aboutit pas et Hathor redevient presque aussitôt une forme vague et générale, une simple puissance de la nature, celle de l'enfantement. L'épervier femelle et la vache sont ses animaux sacrés. On entretient une vache blanche dans son principal temple. Elle est ellemême représentée avec des cornes de vache (portant entre ces cornes le disque solaire de Ra ou d'Horos), et avec une tête de vache. Dans le temple taillé dans le roc d'Abou Simbel, consacré par la femme de Ramsès le Grand à Hathor, c'est une vache debout dans une barque, sous un berceau de plantes aquatiques. Le roi et la reine offrent à cette vache des fleurs et des fruits (1).

DE L'AGE DU MYTHE D'OSIRIS

Telles sont les divinités qui forment la cour d'Osiris. Elles sont plus étoffées, plus vivantes et plus profondément conçues que le reste des dieux égyptiens qui étaient d'assez pauvres personnifications des forces de la nature. Si l'on joint à cela qu'il y eut progrès de la conscience religieuse à imaginer les dieux du bien vainqueurs dans leur lutte contre les dieux du mal, que la défaite de la mort constitue le fond du mythe d'Osiris, que cet Osiris, d'abord dieu de la nature animée, est devenu dans la suite le dieu de l'âme

(1) Lepsius, *Briefe*, 105; Bunsen, *Aegypten*, I, 470.

humaine, il s'ensuit que la formation du culte d'Osiris est postérieure aux types de Ptah et de Ra, d'Ammon et de Cneph, de Mentou et d'Atmou. Cela est confirmé par des faits. D'abord les parents d'Osiris et d'Isis sont nommés et signalés. Les listes de Manéthon font régner Ptah et Ra avant Seb, Osiris, Set et Horos; et on peut déjà discerner cet ordre de succession dans le papyrus de Turin, un millier d'années avant Manéthon. Puis la jeunesse relative du culte envahissant d'Osiris est encore attestée par d'autres indices. Chaque mois de l'année égyptienne appartenait en propre à un dieu. Le premier avait pris le nom du dieu Thoth, scribe du ciel; le second mois ou Phaophi tenait peut-être le sien de Ptah, le troisième Athyr de la déesse Hathor, le neuvième Pachons du dieu Chons (Chounsou), le douzième Mésori du dieu Horos, car il correspondait au temps de la naissance d'Horos, aux environs du solstice d'été. Pour Osiris, Isis et Arvéris, Typhon et Nephtys, il ne resta que les cinq jours ajoutés, comme nous avons vu plus haut aux 360 jours de l'année égyptienne. De ces cinq jours complémentaires le premier fut consacré à Osiris, le second à Arvéris (Horos vainqueur), le troisième à Typhon, le quatrième à Isis, le cinquième à Nephtys (1). D'autre part, des monuments antérieurs au temps des Hycsos nous montrent une série de quatorze dieux dont les huit derniers forment le cortége d'Osiris, et nous possédons un document encore plus ancien qui prouve que la croyance au dieu Osiris, vainqueur de la mort, était déjà répandue du temps de la construction des grandes pyramides.

(1) Voir la belle explication qu'a donné Lepsius du mythe relatif au jeu de dés de Séléné et d'Hermès.

FUSION DES TYPES DIVINS

Comme les sanctuaires les plus vénérés d'Osiris se rencontrent à This et à Abydos, nous pouvons admettre que son culte est sorti de la haute vallée du Nil. Au contraire, les sanctuaires primitifs de Set semblent avoir été situés dans le bas pays, dans le Delta oriental (1). Set y aura été adoré comme un dieu dur et nuisible dont il fallait conjurer le courroux, même par des sacrifices humains comme ceux qu'offraient à leurs dieux les peuplades sémitiques voisines du Delta. Osiris et Typhon ne purent donc pas être opposés l'un à l'autre comme des frères ennemis, avant que This et le Delta ne fussent réunis sous une domination commune. La tradition égyptienne fait partir de la haute Égypte le travail de l'unification des provinces. Cela, étant le dieu bienfaisant de la haute Égypte devait finir par triompher du dieu malfaisant du bas pays. Comme nous le montrent les noms des mois, deux vieilles divinités, Horos et Hathor, également adorées par préférence dans le haut pays, furent incorporées dans le cortége d'Osiris où elles jouent un rôle plus tranché et plus large. D'autre part, les types d'Osiris et d'Isis prédominèrent sur les autres divinités au point de les absorber. Plus les dieux d'Égypte étaient personnifiés d'une manière vague ou abstraite et plus la transfor-

(1) Le nom de la ville de Séthron dans le voisinage de Péluse, capitale du district séthroïtique, semble faire allusion au dieu Set. Le papyrus Sallier n° 1 porte que le roi posteur Âpépi bâtit à Haouar (*Avaris*) en l'honneur de Soutech, c'est à dire de Set un temple d'une bonne et solide architecture, et qu'il n'adora aucun autre dieu d'Égypte ; voir plus bas. Le nom de Baal Zéphon à la pointe nord-ouest de la mer Rouge contient aussi une allusion à Typhon.

mation était facile. L'ancien dieu de Memphis, Ptah, se confond lui-même avec Osiris. Seuls, les anciens dieux du haut pays, Amoun et Cneph, échappent tout à fait à la fusion, tandis que toutes les déesses de l'enfantement et de la conception, Néith de Saïs, Pacht de Bubastis (1), Mout de Thèbes, Hathor même se confondaient souvent avec Isis, sauf à garder tout aussi souvent leur individualité.

CULTE DES ANIMAUX

Tous les dieux des Égyptiens, à l'exception d'Ammon et d'Osiris, sont fréquemment représentés avec la tête ou même sous la forme des animaux qui leur étaient consacrés. Il faut donc que les Égyptiens, tout en concevant les dieux sous une forme humaine, aient cru découvrir un rapport intime entre l'essence de ces dieux et les espèces animales qu'ils consacraient à chacun d'eux. Cela allait si loin que la forme de l'animal exprimait mieux l'essence du dieu et la rendait pour ainsi dire plus palpable que la forme humaine. Ils ne se bornaient pas à lui dédier en gros l'espèce qui leur révélait ainsi son essence. Un échantillon de l'espèce, saint et sacré par excellence, que les prêtres reconnaissaient à certains signes, était entretenu dans le principal temple du dieu et passait pour être une incarnation de ce dieu. On soignait et on nourrissait ces animaux avec une diligence infinie. On les baignait et on les parfumait. Ils recevaient de riches offrandes en aliments et en boissons de choix, par exemple sous une forme de gâteaux. On leur mettait des colliers et d'autres parures semblables. Encensés, invoqués,

(1) Diodore, I, 27.

honorés à l'égal du dieu (1), ils étaient enbaumés après leur mort et pompeusement ensevelis. Clément d'Alexandrie termine ainsi sa description de la magnificence des temples d'Égypte : « Le sanctuaire intérieur est caché aux yeux par des tentures brochées d'or; mais quand le prêtre tire le voile, on voit un chat, un crocodile, ou un serpent du pays qui se vautre sur des tapis de pourpre. »

Il y a lieu d'admettre que la vie uniforme et instinctive des animaux avait frappé l'imagination des Égyptiens, qui ne concevaient rien au delà d'un mouvement fixe et invariable, d'une notion stable et typique de l'être. La puissance de la nature, le retour régulier de certains phénomènes se confondit dans leurs idées avec les lois obscures de la zoologie. Les animaux avaient en plus la liberté, la locomotion, une existence individuelle. Cette fusion du type et de l'individualisme parut aux Égyptiens l'expression parfaite de l'essence divine. Les animaux leur offraient l'image la plus précise et la plus vivante du secret de la vie qu'ils adoraient au fond dans leurs dieux.

LES ANIMAUX SACRÉS

Il y avait des animaux également sacrés pour tous les Égyptiens. Tels étaient le scarabée consacré à Ptah (2), l'ibis qui appartenait à Thoth. Hérodote rapporte que les ibis recevaient la sépulture dans la ville de Thoth, à Hermopolis; mais on a trouvé des momies d'ibis à Thèbes, à Abydos et à Memphis. Le chien qui

(1) Diodore, I, 83, 84.
(2) Plutarque, *de Isid.*, c. LXXIV; Horapollon, I, 10.

appartenait au dieu Anubis, une des formes de Thoth, sous laquelle il avait accompagné et protégé Isis dans le cours de ses recherches, était honoré partout, mais spécialement à Cynopolis dans la haute Égypte; le chacal dont il existe encore des momies, le singe à tête de chien (cynocéphale) dont les momies se rencontrent à Hermopolis et à Thèbes, étaient aussi consacrés à Anubis. Les musaraignes appartenaient à la déesse de Buto où elles étaient ensevelies, mais on a découvert des momies de cette espèce à Thèbes. Thèbes était la nécropole d'une espèce de serpent consacré à Ammon. L'épervier qui relevait de Ra et d'Horos, le chat dédié à Pacht étaient honorés partout. Hérodote affirme que les éperviers étaient transportés à Buto; mais d'autres localités offrent aussi des momies de cette espèce. Il nous informe que dans les incendies les Égyptiens s'occupaient d'abord de sauver les chats avant de songer à éteindre le feu. Du temps du voyage de Diodore en Égypte, vers le milieu du 1er siècle avant J.-C., un Romain tua par accident un chat dans Alexandrie. Cela provoque sur-le-champ un sédition furieuse. Le roi dont le sort était dans la main de Rome, essaya inutilement d'apaiser la foule. Le sacrilége fut assommé (1).

D'autres animaux ne passaient pour sacrés que dans certains districts, le bélier par exemple, qui était consacré à Cneph, dans le district de Thèbes; le vautour qui relevait de la déesse Mout, dans le district d'Hithyia; le bouc qui relevait d'un dieu phallique, Chem, à Mendès, dans le district de ce dieu, près de l'embouchure tanitique; l'ichneumon, à Héracléopolis, en basse Égypte; le loup, à Lycopolis (Siout), en haute Égypte.

(1) Diodore, I, 83.

On adorait encore d'autres animaux nuisibles, l'hippopotame, à Paprémis dans le Delta; au lac Mœris, à Coptos, à Thèbes et à Ombos (1) le crocodile dédié à Set ou au dieu Sébac à tête de crocodile. Hérodote raconte que les deux crocodiles des temples du lac Mœris et de Thèbes étaient si bien apprivoisés qu'on pouvait les toucher et les manier. « Les prêtres, dit-il, leur mettent des chapelets de verre et d'or dans les oreilles, des bracelets aux pattes de devant. Ils les nourrissent avec la farine et les viandes des sacrifices, et les soignent à merveille tout le long de leur vie. A leur mort on les embaume et on leur donne la sépulture dans des cercueils sacrés (2). Strabon qui parcourut l'Égypte plus de quatre siècles après Hérodote, raconte, à son tour, qu'on entretenait dans le lac Mœris un crocodile sacré qui ne faisait point de mal aux prêtres. « Notre hôte, dit-il, grand personnage d'Arsinoé, qui nous montrait les choses saintes, prit des gâteanx, de la viande rôtie, une boisson mêlée de miel et nous emmena au lac. La bête était couchée sur le rivage, les prêtres s'approchèrent d'elle; deux prêtres lui ouvrirent la gueule où un troisième introduisit d'abord le gâteau, puis le rôti, enfin la boisson : la bête courut se jeter dans l'eau et nagea vers le bord opposé. Un autre étranger étant survenu avec la même offrande, les prêtres la reçurent, firent le tour du lac, rattrapèrent le crocodile et la lui firent accepter de la même manière (2). » Hérodote ne se gêne pas plus que Diodore pour nous apprendre que les Égyptiens des autres

(1) Voir le catalogue des animaux sacrés dans Uhlemann, *Aeg. Alterthum*, II, 202.

(2) Hérodote, II, 69 ; Cf. Diodore, I, 35.

(3) Strabon, pag. 811.

districts poursuivaient et tuaient les crocodiles. Après cela, toute personne qui périssait par le fait d'un crocodile, était ensevelie dans une tombe sacrée à l'endroit même où elle avait trouvé la mort, par les prêtres du Nil, du fleuve fertilisant dont les Égyptiens n'avaient pas manqué de faire un dieu. Ni amis, ni parents, les prêtres seuls pouvaient toucher à un pareil cadavre, « comme si un mort de cette espèce était quelque chose de plus que le corps d'un homme (1). »

Celui qui tuait de parti pris un animal sacré était puni de mort. Si le meurtre était involontaire, le coupable devait accomplir la pénitence imposée par les prêtres. Celui qui apercevait le cadavre d'un animal sacré s'arrêtait au lieu d'en approcher, poussait des gémissements et criait bien haut qu'il l'avait trouvé mort. Quand un chat mourait, les habitants de la maison se rasaient les sourcils; si c'était un chien, ils se rasaient la tête et le corps (2). Les districts prenaient le deuil pour la mort des animaux entretenus dans les temples, et l'Égypte entière pour les plus saints. Diodore raconte que de grands personnages consacraient assez souvent une centaine de talents ou même toute leur fortune à la sépulture de ces animaux, et les monuments prouvent que Diodore n'est point tombé là dans la moindre hyperbole.

MNÉVIS ET APIS

L'animal le plus honoré dans toute l'Égypte était le bœuf. Le taureau était consacré aux dieux générateurs, Ptah, Ra, Osiris; la vache, aux déesses de la concep-

(1) Hérodote, II, 148, 70.
(2) Diodore, I, 83 ss.; Hérodote, II, 66.

tion et de l'enfantement, Néith, Hathor, Isis. Les prêtres reconnaissaient à certains signes les taureaux qu'on pouvait offrir aux dieux; pour les vaches, en général on n'en immolait point (1). Dans la ville du dieu du soleil, à Héliopolis, on entretenait en l'honneur de Ra un taureau de robe claire, blanc ou fauve, Mnévis (en égyptien *Mné*) (2); celui du temple de Ptah à Memphis était noir. Il se distinguait à des marques particulières et avait un sanctuaire à lui dans le temple de Ptah (3). Il devait avoir une tache blanche au front, sous la langue une excroissance conformée comme le scarabée sacré de Ptah, des poils de deux couleurs à la queue, sur le dos une autre tache blanche offrant l'image du croissant de la lune ou le portrait d'un aigle, l'aigle étant un animal sacré à Thèbes, dans la patrie d'Amoun et des dieux du soleil Atmou et Mentou (4). La mort de ce taureau, nommé Apis, était pleurée pendant soixante et dix jours; on embaumait son corps et on l'ensevelissait avec la plus grande pompe. Puis les prêtres sortaient pour aller à la recherche d'un nouvel Apis. S'il se trouvait dans un troupeau quelconque une jeune taureau provenant d'une vache dont ce fût le premier né et qui portât les signes voulus, on félicitait de son bonheur le maître du troupeau et on conduisait le nouvel Apis aux environs de Nilopolis dans une prairie où il passait quarante jours. C'était le seul temps où les femmes fussent admises à le voir. On le transportait ensuite à Memphis sur une barque

(1) Hérodote, II, 38-41.
(2) Strabon, pag. 805. Mnévis est fauve sur les monuments. Cf. Lepsius, *Chronologie*, pag. 50.
(3) Hérodote, II, 153.
(4) Diodore, I, 87; Strabon, pag. 812.

ornée d'une chapelle dorée, et on célébrait la réapparition d'Apis sept jours de suite à grand renfort de processions, de sacrifices et de réjouissances. Il paraît que la fête se répétait chaque année, tant que cet Apis vivait (1).

D'après les indications d'Hérodote, les Égyptiens croyaient qu'un rayon du ciel avait fécondé la vache qui donnait le jour à Apis; à en croire Plutarque, il était engendré par un rayon de la lune. Suivant Diodore, les Égyptiens étaient persuadés que l'âme d'Osiris avait passé dans ce taureau, qu'elle était ainsi chez eux et qu'en continuant à passer d'un Apis à l'autre, elle serait encore chez leurs descendants (2). Au témoignage de Strabon et de Plutarque, Apis était consacré à Osiris. « Les prêtres, dit Plutarque, enseignent qu'Osiris et Apis se confondent en une seule et même divinité, et qu'il convient de regarder Apis comme une image parfaite de l'âme d'Osiris. » Les recherches infatigables des modernes ont mis à nu au champ des morts de Memphis, entre Abousir et Saccarah, les tombeaux des taureaux Apis. On a retrouvé le long d'une vaste galerie souterraine dans des sarcophages de granit 64 momies d'Apis qui remontent jusqu'au XVI[e] siècle avant J.-C. Plusieurs portent la date de l'année dans laquelle le bœuf fut trouvé et celle de sa mort. La forme égyptienne du nom d'Apis est ***Hapi***, et le même vocable sert à désigner le Nil. Dans les inscriptions des sarcophages et des stèles le taureau enseveli est le

(1) Pline, VIII, 46.

(2) Hérodote, III, 28; Plutarque, *Quæst. Conv.*, VIII, 1, *de Isid.*, c. XLIII; Diodore, I, 85.

(3) Strabon, pag. 807; Plutarque, *de Isid.* c. XX; Cf. Lepsius, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, VII, 427 ss.

plus souvent appelé : « L'Apis du dieu Ptah qui est ressuscité. » Les types divins de Ptah et d'Osiris s'étaient fondus, comme on l'a déjà vu plus haut; Ptah est fréquemment désigné dans les inscriptions par les noms de Ptah-Osiris et de Ptah-Socari-Osiris. Le taureau du dieu du soleil d'Héliopolis était de robe claire; c'était le symbole ou l'incarnation du dieu du soleil Ra, c'est à dire du soleil dans sa course du jour dans le ciel. Apis était noir. Osiris était descendu dans le monde inférieur, il y vivait et y régnait; c'était le soleil dans sa course de nuit au dessous de la terre (voir plus haut pag. 59). Il ne pouvait reparaître à la lumière sans porter la trace des ténèbres du monde inférieur. Les inscriptions des sarcophages appellent Apis : « l'Osiris rendu à la vie (1), » et l'Égypte était dans l'allégresse quand après la mort d'Apis elle en retrouvait un nouveau. C'était le gage de la résurrection, l'emblème de la perpétuité de la vie et de leur grand dieu de la vie, Osiris, l'incarnation permanente et sans cesse renouvelée d'Osiris. De même qu'Osiris est le plus grand dieu des Égyptiens, Apis est le plus sacré des animaux sacrés.

LE CHAT SACRÉ

Ce n'est pas que les autres animaux entretenus dans les temples aient manqué d'adorateurs passionnés. Nous lisons ceci dans une hymne en l'honneur du chat sacré, adressée à Ra d'Héliopolis et qui se trouve sur une colonne du IVe siècle avant J.-C. : « O chat sacré!

(1) Mariette, *Athén. français*, octobre-novembre 1855; Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 230, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen gesellschaft*, IX, 193.

Ta tête est la tête du dieu du soleil. Ton nez est le nez de Thoth, du seigneur deux fois grand d'Hermopolis. Tes oreilles sont les oreilles d'Osiris qui entend la voix de tous ceux qui l'invoquent. Ta bouche est la bouche du dieu Atmou, le seigneur de la vie, qui t'a préservé de toute souillure. Ton cœur est le cœur de Ptah, qui t'a purifié de toute la fâcheuse souillure de tes membres. Tes dents sont les dents du dieu Chounsou (le dieu de la lune). Tes cuisses sont les cuisses du dieu Horos, vengeur de son père Osiris, qui a rendu à Set le mal que Set avait fait à son père, etc. (1). »

LE PHÉNIX

D'après les données des Grecs, tous les cinq siècles, le phénix arrivait d'Orient dans le temple du dieu du soleil Ra à Héliopolis. Hérodote avance que cet oiseau apportait avec lui le cadavre de son père enveloppé dans la myrrhe pour l'ensevelir dans le temple. D'autres Grecs racontent que le phénix se brûlait sur un bûcher d'encens dans le temple du soleil à Héliopolis, afin de renaître de sa cendre et de retourner ensuite dans sa patrie d'Orient (1). Ils nous apprennent en outre que les prêtres prédisaient l'arrivée du phénix, qu'on célébrait alors de grandes fêtes, que le phénix avait un sanctuaire particulier à Héliopolis.

Les monuments nous montrent l'oiseau que les Grecs appellent phénix. C'est un héron d'un beau plumage avec deux longues plumes derrière la tête. Des hérons de cette espèce arrivent tous les ans en Égypte à

(1) Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen gesellschaft*, X, 683 ss.

(2) Hérodote, II, 73.

l'époque de l'inondation du Nil. C'est son brillant plumage qui a fait consacrer cet oiseau au dieu du soleil; c'est la concordance de son apparition avec l'ouverture de l'inondation envoyée par Osiris à l'Égypte qui a conduit à en faire l'oiseau d'Osiris. Son arrivée régulière en Égypte en fit le héraut de l'inondation, le héraut des temps. Les monuments appellent ce héron ou phénix des Grecs *bennou*. Par analogie avec le dieu du soleil qui devait s'engendrer lui-même, ils l'appellent « le bennou qui s'engendre lui-même; » « le grand bennou de qui viennent les divisions des temps. » Si nous lisons dans le rituel funéraire ou rouleau de papyrus qui accompagne les momies : « Je suis l'oiseau bennou qui demeure dans On; » si nous y lisons encore : « L'oiseau bennou, c'est à dire l'Osiris d'Héliopolis (1), » il suit de là, comme de la présence d'un sanctuaire du phénix à Héliopolis, qu'Osiris déjà confondu avec le dieu Ptah de Memphis, se confondait encore avec le dieu du soleil d'Héliopolis, que l'oiseau qui annonçait le retour de la fécondation de l'Égypte était consacré à Osiris-Ra, qu'on entretenait en l'honneur de ce dieu dans le temple d'Héliopolis un bennou sacré qui était au même titre qu'Apis une manifestation de ce dieu. Le bennou d'Héliopolis était une incarnation, une manifestation d'Osiris comme le bœuf Apis de Memphis, de même que l'ibis sacré entretenu dans la ville d'Hermopolis était une image et une manifestation du dieu Thoth.

En appelant le bennou phénix, c'est à dire branche ou rameau de palmier, les Grecs ont fort bien rendu la signification du nom égyptien. Bennou ou ben en vieil

(1) Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen gesellschaft*, X, 651 ss.

égyptien veut dire rameau de palmier. Dans la langue hiéroglyphique ce rameau désigne l'année, les divisions du temps. L'oiseau dont la venue annonçait le retour de la fécondation, le commencement de la saison des eaux, celui de l'année égyptienne, pouvait fort bien recevoir ce nom. Comme le soleil, comme l'année, le bennou devait s'engendrer lui-même. Comme une période sortie d'une autre période en enfante à son tour une nouvelle, le bennou devait s'enfanter lui-même. C'est en ce sens que les Grecs ont pu raconter du phénix qu'il se brûle pour renaître de sa cendre. Quand ils parlent ensuite d'un phénix qui apparaissait tous les cinq siècles dans le temple d'Héliopolis, dont l'arrivée était célébrée par de grandes fêtes, on ne peut entendre par là que la fin et le commecement de quelque grande période. Il est difficile de préciser quelle était pour les Égyptiens la signification d'une période de cinq cents ans. Cependant, comme nous avons vu plus haut qu'ils avaient une année mobile qui au bout de quatre années civiles était en avance d'un jour sur l'année astronomique vraie et qui ne coïncidait plus avec le cours du soleil et les commencements naturels des saisons qu'après 1460 ans, il se peut qu'une période de cinq cents ans ait correspondu à une avance de 125 jours, soit environ de l'une des trois saisons du pays dans l'année égyptienne (1).

LE CORPS ET L'AME APRÈS LA MORT

Ls conceptions religieuses des Égyptiens nous offrent, aux débuts de l'histoire, un mélange des idées les plus sublimes et les plus grossières. Leur religion est

(1) Lepsius, *Chronologie*, pag. 125.

un amalgame d'éléments distincts et opposés. Les honneurs divins rendus aux animaux, la forme animale attribuée aux dieux, la manifestation et l'incarnation continuelle des dieux du premier ordre dans certains animaux convenus, bœufs et hérons, un soin infini à conserver les cadavres des espèces animales sacrées, des funérailles princières établies en l'honneur des sujets les plus saints, tout cela peut passer pour une superstition grossière, pour un fétichisme auquel ne s'est arrêté aucun autre peuple pour peu qu'il eût franchi les premiers degrés de l'échelle de la civilisation. Mais tout en adorant les animaux, les Égyptiens furent, comme l'affirme Hérodote et comme le font voir partout les monuments, « les premiers qui affirmèrent que l'âme de l'homme est immortelle (1). » Ce qu'ils honoraient dans leurs dieux c'étaient les puissances qui donnent la vie, c'était le secret de la vie. La vie une fois reçue, ils ne voulaient plus la perdre, non pas même celle du moindre d'entre eux. Si la vie se retirait du corps, cette forme, cette image de la vie devait au moins subsister, le corps devait au moins être disputé à la corruption. Aucun peuple n'a dépensé plus de soins et de peines que les Égyptiens pour conserver ses cadavres. Il ne s'agissait pas seulement pour eux de les mettre à l'abri de la corruption et de la décomposition ; il s'agissait encore de les ensevelir de telle sorte qu'ils n'eussent rien à redouter ni des bêtes de proie, ni d'une main criminelle, ni des armes de l'ennemi. Une conservation parfaite, un profond repos, voilà le droit des morts. Aussi loin que remontent nos renseignements, nous voyons les Égyptiens occupés à procurer à leurs morts un sûr et frais asile

(1) Hérodote, II, 123.

dans leur pays brûlant. Ni les agents de la nature, ni la volonté de l'homme ne doivent pouvoir profaner les corps de ceux qui ne sont plus. Les morts dorment dans des tombeaux inviolables et indestructibles. C'est le premier devoir des vivants de veiller sur le repos et sur la tombe des morts, de conserver leur image sous sa forme corporelle et le souvenir de leurs actions et de leurs occupations par l'ornementation du tombeau. Diodore rapporte que les habitants de l'Égypte considéraient la durée de la vie comme très courte, le temps qui suit la mort comme très long. « Les Égyptiens, ajoute-t-il, appellent les habitations des vivants des hôtelleries, parce que nous n'y passons que peu de temps, mais ils appellent les tombeaux des morts des habitations éternelles, parce que les morts passent dans l'hadès un temps illimité. Ils ne soignent guère la construction des maisons et ils édifient les tombeaux avec une application extraordinaire (1). »

Ce n'était pas assez que le corps subsistât dans le tombeau. Quand l'horizon religieux des Égyptiens s'élargit par la conception d'une lutte entre les forces créatrices et les forces destructives de la nature, par celle d'un génie bienfaisant de la vie qui pouvait bien être vaincu un moment et tué, mais pour renaître du sein de la mort, d'un Osiris qui ressuscitait dans le monde inférieur, il fallut aussi que l'âme humaine se réveillât du sommeil de la mort. Celui qui renaissait à une vie nouvelle, qui continuait de vivre jusque dans le sein de la mort, était le dieu bienfaisant; c'étaient les purs esprits de la lumière, les seigneurs de la pureté qui triomphaient des esprits de l'impureté, de la nuit, de la mort. Seul l'homme qui participe de l'essence de

(1) Diodore, I, 51; Cf. 92.

ces dieux, qui a vécu dans la vertu et dans la pureté, est admis à vivre encore après la mort. Celui qui est trouvé pur, qui participe de l'essence d'Osiris, celui-là se réveillera dans le royaume de l'autre vie dont Osiris est le seigneur. Comme dieu de la vie qui reprend après la mort, Osiris est devenu le dieu de l'âme humaine. Le jugement qu'il porte sur la pureté du défunt décide si ce dernier ira continuer de vivre dans le ciel ou dans l'enfer.

LE JUGEMENT DES MORTS

Les monuments et les documents, entre autres le rituel funéraire qu'on plaçait dans le cercueil avec la momie, nous retracent un tableau complet des idées des Égyptiens sur l'autre vie. Au coucher du soleil l'âme du défunt descend sur la terre, dans le monde inférieur, dans l'amentès (1). C'est dans le vestibule du monde inférieur, dans la salle des « deux justices, » celle qui récompense et celle qui punit, que se passe le jugement des morts. Osiris, la couronne en tête, la crosse et le sceptre à la main, ceint des bandelettes des momies, est assis sur un trône qu'entoure l'eau de la vie d'où sortent des fleurs de lotus. A côté d'Osiris siégent 42 esprits du monde inférieur ou juges des morts, parés de plumes d'autruche, emblèmes de la vérité et de la justice, et chargés de prononcer sur les 42 péchés capitaux que condamnait la loi morale des Égyptiens. Le mort prie Osiris de le recevoir dans la communion des bienheureux et affirme qu'il n'a commis aucun péché. « Il n'a commis aucune mauvaise action, il n'a point volé, il n'a commis aucun homicide volon-

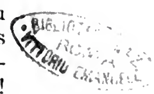
(1) Amentès, ament, c'est à dire mystère.

taire, il ne s'est point fait voir quand il priait, il n'a point été hypocrite, il n'a ni volé le bien de Dieu ni dérobé les offrandes d'aliments, il n'a point calomnié, il n'a point eu à ronger son cœur, c'est à dire qu'il n'a point eu sujet de se repentir, il n'a été ni ivrogne ni adultère, il ne s'est point souillé d'impureté, il n'a point secoué la tête quand il entendait des paroles de vérité, il n'a point allongé inutilement ses discours, il n'a injurié ni le roi son père ni les dieux, il n'a point méprisé les dieux dans son cœur, il n'a point arraché les bandelettes de lin des morts (1). »

Voici la formule de la confession et de la prière du défunt dans le rituel funéraire : « Louange à toi, grand dieu, seigneur de la vérité! Je comparais devant toi, ô seigneur, je me présente devant toi pour voir ta bonté. J'ai reconnu et je reconnais ton nom. Je connais les noms des quarante-deux dieux qui siégent avec toi dans la salle de la vérité, qui vivent là du châtiment des criminels, qui vivent là du sang des criminels au jour où il faut rendre compte devant Osiris, le dieu parfait. Forteresse des esprits, seigneur de la vérité, voilà ton nom! Puissé-je vous reconnaître, seigneurs de la vérité! C'est la pure vérité que j'apporte devant vous. Couvrez mes fautes! Je n'ai été ni trompeur ni méchant. Je n'ai point tué. Je n'ai point trompé la justice. Je n'ai point fraudé l'homme sur le salaire de sa journée. Je n'ai point été paresseux. Je ne me suis point lassé. Je n'ai point succombé à la peine. Je n'ai point perdu courage. Je n'ai rien fait de ce que les dieux

(1) C'est l'âme de Ramsès VI, « du roi du soleil, du guide de la justice » qui énumère tous ces péchés qu'il n'a point commis, sur son tombeau à Biban el Molouk. Dans ce catalogue les péchés mêmes sont représentés en images, la luxure par le bouc, la gloutonnerie par le crocodile, la paresse par la tortue, etc. Champollion, *Lettres*, pag. 242.

haïssent. Je ne me suis point oublié envers la personne de mon supérieur. Je n'ai ni opprimé ni affamé ni fait pleurer personne. Je n'ai pratiqué aucune tromperie à la face des hommes. Je n'ai point falsifié les mesures de l'Égypte. Je n'ai rien dérobé aux statues des dieux. Je n'ai point enlevé les bandelettes de lin des morts. Je n'ai point fréquenté les femmes de mauvaise vie. Je n'ai point pratiqué l'usure. Je n'ai point falsifié les cachets des bagues. Je n'ai point diminué le poids des balances. Je n'ai point troublé les gazelles dans leur gîte. Je n'ai point cherché à prendre les oiseaux des dieux. Je n'ai pris ni leur poisson kami ni leur poisson oxyrhynque. Je n'ai ni arrêté ni détourné le cours du fleuve. Je n'ai point frustré les dieux des cuisses des victimes. Je n'ai point pourchassé les troupeaux sacrés. Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! Pur est le grand bennou (phénix) qui vit dans Souten-Khéou. Car je suis la narine du seigneur des vents qui donne la vie à tous les hommes au jour où il faut rendre compte, de l'œil qui est dans Anou (Héliopolis), le trentième jour du mois Méchir (c'est à dire au solstice d'hiver), devant le seigneur de la terre. Car j'ai vu l'œil qui est dans Anou se remplir (1). »



L'ENFER

Après que le mort a ainsi affirmé qu'il est pur, son cœur est pesé dans la balance de la justice contre la plume d'autruche qui est dans l'autre plateau où elle représente la vérité et le droit. Auprès du premier plateau se tient debout le dieu à tête de chacal Anubis, l'accusateur des morts; auprès du second le dieu Horos

(1) Bunsen, *Aegypten*, V, II, 551.

à tête d'épervier. Thoth, assis près de là avec tout ce qu'il faut pour écrire, note le résultat de la pesée et l'arrêt des juges. Si le cœur du mort est trouvé trop léger, si le mort s'est adonné pendant sa vie à la gloutonnerie, à la débauche, à l'impiété, il est expédié au sortir du vestibule du monde inférieur dans le royaume des ténèbres, en enfer. Un tombeau creusé dans le roc pour le roi Ramsès VI (vers 1200 avant J. C. voir plus bas) représente cet enfer des Égyptiens. L'inscription est conçue en ces termes: « Ces âmes ennemies ne voient point le dieu du soleil, quand il fait briller les rayons de son disque. » Aux soixante-quinze divisions de l'enfer président autant de démons effroyables armés de glaives. Une autre inscription placée au dessus de chaque division indique le péché pour lequel les patients sont torturés et la nature de leur châtiment. Les âmes sont noires; elles sont attachées à des poteaux et hachées à coups de glaives par leurs surveillants qui sont rouges; d'autres sont pendues la tête en bas; d'autres s'avancent en longues files, la tête coupée. Celles-là, les mains liées, traînent derrière elles leur cœur arraché de leur poitrine. Celles-ci bouillent dans de grandes chaudières avec leurs éventails, c'est à dire avec le meuble qui sert à se rafraîchir et qui est l'emblème du repos si cher aux peuples de l'Orient (1).

LES AMES DES JUSTES

Les âmes de ceux qui ont été reconnus justes au tribunal d'Osiris « ne vont point dans le lieu du châti-

(1) Champollion, *Lettres*, pag. 233. Les dernières recherches ont démontré que le Ramsès auquel Champollion donne le numéro cinq est le sixième roi de ce nom.

ment; » elles reçoivent la plume d'autruche de la justice, et les déesses Hathor et Nout versent sur elles du haut de leurs arbres de vie, le perséa et le sycomore, l'eau de la vie éternelle. Ainsi fortifiées, elles traversent le monde inférieur et passent impunément devant l'hippopotame qui en garde l'entrée, devant des animaux et des monstres effroyables, serpents ou crocodiles, jusqu'à ce qu'elles arrivent dans les campagnes du dieu du soleil Ra. L'inscription du tombeau royal dit de ces justes: « Ceux-ci ont trouvé grâce devant les yeux du grand dieu; ils habitent dans les demeures de la gloire où on vit de la vie céleste: les corps qu'ils ont abandonnés reposeront à jamais dans leurs tombeaux, tandis que les justes se réjouissent de voir face à face le plus haut des dieux (1). » On voit ces âmes couper du blé dans les champs. Elles cueillent des fleurs et des fruits, se promènent sous des berceaux pleins d'ombre, se baignent et nagent dans un bassin. Le dieu du soleil Ra leur dit: « Prenez vos faucilles, moissonnez le blé des champs qui sont votre partage, emportez-le dans vos demeures, et goûtez-le, et offrez-le aux dieux comme une offrande pure du blé des champs de la gloire. »

LA MÉTEMPSYCOSE

Nous ne voyons pas clairement quel rapport les Égyptiens établissaient entre la destinée du corps et celle de l'âme après la mort. Il faut bien qu'ils aient admis que la durée de l'âme dépendait de celle du corps, que la décomposition du cadavre mettait fin à l'existence de l'âme, que si le corps était profané ou troublé dans son repos l'âme à son tour était inquiétée pendant

(1) Champollion, *Lettres*, pag. 234.

son séjour dans les campagnes du dieu du soleil, que la destruction de la momie faisait mourir une seconde fois le mort. Il ne nous est pas plus facile de marquer exactement la place que tenait dans les idées des Égyptiens sur l'autre vie la doctrine de la métempsycose que les Grecs leur attribuent. Suivant Hérodote, les Égyptiens croyaient que l'âme du mort passait dans un animal, né au moment même qu'il mourait. A la mort de cet animal l'âme passait dans un autre. Elle voyageait ainsi dans tous les animaux de la terre, de la mer et de l'air pour revenir enfin dans un corps humain. Cette migration à travers le règne animal entier s'accomplissait en 3000 ans (1). Il est possible que les renseignements d'Hérodote ne soient pas exacts, que son exposition des idées égyptiennes se ressente de la doctrine pythagoricienne de la métempsycose qui a pu modifier la conception égyptienne. En tout cas les monuments nous montrent les corps des justes qui reposent dans le tombeau tandis que les justes échappent à la mort et mènent une vie heureuse dans la patrie orientale du soleil. Cela posé, les âmes des hommes injustes qui n'avaient point été condamnées sans rémission, pouvaient seules être assujetties à une pareille migration et le voyage durait le temps qu'il fallait pour que l'âme purifiée par ces épreuves pût être accueillie chez le dieu du soleil. C'est là ce que semblent indiquer des tableaux du jugement des morts dans lesquels une âme transformée en pourceau, c'est à dire revêtue de la forme qui symbolise le péché de la gloutonnerie, est chassée à coups de fouets par Anubis hors de la salle du jugement. Quant à une migration à travers le règne animal

(1) Hérodote, II, 123; Aristote, *de Anima*, I, 3; Virgile, *Æn.*, III, 68.

entier, c'est une conception qui n'a jamais pu éclore dans le cerveau des Égyptiens, puisque l'essence des dieux se révélait à eux dans les animaux sacrés dont les plus saints passaient même pour des incarnations de ces dieux. Pour être un châtiment, le voyage devait être limité aux animaux impurs. Quel rapport y avait-il entre cette sorte de métempsycose et les peines que les coupables subissaient dans l'enfer? Ces peines n'atteignaient-elles que ceux que la migration n'aurait point pu corriger? C'est une question insoluble. Les Indiens aussi croyaient à deux sortes de peines pour les âmes impures, aux tourments de l'enfer et à une migration à travers les corps des animaux.

IV

L'ANCIEN ROYAUME DE MEMPHIS

LE ROI MÉNÈS

Le roi Ménès (en égyptien Ména) que des monuments du XIV[e] siècle avant Jésus-Christ désignent comme le fondateur du royaume d'Égypte, est appelé dans le catalogue de Manéthon un homme de This. This (en égyptien Tenj, Thinis) était situé un peu au dessous de Thèbes. Cette donnée permet de faire partir du haut pays, d'un prince de This, l'initiative de la réunion de l'Égypte en un grand royaume, sous une seule domination qui s'étendait ou à peu près sur le bassin du fleuve, depuis le coude occidental du Nil aux environs de Dendérah jusqu'aux embouchures. Ce nouveau corps politique eut son centre dans le bas pays. La construction de Memphis est attribuée à Ménès. Il passe pour avoir rejeté vers l'est, par un système de digues, le Nil qui coulait auparavant le long de la chaîne libyque, pour avoir bâti la ville de Memphis sur le nouveau territoire ainsi conquis et pour avoir élevé le tem-

ple de Ptah, le plus ancien sanctuaire de cette ville, qui fut toujours le premier de l'Égypte. Il passe encore pour avoir enseigné ou réglementé le culte des dieux, l'ordre des sacrifices et pour avoir donné au pays sa première loi. Quand Ménès eut régné 62 ans, son fils Athotis lui succéda. On raconte de ce fils qu'il bâtit le palais royal de Memphis : cela peut signifier au fond que le siége du nouvel État fut transporté de bonne heure de This à Memphis (1). La position de Memphis à l'endroit même où finit la partie étroite de la vallée et où s'ouvre le Delta, faisait de cette ville le siége le plus convenable d'une domination qui s'étendait à la fois sur la côte et sur la plus grande partie de la vallée supérieure.

Nous avons admis plus haut pour l'origine de cette domination la date de 3233 avant J.-C. Que la tradition attribue au premier souverain du nouvel empire l'organisation du culte et la promulgation de la loi, ces deux points n'exigent aucune explication. Si Ménès doit en outre avoir exécuté de grands travaux d'endiguement, de canalisation, fondé un temple grandiose, c'est qu'un peuple aime à reporter aux premiers jours de l'État, à ses fondateurs, à ces modèles des souverains postérieurs, l'invention et l'honneur des arts dans lesquels il excelle. Un nouvel État ne saurait se passer d'une nouvelle capitale et il se la donne tôt ou tard. Que le cours du Nil ait été artificiellement détourné vers l'est au dessus de Memphis, le fait est confirmé par les recherches modernes (2); ce qui ne veut pas dire que ce travail soit contemporain de la fondation même de la ville, mais qu'il devint nécessaire à cause des accroissements

(1) Hérodote, I, 99; Diodore, I, 45, 50.
(2) Par exemple par celles de Linant.

qu'elle prit. Le sanctuaire du dieu le plus honoré dans la basse Égypte et qui passait pour le père des autres dieux ne pouvait avoir été élevé que par le père des rois.

Dans Diodore ce n'est point Ménès qui bâtit Memphis. Cette ville, « la plus belle de l'Égypte, » doit le jour à son soixantième successeur qui sut choisir l'emplacement le plus parfait, l'endroit où le Nil se divise en plusieurs branches, en sorte qu'elle tenait la clef du passage et qu'elle était maîtresse de la navigation du haut Nil. Le fondateur lui donna un circuit de 150 stades (environ 30 kilomètres) et une assiette très forte en élevant, pour la protéger contre le Nil qui l'entourait et qui l'envahissait au temps de l'inondation, une grande digue du côté du sud qui pouvait aussi servir de rempart contre l'ennemi. Cette position était si heureusement choisie, que la plupart des rois qui suivirent transportèrent leur cour à Memphis.

Manéthon place sous le règne du neuvième successeur de Ménès, dixième souverain du nouvel empire, Kæéchos, la naissance du culte d'Apis, de Mnévis et du bouc sacré dans le district de Mendès à l'embouchure phatnique; et en arrivant au dix-neuvième roi, Tosorthros ou Sésorthos, les listes font observer qu'il s'occupa beaucoup de l'écriture, qu'il était un maître dans l'art de guérir, que les constructions en pierres de taille datent de lui. Des constructions fort remarquables de ce genre ont conservé le souvenir des rois qui terminent, dans la liste de Manéthon, la troisième dizaine des successeurs de Ménès et qui occupent, dans la liste d'Eratosthène, la quatorzième, la quinzième et la seizième place après Ménès.

LES TOMBEAUX DE MEMPHIS

Les Égyptiens ensevelissaient leurs morts à l'ouest des lieux habités. L'occident où le soleil se couche, où le désert s'étend à perte de vue au delà de la chaîne libyque, appartenait, dans leurs idées, aux dieux de la nuit, de la mort, du monde inférieur.

A quinze kilomètres environ à l'ouest de Memphis s'élève un plateau rocheux, désert et solitaire, qui court pendant plusieurs milles dans la même direction que le fleuve et qui domine d'une centaine de pieds la vallée fleurie et vivante que baigne le Nil. C'est dans ces rochers qui séparent le terroir fertile des sables du désert, que les Égyptiens donnaient la sépulture à leurs morts. Déposés dans des chambres funéraires, taillées dans la pierre ou construites en maçonnerie quand le sol était friable, les morts étaient à l'abri des atteintes de l'inondation. Les rois aussi avaient fait de ce plateau leur champ de repos. Plus que les autres ils tenaient à la solidité et à la durée de leurs tombeaux, voulant être rois même dans la mort. La place où un roi reposait devait être signalée d'une manière digne de lui, être visible au loin; son tombeau devait dominer tous les autres, sa chambre funéraire être entre toutes la plus difficile à rouvrir ou à forcer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'abord de rouler des blocs de pierre sur la tombe close d'un roi ou d'élever par dessus une colline de terre quand on avait sous la main du sable ou de la terre. Les vents violents qui arrivaient du désert obligèrent à consolider et à revêtir ces collines avec des pierres. Par là les collines funéraires prirent peu à peu une forme déterminée, et les Égyptiens adoptèrent celle de la pyramide. Pour plus de solidité, la brique fut substituée à la terre dans le noyau de ces collines, et quand la

pierre abondait, le noyau même en était fait. On arriva ainsi à ne plus faire entrer dans ces constructions que des assises régulières de pierres taillées à angles droits, et on entassa de vrais montagnes artificielles de pierre au dessus des chambres funéraires des rois. On prenait pour base un carré parfait qu'on orientait vers les quatre régions du ciel. La construction était pleine et massive hors un étroit couloir réservé pour introduire le sarcophage. Une fois le mort déposé, on fermait soigneusement avec des dalles la chambre funéraire et l'entrée; on barrait en outre en divers endroits le couloir intérieur avec des blocs de pierre.

Environ soixante et dix pyramides de ce genre, situées sur ce plateau en une longue file qui s'étend du sud au nord depuis Dashour jusqu'à Abou-Roesch (1), nous parlent encore des souverains de l'ancien royaume de Memphis et de leurs parents ou officiers (2), du progrès de leur peuple dans les arts et de ce qu'il était capable de faire. La hauteur de ces monuments funéraires varie de 6m,5 à 146 mètres; de quelques-uns les bases seules et quelques débris subsistent : les plus grands et les plus durables ont perdu leurs pointes et une partie tout au moins de leur revêtement soit par l'usure des siècles, soit par éboulement, soit par la main de l'homme, parce que les Arabes qui sont venus plus tard les ont utilisés comme des carrières. Dans trois de ces pyramides voisines de la localité actuelle d'Abousir, le noyau et les couloirs qui mènent aux chambres funéraires sont en blocs grossiers de pierre reliés par du limon du Nil en guise de mortier; le revêtement, aujourd'hui mangé,

(1) Lepsius assure avoir retrouvé les traces et les restes de 67 pyramides, *Briefe aus Aegypten*, pag. 65.

(2) Hérodote, II, 126; Diodore, I, 64; Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 36.

était en pierres calcaires carrées, leur hauteur comportait de 48 à 65 mètres. D'autres, dont le noyau est constamment d'une maçonnerie en briques, s'élèvent au sud vers Dashour. Les plus grandes, qui n'ont plus à présent qu'environ trente mètres de hauteur, en avaient soixante-cinq à l'origine. Les plus belles et les plus grandes de toutes, régulièrement construites en pierres de taille, sont celles de Gizéh. Entre sept petites pyramides, pareilles entre elles pour la structure et la grandeur, ayant à peu près quarante-huit mètres de haut, s'en élève une de 145 mètres (primitivement de 148^{m},5), puis une seconde qui avait primitivement 156 mètres et qui n'en a plus que 146, parce que la pointe s'est ébréchée et qu'il s'est formé à la place une petite terrasse. La troisième, beaucoup plus modeste dans ses dimensions que les deux premières, ne comporte que 71 mètres de hauteur.

LES PYRAMIDES DE GIZÉH

La première, autrefois plus basse de sept mètres et demi que la seconde, s'élève sur un renflement du plateau rocheux. La maçonnerie est d'un travail plus grossier que celle de la grande pyramide. La chambre funéraire est immédiatement au dessous de la base de la construction. Dans le sol de cette chambre était encastré un simple sarcophage de granit, sans inscription. Mais dans les tombeaux qui entourent cette pyramide on a lu à plusieurs reprises le nom du roi Chafra, entre autres sur un sarcophage occupé par un personnage qui s'intitule architecte du roi Chafra. Nous retrouvons ailleurs des courtisans ou des officiers fidèles aux rois même après la mort qui font creuser leurs tombeaux autour de celui du roi.

La seconde, la grande pyramide, mesure à chaque côté de la base 232m,5 ou 500 coudées égyptiennes (1); l'arête latérale comporte 248 mètres, et la masse de la bâtisse cube environ de 3,300,000 mètres de maçonnerie. A 16 mètres au dessus de la base primitive, à présent ensevelie sous le sable du désert, s'ouvre une allée large d'un mètre et haute de 1m,30, qui descend par une pente douce et conduit à une chambre funéraire taillée dans le sol ou plutôt dans le roc à plus de 32 mètres au dessous de la base de la pyramide, à 195 mètres juste au dessous du faîte, mesurés dans le sens du fil à plomb. De l'allée de la chambre funéraire se détache à peu de distance de l'ouverture une galerie horizontale, puis de cette galerie une allée montante qui mène à deux salles superposées, placées comme la chambre funéraire dans l'axe de la pyramide. La salle supérieure est la seule où l'on ait trouvé un sarcophage en mauvais état. Au dessus de ces salles il y a encore quelques petits espaces vides, ménagés pour diminuer la pression des massifs de pierre sur les salles, et sur les pierres de ces vides on lit les noms de Choufou et de Chnémou-Choufou en hiéroglyphes peints. Le même nom reparaît souvent sur les tombeaux creusés dans les rochers du voisinage (2).

La troisième pyramide, la plus petite du plateau rocheux de Gizéh, dont la hauteur n'atteint point la moitié de la hauteur des deux autres, les surpasse par la beauté et la régularité du travail. Le sol étant plus meuble, il fallut une grande substruction sur laquelle

(1) Böckh, *Metrologie*, pag. 236 ss.

(2) Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, pag. 37. Le nom de Choufou se retrouve dans les tombeaux de Beni Hassan.

la pyramide s'éleva par cinq ou six massifs verticaux en retraite les uns sur les autres, sauf à remplir ensuite les vides par des talus en maçonnerie. Le revêtement de cette pyramide se compose jusqu'à une hauteur considérable de parements de granit poli. Sous toute cette bâtisse, dans le rocher même, sont deux chambres. On a trouvé dans la seconde, qui est la plus petite et qui est au dessous de la première, un sarcophage de basalte bleu d'un beau travail avec sa momie. Le couvercle portait l'inscription suivante : « O roi, qui procèdes d'Osiris, Menkéra, qui vis éternellement, fils du ciel, né de la déesse Nout. Puisse ta mère Nout s'étendre sur toi en son nom, qui est celui du secret du ciel. Puisse-t-elle t'accorder que tu sois un dieu et que tes ennemis ne vivent point, roi Menkéra, qui vis éternellement (1) ! »

CHÉOPS, CHÉPHREN, MYKÉRINOS DANS HÉRODOTE

Quand Hérodote visitait l'Égypte, vers le milieu du v[e] siècle avant J.-C., et qu'il demandait à son interprète et à son guide par qui avaient été bâties ces trois pyramides, on lui répondait que la plus grande était l'œuvre du roi Chéops qui avait régné cinquante ans sur l'Égypte. Il avait eu pour successeur son frère Chéphren à qui l'Égypte avait obéi cinquante-six ans et qui avait élevé une pyramide moins haute de treize mètres : la troisième dont chaque côté ne mesure que 90 mètres, était l'œuvre de Mykérinos, fils de Chéops. D'après les données des Grecs, Chéops et Chéphren sont de méchants princes. Ils avaient fermé les temples, détourné par force les Égyptiens des sacrifices et con-

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 37.

traint tout le peuple de travailler par corvée à la construction de leurs tombeaux. Le peuple gémissait depuis cent six ans sous le poids de ses maux quand Mykérinos avait rouvert les temples, permis à chacun de vaquer à son métier et rendu la justice mieux que tous les anciens rois d'Égypte.

CONSTRUCTION DE LA GRANDE PYRAMIDE

Le roi Chéops (c'est Hérodote qui parle) avait d'abord construit une route large de dix toises, en pierres dégrossies, depuis la chaîne d'Arabie ou chaîne orientale, parallèle au Nil, jusqu'au fleuve, puis du fleuve jusqu'aux rochers de Memphis : il s'agissait d'assurer le transport des matériaux à partir de la chaîne arabique. La construction de cette route et des chambres souterraines du tombeau de Chéops n'avait pas exigé moins de dix ans, quoiqu'il y eût toujours 100,000 hommes occupés pendant trois mois et relevés ensuite par un même nombre de travailleurs. L'exécution de la pyramide avait duré vingt ans. Elle s'élevait comme un escalier par degrés et par couches. Une fois au faîte « on recouvrit les degrés de haut en bas avec des pierres polies, parfaitement ajustées, et aucune pierre n'a moins de trente pieds. Un canal en maçonnerie, pratiqué sous le sol, amena les eaux du Nil autour des chambres souterraines. » — « Une note gravée sur la pyramide, ajoute Hérodote, marque ce qu'il en a coûté en raiforts, oignons et poireaux consommés par les ouvriers. Cela monta, car je me souviens fort bien de ce que dit l'interprète qui lisait les hiéroglyphes, à 1,600 talents d'argent (de 75 à 112 millions). Et si cela est vrai, s'écrie Hérodote, que n'a-t-on point dépensé

en outre pour le fer des outils, pour la nourriture et le vêtement des travailleurs (1)? »

CHEMNIS, CHÉPHREN, MYKÉRINOS DANS DIODORE

Le roi Chemnis de Memphis, dit Diodore, gouverna cinquante ans et construisit la plus grande des pyramides dont les arêtes ont sept plèthres et la hauteur plus de six, toute en pierre dure, très difficile à travailler, mais aussi d'une éternelle durée. Car aujourd'hui encore, quoiqu'il se soit écoulé depuis lors jusqu'à moi mille ans au moins et selon quelques-uns plus de 3,400 ans, elle est encore intacte, et les joints des pierres n'ont point souffert. On raconte, d'ailleurs, que ces pierres ont été tirées de fort loin, d'Arabie, et qu'on s'est servi de rampes ou plans inclinés, en terre, pour élever la construction. C'est une merveille qu'il ne reste nulle part aucune trace de ces rampes, aucun débris de la taille et du polissage des pierres : au lieu de sortir de la main des hommes cet ouvrage à l'air d'avoir été posé tout achevé au milieu des sables par un dieu. Au dire des Égyptiens, 360,000 hommes furent employés aux travaux de la construction. Il n'en fallut pas moins près de vingt ans pour terminer l'ouvrage, et il est visible que les nombreux ouvriers qui l'élevèrent, ont aussi déblayé le terrain des amas de terre et des débris de pierre pour le remettre en son premier état. Les uns donnent pour successeur à Chemnis son frère Chéphren qui régna 56 ans, les autres son fils Chabriès. Celui-ci aurait élevé la moyenne pyramide qui ne porte aucune inscription. Quoique ces deux rois eussent destiné ces pyramides à leur servir de tom-

(1) Hérodote, II, 124-127.

beaux, aucun des deux n'y a été enseveli. Le peuple, accablé de travaux, indigné des cruautés et des violences de ces rois, menaça de tirer leurs cadavres de ces tombeaux et de les profaner. Les rois effrayés commandèrent aux leurs, au moment de mourir, de les ensevelir secrètement dans quelque lieu caché. Après eux régna Mykérinos, que d'autres appellent Menchérinos, fils de Chemnis. Il construisit la petite pyramide. Inférieure en masse et en grandeur, elle surpasse les autres par le fini du travail et la beauté de la pierre; elle est faite, jusqu'à la quinzième assise, d'une pierre noire semblable à celle de Thèbes : à partir de là on a employé la même pierre que pour les autres. Sur la face nord est inscrit le nom du fondateur, Mykérinos. Détestant la cruauté de ses prédécesseurs, ce fut, dit-on, un roi convenable, bienveillant pour ses sujets, qui s'efforça de mériter l'amour du peuple. Il se donna beaucoup de mal pour régler les décisions de la justice et il dédommageait par des présents ceux qui n'avaient point obtenu devant les tribunaux l'arrêt qu'il croyait juste. « Mais en somme ni les Égyptiens ni les auteurs ne « s'accordent sur la construction des pyramides; les uns « les attribuent aux rois que j'ai nommés, les autres à « d'autres rois (1). »

CHAFRA, CHOUSOU, MENKÉRA

D'après la liste de Manéthon, la première pyramide daterait du troisième successeur de Ménès, et une fois debout sur le sol de l'Egypte, elle aurait servi de modèle aux souverains suivants. Dans Eratosthène le quatorzième successeur de Ménès s'appelle Saophis. Eratos-

(1) Diodore, 1, 64.

thène, lui adjuge un règne de 29 ans. Son successeur qui porte le même nom, règne 27 ans. Le successeur du second Saophis est Moschérès qui gouverne 31 ans. La liste de Manéthon appelle le vingt-septième roi de Memphis Souphis. Ce Souphis aurait régné 63 ans. Il est suivi d'un second Souphis avec un règne de 66 ans, et celui-ci d'un Menchérès qui occupe le trône 63 ans. A propos du premier Souphis de la liste de Manéthon, l'extrait de l'Africain fait cette remarque : « C'est lui qui bâtit la grande pyramide dont Hérodote place là construction sous Chéops. » L'extrait d'Eusèbe, et dans le texte grec, et dans la version arménienne, reproduit la même remarque à propos du second Souphis. Cela nous autorise à voir et à reconnaître, d'une part, dans le Chéops et le Chéphren d'Hérodote, dans le Chemnis et le Chéphren de Diodore, le premier et le second Souphis des listes, le Choufou et le Chafra des inscriptions, d'autre part, dans le Mykérinos d'Hérodote et de Diodore, le Moschérès d'Ératosthène, le Menchérès de Manéthon, le Menkéra du sarcophage de la troisième pyramide. Dans la bouche des Grecs le nom de Chafra devint, par une transformation toute naturelle, Chéphren, Képhren et Chabryès, Choufou devint Chéops ou plus mollement Souphis ; le nom de Chemnis de Diodore est venu de Chnémou, ou mieux encore de Chnémou-Choufou. Comme les listes de Manéthon et d'Ératosthène appellent Souphis les deux rois Chafra et Chéops, nous sommes en droit d'en conclure qu'ils portaient l'un et l'autre le nom de Choufou, allongé pour le premier du surnom de Chnémou, pour l'autre du surnom de Chafra. D'après le témoignage des monuments comme d'après les données des Grecs, les trois grandes pyramides ont donc été bâties par les rois Chafra, Choufou et Menkéra; Chafra est le fondateur

de la pyramide moyenne, Choufou de la grande, Menkéra de la petite. Si la tradition populaire de l'Égypte, recueillie par les Grecs, a fait des frères des deux rois Chéphren-Chafra et Chéops-Choufou, cela a visiblement sa raison d'être dans la similitude des noms et dans la supériorité de hauteur et de grandeur de leurs deux monuments funéraires sur toutes les autres pyramides. Il est impossible que Chéops ayant régné cinquante ans, son frère Chéphren en ait régné cinquante-six après lui, comme le rapportent Hérodote et Diodore; il est plus impossible encore que le premier Souphis soit resté sur le trône soixante-trois ans et le second Souphis soixante-six, s'ils étaient frères, comme le veut la liste de Manéthon; qu'après eux Mykérinos, dont Hérodote et Diodore font un fils de Chéops, ait encore régné soixante-trois ans, comme le dit Manéthon. La parenté de Chéphren et de Chéops est née après coup, comme leur impiété, d'une légende populaire. A la vue de ces masses grandioses, les générations se sont demandé par quels travaux, par quels efforts désespérés elles avaient pu s'élever. A cette première réflexion se joignait un vague souvenir de la domination des étrangers, des races de pasteurs qui avaient longtemps pesé sur l'Égypte. Cela perce dans la relation d'Hérodote. Il assure que les Égyptiens montraient beaucoup de répugnance à nommer les rois qui avaient construit les deux grandes pyramides : c'étaient à les entendre des œuvres du pasteur Philitis (1). Hérodote tient là le langage des Égyptiens de son temps. Pour les vieux Égyptiens ils n'auraient jamais regardé comme une œuvre impie des tombeaux qui réalisaient au plus haut degré la plus forte passion de leur âge, celle d'assurer

(1) Hérodote, II, 128.

aux morts un lieu de repos sûr et indestructible. Au contraire, de pareils travaux devaient leur paraître inspirés par un profond respect pour leurs dieux. Quand la rédaction d'un livre sacré que les Égyptiens regardaient comme un trésor (1) est attribuée, par les listes de Manéthon et par l'extrait de l'Africain, au premier Souphis, par l'extrait d'Eusèbe, texte grec et version arménienne, au second Souphis, nous tenons pour incontestable qu'il y a là une réminiscence de la tradition antique ou sacerdotale. Hérodote et Diodore font de Chéphren, qui construisit la moyenne pyramide, le successeur de Chéops ; il sera plus rationnel de le prendre pour son prédécesseur. Un successeur qui aurait voulu se distinguer par une œuvre grandiose, ayant déjà sous les yeux la grande pyramide, se serait difficilement contenté d'une plus petite. C'est la marche inverse qui est dans le nature. Le successeur cherche à surpasser en grandeur l'œuvre de son devancier. Bâtie après la grande, la pyramide moyenne accuserait une décadence dans la conception et dans l'exécution. Que les Grecs se soient d'abord informés du fondateur de la grande, cela va de soi; que les noms de Chafra-Choufou et de Chnémou-Choufou aient pu être aisément confondus, il n'y a pas là matière à discussion. Mais quand Hérodote et Diodore disent de Mykérinos qu'il était fils de Chéops ou du fondateur de la grande pyramide, il faut bien que Mykérinos soit venu après Chéops, surtout si ce Chéops a régné quelques cinquante ou soixante ans; et Chéphren aura par conséquent précédé Chéops. L'extrait d'Eusèbe attribue de

(1) Les auteurs de seconde main concilient cette indication de Manéthon avec le récit d'Hérodote en admettant que le roi a pu changer de sentiment. Cela ne prouve guère pour Hérodote.

son côté la construction de la grande pyramide au second et non point au premier Souphis (1).

ARCHITECTURE DES PYRAMIDES

Les rois de Memphis paraissent avoir entrepris la construction de leurs tombeaux bientôt après leur avénement. On commençait par un noyau de grandeur médiocre dans lequel on pratiquait une chambre funéraire provisoire. Avec le temps on superposait de nouveaux étages à cette première assise. On poussait peu à peu la construction à sa dernière grandeur, et on ne laissait guère à son successeur, pour toute besogne, que le revêtement (2). Les recherches modernes ont tout à fait confirmé ce qu'Hérodote et Diodore disent de

(1) Cf. Bunsen, *Aegypten*, I, 133 ss. S'il est vrai, comme l'affirme Bunsen, que Chnémou-Choufou figurait dans le troisième cartouche de la table d'Abydos, immédiatement avant Menkéra, la série ou succession de Chéphren, Chéops, Mykérinos, serait tout à fait établie. Je ferai encore observer que Diodore (I, 64) ne dit point que Chabryès ait bâti la grande pyramide. Voici ses propres termes : « Quelques-uns donnent pour successeur à Chemmis non point son frère Chéphren, mais son fils Chabryès. Quoi qu'il en soit, le successeur de Chemmis aurait bâti la pyramide moyenne. » On voit sur le tombeau de l'architecte, après le nom de Chafra, les signes hiéroglyphiques qui veulent dire *grand* et la pyramide. Cela ne prouve point que Chafra soit le fondateur de la plus grande de toutes les pyramides. La pyramide moyenne était grande; elle s'appelait *la grande*, avant que notre grande à nous fût bâtie. Uhlemann (*Aeg. Alterthumskunde*, III, 106), par une autre interprétation du bélier, lit, au lieu de Chnémou-Choufou, Sen-Choufou fils de Choufou; il appuie cette leçon sur la variante Sensaophis qui s'applique au second Souphis dans la liste d'Eratosthène.

(2) Lepsius, dans les *Abhandlungen der Berl. Academie*, 1843, pag. 177 ss.

la construction de la grande pyramide. On prétend reconnaître encore aujourd'hui les vestiges de la digue élevée tout exprès pour faciliter le transport des matériaux depuis la rive gauche du Nil jusque sur le plateau (1). La pyramide même s'élève par grandes assises régulières et bâties en blocs rectangulaires de granit. Les calcaires jaunes du revêtement ont bien été amenés du côté de l'Arabie où les carrières fournissaient cette sorte de pierre en meilleure qualité (1). Au contraire, le canal souterrain qui devait faire le tour de la chambre funéraire est une légende inventée à plaisir par le peuple, un ornement merveilleux ajouté aux merveilles de la construction, mais d'une exécution impossible, parce que la base de la pyramide est à 140 pieds au dessus du niveau du Nil à l'étiage. Les cent mille ouvriers d'Hérodote, les trois cent soixante mille de Diodore (ce dernier nombre est emprunté aux jours de l'ancienne année égyptienne), n'ont jamais existé que dans l'imagination des générations suivantes, ce qui n'empêche point d'accorder que la construction a pu exiger quelque vingt ou trente ans. Eratosthène ne donne pourtant à Choufou (Souphis II) que 27 ans de règne. Il n'y a plus aujourd'hui aucune inscription à l'extérieur de la pyramide. S'il y en avait quand Hérodote la visita, elles contenaient d'autres détails que ceux que prétendait lui lire son drogman. Les interprètes, assez semblables à nos drogmans actuels, qui servaient alors de guides aux voyageurs en Égypte, n'étaient guère en état de déchiffrer les hiéroglyphes. Ils se contentaient de raconter aux voyageurs les traditions et les anecdotes qui se transmettaient de bouche en bouche

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 35.
(2) Cf. Strabon, pag. 809.

dans le peuple et qui se rattachaient aux grands monuments de l'antiquité, sauf à les embellir et à les amplifier encore (1).

ARCHITECTURE ET SCULPTURE, LA COUR ET L'ÉTAT

Tacite parle des pyramides « hautes comme des montagnes que la vanité et la puissance des rois a élevées au milieu des sables mouvants et inaccessibles. » Diodore rapporte « que les anciens rois d'Égypte ont exécuté par les mains d'une multitude de travailleurs de grands et merveilleux ouvrages, afin de laisser après eux des souvenirs immortels de leur gloire (2). » Les tombeaux des trois rois Chafra, Choufou, Menkéra, que les listes royales et la tradition s'accordent à placer dans cet ordre, ont en effet bravé des milliers d'années : leur masse, leur architecture savante prouvent encore aujourd'hui quel degré de civilisation l'Égypte avait atteint, quel degré de puissance possédaient ses rois. L'architecture et la sculpture des tombeaux qui entourent les pyramides portent déjà l'empreinte d'un art qui sait parfaitement ce qu'il veut, qui va sûrement à son but (3), qui joint à des moyens d'exécution fort avancés un style sévère et simple et une ornementation agréable. Les tombeaux voisins des grandes pyramides nous font connaître les officiers les plus rapprochés du trône; leurs sculptures nous retracent des scènes de la vie des champs et de la vie domestique. Si on veut bien d'ail-

(1) Lepsius, *Chronologie*, pag. 248, 302. Gutschmid a essayé de défendre l'inscription de la pyramide, telle que la donne Hérodote, en s'appuyant sur des papyrus du temps de Ramsès Miamen. (*Philologus*, X, 644.)
(2) Tacite, *Annal.*, II, 61 ; Diodore, I, 31.
(3) Kugler, *Kunstgeschichte*, I, 30.

leurs tenir compte des caractères hiéroglyphiques employés sur ces tombeaux et qui diffèrent peu de ceux des époques suivantes (1), on achève de reconnaître qu'on se trouve en présence d'une civilisation développée dans tous les sens, de la base au sommet de la société, du peuple à la cour. La domination des rois de Memphis s'étendait dès lors au delà de la vallée du Nil. On trouve dans les anciennes mines de cuivre du Wadi Maghara, dans la presqu'île du Sinaï, des caractères qui désignent le roi Choufou et un monument sur lequel il décapite des ennemis (2). Et puisque l'inscription du couvercle du sarcophage de la troisième pyramide félicite le roi Menkéra « de procéder d'Osiris et de vivre éternellement, » il s'ensuit qu'avant la construction de cette pyramide, l'Égypte croyait déjà fermement au mythe d'Osiris, à son règne dans un autre monde, à sa puissance qui de la mort ressuscite la vie.

DATE DES PYRAMIDES

Nos sources varient extrêmement sur le temps auquel les grandes pyramides s'élevèrent sur le plateau de Memphis. Hérodote place les rois Chéops et Chéphren au XIIe siècle avant notre ère (3). Nous avons vu que, d'après Diodore, elles datent, selon les uns, de mille ans, selon les autres, de plus de 3400 ans avant lui. D'après le catalogue de Manéthon Chafra, Choufou et Menkéra auraient régné ensemble 192 ans et tomberaient dans la période comprise entre les années 4904 et 4776 avant J.-C. Si nous recourons aux mêmes hypothèses qui nous

(1) Bunsen, *Aegypten*, III, 7.
(2) Lepsius, *Denkmale, Abth.* II ; *Pl.*, 2, 116, 152 ; III, 28.
(3) Gutschmid dans le *Philologus*, X, 684.

ont servi à déterminer l'époque de Ménès, la liste d'Ératosthène nous conduit alors pour le roi Chafra aux années 2819 à 2790, pour Choufou aux années 2790 à 2763, pour Menkéra aux années 2763 à 2732 avant J.-C. (1).

PHIOPS. MENTOUOPHIS. NITOCRIS

Après les temps des rois qui léguèrent à la postérité ces monuments grandioses, les listes d'Eratosthène et de Manéthon nomment un roi Phiops (Apappus), le Pépi des inscriptions, auquel ils assignent un règne de 100 ans. Comme Phiops avait six ans en montant sur le trône, il aurait donc atteint l'âge de cent six ans. Pline raconte de lui qu'il érigea un obélisque. Ces hautes et minces colonnes pointues, taillées dans un seul bloc de pierre et finissant en une petite pyramide, étaient des offrandes des rois d'Égypte au dieu du soleil, à Ra; c'étaient des colonnes du soleil. Elles s'élevaient, à ce qu'il semble, toujours par couple et à l'entrée des temples. S'il ne subsiste point d'obélisque de Phiops, il y a en revanche d'autres monuments de ce roi sur beaucoup de points de l'Égypte, jusqu'à Silsilis dans la haute Égypte et jusqu'au Sinaï; mais aucun d'eux ne lui prête plus de soixante ans de règne. Après Phiops les listes font régner Mentouophis, après celui-ci « au lieu d'un homme » elles placent « une femme, » la reine Nitocris pendant six ou douze ans. A propos de Nitocris, Hérodote raconte que les Égyptiens lui avaient tué son frère qui était leur roi. Pour le venger, Nitocris fit, selon lui, construire une grande salle sou-

(1) Bunsen place entre les années 3209 et 3123 avant J.-C. les rois des trois pyramides.

terraine et pour inaugurer cette salle elle invita à un banquet un grand nombre d'Égyptiens qui avaient trempé dans le meurtre de son frère. Un canal secret conduisait les eaux du Nil jusqu'à la salle que Nitocris inonda pendant le repas. La reine à son tour se précipita dans une autre salle remplie de cendre pour échapper à la vengeance des Égyptiens. Quoi qu'il en soit de cette légende, les monuments nous montrent le nom du roi Mentouophis qu'ils écrivent *Mendou-atep*, et le papyrus de Turin offre dans le deuxième cartouche nominal après Phiops celui de *Nit-oker*, c'est à dire Nitocris. Les listes de Manéthon portent que Nitocris était la plus belle des femmes, qu'elle avait le teint clair et les joues roses, qu'elle a bâti la troisième pyramide. De ces roses des joues de Nitocris les Grecs établis par la suite en Égypte ont tiré une légende. A les croire, la troisième pyramide aurait été bâtie en l'honneur de Rhodopis, c'est à dire d'une belle courtisane aux joues roses qui serait venue à Naucratis dans la première moitié du VIe siècle et qui y serait ensevelie (1). Rhodopis, disent les Grecs, se baignait. Un aigle enleva une de ses sandales, l'emporta à Memphis et la laissa tomber dans le giron du roi qui rendait la justice en plein air. Le roi émerveillé de ce hasard, de la petitesse et de la grâce de la sandale, fit chercher partout le pays à quelle femme elle appartenait. C'est ainsi que Rhodopis devint l'épouse du roi et obtint après sa mort un pareil tombeau (2). Hérodote blâme ses compatriotes d'avoir pu croire qu'un monument comme cette pyramide ait été élevé en l'honneur d'une courtisane qui vivait du temps d'Amasis. Pour nous, le sarcophage du roi Menkéra

(1) Hérodote, II, 100, 134; Diodore, I, 64.
(2) Strabon, pag. 808.

nous a fait voir qu'Hérodote et Diodore étaient parfaitement renseignés en attribuant la troisième pyramide à Mykérinos. Quelques modernes ont essayé de concilier avec leur version la donnée des listes de Manéthon qui veut que Nitocris ait bâti la troisième pyramide, en supposant que Nitocris a du moins agrandi la pyramide du roi Menkéra et qu'elle s'y est fait préparer une chambre funéraire (1).

LES PRINCES DE THÈBES S'EMPARENT DE MEMPHIS

L'histoire d'Égypte change d'aspect par l'avénement d'une nouvelle dynastie. Les fondateurs du royaume de Memphis étaient sortis de la haute vallée du Nil. Ils venaient de This. Tandis que ce royaume de Memphis s'élevait par la culture des arts au degré de splendeur dont nous admirons encore aujourd'hui les vestiges, il s'était formé en face de lui, un peu au dessus de This, un État indépendant dont le territoire s'étendait au sud jusqu'aux cataractes de Syène et au delà, et dont la ville de Thèbes était devenue le centre et la capitale (2). Cet État qui dépendait encore de Memphis du temps de Phiops, comme le démontrent les monuments de ce roi, conquit ensuite sa liberté, puis la domination de l'ancien royaume de Memphis. Des princes de Thèbes commandèrent à l'Égypte entière. Comme ils établirent leur résidence à Memphis, nous en conclurons qu'ils considéraient le bas pays, le plus vaste de beaucoup,

(1) Bunsen, *Aegypten*, II, 236.

(2) Lepsius dérive la forme grecque du nom Thèbes du mot *Tap* qui désignerait un temple d'Ammon; *Chronologie*, pag. 272. Brugsch, *Geog. Inschr.*, I, 175 ss. Les Hébreux appellent Thèbes No-Ammon, c'est à dire résidence d'Ammon.

comme le plus important et le plus puissant, qu'ils souhaitaient de confisquer au profit de leur trône la gloire de ses monuments et de son antique série de rois. A l'exemple des anciens souverains de Memphis, ils continuèrent à parer la basse Égypte de monuments et de constructions. Depuis cette réunion de la vallée du Nil sous une seule et unique domination, les rois s'appellent dans les inscriptions « seigneurs des deux pays. » Ils portent sur les monuments indifféremment la couronne rouge et haute de l'Égypte supérieure et la couronne basse et blanche de l'Égypte inférieure. Preuve que les deux États avaient dû subsister pendant bien des siècles en présence l'un de l'autre, que le souvenir de cette séparation persistait, que les rois se considéraient comme le lien commun des deux États, laissant à chacun ses titres d'honneur.

AMÉNEMHA Ier. SÉSORTOSIS Ier

Le premier prince de la nouvelle dynastie qui partant de Thèbes opéra, à ce qu'on croit, la réunion des deux États, est Aménemha Ier. Il monta sur le trône, d'après les calculs d'Eratosthène, en 2391 avant J.C.(1). Aménemha et Sésortosis, son associé et son successeur à l'empire, utilisèrent les forces des deux royaumes aussitôt après leur réunion pour étendre vers le sud la domination de l'Égypte. Un monument conservé aujourd'hui au musée Britannique nous informe que le

(1) D'après les hypothèses admises plus haut. Bunsen place Aménemha Ier entre les années 2781 et 2756 avant J.-C. Pour la neuvième et la dixième dynastie, toutes deux d'Héracléopolis et qui compteraient ensemble 594 ans, les monuments ne fournissent pas le moindre point d'appui. C'étaient en tout cas des dynasties secondaires, établies tout au bas du Delta, si elles avaient pour résidence Héracléopolis (Séthron).

roi Aménemha chargea un de ses officiers de surveiller des mines d'or en Nubie (1). Dans ce dernier pays, aux cataractes supérieures du Nil prés de Wadi Halfa, où le fleuve se fraie en mugissant un chemin à travers d'énormes et noirs rochers, on a découvert une colônne qui représente Sésortosis I[er]: il amène au dieu Horos une multitude d'Africains, de Nubiens et de Nègres, tous prisonniers faits sur huit peuples ou races (2). Dans les tombeaux des rochers de Béni Hassan repose un Égyptien du nom d'Amenj qui était gouverneur du district d'Hermopolis en haute Égypte sous Sésortosis I[er]. L'inscription porte qu'Amenj a servi le roi dans une expédition contre les ennemis, que dans cette marche vers l'Éthiopie le roi est arrivé aux extrémités de la terre, qu'Amenj a escorté le butin de son seigneur, et que Sa Sainteté le roi s'en est retourné en paix après avoir battu ses ennemis dans le méchant pays d'Éthiopie. Ensuite Amenj, avec six cents guerriers choisis dans son district, conduisit à Sa Sainteté le roi Sesortosis, qui vivra toujours, dans la forteresse de Coptos, les produits des mines d'or. Son bras a exécuté dans son district tous les travaux pour le roi et il a livré le tribut en corvées et en animaux au profit de la maison royale. Il a aimé son district; il s'est donné de la peine et le district était en pleine activité. Il n'a ni affligé ni maltraité les orphelins et les veuves, ni troublé les pêcheurs, ni gêné les pasteurs, ni coupé les embranchements des canaux. Aucune famine n'a régné de son temps dans le district d'Hermopolis, car il a fait cultiver tous les champs depuis la frontière nord jusqu'à la frontière sud, et il a fait vivre les habitants; il a été

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 53.
(2) Rosellini, *Monumenti storici*, I, 38.

donnant, et dans la distribution de ses dons il n'a point avantagé les grands aux dépens des petits (1). »

Le monument le plus remarquable du règne de Sésortosis Ier se rencontre dans la basse Égypte. Les ruines qui entourent aujourd'hui le village de Matariéh sont des vestiges de la ville du dieu du soleil appelée Anou par les Égyptiens, On par les Hébreux, Héliopolis par les Grecs. Ces ruines peu importantes et les palmiers du village sont dominés par un superbe obélisque de 19m,5 de haut, le plus ancien qui subsiste, érigé par Sésortosis au dieu du soleil. L'inscription répétée sur les quatre faces est ainsi conçue : « Horos, la vie de ce qui est né, le roi de la haute et de la basse Égypte, le seigneur de la couronne, la vie de ce qui est né, le fils du soleil, Sésortosis (2), qui est aimé des esprits d'Héliopolis, qui vivra toujours, l'épervier d'or, la vie de ce qui est né, ce dieu bienfaisant a élevé cet obélisque au commencement de la grande fête. C'est l'œuvre de celui qui assure à jamais la vie (3). » Le musée de Berlin possède ce qui reste d'une statue colossale assise, en granit noir, du roi Sésortosis Ier.

AMÉNEMHA II. SÉSORTOSIS II. SÉSORTOSIS III.

Le successeur du premier Sésortosis, Aménemha II, continua la politique belliqueuse de ses devanciers. Les guerres des Egyptiens contre les Nègres ne cessent point de figurer sur les monuments. Un de ces monuments situé dans une vallée transversale de la chaîne

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 56.

(2) Osortasen dans Champollion, Ousertesen dans Brugsch.

(3) Rosellini, *Monumenti storici*, III, pag. 33; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 54.

arabique qui s'ouvre un peu au dessous de Thèbes, à Coptos, au bord du Nil, et s'étend vers l'est jusqu'à Cosseir sur la mer Rouge, représente les combats livrés par le second Aménemha aux Pount, peuple éthiopien qui habitait au sud-est de l'Égypte. Ces luttes furent vivement poursuivies sinon par le second Sésortosis, successeur d'Aménemha II, du moins par le troisième Sésortosis qui remplaça le second sur le trône(1). Ce troisième Sésortosis acheva de réduire la Nubie. Au dessus des cataractes de Wadi Halfa, non loin de Semné et de Coumné, il fit bâtir au bord du Nil des forteresses destinées à marquer et à protéger la frontière de l'empire. Une colonne qui a été trouvée dans ces environs porte l'inscription suivante: « Frontière du sud érigée dans la huitième année du règne de Sa Sainteté le roi Sésortosis III, qui donne la vie à jamais et éternellement. Aucun nègre ne la doit franchir en son chemin, hors les barques chargées des bœufs, des chèvres et des ânes des nègres (2). »

AMÉNEMHA III

Au troisième Sésortosis succéda le troisième Aménemha qui régna, d'après les calculs d'Eratosthène, de 2221 à 2178 avant J.-C. C'est le Mœris des Grecs. Des inscriptions à Wadi Maghara dans la presqu'île du Sinaï nous apprennent qu'Aménemha III, dans la seconde année de son règne, fit chercher par plus de 700 guerriers le cuivre des mines de ce lieu; et des inscriptions dans la vallée d'Hamamat attestent qu'il

(1) Bunsen, II, 323; Lepsius, *Chronologie*, pag. 287.
(2) Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, pag. 259; Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 64.

mit souvent à contribution les carrières de pierre de cette vallée (1). Il a éternisé son nom et sa mémoire par des travaux grandioses.

LE LAC MŒRIS

Hérodote parle d'un grand lac creusé par Aménemha : « Le périmètre de ce lac mesure 3,600 stades et soixante schènes, et sa plus grande profondeur cinquante toises ou brasses. La longueur est du nord au sud. Il atteste lui-même qu'il a été fait et creusé par la main de l'homme; car vers le milieu du lac ou à peu près s'élèvent deux pyramides dont chacune domine l'eau de cinquante brasses et supporte un colosse de pierre assis sur un trône. L'eau du lac n'est point fournie sur place par des sources, car le lieu est la sécheresse même, mais elle arrive du Nil par un canal. Pendant six mois l'eau coule du Nil dans le lac, et pendant les six autres mois elle reflue du lac dans le Nil. Tant que dure ce reflux la pêche rapporte tous les jours un talent d'argent pour le trésor du roi; mais tant que l'eau coule dans le lac, la pêche ne rapporte que vingt mines par jour (2). »

Suivant Diodore, le roi Mœris aurait régné douze générations après le prince qui fonda Thèbes. Dans cette ville, Mœris éleva les constructions de la porte du nord qui surpassent toutes les autres en magnificence; et au dessus de la ville, à dix schènes de distance, il creusa un lac d'une utilité merveilleuse et d'une incroyable grandeur. « Comme le Nil se montrait parfois capricieux et que la fécondité du pays dépendait de la

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 68, 69.
(2) Hérodote, II, 149.

régularité de l'inondation, Mœris fit creuser ce lac pour recevoir les eaux surabondantes. Un débordement trop fort aurait créé des marécages et des marais; le manque d'eau aurait rendu la récolte précaire. C'est à ce double danger que remédie le lac dont l'étendue ou circuit comporte, dit-on, 3,600 stades. Mœris fit creuser du fleuve au lac un canal long de quatre-vingt stades (15 kilomètres) et large de 300 pieds, par lequel il recevait et rendait l'eau. C'est ainsi que ce roi assurait aux cultivateurs la bonne et juste mesure d'eau en tenant l'entrée du lac tantôt ouverte et tantôt fermée, ce qui n'a pas pu se faire sans beaucoup d'art et sans beaucoup de frais. Qui ne se demanderait, à contempler la grandeur de ce travail, combien il a fallu de myriades d'hommes et combien d'années pour l'accomplir? Jamais personne ne louera dignement l'utilité de cette entreprise, le bien-être qu'en a retiré toute la population de l'Égypte, la sagesse et la prévoyance du roi. Les Égyptiens ont toujours leur lac qui s'appelle encore le lac Mœris du nom du fondateur. Au milieu, Mœris avait laissé une place où il se fit construire un tombeau et où il éleva deux pyramides, l'une pour lui, l'autre pour sa femme. Sur ces pyramides il posa deux statues en pierre, la sienne et celle de sa femme, assises chacune sur un trône, persuadé que par tous ces ouvrages il rendrait sa mémoire chère et impérissable. Voilà ce que les Égyptiens racontent de Mœris (1). »

« Le district ou nome d'Arsinoé, dit Strabon, surpasse tous les autres par son aspect, par sa fertilité, par ses monuments. Il est seul couvert de grands et beaux oliviers, tandis que cet arbre manque dans le reste de l'Égypte; il produit beaucoup de vin, de blé, de

(1) Diodore, I, 50 à 52.

légumineuses et une grande variété d'autres plantes. Il possède d'ailleurs le merveilleux lac Mœris, grand comme une mer, de même couleur que la mer, dont les rivages ressemblent aux rivages de la mer. Ce lac Mœris est assez vaste et assez profond pour recevoir le trop plein des inondations qu'il empêche de ravager les territoires habités et cultivés; puis, quand les eaux baissent, après s'être dégorgé par une des deux embouchures du canal, il retient dans son lit et dans celui du canal l'eau nécessaire aux irrigations. Cela se fait naturellement, mais il y a aussi aux deux embouchures du canal des écluses à l'aide desquelles les architectes règlent l'entrée et la sortie de l'eau. » Tacite à son tour parle « du lac creusé qui reçoit l'inondation du Nil (1). »

Grâce à ces données, le but que se proposait le roi Aménemha III en créant ce lac, saute aux yeux (2). Il s'agissait de régulariser l'inondation par le moyen d'un vaste réservoir et de la rendre encore plus bienfaisante pour le sol de l'Égypte. La masse d'eau détournée et recueillie dans ce bassin modérait les effets de l'inondation dans le Delta. Cela empêchait de nouveaux marécages de se former et cela permettait de mettre les anciens à sec. Les eaux accumulées dans le bassin aux années de grande inondation devaient suppléer dans les autres années aux inondations insuffisantes, c'est à dire à celles qui n'atteignaient pas les champs les plus

(1) Strabon, pag. 809, 810; Tacite, *Annal.*, II, 61.

(2) Lepsius (*Chronologie*, pag. 265) présume que les Grecs ont fait d'un nom de lac un nom de roi. Sous leur plume *phiom en méré*, c'est à dire le lac de l'inondation, serait devenu le lac de Méris ou lac Mœris. Les inscriptions appellent le bassin *Méri*, c'est à dire mer ou lac, Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 67. Le mot de *phiom* parait s'être conservé dans le nom de Fayoum que porte aujourd'hui cette province.

hauts. Le réservoir servait encore à rehausser le niveau du Nil dans les mois sans eau, ou autrement dit dans les mois où l'inondation ne se faisait plus sentir. Enfin tous les environs du réservoir devaient être pourvus de canaux qui pouvaient s'y alimenter constamment.

Toutes les difficultés à vaincre pour obtenir ces divers effets avaient été calculées avec le plus grand soin. C'est ce que prouvent les nombreuses indications relatives à la hauteur du Nil qui sont gravées sur des rochers au dessus de Semné en Nubie et qui remontent au règne d'Aménemha III. Elles démontrent en même temps que la Nubie, envahie par le premier Sésortosis, continuait d'être soumise à la domination égyptienne jusqu'aux forteresses frontières et aux colonnes bornes du troisième Sésortosis. Ces indications sont conçues en ces termes : « Hauteur de l'Hapi (ou du Nil) dans la quatorzième année du règne du roi Aménemha III qui vit éternellement. » « Hauteur de l'Hapi dans la trentième année du règne du roi Aménemha III qui vit éternellement, etc. »

A quelques myriamètres au dessus de Memphis, la chaîne libyque est sillonnée par une dépression. Partant de la vallée du Nil, cette coupure conduit à un vaste entonnoir qui s'appelle aujourd'hui le Fayoum. Il y avait là, à portée du Nil, un emplacement favorable à l'établissement d'un réservoir propre à recevoir et à conserver une partie de l'inondation. La coupure offrait le tracé naturel du canal par lequel le réservoir s'alimenterait au Nil et le Nil au réservoir. On choisit pour construire le réservoir la partie la plus rapprochée de l'entonnoir. Le fond du lit ne devait pas descendre au dessous du plus bas niveau du Nil. Creuser plus avant n'aurait servi à rien. Il suffisait d'enclore avec de fortes digues un vaste espace; on pouvait prendre sur place la

terre nécessaire. Les digues devaient être assez solides pour supporter la pression d'une grande masse d'eau, pour empêcher les eaux de s'écouler dans la partie occidentale et beaucoup plus profonde de l'entonnoir, et assez hautes pour n'être point submergées par la plus forte inondation. Quand on vient de la vallée du Nil et qu'on entre par l'est dans le Fayoum, on découvre les restes de longues levées de terre rectilignes et fort épaisses dans lesquelles les explorateurs modernes ont reconnu les anciennes digues du lac Mœris. Il semble qu'elles n'avaient pas moins de quarante-huit mètres d'épaisseur, tandis que leur hauteur ne doit pas avoir dépassé dix mètres (1). Quand Hérodote évalue à cinquante brasses la plus grande profondeur du lac qui formait selon lui un rectangle, on voit clairement par son propre récit sur quelle donnée se fonde cette évaluation. C'est qu'il était persuadé que les deux pyramides qui s'élevaient au milieu du lac avaient même hauteur au dessous et au dessus de la surface de l'eau. Il assigne au lac un circuit de 675 kilomètres; les vestiges des digues ne le porteraient guère qu'à 225 (2). Les Égyptiens étaient exercés à construire de longues et fortes digues et des travaux de cette étendue ne surpassaient point les forces d'un pays qui a entassé les grandes pyramides. Hérodote se demande enfin ce que peut être devenue la terre qu'il avait fallu enlever pour creuser ce grand lac. On n'avait point creusé à fond. On s'était borné à enclore un terrain donné et les déblais avaient été utilisés sur le champ pour les digues. D'après une observation d'Hérodote, le pays au dessus de Memphis était suffisamment arrosé au temps du roi

(1) Lepsius, *Briefe*, pag. 81.
(2) Linant, *Mémoire sur le lac de Mœris.*

Mœris, même quand le Nil ne montait que de huit coudées (environ 4 mètres). « Mais aujourd'hui, ajoute-t-il en parlant de ce qui se passait de son temps, le fleuve ne couvre plus le pays, à moins qu'il ne monte de seize ou tout au moins de quinze coudées, et il me semble que les Égyptiens qui habitent au dessous de Memphis, dans ce qu'on appelle le Delta, souffriront un jour de la faim si le sol continue à s'élever peu à peu et que le Nil cesse de l'arroser (1). » Les dépôts du limon du Nil, à la suite des inondations, n'exhaussent le sol que de $0^m,10828$ en cent ans, de $1^m,055$ en mille ans. Si le réservoir d'Aménemha était fait et achevé quelque 1700 ans avant le voyage d'Hérodote en Égypte, la différence pour la bonne et juste mesure de l'inondation pouvait bien aller à trois ou quatre coudées; elle n'allait en aucun cas à sept ou huit. En revanche, le fond du réservoir dans lequel l'eau de la crue séjournait tout le long de l'année et non pas seulement trois ou quatre mois, s'exhaussait beaucoup plus vite. Il est aujourd'hui à $3^m,25$ au dessus du terrain qui est en dehors des restes de la digue (2). A mesure que le fond montait, l'importance du lac diminuait en raison directe de la moindre capacité du réservoir. Surélever les digues n'aurait servi à rien, puisque l'afflux des eaux du Nil dépendait uniquement du niveau du lit du canal de jonction et du niveau du réservoir même. Telles sont sans doute les causes qui sont venues se joindre dans la suite à d'autres circonstances défavorables pour achever la ruine du grand réservoir dont Diodore vante encore le prix. On négligea les digues, et un jour vint où, par suite d'une inondation extraordinaire, il se

(1) Hérodote, II, 13, 14.
(2) Lepsius, *Briefe*, pag. 81.

produisit vers l'ouest une rupture qui remplit d'eau la partie occidentale ou partie basse du Fayoum. De ce jour date le lac actuel de Birket-el-Kéroun dont les eaux suffisent toujours pour faire de la plus grande partie du Fayoum une des plus fertiles et des plus florissantes provinces de l'Égypte. Le niveau du Birket-el-Kéroun est à vingt-deux mètres au dessous du canal qui reliait autrefois le réservoir au Nil (1). Il résulte des indications déjà citées, relatives à la hauteur du Nil à Semné, que la hauteur moyenne des inondations sous le règne d'Aménemha III surpassait de sept à huit mètres la moyenne des inondations actuelles, et que la plus forte crue du temps de ce roi a surpassé de 8m,75 la plus forte crue moderne (2).

LE LABYRINTHE

Après avoir créé ce vaste réservoir, après avoir conquis par ces travaux grandioses toute une province sur le désert, le roi Aménemha bâtit dans les environs une ville que les Grecs nomment la ville des Crocodiles, Crocodilopolis, l'Arsinoé du temps des Ptolémées, et il éleva au bord de son lac un édifice qui ne lui était point comparable en étendue, qui était loin d'être aussi utile au pays, mais qui ne laissait pas de briller entre les monuments de l'Égypte par sa grandeur majestueuse et son élégante magnificence. C'était comme un grand palais ou un grand temple de l'empire entier. Les districts du pays qui n'étaient pas encore réunis depuis bien longtemps sous le même sceptre, devaient retrouver

(1) Linant, *Mémoires sur le lac de Mœris*.
(2) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 67.

leurs divinités dans les diverses parties de cet édifice, figurer chacun avec ses traits distinctifs dans ces cours consacrées à leurs divinités. C'est là que devait être le centre commun du pays entier pour les actes et les sacrifices solennels (1). Ce panthéon bâti par Aménemha au bord de son lac et restauré, à quinze siècles de là (2), par la confédération des princes, quand l'Égypte eut secoué le joug de l'Éthiopie, est le même édifice que les Grecs nomment le Labyrinthe. Hérodote décrit ce temple en ces termes : « J'ai visité le labyrinthe, et il est au dessus de sa réputation. En réunissant tous les murs et toutes les constructions des Hellènes, travail et dépense, on resterait au dessous de ce seul labyrinthe. Et pourtant le temple d'Éphèse et celui de Samos valent bien la peine qu'on en parle. Les pyramides défient toute description et chacune d'elles vaut à elle seule un grand nombre des plus grandes œuvres des Hellènes, mais le labyrinthe surpasse encore les pyramides. Il a douze cours contiguës et couvertes dont les entrées sont opposées entre elles, six au nord et six au midi. Elles sont toutes entourées d'un seul et même mur extérieur. Les chambres ou salles sont de deux sortes, les unes sous terre, les autres par dessus, au soleil, et de chaque sorte il y en a 1,500. Pour celles qui sont au dessus du sol, je les ai parcourues moi-même et j'en parle pour les avoir vues ; quant aux salles souterraines, les Égyptiens qui en ont la garde ne voulurent me les montrer à aucun prix, me disant qu'elles renfermaient les tombeaux des

(1) Pline, *Hist. nat.*, I, 35, 19. Le roi Ménas de Diodore (I, 89), fondateur de Crocodilopolis et du labyrinthe, avec sa pyramide, n'est autre qu'Aménemha III.

(2) Hérodote attribue la construction même du labyrinthe aux dodécarques. D'autres parlent de Mendès (corruption de l'Aménémès des listes, de l'Aménemha des monuments) ; d'autres de Mœris.

rois qui ont bâti autrefois le labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés. Aussi ne puis-je parler que par ouï-dire des salles souterraines. Quant à celles de dessus, que j'ai vues, c'est une œuvre qui passe les forces de l'homme. La grande variété de passages et de galeries qui traversent les bâtiments et les cours, cause à chaque pas une nouvelle surprise quand on va des cours dans les salles, des salles dans les portiques, des portiques dans d'autres bâtiments et des salles dans d'autres cours. Le toit qui recouvre toutes ces constructions est en pierre comme les murailles; les murailles sont chargées de figures sculptées, et chaque cour est entourée d'une colonnade en pierres blanches fort bien assemblées. Dans l'angle où finit le labyrinthe s'élève une pyramide de quarante brasses ou orgyes de hauteur avec de grandes figures sculptées; elle a une entrée souterraine (1). »

Strabon parlant du labyrinthe : « Non loin des écluses (celles de l'embouchure du canal du Nil dans le lac Mœris) s'élève l'édifice connu sous le nom de Labyrinthe, qui est une œuvre aussi grandiose que les pyramides, et près de là est le tombeau du roi qui a construit ce labyrinthe. A quelque trente ou quarante stades au dessus de l'embouchure du canal dans le lac se trouve un plateau qui porte un bourg et un palais; le palais se composé d'autant d'autres palais qu'il y avait de districts en Égypte. Tel est, en effet, le nombre des cours entourées chacune d'une colonnade, contiguës, rangées et comme alignées devant une longue muraille (2). Les avenues qui y conduisent font face à la muraille, mais

(1) Hérodote, II, 148.

(2) Strabon, pag. 811 ; au lieu de τείχους μκροῦ je lis μακροῦ ; au lieu d'ἔχοντες, ἔχοντος.

elles sont masquées par une foule de salles sombres et longues qui communiquent entre elles par des couloirs tortueux, en sorte qu'il est impossible à un étranger de trouver sans guide l'entrée et l'issue qui mènent à chacune de ces cours à colonnes. Le détail le plus merveilleux, c'est que chaque salle est couverte d'une dalle d'une seule pièce; de même les couloirs sombres qui précèdent les avenues des cours sont couverts de dalles d'une seule pièce d'une longueur extraordinaire portant d'un mur à l'autre : point de traverses de bois, point d'appuis. Si on monte sur le toit qui n'est pas très élevé puisqu'il n'y a qu'un étage, on a devant soi une surface unie toute en grande dalles de cette espèce; et reportant de là ses regards vers les cours on les voit au nombre de vingt-sept qui se suivent et s'appuient sur des colonnes d'un seul bloc. Les pierres des murs sont aussi de grande dimension. A l'extrémité de cet édifice qui couvre plus d'un stade carré, est le tombeau ou pyramide quadrangulaire d'environ quatre plèthres de côté et de même hauteur. S'il avait fallu élever tant de cours à colonnes, c'est qu'il était d'usage que tous les districts se réunissent là par députation, avec leurs prêtres et leurs victimes, pour offrir des sacrifices et pour trancher les affaires importantes. Chaque district se rendait alors dans la cour qui lui était réservée (1). »

Diodore prend le labyrinthe pour un tombeau des rois qui régnaient en commun sur l'Égypte avant que Psammétique régnât seul. Il le décrit aussi comme un carré d'un stade de côté bâti en pierres de toute beauté; les sculptures et toute la main d'œuvre sont incomparables. A l'intérieur, des peintures excellentes représentent l'histoire des rois et des provinces avec

(1) Strabon, pag. 811.

leurs temples et leurs rites particuliers. « Le labyrinthe d'Égypte dure encore, dit Pline. On lui prête 3,600 ans d'antiquité, en dépit d'Hérodote qui attribue tout cet ouvrage aux douze rois et à Psammétique qui est très moderne. Lycéas en fait le tombeau de Mœris. Plusieurs disent que c'est un sanctuaire du dieu du soleil, et c'est l'opinion dominante. L'entrée était en marbre de Paros (1), le reste en gros blocs de granit ajustés que n'ont pu détruire ni les siècles ni les outrages des Héracléopolitains animés de la haine la plus vive contre ce monument. Le plan général et les détails défient toute description. Il est divisé et distribué d'après les provinces et préfectures ou nomes, au nombre de vingt-cinq, dont les noms sont affectés à autant de grands édifices. Il renferme en outre des temples de tous les dieux d'Égypte et contient plus de quinze cents chambres. Il y a de hautes salles et il faut gravir neuf degrés pour arriver à chaque colonnade ou péristyle; à l'intérieur ce ne sont que colonnes de porphyre, images des dieux, statues des rois et de monstres. On est presque toujours dans l'obscurité. Partant d'une aile attenante au labyrinthe, des couloirs taillés dans le roc conduisent à des salles souterraines; il y a aussi une pyramide (2). »

(1) Pline prend pour du marbre le calcaire blanc qui se rencontre dans les ruines et qui ressemble à du marbre.

(2) Diodore, I, 66; Pline, *Hist. nat.*, 36, 19. Comme en réalité l'édifice n'avait pas plus d'un stade carré, il faut admettre, pour croire aux 1,500 salles d'Hérodote au dessus du sol (nous négligeons les 1,500 salles souterraines), que beaucoup de chambres étaient fort petites. Il va sans dire que dans Pline il faut lire 1,500 au lieu de 15,000.

LES DÉBRIS DU LABYRINTHE

Entre des bouquets d'arbres à fruits et de palmiers, à côté des plantations de rosiers et de canne à sucre du Fayoum, entourées de champs fertiles, dans une contrée aujourd'hui encore florissante et couverte de villages, que limitent à l'ouest des montagnes rocheuses et nues et le sable du désert, gisent les ruines de ce palais, monceaux de décombres aux environs d'Howara. Ce sont des blocs de granit et d'un calcaire d'une blancheur éblouissante, débris de murs et chapiteaux de colonnes. Le périmètre de l'édifice comporte 195 mètres de long sur 163 de large. On voit encore au dessus et au dessous du sol les vestiges d'une foule de salles, les unes grandes, les autres très petites. Au milieu des ruines est un emplacement vide que remplissaient sans doute autrefois les douze cours d'Hérodote, car il n'y a point de raison pour contester le nombre donné par ce témoin oculaire (1). La pyramide est encore debout. Elle se compose d'un noyau en briques qui était revêtu de parements de pierres taillées dont il ne reste pas grand'chose; chaque arête mesurait 97 mètres. Sur les débris du labyrinthe, sur les colonnes et les architraves, à l'entrée de la pyramide, on a retrouvé un grand nombre de fois le nom d'Aménemha III. La pyramide était le tombeau d'Aménemha; il reposait entres ses œuvres, à côté de son palais.

LA CIVILISATION DE L'ANCIEN ROYAUME. — VIE, MŒURS, ARTS

Joint aux monuments de la Nubie et au vaste édifice

(1) Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, pag. 74 ss.

que nous venons de décrire, le lac qui en baignait le pied est un éloquent témoignage de la prospérité dont l'Égypte fut redevable à la réunion des royaumes de Memphis et de Thèbes, à la dynastie nouvelle des Aménemha et des Sésortosis. S'il importait de gagner du terrain sur le désert, si l'on s'avisait de venir en aide à la nature pour rendre tous les ans l'Égypte encore plus riche et plus fertile, c'est donc que la population était déjà très nombreuse. Si les grandes constructions nous montrent les derniers progrès d'une civilisation fort avancée, rien ne nous empêche de compléter le tableau en observant dans le plus grand détail l'état, la vie, les mœurs, les usages, les arts du pays. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les tombeaux taillés dans les rochers de Béni Hassan, de Berschéh et de Siout (moyenne Égypte) qui appartiennent à cette période de l'histoire d'Égypte. On voit sur les tombeaux de Berschéh le transport d'une statue colossale. L'inscription qui l'accompagne lui donne $6^{m},82$ de haut. Elle est posée sur un traîneau et tirée à bras d'hommes. A Béni Hassan nous suivons de la première à la dernière les pratiques de l'agriculture égyptienne. Des bœufs ou des esclaves tirent les charrues qui sont de cinq modèles différents. A défaut de herse, des brebis et des chèvres enterrent en piétinant les grains ensemencés. Le blé coupé est mis en gerbes, foulé par des bœufs au lieu d'être battu, mis en sac et porté dans les greniers. On charge le lin sur le dos des ânes, on cueille le lotus et les figues, on vendange. Le raisin est tantôt foulé aux pieds, tantôt pressuré dans un pressoir à levier; les vases remplis de vin s'en vont aux celliers. Nous voyons arroser les champs, cultiver les jardins, soigner les oignons; nous voyons le régisseur et ses scribes. Le régisseur juge les ouvriers paresseux et négligents; après

avoir entendu l'accusation et la défense, il fait appliquer la bastonnade au coupable et présente au maître un rapport écrit sur l'incident. Nous suivons avec la même exactitude l'élève du bétail. Nous voyons de beaux troupeaux de bœufs, de vaches et de veaux, d'ânes, de brebis et de chèvres, à l'écurie ou au pâturage avec leurs bergers. Nous voyons traire les vaches, fabriquer le beurre et le fromage. Une foule de canards et d'oies, appartenant à diverses espèces garnissent les basses cours. Même facilité à étudier exactement les métiers à l'œuvre, grâce aux tableaux des tombeaux de Béni Hassan. Nous voyons filer et tisser; nous suivons le potier dans toutes les phases de sa besogne, depuis la première manipulation de l'argile jusqu'à l'achèvement et à la cuisson du vaisseau. Le charpentier et le tourneur, le tanneur et le cordonnier, le forgeron et l'orfévre, le tailleur de pierres et le peintre travaillent sous nos yeux; nous voyons confectionner des rames, des lances, des javelots, des arcs et des flèches, des massues et des haches d'armes, préparer enfin et même souffler le verre en passant par toutes les opérations. La maison égyptienne nous découvre tout son intérieur, simple ou riche, avec son mobilier complet, avec les chiens, les chats et les singes qui comptaient parmi les habitants. La domesticité est sur pied et la cuisine fonctionne en grand. Ailleurs ce sont des soldats de toute arme et des officiers de tout grade, la discipline et l'art militaire en action, la bataille, le siége, le bélier qui bat les murs ennemis, le toit de boucliers sous lequel l'armée assiégeante s'approche pour donner l'assaut. Nous voyons comment on prenait les oiseaux avec des piéges et des filets, les poissons à l'hameçon, au filet, avec une fourchette à deux ou à trois dents; nous assistons à plusieurs sortes de chasses. De longues files

de lutteurs nous font voir toutes les attitudes de cet exercice qui paraît avoir été fort pratiqué. A divers autres exercices de gymnastique se mêlent des jeux de pur amusement, par exemple celui de la balle et celui de la mourre. Nous voyons des danseurs et des danseuses dans les attitudes les plus variées et les plus étudiées; les harpes et les flûtes qui se font entendre offrent une grande diversité de formes. Voici un chanteur qu'un musicien accompagne avec la harpe; deux chœurs l'un d'hommes, l'autre de femmes marquent la mesure avec les mains et complètent le concert. Les grands nous apparaissent dans des barques ou des litières richement ornées; ils ont un nombreux cortége dans lequel nous remarquons beaucoup de nègres, des nains et quelques monstres humains.

La plus riche hypogée de Béni-Hassan est celui de Chnoumhotep, fils de Néhéra, et serviteur, comme nous l'apprennent les inscriptions, du second Aménemha et du second Sésortosis. Il était comme Amenj avant lui gouverneur du district ou nome d'Hermopolis (Eschmoun). Une des scènes de son tombeau nous montre Chnoumhotep plus grand que nature. Le bâton à la main, son scribe à ses côtés, devant lui de nombreuses figurines qui représentent des étrangers, si l'on en juge par le costume et la physionomie. Le chef des étrangers, vêtu d'une chemise bariolée, conduit un bouquetin et s'incline avec respect devant le nomarque; ses compagnons habillés plus simplement sont armés de lances et d'arcs; l'un d'eux touche de la lyre avec le plectre. Suivent quatre femmes avec de longues robes chargées de broderies, la tête couverte; un âne, qu'un jeune garçon pousse avec sa lance, porte deux enfants; un second âne, des armes et des ustensiles. La feuille de papyrus que le scribe de Chnoumhotep présente à

son maître, nous apprend qu'en la sixième année de Sésortosis II, Abousa du peuple des Aam (les Ammonites?) vint avec 36 compagnons, offrir des cadeaux au gouverneur d'Hermopolis (1).

Nous admettons que cinq siècles séparent la période des grandes pyramides du règne des Aménemha et des Sésortosis. Si nous comparons les œuvres des deux époques sous le rapport de la perfection technique et artistique, les grands monuments de la première, leurs avenues ou galeries, leurs salles offrent une maçonnerie en pierres de taille qui n'a jamais été surpassée; la sculpture des formes élargies et écrasées avec des muscles fortement accusés, mais bien modelés. Les ornements se composent de simples lignes droites que relève à peu près seule la feuille du lotus. Le style est sobre, calme et plus voisin de la nature que dans les périodes suivantes. Sur les monuments des Sésortosis et des Aménemha l'ornementation est déjà beaucoup plus riche. C'est ici que nous rencontrons les premières colonnes. Elles sont fortes, cannelées et couronnées d'un simple dé. La sculpture adopte des formes plus allongées et plus grêles. Les bas-reliefs fouillés avec beaucoup de soin et de finesse atteignent parfois avec beaucoup de bonheur une expression naturelle et vraie, quoique la perspective soit tout à fait négligée. Ils sont toujours soigneusement peints. Les statues de pierre calcaire sont aussi peintes des pieds à la tête; quant aux statues de granit, les vêtements, les yeux et les cheveux sont seuls coloriés (2).

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 63.
(2) De Rougé, dans Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 69.

V

LES HYCSOS. RESTAURATION ET PROSPÉRITÉ DE L'EMPIRE D'ÉGYPTE

LES HYCSOS

En dépit de la réunion de la haute et de la basse Égypte, en dépit de l'extension de la domination égyptienne vers le haut Nil jusqu'à Semné et Coumné, l'orgueilleux empire des anciens pharaons, l'empire des pyramides, du lac Mœris et du labyrinthe, devint la proie de pasteurs nomades. Voici dans quels termes Manéthon raconte cette invasion : « C'était sous le règne d'un Amyntimaeos (Aménemha) (1). Sous ce roi, pour une raison que j'ignore, les dieux étaient de mauvaise humeur. Tout à coup des hommes d'une race obscure, sortis des contrées de l'Orient, se jetèrent hardiment sur l'Égypte et prirent le pays de vive force, sans grande peine. Ils s'emparèrent des autorités, brûlèrent cruellement les villes et détruisirent les sanctuaires des dieux. Ils traitèrent en ennemis acharnés la population

(1) Lepsius, *Königsbuch*, pag. 24.

entière, massacrant les uns, réduisant en esclavage les femmes et les enfants des autres. Enfin ils choisirent pour roi l'un d'entre eux, nommé Salatis. Ce Salatis établit sa résidence à Memphis, leva des tributs sur le haut et le bas pays et plaça des garnisons dans les postes les plus favorables. Il s'attacha surtout à fortifier les provinces orientales, prévoyant que les Assyriens, plus puissants alors que les autres peuples, pourraient bien être tentés de mettre la main sur son royaume. Ayant rencontré sur la branche bubastique du Nil, dans le nome ou district Séthroïtique, une ville d'une excellente assiette qui portait autrefois le nom d'Abaris (Auaris, Avaris), il la repeupla, l'entoura de très fortes murailles, et y mit en garnison le gros de ses guerriers, soit 240,000 hommes. Chaque été il s'en allait à Abaris mesurer le blé, payer la solde aux troupes et exercer ses guerriers afin de répandre la crainte parmi les ennemis du dehors. Salatis mourut après un règne de dix-neuf ans. Il eut pour successeurs Bouon, Pachnan, Apophis, Staan, Archlès. Tels sont les noms des premiers souverains de cette race. Ils étaient constamment en armes et cherchèrent à déraciner la nationalité égyptienne. Le peuple conquérant reçut le nom d'Hycsos, c'est à dire de pasteurs rois, car *Hyc* veut dire roi en langue sacrée et *sos* pasteurs dans l'idiome vulgaire, et les deux ensemble font Hycsos. Quelques-uns disent que c'étaient des Arabes. »

Après avoir transcrit ce passage du second livre de Manéthon, Josèphe ajoute : « Manéthon fait régner 511 ans sur l'Égypte les rois pasteurs énumérés ci-dessus et leurs successeurs. Au bout de ce temps, des rois ou chefs indigènes parurent dans le territoire de Thèbes et dans le reste de l'Égypte, et il y eut entre eux et les rois pasteurs une guerre longue et difficile. Sous le

roi Misphragmouthosis, les pasteurs furent battus, chassés du reste de l'Égypte et enfermés dans un territoire d'une contenance de dix mille milles carrés ou aroures; ce lieu s'appelait Abaris. Les pasteurs l'entourèrent, comme le rapporte Manéthon, d'une grande et solide muraille, afin de mettre en sûreté leur avoir et leur butin. Le fils de Misphragmouthosis, Touthmosis, essaya d'emporter de vive force Abaris, ayant conduit sous ses murs 480,000 hommes. Il s'aperçut que le siége n'aboutirait pas et traita avec les pasteurs. Aux termes de ce traité les pasteurs devaient tous sortir de l'Égypte sans être inquiétés et s'en aller où bon leur semblerait. Ils abandonnèrent en effet l'Égypte avec leurs familles, leurs troupeaux et leurs biens, au nombre de 240,000, gagnèrent le désert de Syrie, et craignant la puissance des Assyriens qui régnaient alors en Asie, ils bâtirent dans le pays appelé maintenant Judée une ville capable de contenir tout ce monde et lui donnèrent le nom de Jérusalem. » Le court extrait que l'Africain tire de l'Histoire d'Égypte de Manéthon, dit seulement : « Il y eut des rois étrangers, des Phéniciens, qui prirent Memphis et bâtirent dans le nome séthroïtique une ville qui leur servit de place d'armes pour conquérir l'Égypte (1). »



Il ressort du passage de Manéthon que l'Égypte fut attaquée par l'est et que les agresseurs étaient des peuples peu connus. Si après la conquête de l'Égypte les rois qui commandaient à ces races étrangères furent appelés rois des pasteurs, il faut bien que ces races mêmes aient été pastorales ou nomades. Venues de l'est, elles finirent par s'en retourner vers l'est, dans le désert de Syrie, du côté de la Palestine. D'après Ma-

(1) Josèphe *c. Apion*, I, 14. Cf. I, 26; Afric. *ap.*, Sync., pag. 61.

néthon, quelques auteurs les prenaient pour des Arabes; il les donne lui-même en d'autres endroits de son ouvrage pour des Phéniciens ou à peu près (1). Aux yeux du savant égyptien, ce sont des voisins des Phéniciens ou tout au moins des peuples de race sémitique. On racontait à Hérodote que le berger Philitis avait fait paître autrefois ses troupeaux aux environs de Memphis. Ce nom, comme celui de Péluse, ville de l'extrême frontière de l'Égypte à l'Orient, vers le désert de Syrie, pourrait être un écho du nom des Philistins (Pelischtim), les plus proches voisins de l'Égypte en Syrie, d'après lesquels les Grecs ont appelé Palestine la côte de Syrie (2). Le nom de la grande forteresse des pasteurs, Auaris ou Abaris, reparaît à son tour dans celui du bourg arabe d'Auara sur le littoral de la mer Rouge.

La presqu'île du Sinaï, l'Arabie du nord, le grand désert de Syrie qui s'étend depuis le Sinaï jusqu'à l'Euphrate, renfermaient, sous les noms d'Amalécites, d'Edomites, de Madianites, de nombreuses tribus endurcies par la vie du désert, aguerries par des hostilités continuelles. Pour toutes ces tribus, l'abondance des biens de la terre en Égypte était une tentation perpétuelle qui allait croissant à mesure que chaque tribu devenait plus nombreuse, dont l'aiguillon était irrésistible quand l'eau diminuait ou tarissait dans les oasis du désert, quand des étés d'une chaleur exceptionnelle brûlaient en herbe leurs pauvres récoltes. La tradition arabe parle d'une domination des Amalika (les Amalécites) sur l'Égypte et appelle Awar le siége de cette do-

(1) Georg. Syncell., pag. 61 ; Euseb. *chron.*, pag. 99 ; *Schol.* Platon., éd. Bekker, II, pag. 424.

(2) Bunsen, *Aegypten*, III, 49.

mination (1). Quand « la famine régnait dans le pays d'Abraham, » la tradition des Hébreux l'envoie en Égypte, où il devint riche en brebis, bœufs, ânes, esclaves des deux sexes; il procrée avec une servante qu'il avait emmenée d'Égypte le premier père des Arabes « qui habitent depuis Sour devant l'Égypte jusqu'à Chavila. » D'après la même tradition, ce premier père des Ismaélites va aussi chercher une femme en Égypte. De leur côté, les monuments égyptiens désignent à plusieurs reprises certaines tribus de l'est par le nom de Schasou, c'est à dire de bergers. Plus tard ce nom se contracte en *Sôs* (2). D'autre part, *hak* signifie en vieil égyptien un chef de famille, de tribu, de province. Le nom d'Hycsos paraît donc s'expliquer par *hak-schasou*, autrement dit chef des bergers (3).

La cruauté sauvage que Manéthon reproche aux tribus du désert à leur entrée en Égypte, la destruction des villes et des temples sont sans doute des faits trop réels pour les premiers temps de l'invasion et de la conquête. Mais ces procédés des pasteurs et de leurs rois envers les Égyptiens durent s'adoucir à la longue et se transformer en une oppression à peu près supportable. Après la restauration de l'empire nous retrouvons la vieille Égypte intacte, peuple et langue, mœurs et usages, civilisation et arts. Que de nombreux monuments de l'ancien empire aient péri, que la civilisation ait été interrompue dans sa marche, qu'elle ait même reculé, soit; mais elle n'a point été anéantie par les pasteurs. Autant que nous en pouvons juger, elle n'a même souffert entre leurs mains aucun dommage sérieux.

(1) Caussin de Perceval, I, pag., 13, 19.
(2) Bunsen, *Aegypten*, V, 120.
(3) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 77.

Ne nous exagérons pas la ténacité, la force d'inertie, la résistance passive des Égyptiens. Avec le système d'oppression et d'extermination dont parle Manéthon, un demi-siècle aurait suffi et au delà pour ruiner ou tout au moins pour transformer l'Égypte.

DURÉE DE LA DOMINATION DES HYCSOS

L'extrait de Manéthon par l'Africain porte à 953 ans la durée totale de la domination des pasteurs sur l'Égypte, à 802 ans la durée de leur domination sur le pays entier. A ce compte de 950 ou de 800 ans le règne de l'étranger aurait forcément abouti à une fusion des envahisseurs et des indigènes : la langue, la religion, les mœurs des Égyptiens auraient subi des altérations. Or entre l'époque qui suit la conquête et celle qui la précède il n'y a pas trace d'un changement, d'une transformation de ce genre. De leur côté, les tribus de la frontière orientale ne paraissent pas s'être ressenties de leur séjour en Égypte ; nous les retrouvons après comme avant à l'état de races nomades, menant la vie la plus grossière (1). Et comment croire qu'une résidence de près de mille ans en Égypte, qu'une si longue domination sur un pays si riche et si avancé n'ait pas déteint sur ces tribus?

CARACTÈRE DE LA DOMINATION DES HYCSOS

Nous sommes donc autorisés par d'excellentes raisons tirées de la nature des choses à préférer, à l'ex-

(1) On trouve une civilisation fort avancée chez les Phéniciens et chez les Philistins, au moins chez les Philistins du temps de David ; mais avant d'envoyer ces deux peuples à la conquête de l'Égypte, il convient de se souvenir que leur civilisation diffère de beaucoup de celle de l'Égypte.

trait de l'Africain, l'indication que Josèphe reproduit d'après Manéthon et qui réduit à 511 ans la domination des pasteurs. Cette période comprendrait tout le temps qui s'écoule entre le premier jour de l'invasion et le jour où les pasteurs abandonnent le dernier point qu'ils occupaient sur le sol de l'Égypte. Ils auraient été rejetés dans le Delta quatre-vingt-dix ans ou un siècle plutôt; et deux cent soixante ans après l'invasion, des rois indigènes auraient déjà reparu dans la haute Égypte (1). Encore pour concevoir une domination étrangère illimitée qui dure deux cent soixante ans et qui laisse au fond l'Égypte intacte, encore faut-il se représenter les choses à peu près comme ceci; deux ou trois cent mille fils du désert avec femmes et enfants se jettent sur l'Égypte en 2091 avant J.-C., pillent ce riche pays et le désarment. L'ancienne caste des guerriers est massacrée, emmenée prisonnière ou rejetée dans la caste des laboureurs. Beaucoup de pasteurs ne songent qu'à s'en retourner chez eux chargés de butin; ceux qui restent plantent leurs tentes dans les provinces d'Égypte, vivent de réquisitions en nature et d'impôts. Les étrangers se substituent ainsi à l'ancienne caste des guerriers. Plus tard, à l'époque de la conquête éthiopienne, les guerriers égyptiens furent dépouillés de leurs champs au témoignage d'Hérodote : les Hycsos auront appliqué ce procédé sur une plus grande échelle. Un des chefs des tribus qui restent en Egypte (il avait peut-être conduit l'expédition et s'était signalé pendant la conquête), se met à leur tête pour maintenir le pays dans l'obéissance et pour faire valoir le droit du vainqueur. Il devient le chef commun des vainqueurs et des vaincus. Bientôt les Égyptiens, repre-

(1) Lepsius, *Königsbuch*, pag. 26 ss. (Voir la note B, à la fin du livre.)

nant leurs habitudes, rendent à ces nouveaux souverains, qui disposent de leur existence, les mêmes honneurs et les mêmes hommages qu'à leurs souverains indigènes. Les nouveaux princes s'empressent d'accepter ces respects et d'entourer leur trône de la pompe et du cérémonial des anciens pharaons. C'était s'élever du même coup fort au dessus de leurs compatriotes et de leurs proches. Mais quelques progrès qu'ils fassent dans cette voie, à cause de l'orgueil des vainqueurs qui méprisent la race conquise, à cause de la tenacité des Égyptiens enfermés et comme scellés chacun dans sa caste et répugnant à la vie pastorale, il n'y a point de fusion entre les vainqueurs et les vaincus. Le gros des pasteurs répandus dans le pays continue même en Égypte à vivre sous la tente avec femmes et enfants.

Dans Manéthon, le premier roi des pasteurs, Salatis, peuple déjà la ville d'Avaris, la fortifie et y met une garnison de 240,000 hommes. Il s'agit de se mettre en mesure contre une attaque qui viendrait d'Assyrie. Par une contradiction flagrante, Manéthon raconte plus loin comment les pasteurs, chassés du reste de l'Égypte, sont enfermés dans un lieu qui a dix mille aroures (l'aroure a à peu près 64 kilomètres carrés) de superficie et qui s'appelle Avaris. Les pasteurs entourent ce lieu d'un mur grand et solide afin de mettre en sûreté leurs biens et leur butin. Puis Manéthon fait sortir et partir d'Abaris autant de pasteurs qu'il y en avait dans la garnison, mise dans cette forteresse par Salatis plus de 900 ans auparavant, au propre compte de Manéthon. L'extrait de l'Africain porte simplement que les pasteurs construisirent dans le nome séthroïtique une ville sur laquelle ils s'appuyèrent pour assujettir l'Égypte.

Évidemment Manéthon déplace et transporte à l'époque des Hycsos l'attitude agressive et menaçante de l'Assyrie, par rapport à la Syrie aux temps de Phoul et de Tiglat Pilésar, par rapport à l'Égypte aux temps de Salmanassar et de Sanhérib. C'est par la même préoccupation qu'il fait bâtir à ses pasteurs après leur exode, Jérusalem contre les Assyriens. La tradition des Israélites ne leur donne point d'ancêtres qui aient commandé en Égypte des siècles durant, et jusqu'aux temps du roi David en Israël, Jérusalem est simplement la forteresse d'une petite tribu, celle des Jébuséens. Contre le renseignement de l'Africain il y a cette objection à faire, que la tactique des peuples nomades n'est point de fonder des forteresses pour leur servir de places d'armes dans le cours d'une conquête. Ce renseignement contredit d'ailleurs une indication qui précède, et d'après laquelle les pasteurs se seraient d'abord emparés de Memphis avant de songer à bâtir Avaris pour avoir un point d'appui. Au contraire, il est dans la nature même des choses que les pasteurs se réfugient dans le Delta, quand les Égyptiens soulevés leur ont arraché le haut pays. Ils cherchent à se maintenir dans les terres basses et les marais de cette province, du côté de l'est, afin de communiquer avec les tribus de leur race et d'avoir une retraite assurée. Laissons donc Manéthon fortifier Avaris à deux reprises, et croyons que les pasteurs ne l'ont fortifié qu'une fois lorsqu'ils avaient déjà reperdu la haute vallée du Nil et que leurs rois avaient été forcés de reporter leur résidence en aval, dans le Delta. Si le nom d'Avaris appartient réellement à quelque langue sémitique, il n'a pu s'appliquer qu'à un lieu longtemps habité par des Sémites, auquel se seront rattachés par la suite les souvenirs les plus marquants de la période

d'une domination sémitique en Égypte. Les indications qui placent Avaris sur la branche bubastique du Nil, dans le district de Séthron, nous obligent à chercher cet Avaris soit sur l'emplacement où s'éleva plus tard Péluse, soit plus à l'est encore, vers le lac Sirbonis.

DÉLIVRANCE DE L'ÉGYPTE. EXODE DES HYCSOS

C'est le haut pays qui avait fondé autrefois l'ancien empire. C'est Thèbes qui avait ensuite réuni, sous un même sceptre, la haute et la basse Égypte. La délivrance vint du même côté. Pour secouer le joug des rois pasteurs, des princes indigènes prirent les armes contre l'étranger sur le haut Nil, vers l'an 1830 avant J.-C. Ils surent se maintenir contre les pasteurs et réussirent à rétablir leur résidence à Thèbes. Par une longue série de rudes combats ils continuèrent à refouler les pasteurs vers l'embouchure du fleuve. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis la première prise d'armes des princes indigènes, quand le roi Raskénen s'assit sur le trône de Thèbes. Un papyrus du musée Britannique dit de ce temps-là : « Il arriva que le pays d'Égypte était aux mains des méchants, et le roi en ce temps-là n'était pas un seigneur de la vie, du salut et de la force. Et le roi Raskénen à qui appartenait la vie, le salut et la force était simplement chef du pays du Sud. Les méchants étaient dans la forteresse du soleil (Héliopolis), et leur maître Apépi (Apophis) était dans Hauar (Avaris?), et le pays entier s'épuisait pour eux en travaux et en tributs et leur livrait tous les biens que produit la basse Égypte. Et le roi Apépis choisit pour seigneur le dieu Soutech (Set ou Typhon) (1) et lui

(1) Lepsius, *Ueber den ersten Götterkreis*, pag. 48 ss.

construisit un temple d'un beau et solide travail, et il n'adorait aucun autre dieu de ceux qui étaient en Égypte (1). » Ce document prouve que les rois pasteurs avaient dès lors reporté leur résidence dans le Delta, mais qu'ils étaient encore maîtres de toute la basse Égypte. En 1680, le successeur de ce Raskénen, le roi Amosis de Thèbes, parvint à refouler les pasteurs plus loin (2). Ce renseignement que nous devons à Manéthon est confirmé par des inscriptions qui attestent qu'Amosis reprit en effet Memphis aux pasteurs. Deux inscriptions dans les carrières des environs de Cahira, nous informent que ces carrières furent ouvertes dès la vingt-deuxième année du règne d'Amosis (il a repris le titre de roi du haut et du bas pays), afin de reconstruire les temples de Memphis et celui d'Amoun à Thèbes (3). Amosis ne se contenta point d'avoir arraché Memphis aux pasteurs. Il poursuivit la guerre. Les inscriptions d'un tombeau de Thèbes nous racontent les exploits d'Aahmès, fils « du chef des matelots » Abouna. Au temps du roi Amosis, il servait avec son père sur le vaisseau *le Veau*. Il n'avait point connu de femme et il portait encore le costume des jeunes hommes à l'attaque d'Hauar. Il avait « coupé une main, » et le roi l'avait loué et lui avait donné pour sa bravoure la chaîne d'or qui se porte au cou. Dans une seconde attaque contre Hauar, il avait encore « coupé une main, » fait des prisonniers et obtenu la chaîne pour la seconde fois. Le roi après avoir défait « les pasteurs d'Asie » s'en alla combattre les

(1) Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenl. gesellschaft*, XI, 200 ss.

(2) Manéthon dans Josèphe *c. Apion*, I, 15. Cf. African., *ap.*, Syncell, pag. 62 ; Theoph. *ad Autol*, III, 19.

(3) Bunsen, *Aegypten*, IV, 123 ; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 85.

montagnards de la Nubie. Le roi leur fit subir une grande défaite; Aahmès eut pour sa part « trois mains » et deux prisonniers que le roi lui donna comme esclaves ; en outre il reçut encore la chaîne (1).

Aménophis Ier et Touthmosis Ier (1655-1621), successeurs du roi Amosis, poursuivirent le cours de ces victoires. Aménophis Ier combattit au nord contre les pasteurs, au sud contre les Nubiens. Les carrières de Kerman, au cœur de la Nubie, offrent des inscriptions en l'honneur de Touthmosis Ier (1642-1621), et d'après l'inscription d'un tombeau à El Cab, ce roi n'a point seulement combattu les Libyens, mais il s'est encore approché du pays de Naharaïna, c'est à dire de la Mésopotamie (2). Pour le second Touthmosis (1621-1599), il resta pendant sa minorité sous la tutelle de sa sœur. Elle s'appelle Mesphra dans la liste de Manéthon qui fait du nom du frère et de celui de la sœur le nom composé de *Mesphragmouthosis*. Comme nous l'avons déjà vu dans le même Manéthon, c'est sous ce règne que les pasteurs sont rejetés dans Avaris. Ils y bâtissent selon lui une forteresse où ils s'enferment. Une inscription nous informe à son tour que Touthmosis II combattit les Schasou (les pasteurs) (3). Enfin le fils de ce prince, à ce que porte l'extrait de Manéthon (mais c'était plutôt un jeune frère), le roi Touthmosis III (1599-1560) (4) achève d'expulser les pasteurs du sol de l'Égypte. Quoiqu'il eût, dit-on, réuni 480,000 hommes devant les

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 80, 87, 90.

(2) Idem, *ibid.*

(3) Idem, *ibid.*, pag. 88, 92.

(4) Comme les inscriptions assignent au minimum une durée de 47 ans au règne du troisième Touthmosis (Brugsch, *ut supra*. pag. 109), si on veut absolument qu'elles concordent avec les nombres indiqués, il faut admettre que Touthmosis III antidatait son règne.

lignes fortifiées d'Avaris, il n'y entra point de force. Par une capitulation qu'il accorda aux pasteurs, il leur permit de se retirer avec tout leur avoir sans être inquiétés. C'est ainsi que ces étrangers s'en allèrent en Syrie, au nombre de 240,000 hommes (1580 av. J.-C.).

PALAIS ET TEMPLES

Après une longue période d'oppression étrangère, après une longue guerre de délivrance, l'Égypte rentra d'un bout à l'autre sous l'autorité de ses souverains indigènes. Ces luttes pénibles et prolongées contre les tribus pastorales avaient fortifié les qualités guerrières des Egyptiens; cette heureuse issue remplit de confiance en elle-même la dynastie nouvelle à qui l'Égypte était redevable de sa restauration. Le pays prit par là un vigoureux essor qui le conduisit rapidement au faîte de la puissance et de la prospérité. Thèbes avait donné le signal de la délivrance. Cette ville où la nouvelle dynastie établit sa résidence à demeure, devient le centre brillant de l'empire régénéré. C'est là que les nouveaux pharaons font éclater leur magnificence par des constructions grandioses, comme les anciens pharaons sur le champ des morts de Memphis et dans la ville de Memphis. Sous les souverains de Thèbes, les arts de la paix et de la guerre atteignent le plus haut degré de perfection dont ils étaient susceptibles, étant donnés le tempérament et le caractère du peuple égyptien.

La guerre contre les Hycsos durait encore quand commencèrent ces grandes constructions des palais et des temples de Thèbes dont les ruines excitent encore aujourd'hui l'étonnement et l'admiration des voyageurs. Près du large fleuve qu'anime le passage des barques,

sur une terrasse artificielle revêtue en briques, qui forme un rectangle d'environ 6 kilomètres de circuit, ces puissants débris entourés de palmiers s'élancent fièrement au dessus de la verdure du fond de la vallée, non loin du village actuel de Carnac. Deux rangées de béliers accroupis qui commencent au bord de la terrasse, conduisent à des propylées gigantesques, auxquels succèdent de longues files de colonnes, de salles et de portiques. L'immensité des ruines trouble le regard qui ne saurait d'abord découvrir aucune ordonnance dans ce pêle-mêle de pans de mur renversés, de colonnes brisées, de colosses mutilés, d'obélisques précipités les uns sur les autres. On est frappé et presque confondu de la variété et de la magnificence des matériaux, grès de couleur, marbre du plus beau choix, granit rouge, granit d'un noir foncé. La première entrée, à partir de l'ouest, conduisait autrefois dans une cour entourée de portiques qui s'appuyaient sur des colonnes, toutes monolithes, toutes hautes de 22^{m},73, mais qui gisent toutes en tronçons sur le sol à l'exception d'une seule. La seconde porte conduit, par une vingtaine de degrés qu'il faut monter, au débris le plus majestueux de l'architecture égyptienne, à une salle prodigieuse, de 104 mètres de longueur sur plus de 52 de largeur. Les puissants blocs carrés qui forment la couverture de cette salle sont supportés par 134 colonnes. Les douze colonnes du milieu qui sont les plus fortes mesurent près de 22^{m},5 de haut et 3^{m},90 de diamètre. Les chapiteaux ont 20^{m},70 de circonférence, en sorte qu'il y aurait place sur chacun d'eux pour cent hommes debout. A cette salle succède un espace vide, puis une cour dont le portique pose sur des pilastres. Viennent les débris d'un temple d'Ammon, puis une autre grande cour, de vastes salles

à colonnes et un nombre considérable de petites salles. Tous ces restes sont couverts de sculptures en bosse ou en creux; l'intérieur des portiques est décoré d'une multitude éblouissante de reliefs ou de peintures murales dont une partie brille encore aujourd'hui des plus vives couleurs.

CONSTRUCTIONS DU PREMIER ET DU TROISIÈME TOUTHMOSIS

C'est le temple du dieu Ammon qui a servi de point de départ et comme de noyau à ce superbe groupe d'édifices. Le second souverain de la dynastie qui réunit sous un même sceptre la haute et la basse Égypte, Sésortosis Ier qui monta sur le trône de l'Égypte en 2300, avait élevé ce temple au plus grand dieu de Thèbes. Devant ce vieux temple, le premier Touthmosis (1642-1621 avant J.-C.) construisit la cour dont les portiques posent sur des pilastres. On y entrait par une haute porte flanquée de deux larges ailes en forme de pyramides tronquées, comme tous les pylônes de l'Égypte. Devant cette entrée monumentale, Touthmosis plaça deux obélisques de granit rouge dont l'un est encore debout. Il a près de 22 mètres de haut et porte l'inscription que voici: « Le fort Horos, l'ami de la vérité, le roi Toutmès, le fort soleil qui est accordé au monde, qu'Ammon approuve, a élevé ce solide édifice à son père Ammon-Ra, gardien du monde, et il a placé deux grands obélisques devant la double porte (1). » Derrière la cour à colonnes bâtie par le premier Touthmosis, à l'entrée qui conduit au vieux temple d'Ammon, la reine Mesphra, régente pendant la minorité du second Touth-

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, pag. 29, 114 ss.

mosis (1621-1599), fit elever deux obélisques, les plus hauts que nous connaissions, hors un seul. L'un des deux, encore debout et intact, s'élance à vingt-neuf mètres; l'autre gît à terre. L'inscription porte que la reine placée sur le trône par Ammon lui-même, et choisie par lui pour être la gardienne de l'Égypte, a résolu en son cœur d'élever deux grands obélisques dont la pointe atteindrait le ciel, en l'honneur du dieu Ammon et en mémoire de son père Touthmosis Ier, afin que le nom de Mesphra subsiste à jamais et éternellement dans le temple d'Ammon. Chaque obélisque est d'un seul bloc de granit rouge. Sa Sainteté la reine a commencé l'ouvrage dans la quinzième année de son règne et l'a terminé dans la seizième, sept mois après le commencement des travaux dans la montagne (1). Les constructions du troisième Touthmosis sont beaucoup plus importantes (1599-1560). Il ajouta une porte devant la cour du second Touthmosis du côté du sud, et il éleva au même endroit, à son prédécesseur, le second Touthmosis, une statue colossale assise. Il entoura d'un mur l'antique sanctuaire de Sésortosis, et il plaça devant l'entrée deux obélisques dont l'un, le plus grand de tous, se dresse aujourd'hui à Rome à côté de Saint-Jean de Latran. Derrière le temple d'Ammon, vers l'orient, il construisit une vaste salle qui reposait sur 56 colonnes (2). Ses travaux ne se bornèrent point à la ville de Thèbes. Des inscriptions recueillies sur l'emplacement de l'ancienne Héliopolis nous apprennent que ce prince embellit aussi le temple de Ra à Héliopolis et qu'il l'entoura d'un mur. Il bâtit des temples au dieu-

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 92, 93. Cf. Rosellini, *Ib.*, III, 1, 132, 146.

(2) Bunsen, *Aegypten*, IV, 145; Brugsch, *ut supra*, pag. 108.

crocodile Sébac à Ombas, au dieu du soleil Mountou à Hermonthis, au dieu-bélier Cneph à Esnéh et dans l'ile d'Éléphantine. Au delà de Syène, en Nubie, il éleva d'autres temples près de Pselchis, de Corté, de Semné et d'Amada (1). Le temple de Semné fut consacré par Touthmosis III au dieu de la haute Égypte, Cneph, et à Sésortosis III qui avait reculé jusqu'à Semné la frontière d'Égypte, « afin de faire revivre le grand roi dans ce monument (2). » Dans le beau temple d'Amada une inscription dit : « Le dieu bon, le seigneur de l'Égypte, le roi Soleil, soutien du monde, Toutmès, le dispensateur de la justice, a élevé de ses mains ce monument à son père Ra, au grand dieu des deux mondes, au seigneur du ciel; à celui qui fait à jamais de Toutmès le dispensateur de la vie, Toutmès a élevé un temple de grès (3). »

CAMPAGNES DE TOUTHMOSIS III

Les exploits de Touthmosis III sont retracés par une longue inscription du mur dont il entoura le sanctuaire d'Ammon à Thèbes. Elle parle de douze expéditions entreprises par lui de la vingt-deuxième à la quarantième année de son règne; elle énumère le butin qui a été fait et les tributs que les vaincus ont payés au roi. Le roi dirige surtout ses armes contre les Routes et les Chéta. Dans ces Routes, les recherches modernes ont fait reconnaître les Syriens, et les Chéta sont, à n'en pas douter, les Chétites ou l'ancienne population de la Syrie méridionale. Ces derniers sont soutenus dans

(1) Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, pag. 113.
(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 66.
(3) Rosellini, *Monumenti storici*, III, I, pag. 177.

leur résistance contre l'Égypte par les Schasou, c'est à dire par les pasteurs et par les princes de Caracamasch (Carchémis, Circésium?). Le nom du pays de Naharaïna (Aram Naharaïm) qui revient à plusieurs reprises, ne permet guère de douter que Touthmosis III n'ait atteint l'Euphrate, et quand l'inscription ajoute que le roi de Sinkara a payé tribut, cela pourrait bien s'appliquer au chef des tribus qui occupaient la chaîne de Singara (aujourd'hui Sindschar) dans la Mésopotamie orientale. L'inscription porte que le roi Touthmosis III, ayant reculé les frontières de son empire, a élevé une colonne en Naharaïna (1). Comme si ce n'était pas assez d'avoir vaincu à Méguiddo et franchi l'Euphrate, les constructions élevées en Nubie qui s'étendent jusqu'à Semné et Coumné, prouvent que Touthmosis III tenait ce pays sous son obéissance, et une inscription recueillie à Ellesiéh en Nubie nous informe que « Nahi, gouverneur de Nubie, a envoyé à son roi Touthmosis III les tributs du Sud en or, en bois d'ébène et en ivoire. » Enfin les hiéroglyphes de l'obélisque qui est aujourd'hui à Constantinople, disent « que le roi Touthmosis III, le seigneur de la victoire, a châtié la terre entière, et qu'il a étendu les frontières de l'Égypte depuis le mont Apta jusqu'aux extrémités habitées de la Mésopotamie (2). »

AMÉNOPHIS III. LES SPHINX

L'Égypte renaissante, en goût de guerre et de conquêtes, après l'heureuse issue des luttes qui l'avaient

(1) Birch, *The statistical tablet of Karnac; transactions of the R. S.* Ser. II, 2, pag. 317 ss. Nous ne décidons point pour le moment si on a eu raison de lire et d'expliquer *Beber*, Babylone, et *Nenii*, Ninive. (Voir plus loin.)

(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 107, 109.

affranchie, après les brillants succès des armes du troisième Touthmosis, ne s'arrêta dans cette voie ni sous le règne assez court du second Aménophis (1560-1551), ni sous le règne plus long du quatrième Touthmosis (1551-1520 avant J.-C.). Des inscriptions d'Amada en Nubie louent le second Aménophis d'avoir vaincu et tué sept rois (1), et des inscriptions de l'île de Conosso près de Philé attestent que le quatrième Touthmosis fit la conquête de Cousch (l'Éthiopie) et rendit les « neuf peuples (2) » tributaires. Sous Aménophis III (1520-1484), l'Égypte prit un nouvel essor. Il étendit sa domination vers le Sud, au delà de Semné, jusqu'à Dongola. Des inscriptions de Philé mentionnent les victoires qu'il remporta dans la cinquième année de son règne sur les Éthiopiens. Une colonne trouvée à Semné raconte que le roi remonta le Nil (par eau) de Béki à Tarj, qu'il ramena du pays d'Abha 740 nègres vivants et qu'il en rapporta 312 mains (3). Enfin une inscription loue Aménophis d'avoir étendu les frontières de l'empire jusqu'à Carou au sud, jusqu'à Naharaïna au nord (4). Les constructions allaient aussi grand train que les armes. A une lieue au sud des grands temples de Carnac, tout contre la rive droite du Nil, Aménophis III commença de construire un nouveau temple (c'est ce que nous appelons le palais de Louxor), et il le relia par une double rangée de sphinx aux édifices de Carnac. Son prédécesseur, le quatrième Touthmosis, avait déjà fait tailler dans le roc vif le sphinx colossal qui est au pied des pyramides de Gizéh et qui porte une tête d'homme sur un

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 111.
(2) Idem, *ibid.*, pag. 114.
(3) Idem, *ibid.*, pag. 115.
(4) Rosellini, *Monumenti storici*, III, I, pag. 263.



corps de lion. Du moins cette statue qui mesure 61m,7 de longueur, porte-t-elle entre ses pattes de devant, qui sont allongées, une colonne sur laquelle est représenté le roi Touthmosis IV qui adore l'image du sphinx placée devant lui. Le sphinx dit : « Moi, ton père Hor-Machou, je te donne le royaume, je te donne le monde dans sa longueur et dans sa largeur, je te présente les tributs de tous les peuples et t'accorde une longue vie de beaucoup d'années (1). » Le nom d'Hor-Machou (Armachis chez les Grecs) par lequel le sphinx se désigne ici lui-même, nous renvoie à Horos, au dieu du soleil, au dieu victorieux qui est généralement chez les Égyptiens le père, le protecteur, le modèle des rois. Les sphinx d'Aménophis ont un corps de lion surmonté tantôt d'une tête de bélier, tantôt d'une tête humaine ; les troncs mesurent de 3m,89 à 5m,84 de longueur. A en juger par les intervalles qui séparent ceux qui subsistent encore, il n'y en avait guère moins de 600; leurs débris couvrent les environs. Chacune de ces statues portait les cartouches des noms d'Aménophis, et on reconnaît dans ce qui en reste une grande perfection d'exécution, surtout dans la manière de traiter et de tendre les muscles. Dans la plupart des inscriptions, les sphinx sont désignés par le mot Neb, qui veut dire seigneur; la tête est souvent surmontée d'un disque solaire. Aussi n'est-il pas douteux que ces monstres ne soient des statues ou plutôt des emblèmes du dieu du soleil. Les monuments prouvent d'ailleurs que depuis la restauration de l'empire par Amosis et par les Touthmosis, le dieu du soleil prit le pas sur les autres. C'est de ce temps que date la fusion du dieu du soleil de la basse Égypte ou de Ra avec le

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag, 112.

dieu protecteur de Thèbes ou Ammon sous la forme d'Ammon-Ra. Comparé à l'ancien, le nouvel empire offre encore d'autres différences dans la religion, esprit et culte. Les successeurs d'Amosis ne bâtissent plus de pyramides sous lesquelles ils veuillent reposer. Ils ne se contentent point de rendre à leurs prédécesseurs des honneurs divins; ils se rangent eux-mêmes sans façon au nombre des dieux.

LES PALAIS DE LOUXOR ET DE MÉDINET HABOU

Les sphinx d'Aménophis III conduisaient à des pylônes et à des propylées gigantesques. Il ne reste pas grand'chose de l'intérieur de cette construction. Cependant près de deux cents colonnes et deux obélisques s'élancent du milieu des ruines. Les inscriptions nous apprennent qu'Aménophis dédia cette construction à son père Amoun-Ra, et des restes de sculptures murales nous font assister à la naissance et au sacre d'Aménophis. Le dieu Thoth annonce sa naissance à sa mère Moutémoua; le dieu bélier Cneph et la déesse Hathor conduisent la reine dans la chambre de la grossesse : une seconde déesse assiste et soutient la mère qui accouche. Plus loin, quatre esprits célestes, d'un côté les deux esprits du sud, de l'autre les deux esprits du nord portent Aménophis qui a passé de l'enfance à la jeunesse sur un trône où il s'assied devant la face d'Ammon-Ra qui le sacre roi. Les dieux promettent au nouveau roi des dons, des honneurs. Ils prennent l'engagement de ranger sous ses lois les Libyens, le peuple des neuf arcs, le genre humain tout entier (1). Qu'Amé-

(1) Champollion, *Lettres*, pag. 210; Rosellini, *Monumenti storici*, III, I, pag. 219, 223, 236, 248.

nophis III ait étendu sa domination plus loin que ses devanciers, au moins vers le Sud, cela résulte, en effet, des inscriptions déjà citées et cela est attesté en outre par les ruines d'un temple qu'il érigea sur un point fort reculé du haut du Nil, bien au delà de Semné, près de Soleb, « à sa vivante image sur la terre, » c'est à dire à sa propre divinité. Il y est représenté comme vainqueur de trois peuples (1).

LES COLOSSES D'AMÉNOPHIS III

La plus grandiose de ses œuvres s'élevait en face des sanctuaires de Louxor et de Carnac, sur la rive occidentale du Nil, au nord du village actuel de Médinet Habou. C'était à la fois un palais et un temple que les inscriptions appellent la « maison d'Aménophis, » et deux colonnes attestent qu'elle était dédiée aux dieux Amoun-Ra et Osiris-Socaris. De là vient que les Grecs et les Romains ont cru y voir un Sérapéion, Sarapis étant à leurs yeux l'Osiris du monde inférieur. Il ne reste de ce palais qu'un vaste monceau de décombres et quelques colonnes d'un portique; mais les deux statues qu'Aménophis avait placées à l'entrée, ont bravé les siècles. Ce sont deux statues assises qui ont l'une et l'autre 15^{m}, 59 de haut. Elles sont taillées chacune dans un seul bloc de grès. Les trônes hauts de 3^{m}, 89, les socles qui en ont autant, sont aussi d'un seul bloc. Les inscriptions nous apprennent qu'elles représentent toutes les deux Aménophis en personne. Le roi est figuré au repos, les mains sur ses genoux; les deux jambes de devant du trône sont des statues de

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, I, 214; Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, pag. 216.

la mère et de la femme d'Aménophis qui montent jusqu'au genou du roi. Ces deux colosses s'élèvent encore aujourd'hui au dessus de la plaine à côté d'un bois de palmiers, devant les ruines du palais, comme un écueil escarpé au dessus de la mer (1).

(1) Rosellini, III, I, 216. Les Grecs appellent statue de Memnon celui des deux colosses qui est le plus au nord. Ils attribuent encore à ce Memnon les ruines du palais de Médinet-Habou, le palais ou labyrinthe d'Aménemha et plusieurs autres anciennes constructions sur la rive occidentale du Nil. Diodore, I, 47 ; Strabon, pag. 813, 816. Cela s'applique exclusivement aux temples et aux palais de la rive gauche. Memnon aurait aussi fondé le palais de Suze. Hérodote, V, 53, VII, 151 ; Strabon, pag. 728 ; Diodore, II, 22 ; Pausan, X, 31. Ce nom de Memnon, attaché à des monuments de l'Egypte, provient-il d'une corruption du nom d'Aménophis, ou du surnom de Miamen de Ramsès le grand, ou, comme le croit Lepsius (Voir *Briefe aus Aegypten*, pag. 284), de la dénomination de *Mennou* que les hiéroglyphes donnent aux grands édifices? Nous n'en savons rien. Le nom et la légende de l'Ethiopien Memnon, fils de l'Aurore, c'est à dire de l'Orient, qui vient au secours des Troyens et trouve devant Ilion une mort prématurée, apparaissent déjà dans l'Odyssée (XI, 522, IV, 187), dans les Hymnes d'Homère (*in Ven.* 219-239), dans la Théogonie (vers 984). C'est le sujet d'un long poème composé vers 750 par Aretinos de Milet. Dans Homère, les Ethiopiens habitent l'extrême orient, le lieu même ou le soleil se lève, au delà des Amazones établies sur le Thermodon. La légende des Éthiopiens paraît avoir pour point de départ une vague réminiscence des campagnes des pharaons en Asie qui commencent avec les Touthmosis et avec Aménophis. Elle se complique d'un souvenir tout aussi vague des exploits des Assyriens en Asie Mineure (1240-1200). Le superbe palais des Achéménides sur le bas Tigre, à Suze, aurait servi de résidence au fils de l'Aurore. Quand on apprit que les Éthiopiens était un peuple de la haute vallee du Nil et que le nom de Memnon appartenait à l'histoire d'Égypte, on fit voyager Memnon de l'Égypte jusqu'à Troie en passant par Suze. Voici pourquoi le nom de Memnon s'attacha par exclusion au colosse nord d'Aménophis. En 27 avant J.-C. un tremblement de terre rompit cette statue nord et en jeta le haut par terre. A la suite de cette rupture le piédestal et le tronc firent plusieurs fois entendre au lever du soleil un son aigu ; Tacite, *Annal.*, II, 61. Pour les Grecs toujours poétiques, c'était le fils de l'Au-

AMÉNOPHIS IV. HOROS

La puissance de l'Égypte portée si haut par Touthmosis III et Aménophis III semble avoir baissé sous les successeurs immédiats du troisième Aménophis. Le quatrième Aménophis néglige les conquêtes pour se jeter dans les innovations religieuses. Il voua au dieu du soleil Ra et spécialement au disque du soleil, au dieu Aten, un culte si exclusif, qu'il échangea son nom contre celui de *Choun Aten*, autrement dit : « Eclat du disque solaire, » et qu'il fit gratter sur les monuments de ses prédécesseurs les noms des autres dieux, surtout

rore qui saluait la déesse sa mère, tandis que l'Aurore, toujours affligée de la mort prématurée de son fils, baignait chaque matin la statue de ses larmes, c'est à dire de rosée. Des inscriptions grecques gravées sur le piédestal qui commencent au temps de Néron, citent les noms des témoins auriculaires qui ont entendu le son. Pausanias écrit, à la fin du deuxième siècle après J.-C. : « C'est à Thèbes en Egypte qu'est la statue qui chante. Elle représente un personnage assis que la plupart appellent Memnon et qu'ils font aller d'Éthiopie en Égypte et jusqu'à Suze. Mais les habitants de Thèbes nient que ce soit Memnon et soutiennent que c'est la statue d'un roi indigène appelé Phaménoph. » Ph-Aménoph est le même nom qu'Aménophis, précédé de l'article égyptien. Chez les modernes la statue chantante a longtemps passé pour une fable, jusqu'aux savants de l'expédition française. A l'aube quand la chaleur brûlante du soleil succède brusquement au froid de la nuit selon la loi du climat de l'Afrique, il arriva à ces savants de percevoir dans les grandes constructions égyptiennes un son léger, aigu ou chantant, qui doit avoir sa raison d'être dans ces conditions physiques. Il n'est pas impossible que le phénomène se soit produit avec plus de force dans la statue mutilée d'Aménophis. Au temps de Septime Sévère la statue fut restaurée et tout le haut refait avec quatre pièces rapportées qu'on voit encore aujourd'hui. Cette nouvelle surcharge parait avoir arrêté les vibrations du piédestal et on n'entend plus aujourd'hui aucun son. Voir Letronne, *La Statue vocale de Memnon*.

celui d'Ammon. Il entreprit de fonder dans le voisinage de la localité atuelle d'Amarna, dans la moyenne Égypte, une nouvelle capitale qui témoigne encore, par l'étendue de ses ruines et de ses tombeaux de l'énergie avec laquelle fut conduite cette tentative. On rencontre à Soleb dans le Dongola d'autres restes des constructions de ce roi et les inscriptions d'Amarna racontent comment les Éthiopiens, comment les peuples placés à l'est et à l'ouest de l'Égypte lui apportaient des tributs. Le successeur d'Aménophis IV fut un des officiers de sa cour, du nom d'Aï. A cet Aï succéda Amencouankh qui est représenté sur son tombeau près de Thèbes, occupé à recevoir les tributs des Libyens et des Nègres. Les Libyens lui amènent des chevaux et des lions, lui apportent des peaux de panthère et des vases. Les Nègres descendent le Nil en ramant sur les barques chargées de leurs tributs. Ils débarquent et leur reine se met à leur tête sur un superbe char traîné par des bœufs (1). Ces trois princes ne paraissent pas avoir régné longtemps. Les monuments parlent de la sixième année du premier, de la quatrième du second. En tout cas aucun des trois n'était aux yeux des Égyptiens un souverain légitime, Aménophis à cause de ses innovations religieuses, ses deux successeurs à cause de leur origine. Le roi Horos en montant sur le trône rasa leurs édifices et en utilisa les pierres pour ses propres constructions. Il semble aussi qu'il ait antidaté son règne (1484-1447) en le faisant commencer à la mort d'Aménophis III. Il éleva la quatrième entrée du palais de Carnac et c'est à lui qu'étaient dues les deux rangées de sphinx qui conduisaient du bord de la terrasse à la première entrée du temple de Carnac du côté de

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 123.

l'ouest. Il y en avait cinquante dans chaque rangée, à cinquante pas de distance l'un de l'autre. Des sculptures à Silsilis représentent le roi Horos sous les traits du jeune dieu Horos qu'allaite la déesse sa mère. Elles glorifient ses victoires sur le Sud. L'inscription qui les accompagne place dans la bouche des Nègres faits prisonniers par Horos l'exclamation suivante : « Abaisse tes regards vers nous, ô roi d'Égypte, soleil de neuf peuples! Ton nom est grand dans le pays de Cousch et ta réputation militaire en divers lieux. Ta valeur, ô maître plein de bonté, a terrassé les peuples; le Pharaon est mon soleil. »

SÉSOSTRIS

Le roi Horos avait déjà fait disparaître les causes qui arrêtèrent un moment l'essor de la puissance égyptienne après la mort du troisième Aménophis. Sous les successeurs d'Horos, Ramsès Ier, Séthos Ier, Ramsès II, l'Égypte monta au faîte de sa grandeur et de sa splendeur. En combinant les exploits de Séthos et du second Ramsès avec les succès militaires des Sésortosis, des Touthmosis et du troisième Ramsès, les Grecs se complurent à créer une figure de roi colossale et héroïque qu'ils appellent Sésosis ou Sésostris.

A entendre Hérodote, le roi Sésostris, partant du golfe Arabique sur ses vaisseaux de guerre, soumit les peuples du littoral de la mer Rouge et ne fut arrêté que par des eaux impraticables à cause de leur peu de profondeur. Au retour de cette expédition maritime Sésostris, au témoignage des prêtres, aurait rassemblé une grande armée, parcouru le continent et dompté tous les peuples qu'il rencontra sur son chemin. Dans les pays soumis par ses armes le roi érige des colonnes

dont les inscriptions portent son nom et attestent que par sa force il a triomphé de chacun de ces pays. Quand il n'a rencontré qu'une faible résistance, il fait en outre graver sur ses colonnes les parties sexuelles d'une femme. « Enfin il passa d'Asie en Europe et soumit les Scythes et les Thraces. L'armée égyptienne ne dépassa point à ce qu'il me semble le pays des Thraces, car s'il y a encore en ce pays des colonnes élevées par Sésostris, il n'y en a pas plus loin. De ces colonnes la plupart n'existent plus; j'en ai pourtant vu quelques-unes dans la Palestine syrienne avec les inscriptions et les parties sexuelles d'une femme. L'Ionie possède aussi deux statues de cet homme taillées dans le rocher, l'une sur la route d'Éphèse à Phocée, l'autre sur la route de Sardes à Smyrne. Chacune de ces statues représente un homme haut de cinq palmes, tenant une lance de la main droite, un arc de la main gauche, dont le costume est à la fois égyptien et éthiopien. D'une épaule à l'autre courent dans toute la largeur de la poitrine des caractères sacrés égyptiens qui disent : « J'ai conquis ce pays par la force de mon bras. » Sésostris ne dit ici ni qui il est ni d'où il vient, mais il le dit sur les autres colonnes (1). A son retour, il ramena une foule de prisonniers faits sur les peuples qu'il avait domptés et son frère, à qui il avait confié l'Égypte en son absence, vint le recevoir à Péluse. Autour de la maison où était Sésostris avec sa femme et ses fils au nombre de six, ce frère fit amonceler du bois auquel il mit le feu. La femme de Sésostris lui conseilla de jeter deux de ses fils dans le brasier et de se sauver en passant sur leurs corps comme sur un pont. Cela se fit. Ces deux fils furent brûlés, mais les autres s'échappèrent

(1) Hérodote, II, 102-106.

avec le père. Après avoir tiré vengeance de son frère, Sésostris employa ses nombreux prisonniers à transporter d'énormes blocs de pierre dans le temple de Ptah et à creuser tous les canaux qui sillonnent à présent l'Égypte et qui ont rendu moins accessible ce pays, ouvert jusque-là aux chevaux et aux chars. L'intention du roi en creusant ces canaux était de préserver du manque d'eau, dans l'intervalle d'une inondation à l'autre, les villes qui n'étaient point situées sur le fleuve. Ensuite Sésostris divisa tous les champs de l'Égypte en rectangles égaux et donna à chacun une même mesure de champ; et si l'inondation venait écorner un de ces lots, le roi remettait au propriétaire une part proportionnelle de l'impôt. Enfin Sésostris est le seul roi d'Égypte qui ait aussi régné sur l'Éthiopie. Il a laissé comme souvenir de son règne six grandes statues de pierre devant le temple de Ptah à Memphis, savoir la sienne, celle de sa femme et celles de ses quatre fils, hautes les deux premières de trente coudées, les quatre autres de vingt. Longtemps après, quand le roi Darius voulut placer la sienne par devant, le prêtre de Ptah s'y opposa en donnant pour raison que Darius n'avait point accompli d'aussi grandes choses que Sésostris. Sésostris avait subjugué les Scythes, et ceux-ci avaient tenu tête à Darius. On ajoute que Darius se rendit à cette remontrance (1).

Diodore affirme que Sésosis a surpassé les plus grandes et les plus brillantes actions de ses prédécesseurs. « Mais, dit-il, les auteurs grecs ne sont point d'accord sur ce roi; les prêtres mêmes de l'Égypte et les chantres de ses exploits se contredisent. Je vais donc essayer de démêler les traits les plus vraisemblables de

(1) Hérodote, II, 102-110.

son histoire, ceux que confirment les monuments qui existent encore en Égypte. A la naissance de Sésosis, son père réunit tous les garçons qui étaient nés le même jour et les fit élever avec lui pour en faire autant de partisans fidèles, de vaillants hommes et de guerriers exercés. Dès que son fils eut passé de l'enfance à la jeunesse, il l'envoya contre les Arabes avec ses compagnons, et Sésosis soumit tout le pays des Arabes, que personne n'avait soumis avant lui. Son père l'envoya ensuite contre les peuples de l'Ouest, et Sésosis mit sous le joug la plus grande partie de la Libye. A la mort de son père, Sésosis, se confiant dans les succès qu'il avait déjà remportés, résolut de conquérir le monde entier. Après avoir gagné l'affection des Égyptiens par sa douceur, par des grâces et des amnisties, il rassembla une grande armée composée des hommes les plus vigoureux, au nombre de 600,000 fantassins (1), de 24,000 cavaliers (2) et de 27,000 chars de guerre. Il plaça les corps de cette armée sous les ordres de ceux qui avaient été élevés avec lui et qui reçurent en don, de sa main, les champs les plus fertiles de l'Égypte. Sésosis fit d'abord sentir la force de ses armes aux Éthiopiens qui habitaient au sud et leur imposa un tribut d'or, d'ébène et d'ivoire. C'est le premier souverain de l'Égypte qui ait construit des vaisseaux de guerre. Il envoya dans la mer Rouge une flotte de quatre cents vaisseaux et soumit à sa domination toutes les îles et toutes les côtes jusqu'à l'Inde. Partant lui-même avec son armée de terre, il conquit l'Asie entière. Il franchit le Gange et traversa l'Inde jusqu'à l'Océan.

(1) Diodore (I, 31) évalue à sept millions d'âmes la population de l'Égypte au temps des Ptolémées.

(2) Aucun monument ne nous montre des cavaliers égyptiens.

Puis il subjugua les peuples des Scythes jusqu'au Tanaïs qui sépare l'Europe de l'Asie. Il rangea de même le reste de l'Asie sous ses lois et repassa en Europe. En Thrace, il manqua perdre son armée faute de vivres et à cause de la rigueur du climat. C'est pourquoi il arrêta là le cours de ses conquêtes, après avoir élevé, sur un grand nombre de points, dans les pays qu'il avait soumis, des colonnes commémoratives qui portaient cette inscription gravée en caractères sacrés égyptiens : « Le roi des rois, le souverain des souverains, Sésosis, a vaincu ce pays par ses armes. » Il érigea aussi en quelques endroits sa propre statue avec un arc et une lance, haute de quatre coudées et de quatre palmes, car telle était sa taille. Après avoir terminé ces campagnes en neuf ans, Sésosis revint à Péluse avec ses prisonniers et un butin immense. Son frère complota sa perte. Après avoir invité Sésosis et les siens à un festin, quand tout le monde se reposait après avoir fait honneur au vin, il amoncela des roseaux autour de la tente du roi et y mit le feu. La flamme éclata tout à coup. Les esclaves appesantis par le vin étaient de peu de secours. Sésosis leva les mains, supplia les dieux de le sauver avec sa femme et ses enfants, et s'échappa heureusement avec eux à travers les flammes. Par reconnaissance, il fit placer à Memphis, dans le temple de Ptah (le dieu du feu), sa statue et celle de sa femme, chacune d'un seul bloc, haute de trente coudées, et celles de ses quatre fils, hautes de vingt coudées. Les princes des peuples conquis étaient tenus de venir tous les ans en Égypte avec leurs tributs. Sésosis les recevait avec distinction et les honorait; mais quand il se rendait dans un temple ou dans une ville, il faisait dételer les chevaux de son char et il attachait ces princes ou ces chefs quatre par quatre au

joug, afin de montrer qu'il était le plus puissant et que personne ne pouvait se comparer à lui.

« Aussitôt ses guerres terminées Sésosis s'occupa d'orner l'Égypte de grands ouvrages. Il éleva dans tous les endroits de l'Égypte un temple à la divinité locale favorite. Aucun Égyptien ne fut employé à ces travaux qui furent tous exécutés par les prisonniers. En outre, Sésosis fit construire beaucoup de grandes digues dans le voisinage des villes dont l'assiette était trop basse et il transporta toutes ces villes sur ses digues afin de les mettre à l'abri des inondations du Nil. En aval de Memphis, il sillonna le pays entier d'une multitude de canaux, soit pour faciliter le commerce, soit pour opposer plus d'obstacles à une invasion ennemie. L'Egypte, jusque-là ouverte aux chevaux et aux chars, devint à peu près impraticable à cause de cette multitude de canaux. Contre les incursions des Syriens et des Arabes, le roi bâtit, de Péluse à Héliopolis, un mur de 1,500 stades de longueur. Il fit don au dieu le plus vénéré dans la ville de Thèbes d'un vaisseau de bois de cèdre, long de 280 coudées, plaqué d'argent à l'intérieur, d'or à l'extérieur, et lui éleva deux obélisques de pierre dure hauts de 120 coudées, sur lesquels il grava l'étendue de son empire, le nombre des peuples vaincus et le montant de ses revenus. Après un règne de trente-trois ans, s'apercevant que ses yeux lui refusaient leur service, il mit volontairement fin à sa vie. A bien des générations de là, quand le roi de Perse Darius voulut placer à Memphis sa statue en pied devant celle de Sésosis, le grand-prêtre s'y opposa en plein collége de prêtres, alléguant que Darius n'avait point encore surpassé les exploits de Sésosis. Le roi Darius tint compte de cette courageuse franchise et dit que pourvu qu'il vécût le même temps, il

tâcherait de ne rester en aucun point au dessous de Sésosis (1). »

« Sésostris, dit Strabon, paraît avoir conquis d'abord le pays des Éthiopiens et des Troglodytes. A la fin de cette expédition il arriva au pays de la cannelle. On montre encore des colonnes et des inscriptions qui attestent son passage. D'Éthiopie il se transporta en Arabie, et on dit qu'il y a près du détroit qui sépare l'Éthiopie de l'Arabie, au promontoire de Déiré, une colonne qui mentionne sa traversée. Partant de l'Arabie, il parcourut l'Asie entière et pénétra jusqu'en Europe. On montre en beaucoup d'endroits des murailles de Sésostris et des temples bâtis dans le style égyptien comme le temple d'Isis près des deux montagnes qui s'appellent les Taureaux (sur la côte africaine de la mer Rouge (2). »

RAMSÈS Ier

Manéthon cité par Josèphe rapporte que Séthosis, qui s'appelait aussi Ramessès, possédait de grandes forces en chevaux et en vaisseaux. Il établit son frère Armaïs régent d'Égypte et l'investit de la plénitude de la puissance royale, hors le droit de porter la couronne et d'user de la reine et des concubines du roi. Ces dispositions prises, il se mit en campagne contre Chypre et la Phénicie, puis contre les Assyriens et les Mèdes, et il les soumit tous, les uns par ses armes, les autres par la peur de sa vaste puissance. Enflé par le succès, il poussa en avant avec plus de hardiesse encore, afin de subjuguer les villes et les pays de

(1) Diodore, I, 53-58.
(2) Strabon, pag. 769, 770, 790, 686, 31, 804.

l'Orient. Comme son absence se prolongeait, son frère Armaïs brava toutes ses défenses. Il fit violence à la reine, usa des concubines du roi, et, cédant à la voix de ses flatteurs, s'avisa de porter aussi la couronne. Mais celui qui était à la tête des sanctuaires de l'Égypte écrivit au roi et lui révéla tout au long comment son frère s'élevait contre lui. Séthosis revint aussitôt à Péluse et ressaisit l'autorité qui lui appartenait (1).

Dans son voyage en Égypte, Germanicus, fils de Drusus, visita les grandes ruines de l'ancienne Thèbes. « Les murs, ajoute Tacite, portaient encore les caractères égyptiens qui parlaient de l'ancienne splendeur du pays. Un des plus vieux prêtres ayant reçu l'ordre de traduire à Germanicus ces légendes indigènes, lui apprit qu'il y avait eu autrefois en Égypte 700,000 hommes en âge de porter les armes; avec cette armée, Ramsès avait soumis la Libye et l'Éthiopie, les Mèdes, les Perses, les Bactriens et les Scythes, plus les pays habités par les Syriens, les Arméniens et les Cappadociens, depuis la mer de Bithynie jusqu'à la mer de Lycie. Le prêtre lut aussi quels tributs étaient imposés au peuple ; quel poids d'or et d'argent, combien d'armes et de chevaux, quels dons en ivoire et en encens pour les temples, quelles quantités de blé et d'ustensiles chaque peuple avait à livrer; et cela n'allait pas au dessous de ce que leur impose aujourd'hui la puissance des Parthes ou l'autorité des Romains (2). »

(1) Josèphe, *c. Apion*, I, 15.
(2) Tacite, *Annal.*, II, 60.

SÉTHOS Ier

D'après les monuments, le roi Ramsès Ier, après un règne de quatre années seulement (1), laisse le trône à son fils Séthos (1443-1392). Les monuments élevés par ce fils nous permettent de suivre les actes de son règne et de contrôler la tradition relative aux actions de Sésostris. En face de Thèbes, sur la rive gauche du Nil, Séthos bâtit en l'honneur de son père Ramsès un temple à Ammon, dont les ruines avoisinent le village actuel de Gournah (2). C'est lui qui ajouta aux édifices de Carnac cette prodigieuse salle à colonnes, après la première cour à colonnes. L'architecture égyptienne étale toute sa grandeur dans cette salle, dans les constructions de Séthos et de son fils, le deuxième Ramsès. Les ornements sont beaucoup plus riches qu'au temps de l'ancien empire, les sculptures plus variées et plus expressives, mais moins correctes qu'autrefois. Séthos éleva un sanctuaire à Osiris à Abydos; à Béni Hassan il fit tailler un temple dans le rocher à la déesse Pacht. Au delà des constructions d'Aménophis près de Soleb, au pied de la montagne de Sésé dans le Dongola, gisent les débris d'un temple fondé, au témoignage des inscriptions, par le roi Séthos. A Silsilis, une colonne raconte que le roi Séthos défit les Syriens (Chalou) et mit en fuite les Éthiopiens; à Sésébi, en Nubie, des inscriptions célèbrent les victoires que le roi Séthos remporta sur le Nord et sur le Sud. Séthos lui-même a fait repré-

(1) Josèphe (*c. Apion*) donne quatre ans et un mois pour Armais; les monuments n'indiquent qu'une deuxième année; Brugsch, *Hist. d'Égypte*, 127.

(2) Lepsius, *Briefe*, pag. 256.

senter ses exploits sur le côté extérieur du mur qui enclôt la grande salle à colonnes de Carnac. Ce sont des tableaux fouillés en creux et peints dont les contours sont durs, mais nets et très caractéristiques. L'étendue des scènes, la multitude et la grandeur parfois gigantesque des figures, la vivacité et la richesse de l'action ne manquent point de produire encore leur effet sur le spectateur (1). Le premier tableau glorifie le triomphe de Séthos sur les Routes, peuple qui habitait le nord de la Syrie. Le second montre le Pharaon sur son char de guerre accablant de traits les ennemis qui prennent déjà la fuite. L'inscription porte « que dans la première année de son règne le roi Séthos attaqua ses ennemis, les Schasou, qui habitaient jusqu'au pays de Canana. Sa Sainteté les surprit et tomba sur eux comme un lion courageux; elle leur fit subir une grande défaite dans leur vallée. » Au dessus d'un fort qui domine un rocher et vers lequel fuit l'ennemi en déroute, on lit: « Forteresse du pays de Canana. » Ce sont donc les tribus pastorales qui habitaient entre l'Égypte et Canaan qui succombèrent sous les coups de Séthos, c'est à dire quelques tribus de ces Schasou qui avaient autrefois commandé à l'Égypte. Les tableaux suivants représentent des combats contre les « neuf peuples » et contre d'autres races ou tribus, ce qui donne lieu à cette observation que le roi « a élevé un double mur contre les pays des impurs. » Viennent de nouveaux combats contre les Schasou, puis les tributs que les chefs de leurs alliés apportent et offrent à Séthos. Un quatrième tableau célèbre le triomphe de Séthos sur les Chéta; aux termes des inscriptions, le roi a ravagé à deux reprises leur pays par le feu. Ces Chéta sont les

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, 1, 320.

Chétites ou Chittins qui occupaient le sud de la Palestine. Suit enfin l'heureux retour du roi et plus loin son entrée dans Thèbes. Il revient avec une foule de prisonniers et un riche butin; les Égyptiens vont au devant de lui, et les inscriptions ont soin de marquer que les prophètes, les grands et les gouverneurs de la basse et de la haute Égypte sont accourus pour rendre hommage au dieu clément (c'est à dire au roi), à propos de son retour. « Ta hache d'armes, lui disent-ils, s'est fait voir dans leurs pays , et leurs têtes sont tombées sous ton sabre. » Le roi descend de son char et conduit les prisonniers au temple d'Ammon-Ra. Le dieu adresse la parole au roi et lui dit: « Te voilà revenu en paix, dieu clément. Je t'accorde la victoire sur tous les peuples, afin que les chefs des neuf peuples s'approchent de toi comme un seul homme, portant leurs tributs sur le dos. » Les prisonniers, à leur tour, disent au roi: « Nous ne connaissions point l'Égypte; nos ancêtres n'avaient point mis le pied sur le sol de l'Égypte: accorde-nous le bienfait de tes dons. » Ces scènes se terminent par deux grands tableaux sur lesquels le roi beaucoup plus haut que nature tient chaque fois neuf prisonniers, et par des listes des peuples vaincus. Les listes commencent par la race de Cousch (Éthiopie). Suivent les « neuf peuples, » les Schasou, les Chéta et les Naharina (ou habitants de la Mésopotamie) et enfin les Pount qui paraissent être les tribus les plus méridionales de l'Arabie. Après tous ces noms on lit cette observation: « Tel est le catalogue des peuples du Midi et du Nord que Sa Sainteté a soumis; il n'est pas possible d'indiquer le nombre des prisonniers qui ont été conduits au temple d'Ammon-Ra (1). »

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, 1, 315 ss.; Bunsen, *Aegypten*,

Par ces tableaux et ce catalogue nous arrivons à savoir que Séthos entreprit une suite de campagnes heureuses. Il débute par les combats livrés aux races pastorales qui erraient vers la frontière orientale de l'Égypte; il pénètre fort avant dans la Nubie et le Dongola, comme l'attestent les ruines de la montagne de Sésé; il parcourt le sud et le nord de Canaan, une partie de l'Arabie, et finit par atteindre l'Euphrate.

RAMSÈS II

Ramsès II (Miamoun) était encore jeune lorsqu'il remplaça sur le trône (1392-1326) (1) son père Séthos. Il dirigea ses expéditions vers le Sud et l'Est, et d'un côté comme de l'autre elles sont signalées par des monuments. Près du sommet escarpé de la montagne de Barcal, dans le Dongola, à plus de 750 kilomètres au dessus de Syène, gisent les restes d'un temple que le roi Ramsès éleva en ce lieu à Ammon. C'est le plus extrême monument des pharaons dans la direction du Sud, et il prouve que Ramsès étendit la domination de l'Égypte sur l'Éthiopie plus loin qu'aucun autre de ses devanciers ou de ses successeurs. Sur la côte de Syrie, dans le voisinage de l'antique Bérytos (Beyrouth), on voit encore aujourd'hui sur les rochers qui s'avancent dans la mer au sud de l'embouchure du Lycoss (Nahr el Kelb), trois tableaux qui représentent le roi Ramsès II vainqueur d'un adversaire. Dans le premier, il le conduit devant Ammon; dans le deuxième et le troisième, il l'abat sous les yeux de Ptah et de Ra. Quoique à peu

IV, 171; Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 128 ss. Cf. Brugsch, *Recueil*, pag. 59.

(1) Josèphe donne 66 ans et 2 mois, les monuments indiquent une 64e année.



près effacées, les inscriptions nous apprennent que ces exploits appartiennent à la seconde et à la quatrième année du règne de Ramsès II. Ses armées et sa domination atteignirent donc la côte de Phénicie. En rapprochant les indications des monuments, on arrive à constater que les dix premières années de ce règne sont seules marquées et agitées par des expéditions guerrières. Ramsès II consacra la longue période de paix qui suivit à couvrir l'Égypte de constructions. Ni avant ni après lui aucun pharaon n'a fondé de si nombreux et de si grands édifices, aucun n'a laissé tant de monuments. Sur la totalité des restes qui existent encore en Égypte, la moitié peut-être appartient à ce prince.

Un peu au dessus des cataractes de Syène, près de Bet el Walli, est un temple taillé dans les rochers de la rive occidentale du Nil. On y voit le roi Ramsès. Il est seul, debout sur son char de guerre, l'arc bandé, et se jette dans des masses de nègres armés de très longs arcs, vêtus de peaux d'animaux, que les coursiers du roi foulent aux pieds. Les vaincus s'enfuient vers leurs villages, dans une vallée qu'ombragent des cocotiers auxquels grimpent des singes. Des femmes et des enfants viennent au devant d'eux tout affligés. Puis on amène au roi les prisonniers et le butin. Ce sont des chefs et des nègres enchaînés qui portent des dents d'éléphant et du bois d'ébène, qui conduisent des tigres, des lions, des panthères, des antilopes, des gazelles, des autruches et une girafe, c'est à dire un animal de l'intérieur de l'Afrique. Les inscriptions disent « que le roi (dans la première et la seconde année de son règne) a pénétré au cœur des neuf peuples et dispersé la race de Cousch (1). »

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 10-12, 24.

TEMPLES DANS LES ROCHERS D'ABOU SIMBEL

Plus en amont du Nil, auprès de Gerf Hussein, de Wadi Séboua et de Derry, s'élèvent des temples de Ramsès II, bâtis par lui aux dieux Ammon, Ptah et Ra (1). Au sud de Derry, à une journée et demie ou à deux journées de marche en deçà des cataractes de Wadi Halfa, sur la rive gauche du Nil, une étroite vallée transversale dont les côtés sont des murailles verticales de rochers, interrompt la chaîne qui court le long du fleuve, dans le voisinage d'Abou Simbel. Deux temples sont taillés dans ces murailles d'un gris jaune brun : celui du nord, qui est le plus grand, fut dédié par Ramsès à Ra; le plus petit, qui fait face à l'autre, fut dédié à la déesse Hathor par Néfrouari, femme de Ramsès. Le temple d'Hathor est précédé de six colosses assis, trois de chaque côté de l'entrée; les deux du milieu représentent la reine, les quatre autres le roi. A son tour, le temple de Ramsès est précédé de quatre colosses assis, les mains appuyées sur les hanches, taillés dans le roc vif, qui représentent tous les quatre Ramsès; leur hauteur comporte plus de $19^{m},50$ et plus de 23 avec les trônes. La largeur prise au dessus des épaules est de huit mètres, et on mesure $4^{m},87$ des coudes à la pointe des doigts. Ces colosses qu'on voit de loin font beaucoup d'impression par leur beauté sévère et calme, par la justesse des proportions, par l'énormité des dimensions. L'entrée du temple est profondément enfoncée entre les trônes des colosses. On pénètre d'abord dans une vaste antichambre dont le toit est supporté par huit piliers contre lesquels

(1) Lepsius, *Briefe*, pag. 112-115.

s'adossent autant de colosses debout, les bras croisés, le fouet et le nilomètre à la main, qui représentent tous Osiris. De cette antichambre, qui a deux portes ouvertes sur des salles latérales, on arrive, en traversant deux pièces, au sanctuaire, qui est à 65 mètres de profondeur dans le rocher. Les sculptures, toutes peintes et toutes brillantes des plus fraîches couleurs, offrent à droite et à gauche, aussitôt qu'on a franchi l'entrée, des tableaux symboliques des victoires remportées par le roi Ramsès. Par devant le dieu Ammon qui présente au roi la faucille du combat, Ramsès brandit une masse d'armes sur un groupe d'ennemis agenouillés qu'il a saisis par une touffe de cheveux : ce sont trois nègres, trois hommes rouges sans barbe (les Égyptiens, les Nubiens, les Chéta, les Naharina et les Pount sont toujours rouges sur les monuments), et quatre figures jaunes et barbues qui symbolisent les autres vaincus de l'Asie. « Je te donne, dit Ammon, la faucille, tue avec elle; je te donne le sud à soumettre et le nord à vaincre, et toutes les tribus des races perverses à mettre en fuite devant tes coups, et l'édifice de ta domination à étendre jusqu'aux appuis du ciel (1). » Plus loin, le roi est debout, tirant de l'arc, sur un char de guerre que traînent d'ardents coursiers richement harnachés. Trois de ses fils le suivent, montés comme lui sur des chars de guerre; ils vont droit à une forteresse perchée sur un rocher. Des hommes qui fuient et des bœufs qui se sauvent figurent la population qui cherche un asile derrière ces murs. Impuissante retraite : la plupart des défenseurs sont déjà percés par les traits du roi. Plus loin, le roi qui a mis pied à terre passe sa lance au travers du corps d'un ennemi.

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 93, 94.

Les inscriptions portent « que Ramsès a dompté les Nègres, les Routes, les Téhennou (peuple de Libye) et les Schasou (1). » Le tableau suivant représente un heureux retour après une victoire remportée par le roi sur des tribus nègres, au sud de l'Égypte. Le roi s'avance tranquillement sur son char que suivent des nègres prisonniers et des hommes rouges, la corde au cou ; les uns et les autres n'ont qu'un lambeau de peau de bête autour du corps. Puis le roi conduit ces prisonniers aux dieux Ammon et Ra, et à la déesse Mout, assis sur leurs trônes. C'est la muraille opposée qui offre la plus vaste composition, c'est à dire une scène qui ne contient pas moins de huit cents personnages. La tente du roi occupe le centre. Il s'agit de l'attaque d'une ville ennemie : les Égyptiens et leurs adversaires se battent sur des chars de guerre ; on découvre parmi ces adversaires quelques cavaliers. Au dessus de la ville ennemie, on lit le nom de Cadès, dont la prise est déjà mentionnée dans les monuments du troisième Touthmosis. Les inscriptions nous apprennent d'ailleurs que cette guerre fut dirigée contre les Schasou et les Chéta, c'est à dire contre les tribus pastorales de l'est, et contre les Chétites du sud de la Palestine : elle fut terminée par une paix, dans la cinquième année du règne de Ramsès II. D'après les inscriptions, le temple majestueux des rochers d'Abou Simbel a été élevé dans la trente-cinquième année du règne de Ramsès.

MONUMENTS DANS LA BASSE ÉGYPTE

Le bas Nil offre aussi des restes des constructions de ce roi. D'après les indications d'Hérodote et de Dio-

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 104 ss.

dore, Sésostris aurait fait élever six colonnes devant le temple de Ptah à Memphis, savoir sa propre statue, la statue de sa femme et celles de ses quatre fils. Parmi les ruines de Memphis, sous de hauts palmiers, dans la verdure, gît une statue renversée, mutilée par le bas, qui porte cette inscription : « Ramsès Miamoun, soleil roi, surveillant de la vérité, approuvé par le soleil (1). » Le visage est intact ; la statue mesure depuis les genoux jusqu'au sommet de la tête, avant la couronne qui est brisée, 11^{m},37 ; les débris de plusieurs autres colosses entourent cette statue en pied, couchée par terre. Autre statue rompue, en granit, de Ramsès II, couchée dans les ruines de Tanit (Zoan) ; il avait bâti un temple et élevé un obélisque dans cette ville (2).

Ramsès II embellit de préférence la capitale. Il agrandit le temple d'Aménophis III (ou palais de Louxor), en y ajoutant au nord-ouest, dans la direction du temple de Carnac, une seconde cour à colonnes et un pylône grandiose. Sur le mur de l'aile droite, le roi Ramsès trône au milieu de son camp ; sur le mur de l'aile gauche, il se jette sur les ennemis avec son attelage qui est comme lui, six fois plus grand que toutes les autres figures (3). Les inscriptions disent « que le dieu clément (c'est le roi) a vaincu les neuf peuples, qu'il en a tué dix mille en un instant, qu'il a renversé les peuples dans leur sang, qu'il les a anéantis (4). » Deux colosses assis de Ramsès gardent l'entrée du pylône ; ils sont précédés de deux obélisques en granit

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 266.

(2) Sur les monuments découverts par Mariette, voir *la Revue archéologique*, 1861, pag. 97 ss.

(3) Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 222.

(4) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, 158. Ce sont des reproductions des tableaux d'Abou Simbel et du Ramesséion.

rouge, dont l'un toujours debout, se détache superbement sur l'azur du ciel et montre sur ses quatre faces polies et brillantes qui n'ont point souffert, de longues rangées d'hiéroglyphes nettement gravés. L'autre est à Paris, sur la place de la Concorde. Dans le temple de Carnac, Ramsès termina la grande salle à colonnes que son père Séthos avait commencée (1). Il bâtit le pylône qui précède cette salle (c'est le deuxième à partir de l'entrée de l'ouest) et érigea par devant deux colosses assis de granit rouge, qui sont ses propres statues. Elles mesurent 8^{m},12 de haut et se font face. Dans le parvis compris entre le pylône et la salle à colonnes, on voit le roi qui terrasse, sous les yeux d'Ammon, des prisonniers qui symbolisent les peuples vaincus. Le roi est de taille gigantesque. Les inscriptions disent que le roi Ramsès a soumis les peuples du Sud et du Nord, savoir la race de Cousch, après laquelle sont énumérés outre les peuples du Sud, les Routes et les Chéta.

LE RAMESSÉION

« Sur la rive gauche du Nil, c'est Diodore qui parle, s'élève le monument du roi Osymandyas. Un pylône, couvert de sculptures, large de deux cents pieds, haut de quarante-cinq coudées, conduit à une cour carrée entourée de colonnes, de 400 pieds de côté; mais les colonnes sont remplacées par des statues debout, hautes de seize coudées, toutes d'un seul bloc, en style archaïque. Le toit du portique, épais de deux toises, également composé de monolithes, est parsemé d'étoiles peintes sur un fond bleu. Derrière cette cour est un

(1) Lepsius, *Briefe*, pag. 273, 274.

second pylône, semblable au premier, mais orné de sculptures encore plus riches. A l'entrée se dressent trois statues d'un seul bloc. Celle du milieu, qui est assise, est la plus grande de toute l'Égypte, car le pied seul a plus de sept coudées de long. A côté des genoux de cette statue sont deux figures de femmes, l'épouse et la fille du roi, et toutes les trois statues sont d'une seule pièce, et l'on n'y voit nulle part ni joint ni fente. Il y a encore une quatrième statue, haute de vingt coudées, pareillement monolithe : c'est la mère d'Osymandyas. A ce pylône succède une seconde cour à colonnes, plus remarquable encore que la première et dans laquelle une foule de sculptures représentent la guerre d'Osymandyas contre les Bactriens. Ceux-ci ayant fait défection, le roi se mit en campagne avec 400,000 fantassins et 20,000 cavaliers, divisa son armée en quatre corps et en confia un à chacun de ses quatre fils. Sur la première muraille, le roi, à la tête de son armée, attaque une forteresse entourée d'un cours d'eau ; il est accompagné d'un lion qui le seconde. Sur la seconde muraille, on emmène les prisonniers ; ils n'ont ni parties génitales ni mains pour marquer qu'ils ont combattu sans courage. La troisième muraille montre le sacrifice du roi et son retour triomphant. Au milieu de la cour à colonnes s'élève son autel d'une grandeur et d'un travail merveilleux. Devant la quatrième muraille se trouvent deux statues assises de 27 coudées de hauteur, à côté desquelles trois sorties débouchent dans une salle à colonnes dont chaque côté mesure 200 pieds. Il y a dans cette salle une multitude de statues en bois. Elles représentent des hommes debout qui attendent la décision de leurs procès, les yeux tournés vers les juges. Ceux-ci, au nombre de trente, sont taillés dans un des murs, rangés autour du chef des juges qui porte sus-

pendue à son cou une statuette de la Vérité, les yeux fermés; il a à ses pieds une foule de livres. On entre ensuite dans un espace destiné à la promenade, où sont figurés des mets exquis et très variés. C'est là qu'on voit encore le roi paré des plus brillantes couleurs, offrant aux dieux l'or et l'argent que lui rapportent chaque année les mines d'Égypte, et la somme est écrite à côté: cela montait à 320,000 mines. Suit la bibliothèque sacrée garnie des statues de tous les dieux d'Égypte et de celle du roi qui offre à chacun son dû, comme pour montrer à Osiris et à ses assistants ou collègues du monde inférieur que le roi a été toute sa vie juste envers les hommes et pieux envers les dieux. Contre le mur de la bibliothèque s'appuie encore un autre bâtiment où se trouvent vingt lits de repos, les statues de Zeus et d'Héra et la statue du roi. C'est dans ce bâtiment que le roi est, dit-on, enseveli. Il est d'ailleurs entouré de beaucoup d'autres pièces qui renferment de très belles statues de tous les animaux honorés en Égypte. Par ces pièces on arrive sur le dessus du tombeau où se trouve un cercle d'or de 365 coudées de circonférence et d'une coudée d'épaisseur. Tous les jours de l'année sont marqués et inscrits sur ce cercle avec des observations qui donnent pour chacun le lever et le coucher des groupes d'étoiles, plus les influences que les astrologues d'Égypte attribuent à ces constellations (1). »

Après avoir embelli le temple érigé par son père à Ammon, près de Gournah, après avoir encore, aux termes de l'inscription, fait hommage à Ammon d'une barque dorée pour transporter au temple la statue du dieu à la fête de la montagne (2), Ramsès II s'était bâti

(1) Diodore, I, 47-49.
(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 159.

un palais sur le même emplacement. Au sud du temple de Séthos, au nord du palais d'Aménophis III et de ses colosses (ceux de Médinet Habou), sur une terrasse à rampes douces d'où la vue s'étendait sans obstacle sur la vallée et le cours du fleuve, s'élevait un édifice que les inscriptions appellent la maison de Ramsès. Les débris prouvent que sous le nom de monument d'Osymandyas Diodore nous a décrit le palais de Ramsès ou Ramesséion. Le pylône grandiose qui conduisait dans la première cour carrée à colonnes, subsiste encore. Il était flanqué d'une double rangée de colonnes dont deux seulement sont encore debout. De ce premier péristyle on passe dans un second dont le portique s'appuie à droite et à gauche sur des colonnes doubles, par devant sur des pilastres simples, par derrière sur des pilastres doubles avec des colosses adossés contre le premier rang de ces doubles pilastres. Au passage de la première dans la seconde cour, à gauche de l'entrée, se dressait le plus grand de tous les colosses d'Égypte isolés et sans soutien, la statue assise de Ramsès taillée dans un seul bloc de granit rouge de Syène. Le socle, qui est un bloc à part de 10^{m},27 de long sur 2 de haut, mesure avec le trône près de 6^{m},5 de hauteur; la hauteur de la statue à partir du trône comporte près de 13 mètres. Avec ses 19^{m},5 de hauteur, cette statue dominait autrefois les deux cours; aujourd'hui elle est renversée par terre : un doigt, l'index, mesure 1^{m},36. Ce colosse du roi avait sans doute son pendant de l'autre côté de l'entrée. De la seconde cour dans laquelle se trouvent des restes de deux colosses plus petits, trois portes en granit noir conduisent dans la grande salle à colonnes. Le toit porte sur soixante colonnes en dix files. Deux de ces files sont encore debout; les colonnes ont 11^{m},37 de hauteur

et 2 de diamètre. A cette grande salle à colonnes, au milieu du rectangle que formait l'édifice, s'en rattachaient trois autres, plus petites, outre deux séries de pièces latérales. Le plafond d'une de ces pièces est décoré d'un grand tableau astronomique. L'arrière du palais se composait de galeries voûtées en briques, chaque brique étant marquée du cartouche de Ramsés II (1).

Les inscriptions du second péristyle et de la salle à colonnes disent que : « le dieu clément (c'est à dire le roi) a élevé le grand édifice à son père, à Ammon-Ra, roi des dieux; il l'a élevé par son bras, lui le roi soleil, le protecteur de la justice, lui que Ra approuve, lui le fils du soleil, aimé d'Ammon, aimé de la déesse Mout. » Les sculptures de la face antérieure du pylône montrent le roi en rapport avec les dieux et symbolisent les faveurs accordées par eux à Ramsès. Des dieux le conduisent auprès de dieux plus grands. Le dieu Atmou (le soleil du jour) présente le roi au dieu Mountou (le soleil de la nuit). Mountou prend le roi par la main et dit : « Viens aux célestes demeures pour contempler ton père le seigneur des dieux qui t'accordera une longue série de jours pour gouverner le monde et pour régner sur le trône d'Horos. » Mountou mène le roi vers Ammon et on lit au dessus de l'image d'Ammon : « Ammon-Ra, le roi des dieux, qui demeure dans la maison de Ramsès à Thèbes, dit ceci : Bien-aimé fils de ma race, seigneur du monde, Ramsès, mon cœur se réjouit à contempler tes bonnes œuvres : tu m'as consacré cet édifice; je t'accorde de vivre une vie pure sur le trône de Seb (le dieu de l'espace céleste). » Dans la

(1) Lepsius, *Briefe*, pag. 286, *Denkmale aus Aegypten und Nubien*, I, II, 7, 88; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 161.

salle à colonnes, Ammon du haut de son trône étend la crosse vers le roi et dit : « Je te garantis que ton édifice durera autant que le ciel. » La déesse Pacht, la main droite levée vers la tête du roi, dit : « Je t'ai préparé le diadème du soleil afin qu'il reste comme un casque sur ton front où je l'ai placé. » Dans un autre tableau de la même salle Ammon, donne à Ramsès la faucille, le fouet et la crosse, emblèmes et insignes de l'autorité : « Reçois, dit-il, la faucille du combat pour subjuguer les peuples étrangers et couper la tête aux impurs ; prends le fouet et la crosse pour commander à Chémi (l'Égypte). » Dans une des pièces latérales contiguës à la salle à colonne, Ramsès et sa femme, le dieu de la lune Chounsou et la déesse Mout sont portés par des prêtres vers Ammon. La déesse Mout prend la parole : « Je viens rendre hommage au roi des dieux, afin qu'il accorde de longues années à son fils qui l'aime, au roi Ramsès. » — « Nous venons t'adorer, dit Chounsou, Ammon, roi des dieux, accorde une vie sûre et pure à ton fils qui t'aime, au seigneur du monde. » Le roi et la reine parlent aussi à Ammon. Ramsès dit : « Je viens vers mon père, en compagnie des dieux qu'il admet toujours en sa présence. » Et on lit au dessus de la reine : « Voici ce que dit l'épouse divine, la mère royale, la puissante maîtresse du monde : Je viens rendre hommage à mon père Ammon, le roi des dieux. Mon cœur est réjoui par ta bienveillance. O toi qui as établi le siége de ta puissance dans la demeure de ton fils, du seigneur du monde, de Ramsès, accorde-lui une vie sûre et pure, et fais que ses années se comptent en périodes de la fête! » Enfin, Ramsès est représenté sous un arbre de vie (le perséa), devant le trône du dieu Atmou. Atmou et Thoth écrivent le nom du roi sur des feuilles de

perséa, et Atmou dit à Ramsès : « J'écris ton nom pour une longue série de jours, afin qu'il soit sur l'arbre divin (1). »

Le mur du portique qui sépare la première cour de la seconde, représente une grande procession à l'autel d'Ammon. Deux files d'hommes portent sur leurs épaules les statues de treize prédécesseurs de Ramsès. La première est celle de Ménès, puis vient la statue d'un roi Mentouophis, Mendouatep, puis les onze prédécesseurs de Ramsès II, depuis le roi Amosis et la restauration de l'empire : la série est complète (2). Plus loin, le roi coupe avec une faucille une gerbe de blé dans un champ; un prêtre la reçoit de la main du roi et l'offre à un taureau blanc. Le prêtre commande ensuite aux quatre oies des quatre esprits des régions célestes de voler vers le sud, le nord, l'est et l'ouest, pour annoncer aux dieux du sud, du nord, de l'est et de l'ouest « que le fils d'Osiris, Horos, que le roi Ramsès, approuvé par le soleil, a pris la double couronne. » Dans une des pièces latérales se trouvent les statues des enfants du roi, vingt-trois fils et plus de treize filles. Les princes sont investis des charges de porte-éventail, de scribe royal, de commandant des archers ou des chars de guerre. Nous avons déjà vu trois fils du roi l'assister dans la bataille en cette dernière qualité, dans les sculptures du temple d'Abou Simbel. Les princes sont encore gouverneurs de quelque grand district, par exemple du nome de Memphis (3).

(1) Champollion, *Lettres*, pag. 263-283.
(2) Rosellini, *Monumenti storici*, I, 123, 136; Cf. plus haut pag.
(3) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 163, 165.

LA GUERRE CONTRE LES CHÉTA

Sur les ailes du pylône, du côté du péristyle, est représentée et de plus expliquée par des inscriptions, la guerre que le roi entreprit contre les Chéta, dans la cinquième année de son règne, puis la prise des forteresses dont il s'empara en Canaan, dans la huitième année. Ces combats nous sont déjà connus par les sculptures d'Abou Simbel. On voit d'abord le camp égyptien, la tente du roi au centre, des files de chevaux qui reçoivent leur fourrage, des soldats qui nettoient leurs armes et s'exercent à la lutte. Plus loin le roi assis sur son trône, écoute les rapports des chefs : un serviteur tient un parasol au dessus de sa tête, un autre lui apporte un carquois et des flèches; non loin de là, son char de guerre est tout prêt. Les gardes du corps sont rangés à côté du trône, armés de grands boucliers, de lances et de haches de combat. Deux hommes reçoivent la bastonnade. L'inscription nous apprend que ce sont des espions ennemis qui s'étaient glissés dans le camp égyptien. Suit une grande bataille de chars. Les chars de guerre égyptiens s'élancent, le roi en tête, seul sur le sien, lançant un trait, accompagné du lion que mentionne Diodore. Chacun des autres chars porte deux hommes, un combattant et un conducteur; les chars des Chétites en portent trois, un conducteur, un porteur de bouclier et un guerrier armé d'une lance. Les Chéta ont presque tous des vêtements longs et sont pour la plupart rasés de fort près. Ils se précipitent dans un affreux désordre vers un cours d'eau qui coule à l'arrière-plan autour de leur forteresse qu'ils tâchent de gagner; mais ils sont ou jetés dans l'eau ou tués sur le bord. De l'autre côté de la rivière

on aperçoit l'infanterie ennemie en ordre de bataille. Les corps de quelques Chéta tués sont surmontés de leurs noms avec cette mention : « Grand ou prince des Chéta (1). » Plus loin vient un assaut donné à une forteresse. Le roi chasse devant lui un pêle-mêle d'ennemis, chars, cavaliers, fantassins, qu'il a pour la plupart déjà percés de ses flèches. La forteresse perchée sur un rocher a plusieurs étages de murailles défendues par des tours. L'infanterie égyptienne couverte de ses grands boucliers et formant la tortue, place des échelles et commence à monter aux murs, les fils de Ramsès en tête.

Quand Diodore nous informe que ces sculptures représentent la guerre contre les Bactriens, la méprise peut fort bien provenir de ce que les Grecs auront pris pour la Bactriane le pa-Chéta ou pays des Chéta (2). Les inscriptions disent que dans le voisinage de Cadès (les monuments parlent de la conquête de Cadès dès le règne de Touthmosis III et de Séthos, père de Ramsès) Sa Sainteté a battu à elle seule ses ennemis les Chéta et terrassé les chefs de tous les peuples alliés des Chéta. « Il les jeta l'un après l'autre dans la rivière Aaranta. Alors le roi des Chéta se retourna et leva les mains pour implorer le dieu clément, » c'est à dire le roi. Les inscriptions fournissent aussi les noms des forteresses conquises par Ramsès en Canaan : Ascalouna (Ascalon), Cadès, Maram (Mérom), Dapour (Débir?) dans le pays des Amori, c'est à dire des Amorrhéens, Béthanat, Camon, enfin dans la huitième année, Salam qui pourrait bien être la forteresse de Salem, plus tard Jérusa-

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, III, 21, 119 ss., 231 ss.
(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 160.

lem (1). Les sculptures des rochers de Beyrouth nous avaient déjà montré que Ramsès II avait porté sinon sa domination, du moins ses armes, bien plus au nord que Salem, jusqu'à Béryte et à la côte de Phénicie.

Sur ces exploits accomplis par le roi dans sa campagne contre les Chéta et dans la cinquième année de son règne, aux environs de Cadès, nous possédons d'amples détails. Le roi, comme nous le voyons par les inscriptions du Ramesséion et d'Abou Simbel, était sans nouvelles de l'armée des Chéta. Quelques Schasou expédiés par l'ennemi apportèrent la fausse nouvelle que les Chéta s'étaient retirés vers le sud, tandis qu'ils se tenaient en embuscade au nord de Cadès. Le roi aurait été complétement surpris si l'on n'avait point saisi deux espions que le bâton obligea d'indiquer la position de l'ennemi. Mais les Chéta commencent l'attaque avant que les troupes du roi soient revenues sur leurs pas, et Ramsès se voit entouré de 2,500 chars de guerre ennemis. Un poème inspiré au scribe Pentaur dans la septième année du règne de Ramsès par cette action héroïque du roi, est encore gravé sur le mur méridional du temple de Carnac et nous est de plus conservé par un papyrus que possède le Muséum Britannique. Le roi s'écrie dans ce poème en voyant l'ennemi qui l'entoure : « Mes archers et mes chars de guerre m'ont abandonné; aucun d'eux n'est là pour combattre avec moi. Quelle est la volonté de mon père Ammon? Est-ce un père que celui qui renie son fils? Est-ce moi qui me suis confié en mes pensées? Ne me suis-je point mis en campagne sur ta parole? N'est-ce point ta bouche qui a dirigé mes expéditions, ton conseil qui les a guidées? Ne t'ai-je point donné des fêtes

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 145.

solennelles, brillantes, nombreuses et n'ai-je point rempli ta maison de mon butin? Je t'ai élevé des temples en pierres de taille, je tire des obélisques d'Éléphantine et je fais venir des pierres éternelles, afin de te bâtir une demeure qui durera des milliers d'années. Je t'ai immolé trente mille taureaux avec des herbes odoriférantes et toute sorte de parfums. Les grands vaisseaux voguent pour toi sur la mer, afin de t'apporter les tributs des peuples. Pareille chose est-elle jamais arrivée? Honte à celui qui résiste à ta volonté, salut à celui qui te comprend! Je t'invoque, Ammon! Je suis seul devant toi au milieu de peuples inconnus. Mes archers et mes chars m'ont abandonné, tandis que je les appelais; aucun d'eux n'a entendu mon appel quand je criais au secours. Mais je préfère Ammon à des milliers d'archers, à des millions de chars de guerre. Les multitudes des hommes ne sont rien. Ammon l'emportera sur eux. Ces paroles ont retenti dans Hermonthis. Ra vient vers celui qui l'invoque. Il te tend la main. Il vole vers toi, Ramsès Miamoun. Je suis auprès de toi, je suis ton père, le soleil, et ma main est avec toi. Leurs cœurs chancelleront dans leur poitrine et leurs membres s'allanguiront. Ils ne lanceront point leurs traits et ne pourront plus tenir leurs lances. Mais le roi des Chéta fit venir les princes, le prince d'Arados et celui de Racca, le prince de Casch-casch et celui de Carchémis. Et le conducteur du char de Ramsès faiblit et une grande frayeur pénétra dans ses membres, et il dit : Roi magnanime, arrête et sauvons le souffle de notre vie! Que pouvons-nous faire, Ramsès Miamoun, mon bon seigneur? Voici ce que Sa Majesté répondit au conducteur du char : Courage, affermis ton cœur, conducteur de mon char! Je vais pénétrer au milieu d'eux comme l'épervier divin, ils

seront taillés en pièces et renversés dans la poussière. Ammon ne serait point un dieu, s'il ne glorifiait point mon visage devant leurs innombrables escadrons. Le roi pénétra dans l'armée des misérables Chéta; à six reprises, il pénétra jusqu'au centre. Vers l'heure du soir arrivèrent les archers et les chars; ils virent que l'épée de Ramsès était victorieuse, que Ra, son père, était avec lui et qu'il avait fait des peuples une litière à ses coursiers, et ils trouvèrent la contrée couverte de morts. Sa Sainteté dit à son armée et aux chefs : Aucun de vous n'a bien fait de me laisser au milieu des ennemis. J'ai combattu, j'ai repoussé des milliers d'ennemis, et j'étais seul. Les coursiers qui me traînaient étaient « Puissance dans Thèbes » et « Repos dans le domaine supérieur. » Je veux qu'ils reçoivent du grain tous les jours devant le dieu Ra, dès que je serai dans mes portes royales. Quand le jour revint éclairer la terre, il fit recommencer le combat et se jeta dans la mêlée, comme le taureau qui se précipite sur des oies, suivi du grand lion qui courait à côté de son char : la fureur enflammait tous ses membres. Ils furent taillés en pièces devant ses cavales. Alors le prince des Chéta envoya quelques-uns des siens pour invoquer le grand nom de Sa Majesté. Tu es le soleil, le dieu des deux mondes, tu es Soutech (Set, Typhon), le grand vainqueur, le fils du ciel. Baal est dans tous tes membres. La frayeur est sur le pays des Chéta, tu t'es emparé à jamais de ses entrailles. L'esclave disait en parlant au Pharaon : Puisque Ammon t'a donné que l'Égypte et le peuple des Chéta soient esclaves à tes pieds, et que Ra t'a confié la domination sur eux, tu peux tuer tes esclaves ; ils sont en ta puissance. Nous sommes prosternés à terre, prêts à obéir à tes ordres. O vaillant roi, ornement des guerriers, accorde-nous



le souffle de la vie! Le roi fit réunir les chefs pour écrire la réponse et s'embarqua vers le midi. Il revint en paix avec son armée en Égypte. La terre entière s'est rangée sous son nom et les princes adorent son visage, prosternés à terre. Le roi, qui est la grande image de Ra, arriva dans la ville de Ramsès Miamoun, et se reposa dans ses doubles portes royales, au sein d'une vie sereine, comme le soleil dans sa double demeure (1). »

TRAITÉ AVEC LES CHÉTA

Cette guerre de Ramsès contre les Chéta date de la cinquième année de son règne. Dans la seconde et dans la quatrième il avait déjà pénétré jusqu'à la côte de Phénicie. Ni la campagne de la cinquième année, ni la prise des forteresses de Canaan de la huitième année de Ramsès n'établirent sa domination sur la Syrie. Sur un autre mur de Carnac nous trouvons mentionné, à la date de la vingt et unième année du règne de Ramsès II, un traité entre « Ramsès, fils du grand roi et grand guerrier Séthos, fils du grand roi et grand guerrier Ramsès I[er] » et « Chétasira (c'est à dire le prince des Chéta), fils du grand roi et grand guerrier Maursour, fils du grand roi et grand guerrier Sépalou-lou. » Ce traité est conclu « à de bonnes conditions, en vue d'une paix et d'une amitié perpétuelles qui vont commencer et dureront éternellement d'après l'intention du grand roi d'Égypte. » En conformité avec d'anciens traités, le grand roi des Chéta s'engage à ne jamais s'approcher du pays d'Égypte pour le mettre au pillage. Les deux rois se renverront ceux de leurs

(1) De Rougé, dans la *Revue contemporaine* de 1856.

serviteurs qui voudraient prendre du service auprès de l'autre ; chacun sera assisté par l'autre, s'il est attaqué par des ennemis. Le traité est juré par les deux parties. Comme dieux protecteurs des Chéta, figurent à ce traité Soutech et Astaroth (Baal et Astarté (1).

CONCLUSIONS

De même que les autres monuments, ce traité démontre que la tradition relative aux actions de Sésostris qui nous a été transmise par les Grecs, est fort entachée d'exagération. Ce que nous dit Hérodote des monuments de Sésostris dans la « Palestine syrienne » est, comme nous l'avons vu, réellement confirmé par les sculptures du Nahr el Kelb. Mais quand le même Hérodote rapporte à Sésostris le portrait taillé dans les rochers des environs de Sardes, il convient de constater que cette figure n'est égyptienne ni par le style ni par la pose. Assurément Séthos Ier et après lui Ramsès II ont pénétré en amont du Nil plus avant qu'aucun autre Pharaon soit avant soit après eux, et dans cette direction nous avons pu suivre leurs monuments jusqu'à la montagne de Barcal dans le Dongola. En revanche il ne nous reste pas la moindre trace d'un passage du père ou du fils d'Abyssinie en Arabie, et tout ce qu'il y a lieu d'admettre c'est que Séthos a rendu tributaires un plus grand nombre de tribus arabes (les Pount) que les Pharaons ses devanciers, c'est qu'il a peut-être essayé par la création d'une marine égyptienne dans la mer Rouge, en fondant des stations sur la voie de Bab el Mandeb, de faire passer des mains des Arabes dans celles des

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 145.

Égyptiens le commerce de l'Arabie du sud, du pays des épices ou de la côte de Somali. Les monuments nous montrent en outre des combats de Séthos contre les Routes, contre les pasteurs qui erraient entre l'Egypte et la Syrie, contre les Chétites; enfin une expédition en Mésopotamie ou du moins des combats contre des princes de l'Euphrate. Ces pointes en Mésopotamie figurent dans les monuments de Touthmosis et d'Aménophis III; nous avons même vu les inscriptions faire pénétrer le premier de ces deux princes au cœur de la Mésopotamie et énumérer les territoires qu'il y rendit tributaires. Quant à Ramsès II nous savons par les documents que s'il étendit au sud la domination de l'Égypte sur les Nègres, il n'a jamais ni poussé jusqu'à l'Euphrate, ni porté au nord ses armes au delà de Beyrouth, quel qu'ait été l'éclat de sa victoire de Cadès. L'erreur des Grecs est venue des vanteries des interprètes égyptiens, des hyperboles louangeuses et convenues des inscriptions qui ne se lassent point de faire des Pharaons les seigneurs des deux mondes, les vainqueurs des « neuf peuples, » des contrées « du Nord et du Sud. » Que Séthos Ier et Ramsès II aient été de tous les Pharaons les meilleurs capitaines, que Ramsès II ait mis en campagne la plus nombreuse armée, soit; mais la réfutation la plus explicite des exagérations grecques se tire des inscriptions mêmes qui font constamment combattre tous les Pharaons depuis Amosis contre les mêmes ennemis, contre les Schasou, contre les « neuf peuples, » contre les Éthiopiens, contre les Chétites. Si l'on n'avait pas réussi à les réduire à une obéissance durable, les campagnes lointaines en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie, ne pouvaient guère avoir que des résultats éphémères; c'étaient des incursions passagères. La tradition se

joint aux inscriptions pour démentir les prétendues conquêtes de Sésostris, car elle lui fait élever contre les Syriens et les Arabes un mur de 1,500 stades de longueur, car Hérodote et Diodore font creuser par Sésostris des canaux destinés à rendre l'Égypte moins accessible. On n'aurait pas eu besoin de murailles contre les nomades des frontières, s'ils avaient été tenus en bride par les armes égyptiennes et réduits à une sujétion durable. Et c'est précisément Séthos, le prince victorieux par excellence, qui construisit, comme le disent et le répètent les inscriptions, des fortifications de ce genre, le « double mur contre les impurs. » L'histoire des campagnes de Ramsès II atteste combien étaient superficiels les succès que les inscriptions portent aux nues. Dans la deuxième et la quatrième année de son règne, le roi s'avance jusqu'à Beyrouth; dans la cinquième, nous le retrouvons aux prises avec les Chétites qui habitent bien plus au sud. Dans la huitième année, Ascalon, Débir et Salem se soumettent. Après cela, dans la vingt et unième année de son règne, Ramsès conclut un traité aux termes duquel le roi d'Égypte et le roi des Chétites sont sur le pied de la plus parfaite égalité. Il est donc clair que même sous ses plus grands princes, l'Égypte n'exerça jamais en dehors de ses frontières naturelles, ni à l'ouest ni à l'est, une domination durable. C'est au sud seulement, en remontant le cours de son fleuve, qu'elle étendit son empire au delà de la Nubie, jusque dans les pays des Nègres.

Si on tient à prêter une valeur historique à ce que Josèphe et Diodore racontent de la trahison du frère de Sésostris, d'Armaïs, il convient de rapporter ces détails à Séthos, qui fut seul retenu longtemps loin de l'Égypte par ses combats en Syrie, dont le retour en

Syrie et la réception solennelle sont également attestés par Diodore et par les monuments (1).

CONSTRUCTION DE VILLES ET DE CANAUX

Nous avons vu comment Ramsès couvrit l'Égypte de ses constructions et de ses monuments. A entendre les Grecs, il n'aurait pas seulement élevé des édifices de luxe, des sanctuaires, des colosses; il aurait encore protégé les villes contre l'inondation, soit à l'aide de digues, soit en les exhaussant par des terrassements; il aurait rendu l'Égypte moins accessible et facilité l'irrigation du pays en creusant une foule de canaux en aval de Memphis. Que Ramsès ait bâti de nouvelles villes, cela est attesté par les inscriptions. Outre les quatre temples qu'il fonda en Nubie, il éleva aussi quatre villes, savoir près de Gerf Hussein la ville de Ptah, près de Wadi Séboua la ville d'Ammon, près de Derry la ville de Ra; la nouvelle ville voisine du temple taillé dans les rochers d'Abou Simbel reçut le nom du roi, Pe-Ramessou, autrement dit ville de Ramsès (2). De même sur la frontière orientale de l'Égypte, deux villes furent bâties ou du moins agrandies par son ordre. Si nous passons à ses efforts pour améliorer les irrigations et créer des canaux, nous avons à consulter l'inscription d'une colonne découverte près de Dakkeh en Nubie. Le roi, dans la troisième année de son règne, étant assis à Memphis sur son trône d'or pur, réfléchissait et se demandait s'il ne pourrait pas creuser des puits sur les routes sans eau;

(1) Josèphe, *c. Apion*, I, 15, 26.
(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 154.

car il avait appris par ouï-dire qu'il y avait beaucoup d'or dans le pays d'Akita, mais le chemin qui y conduisait était dépourvu d'eau. Les chefs du pays et le gouverneur d'Éthiopie (nous savons par les monuments que l'Éthiopie changea sept fois de gouverneur sous le règne de Ramsès) paraissent ensuite devant le roi et le prient de faire creuser un puits. Le roi Séthos avait déjà fait creuser jusqu'à une profondeur de 120 coudées et l'eau n'était pas venue. Mais si Ramsès priait son père, le dieu Nil, le père des dieux, de faire arriver l'eau de la montagne, l'eau viendrait. Le roi fit creuser plus avant, et l'eau vint, et le puits fut appelé puits de Ramsès Miamoun (1). Strabon nous informe que Sésostris avait conçu le plan d'un canal qui devait réunir le bas Nil à la mer Rouge. Il avait même commencé les travaux, mais il les interrompit, parce qu'on avait trouvé que le niveau de la mer Rouge était beaucoup plus élevé que celui du Nil. Cela faisait craindre que la mer Rouge, en se précipitant avec impétuosité dans le canal, ne submergeât la basse Égypte (2). Ce récit est confirmé par l'existence des restes d'un canal qui part du Nil, au dessus de Bubastis, pour se diriger et se prolonger à l'est par une dépression de la chaîne arabique jusque dans la contrée des lacs amers, ayant été continué jusque-là à plus de sept siècles d'intervalle par le roi Nécho. Par ces travaux pour avoir de l'eau, Ramsès gagna sur le désert un territoire considérable qui lui permit d'agrandir, dans le voisinage d'Héroonpolis (aujourd'hui Moucfar), la ville de Pithom (Pathumos, c'est à dire la ville du dieu Atmou), et de bâtir une seconde ville qui prit son nom. Les ruines

(1) Birch dans Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 151.
(2) Strabon, pag. 804.

sont voisines du village d'Abou Keschib. On y voit le roi Ramsès entre les dieux Ra et Atmou (1).

Hérodote prétend que Sésostris fit exécuter ses constructions par les nombreux prisonniers qu'il avait ramenés en Égypte à la suite de ses campagnes, et Diodore remarque expressément qu'aucun Égyptien ne travailla aux bâtisses de Sésosis. Une inscription des rochers d'Abou Simbel dit de Ramsès II, qu'il « transplanta le peuple des Nègres vers le nord, et les prisonniers des Aamou (les Asiatiques) en Nubie (2). » D'après leur propre tradition, les Hébreux, qui avaient obtenu l'autorisation de faire paître leurs troupeaux vers la frontière orientale de l'Égypte, entre Héliopolis et Héroonpolis, sur les pentes de la chaîne arabique, furent contraints de bâtir les villes de Pithom et de Ramsès et assujettis à de rudes corvées. Nous n'avons aucun moyen de contrôler le nombre des prisonniers que Séthos et Ramsès transportèrent en Égypte, mais puisque nous avons dû faire justice de l'étendue de leurs conquêtes, les résultats diminuent dans la même mesure. Il paraît difficile que les mains des prisonniers et des Hébreux aient suffi pour exécuter tant et de si vastes travaux entrepris par Ramsès II ; et on ne

(1) Lepsius, *Chronologie*, pag. 349. L'existence de Pithom est déjà mentionnée par les inscriptions de Séthos dans la grande salle à colonnes de Carnac ; Brugsch, *l. c.*, pag. 129. A ne tenir compte que du nom de la ville, on pourrait attribuer la fondation de Ramsès au premier Ramsès, mais son règne fut court et les cartouches des ruines ne donnent point d'autre nom que celui de Ramsès II. Nous citions tout à l'heure le Ramsès de Nubie près d'Abou Simbel ; cela prouve que le roi Ramsès II, par un caprice dont il n'y a point d'autres exemples, donna son nom à plusieurs villes.

(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 154 ; Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 186 ss.

risque guère de se tromper en admettant que pour ses constructions sans trêve et sans mesure, Ramsès Miamoun usa, et peut-être abusa, des forces de l'Égypte (1).

MÉNEPHTA. LES LÉPREUX. OSARSIPH

Au règne long et glorieux de Ramsès II succèda celui de son fils Ménephta (c'est à dire aimé de Ptah, 1326-1306 avant J.-C.). Ce Ménephta n'occupe que le treizième rang sur la liste des fils de Ramsès, telle que nous la donnait le Ramesséion. Les pauvres monuments de son règne, et quelques inscriptions peu importantes, nous apprennent que, dans les premières années, Ménephta fit la guerre aux Libyens. Voici sur les années suivantes le récit de Manéthon. « Le roi Ménephta mourait d'envie de voir les dieux comme Horos, qui avait été roi avant lui. Il communiqua ce désir au fils de Paapios, homme sage et savant dans la connaissance de l'avenir. Celui-ci lui dit qu'il verrait les dieux s'il purifiait l'Égypte de la présence de tous les lépreux et impurs. Le roi fit ramasser tous les hommes d'Égypte souillés dans leur corps (il s'en trouva 80,000) et les fit jeter dans les carrières à l'est du Nil pour y travailler avec les autres Égyptiens destinés à cette besogne. Comme il y avait parmi eux quelques savants prêtres attaqués de la lèpre, cette manière d'astreindre à des corvées de saints personnages inquiéta le fils de Paapios. Il craignit pour lui et pour le roi la colère des dieux; il prévit que d'autres viendraient au secours des lépreux, et domineraient en Egypte pendant treize ans. Le fils de Paapios n'osa

(1) Bunsen, *Aegypten*, IV, 201 ss.

point s'en ouvrir au roi, mais il le lui écrivit et se tua ensuite. Le roi mal à son aise, après avoir laissé si longtemps les lépreux gémir dans les carrières, leur assigna pour séjour et pour asile la ville d'Avaris, abandonnée par les Pasteurs. Or, d'après l'ancienne théologie, cette ville appartenait à Typhon. Une fois établis dans Avaris, ayant ainsi un point d'appui pour la révolte, les impurs choisirent pour chef un des prêtres d'Héliopolis, appelé Osarsiph, et jurèrent de lui obéir en tout. Il commença par leur imposer la loi de n'adorer aucun dieu et de ne s'abstenir d'aucun des animaux sacrés de l'Égypte, mais de les sacrifier et de les manger tous, et de n'avoir de commerce qu'avec les conjurés. Après leur avoir donné ces lois et beaucoup d'autres tout à fait contraires à celles de l'Égypte, Osarsiph leur commanda de relever les murs de la ville et de se préparer à la guerre contre le roi Ménephta. Prenant conseil de quelques autres prêtres et lépreux, il envoya jusque dans la ville de Jérusalem des messagers vers les Pasteurs qui avaient été chassés par Touthmosis. Il leur faisait savoir quel affront il avait subi lui et ses compagnons, et les exhortait à marcher avec lui contre l'Égypte. D'abord, il leur rouvrirait Avaris, la ville de leurs ancêtres, et pourvoirait amplement à tous leurs besoins. En toute occasion il combattrait à l'avant-garde pour leur soumettre le pays. Les Pasteurs transportés de joie se mirent tous en marche, au nombre de près de 200,000 hommes, et parurent bientôt en Égypte. Ménephta informé de leur approche fut saisi de crainte; il se souvint de la prédiction du fils de Paapios. C'est en vain qu'il rassembla 300,000 hommes, les plus vaillants du peuple d'Égypte; quand les lépreux et les Pasteurs lui présentèrent la bataille, il ne l'accepta point, parce qu'il aurait cru

combattre contre les dieux. A la suite d'un conseil tenu avec les chefs, il se fit amener les plus vénérés de tous les animaux sacrés, il recommanda aux prêtres de cacher avec des soins infinis les statues des dieux, et, après avoir mis en sûreté auprès d'un ami son fils Séthos, âgé de cinq ans, il s'en retourna à Memphis. De là, emmenant avec lui le bœuf Apis et les autres animaux sacrés, il passa en Éthiopie avec l'armée et la multitude des Égyptiens. Le roi d'Éthiopie qui avait des obligations à Ménephta, le reçut avec tout son monde, prit soin des Égyptiens, leur assigna des villes et des villages, et plaça l'armée éthiopienne en observation sur la frontière d'Égypte. Les impurs et les Jérusalémites inondèrent l'Égypte et se portèrent contre les Égyptiens à des excès si impies, que leur domination parut la pire de toutes à ceux qui furent témoins de leurs forfaits. Non contents de brûler les villes et les villages, de piller les sanctuaires, de briser les statues des dieux, ils forcèrent les prêtres et les prophètes à sacrifier et à égorger les animaux sacrés, renvoyant après cela les prêtres tout nus, et mangeant les animaux quand il y avait moyen. Mais ensuite Ménephta revint d'Éthiopie avec de grandes forces, et son fils reparut aussi à la tête d'une armée. Tous deux tombèrent sur les impurs et les Pasteurs, les vainquirent, les tuèrent, et poursuivirent les débris jusqu'aux frontières de Syrie. On dit que le prêtre qui leur avait donné leur constitution et leurs lois, et qui avait emprunté son nom d'Osarsiph au dieu Osiris, qu'on adore à Héliopolis, changea son nom et fut appelé Moïse (1). »

(1) Josèphe, *c. Apion*, I, 26, 27; Lepsius (*Chronologie*, pag. 323) a prouvé de reste qu'il faut lire Ménephtès au lieu de Ménophis et d'Amé-

On peut conclure de ce récit que peu de temps après son avénement le roi Ménephta essuya de grands revers, qu'il joua de malheur dans sa lutte contre les tribus pastorales des Sémites, qu'il renonça de gré ou de force à régner sur l'Egypte et ne sut se maintenir que dans le pays d'Ethiopie qui n'était point sans doute, comme le veut Manéthon, gouverné par un roi allié, mais qui était devenu une partie intégrante de l'empire d'Egypte. Il est possible que l'armée de Ménephta ait subi un désastre en poursuivant les Hébreux qui, las de leurs corvées, s'étaient sauvés du pays de Gosen (Gessen) et réfugiés dans le désert du Sinaï. Lès tribus pastorales avoisinantes auraient mis l'occasion à profit pour ravager l'Egypte et lui rendre les coups que leur avaient portés Séthos et Ramsès. L'autorité de Ménephta aurait longtemps été réduite à l'Ethiopie; cette sorte d'exil n'aurait pas duré moins de treize ans. Cela parait indiqué par un trait du récit de Manéthon. Le fils de Ménephta, à peine âgé de cinq ans au moment de la fuite en Ethiopie, est d'âge, au retour du roi, à commander lui-même une armée. Il semble d'ailleurs que la retraite de Ménephta en Ethiopie n'eut point pour cause unique un ou plusieurs revers de ses armes. Les listes de Manéthon et les monuments ont conservé des traces d'un compétiteur au trône qui se serait levé à Thèbes contre Ménephta, peut-être à la suite de ces revers. Du moins les listes de Manéthon nomment-elles un roi Amménémès qui manque aux suites de rois des monuments, et parmi ceux-ci quelques-uns montrent le cartouche martelé et effacé d'un roi Amen-Messès. Le

nophis. Le même récit, inspiré de la tradition égyptienne, se retrouve dans Chærémon, contemporain d'Elius Gallus (Josèphe, *c. Apion*, I, 32) avec quelques variantes et des exagérations encore plus merveilleuses.

tombeau d'Amen-Messès près de Thèbes semble prouver que cette ville fut le siége de sa puissance. En tout cas, Ménephta reconquit l'Egypte dans ses dernières années et mourut sur le trône des pharaons.

SÉTHOS II. RAMSÈS III

Le règne de Séthos II (1306-1285) qui avait aidé son père à remonter sur le trône, car les inscriptions lui font porter l'étendard à la gauche du roi et commander les archers (1), nous a légué plus de monuments que celui de Ménephta. Rien ne l'empêcha de travailler à Thèbes au temple de Louxor et à celui de Carnac. Ses deux successeurs immédiats, savoir le deuxième Ménephta (Ménephta Siptah) et Sethnechtès (1285-1273) (2), régnèrent peu de temps et laissèrent le trône à Ramsès III. Sa main puissante tira l'empire de la décadence où il était tombé depuis Ménephta. Ses exploits ne restèrent point au dessous de ceux de Ramsès II et ses constructions, le temple qu'il éleva près de Carnac au dieu de la lune Chounsou, le petit sanctuaire d'Ammon qu'il ajouta à la première cour du grand temple de Carnac, les deux palais qu'il construisit de plus à Thèbes sur la rive gauche du Nil et dont les restes sont voisins du village de Médinet Habou, pour être moins vastes que les travaux de

(1) Brugsch, *Hist. d'Égypte*, pag. 177.

(2) L'Africain compte 92 ans, Eusèbe 73 de Ramsès II à Thouoris. Lepsius donne à Ménephta, d'après l'Africain, 20 ans; au compte de Lepsius, sur les 26 ans qu'Eusèbe prête à Amménémès, Séthos II en prend 21, Siptah 5; les sept années de Thouoris dans l'Africain et Eusèbe passent à Sethnechtès, et cela fait en tout 53 ans, *Königsbuch*, pag. 82.

Ramsès II, leur sont égales par la beauté et par la perfection de l'exécution.

Le plus petit de ces deux palais était, à ce qu'il semble, le harem du roi. Les sculptures des murailles nous offrent des scènes domestiques. On voit le roi entouré de ses femmes ou de ses filles. Elles lui apportent des fruits et des fleurs. L'une joue avec lui à une sorte de jeu de dames ou de trictrac, une autre est dans ses bras, une troisième à ses pieds. L'architrave, les plafonds de ces pièces sont soutenus par des figures qui représentent, aux termes des inscriptions, les peuples subjugués par Ramsès III, « les prisonniers du Sud et du Nord. » A cent vingt pas au nord-ouest de ce bâtiment, une porte encadrée entre deux larges ailes, hautes de 21^{m},45 conduit dans la première cour à colonnes du grand palais, dont les murailles racontent les exploits de ce roi, sur lesquels nous n'avons d'ailleurs aucun autre renseignement. Un second pylône un peu moindre conduit dans une seconde cour à colonnes plus vaste dont le portique est soutenu, comme celui de la première, par des colonnes et des pilastres contre lesquels s'appuient des figures d'Osiris. Les colonnes de la seconde cour ont 2^{m},273 de diamètre sur six et demi de hauteur, et pourtant elles ne paraissent point trop massives pour porter les blocs énormes qui forment la couverture du portique. Les salles qui succédaient à cette cour sont en ruines. Dans les inscriptions, Ammon dit au roi : « Je marche devant toi, ô mon fils, soleil, gardien de la vérité, seigneur de l'une et de l'autre Egypte, je te donne de traverser en vainqueur les pays des barbares, je te fraie les voies et je vais devant tes coursiers (1). » Quatre tableaux de

(1) Rosellini, *Monumenti storici*, IV, pag. 16.



la seconde cour à colonnes ou péristyle représentent la guerre que Ramsès III entreprit dans la cinquième année de son règne contre les Robou qui étaient une tribu libyenne (1). Les trophées consistent en 3,000 mains coupées et 1,000 prisonniers.

Sur la face extérieure du mur septentrional du palais une série de dix grands tableaux reproduit les exploits accomplis par le roi dans la huitième et la neuvième année de son règne. Après avoir assisté, grâce au premier tableau, à la marche de l'armée égyptienne, nous la voyons dans le second combattre et vaincre un peuple libyen, les Téhennou. Dans le troisième, on constate le nombre des ennemis tués en comptant les mains et les parties génitales coupées. Il y a 12,535 mains et autant de parties que le scribe du roi enregistre. Dans le tableau suivant, Ramsès III appelle derechef ses guerriers aux armes : on distribue les casques, les arcs et les carquois, les haches et les lances. Le cinquième tableau nous montre l'armée égyptienne marchant en ordre de bataille, la grosse infanterie en tête, l'infanterie légère sur les flancs, les chars de guerre en seconde ligne. Elle rencontre et bat dans le sixième un nouvel ennemi, les Zaccar. Ceux-ci fuient et se bornent à défendre encore les chariots chargés de femmes et d'enfants et traînés par des bœufs. Le septième montre encore une fois l'armée égyptienne en marche; le roi attaqué par deux lions en a déjà tué un et se dispose à abattre l'autre. Dans le huitième, l'armée égyptienne atteint le rivage de la mer. Les vaisseaux égyptiens dont l'avant est orné d'une tête de lion et les hunes remplies d'archers, manœuvrent à la voile et à la rame afin d'acculer les vaisseaux ennemis à la côte

(1) Brugsch. *Geog. Inschriften*, II, 79.

d'où les troupes de terre égyptiennes les accablent de traits. Le neuvième tableau représente une place forte, Magadil (Migdol); le roi est assis sur un trône élevé et on amène les prisonniers. Ramsès III dit à ses fils et aux chefs de son armée « qu'Ammon-Ra s'est tenu à sa droite et à sa gauche et qu'il a remis entre ses mains le monde entier. » Dans le dernier, le roi conduit les prisonniers des Libyens et des Zaccar à Thèbes devant les statues d'Ammon-Ra, de la déesse Mout et de Chounsou. Ammon-Ra lui dit : « Ton retour est heureux, car tu as battu les neuf peuples et terrassé leurs chefs. » Sur l'aile droite du pylône qui mène au second péristyle, le roi énumère lui-même les peuples qu'il a domptés dans la huitième et la neuvième année de son règne. Il commence par les anciens adversaires de l'Égypte, par les Chéta; viennent ensuite les Amari (Amorrhéens), les Poulista (Philistins), les Zaccar qu'il nous est peut-être permis de prendre pour les habitants d'Acco (Ptolémaïs) (1). Parlant de sa flotte, le roi dit : « Elle a paru sur la mer comme une puissante muraille, l'infanterie était comme le lion qui rugit dans les montagnes. Ceux qui s'étaient approchés de mes frontières ne se nourriront plus sur la surface de la terre, le temps de leur âme est compté pour l'éternité, leurs cadavres ont flotté sur la surface de la mer. Je suis assis sur le trône d'Horos. Mes bras ont veillé sur les pays étrangers et sur les frontières d'Égypte, afin de repousser les neuf peuples. J'ai pris leur pays et de leurs frontières j'ai fait les miennes. Poussez des cris de joie jusqu'à la voûte du ciel, habitants de l'Égypte! Je suis le roi de la haute et de la basse Égypte sur le trône d'Atmou qui me fait régner sur

(1) Bunsen, *Aegypten*, IV, 238.

l'Égypte afin de vaincre sur la terre et de triompher sur la mer(1). » D'autres inscriptions nous entretiennent des campagnes du roi dans la onzième et la douzième année de son règne. Enfin un tableau mural de ce palais résume les exploits de Ramsès III par une série de quatorze figures qui représentent les chefs des peuples vaincus. Le premier de ces princes est « le grand chef du méchant pays de Cousch (l'Éthiopie), » le quatrième le grand chef des Libyens, le huitième « le grand et méchant chef des Chétites (avec cette mention additionnelle : pris vivant), » le neuvième « le grand et méchant chef des Amorrhéens, » le dixième « le grand chef des Zaccar ennemis. » Au onzième rang des pays conquis figure « la terre des Sairdana sur la mer ; » au douzième « celle du grand chef des Schasou ennemis, » c'est à dire des tribus pastorales qui nous sont connues ; au treizième, « celle des Touirsa » sur la mer. La tentation est assez forte d'entendre par les Sairdana les Sidoniens, par les Touirsa les Tyriens (2).

De ces sculptures et des inscriptions, il résulte que Ramsès III ne s'est point borné à repousser les attaques de ses voisins, Libyens, Sémites, Éthiopiens. Il a porté ses armes en Syrie avec autant de succès et aussi loin que Ramsès II. La bataille navale qu'il a dû livrer sur la côte de Syrie est la seule qui paraisse sur les monuments. Il semble pourtant que le peuple d'Égypte ait gardé un souvenir plus vivace des richesses que des victoires de ce prince. Le roi d'Égypte qui possédait plus de trésors qu'aucun autre, le roi du joli conte d'Hérodote, dont les voleurs mettent les trésors au

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 188.
(2) Bunsen, *Aegypten*, IV, 236.

pillage en déplaçant et en replaçant une pierre du caveau, Rhampsinite, ne peut guère être que Ramsès III.

LES RAMESSIDES

Au troisième Ramsès succédèrent encore onze rois du même nom (1273-1095) (1). Mais les temps des expéditions guerrières et des grandes constructions étaient passés. Les inscriptions qui nous restent et qui se rapportent à ces princes, attestent seulement qu'ils surent maintenir leur domination sur la Nubie (2). A propos du douzième Ramsès une colonne découverte près de Carnac dans le temple du dieu de la lune Chounsou (les Ramessides avaient voué à ce dieu une vénération particulière) raconte qu'il éleva au rang suprême de reine d'Égypte la fille du roi du pays de Bouchten. Dans la suite, le roi de ce pays pria le seigneur de l'Égypte de lui envoyer un sage qui pût guérir sa plus jeune fille. Le médecin envoyé par Ramsès trouvé la fille du roi possédée par un esprit contre lequel il ne se sentit point assez fort. Alors le roi de Bouchten supplia Ramsès de lui expédier un dieu pour vaincre cet esprit. Et Ramsès lui expédia hors du temple de Thèbes la statue du dieu

(1) L'Africain donne à la vingtième dynastie 12 rois et 135 ans, Eusèbe 178 ans. Portant même en compte parmi ces douze princes quatre fils de Ramsès III, cette dynastie comprendrait encore huit générations. Rien que pour le troisième, le neuvième, le douzième et le treizième Ramsès, les inscriptions donnent au plus bas 88 années de règne. En supposant par impossible que ces rois soient morts dans le délai indiqué, il ne resterait pour les quatre autres générations que 47 ans. Aussi ne fais-je point difficulté d'assigner avec Lepsius (*Königsbuch*, 82) 178 ans à cette dynastie.

(2) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 203.

Chounsou sur une grande barque accompagnée de cinq petites barques et d'un char. L'esprit s'enfuit devant le dieu et le roi des Bouchtènes, dans le transport de sa joie, ne voulut plus laisser repartir le dieu pour l'Égypte. Enfin il vit en songe un épervier d'or qui déployait ses ailes pour s'envoler vers l'Égypte. A son réveil il se sentit malade. Il laissa partir alors le dieu pour l'Égypte après l'avoir gardé et retenu trois ans et neuf mois; en se séparant, il le combla de superbes présents (1).

LE NOUVEL EMPIRE ET SA CAPITALE

Plus de dix siècles s'étaient écoulés depuis la fondation du royaume de Memphis, quand l'Égypte s'avisa de franchir pour la première fois ses frontières naturelles. La presqu'île du Sinaï, la côte de la mer Rouge en face de Thèbes et Semné en Nubie étaient les extrémités du territoire au temps des rois qui bâtirent les pyramides, au temps des Sésortosis et des Aménemha. Surexcitée par les heureux succès de la guerre de l'indépendance, l'Égypte sortit de ses anciennes voies. Relevé par Amosis et Touthmosis III, l'empire atteignit sous le troisième Aménophis, sous Séthos Ier et sous le deuxième Ramsès, le faîte de sa grandeur et de son éclat. Ramsès III raffermit et soutint l'édifice politique créé par les grands rois ses prédécesseurs. Quatre siècles de gloire et de succès avaient brillé pour l'Égypte. Des campagnes multipliées avaient porté les armes victorieuses de ses grands Pharaons jusque chez les nègres de la Nubie et du Dongola, en Libye et en Syrie. L'Euphrate avait aperçu à plusieurs reprises les

(1) Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 206.

armées égyptiennes. Dans le cours de ces quatre siècles (1680-1260), et quoique ses acquisitions se soient réduites à la haute vallée du Nil, l'Égypte est le premier État du monde antique autant par ses armes que par sa civilisation et ses arts. Les successeurs du troisième Ramsès jouirent encore en paix pendant un siècle et demi du fruit des travaux de leurs prédécesseurs.

Si le nouvel empire surpassait l'ancien en puissance, la nouvelle capitale, Thèbes, primait aussi l'ancienne Memphis. Aucun de ces souverains n'avait négligé d'offrir son butin à Ammon dans les temples de Thèbes; depuis le premier Touthmosis jusqu'au troisième Ramsès, pas un n'avait manqué d'embellir Thèbes de nouvelles constructions. Cette ville devait offrir un merveilleux coup d'œil, quand les œuvres des Touthmosis et des Aménophis, quand celles de Séthos, du second et du troisième Ramsès étaient debout, pressées et massives comme des rochers qui seraient sortis de terre sur les deux rives du Nil, entourées comme par une forêt de pierres d'une multitude de colosses et d'obélisques. On pouvait croire qu'on avait sous les yeux une ville bâtie par des géants. Les maisons du peuple en simples briques étaient, selon Diodore, hautes de quatre et cinq étages. Diodore assigne à la ville un circuit de plus de trois milles; ce pourtour est encore indiqué aujourd'hui par les temples et les palais de Médinet Habou, de Gournah, de Louxor et de Carnac (1).

LA VILLE DES MORTS

A Thèbes comme à Memphis, on avait pris soin des morts comme des vivants. Non loin de la ville, dans la

(1) Diodore, I, 45; Strabon, pag. 816.

première ligne de la chaîne libyenne qui s'élève en cet endroit à 100 mètres au dessus du niveau de la plaine, sont les tombeaux des habitants de Thèbes. Ce sont des catacombes qui n'en finissent pas pendant deux lieues le long de ces montagnes. Les grottes et les allées qui y mènent sont toutes taillées dans le rocher et parfois très profondes. Il y a plusieurs rangs superposés de chambres funéraires. Dans celles d'en bas, où reposent les riches, les tombeaux sont plus grands et plus beaux ; celles d'en haut sont plus simples, plus petites et plus pauvres. Des escaliers droits ou tournants relient les étages et les chambres funéraires. Des galeries, des conduits, des puits verticaux séparent les cavernes les unes des autres et impriment à cette ville des morts le caractère d'un labyrinthe inextricable. Avec leurs milliers de momies et leurs chambres dont le nombre est encore inconnu, pleines de rouleaux de papyrus et d'amulettes que les morts emportaient avec eux, avec les sculptures et les fresques qui couvrent les murailles et les plafonds, qui sont encore pour la plupart d'une fraîcheur remarquable et qui représentent de la manière la plus fidèle, avec toute sorte de détails, la profession de chaque mort des classes aisées, ces catacombes sont une source presque inépuisable pour la connaissance de la vie et des mœurs d'un temps si éloigné de nous.

LES TOMBEAUX DES ROIS

Dans une seconde chaîne, plus à l'ouest, séparée de la première par un ravin solitaire, désert, formé par des murailles abruptes de rochers, qui n'offre aucune trace de végétation, sont les tombeaux des rois. A Memphis, dans la basse Égypte, les rois de l'ancien empire entassaient sur leurs tombeaux des montagnes

de pierres ; les princes du nouvel empire se firent tailler dans les rochers des voûtes, des portiques, des chambres funéraires (1). L'antiquité parle de quarante tombeaux de rois réunis sur ce point, et les recherches modernes ont confirmé cette donnée (2). Des passages spacieux, mais très souvent barrés, conduisent à une profondeur tantôt de 16 mètres seulement, tantôt de 117 mètres dans les rochers ; la plupart des tombeaux se composent d'un amas de galeries, de chambres et de salles qui mènent à la chambre où le sarcophage reposait dans une excavation en forme de puits. Il semble que les Pharaons de Thèbes aient adopté, pour les travaux destinés à leur assurer un dernier asile, la même marche que les rois de l'ancien empire pour la construction de leurs pyramides. Ils commençaient par creuser une entrée, une chapelle qui était une salle plus large que longue, soutenue pour l'ordinaire par des piliers, et une petite chambre ou pièce funéraire proprement dite (3). Si leur règne se prolongeait, ils pratiquaient, à partir de cette chambre, une nouvelle galerie dans le rocher, une nouvelle et plus grande chapelle, une plus haute et plus vaste chambre funéraire. Toutes ces salles taillées dans le rocher sont couvertes depuis la première entrée que fermaient des portes solides, de sculptures peintes

(1) Les Arabes appellent cette muraille de rocher Bibân el Molouc, les portes des rois.

(2) Strabon, pag. 816, signale quarante tombeaux des rois. Diodore parle de quarante-sept tombeaux, d'après les inscriptions sacrées. Mais au temps de Ptolémée Ier, il n'en restait plus que dix-sept (I, 46) et de ces dix-sept la plupart étaient déjà détruits au temps de son voyage en Égypte (vers l'an 50 avant J.-C.). Lepsius donne vingt-cinq tombeaux de rois et quinze tombeaux d'épouses royales. *Briefe*, pag. 270.

(3) Brugsch, *Reiseberichte*, pag. 324.

dont les couleurs sont encore vives et voyantes. La plupart des tableaux se rapportent à la destinée de l'âme et à l'autre vie. Ce sont des scènes dont il n'y a point de trace sur les pyramides et sur les tombeaux contemporains des pyramides. Le roi comparaît devant les dieux du monde inférieur, il leur adresse des prières, il justifie devant eux ses actes et sa vie terrestre. D'un côté sont représentés les plaisirs des âmes pures au ciel; de l'autre, les tourments des méchants en enfer. Ici c'est l'image allongée de la déesse du ciel qui occupe la voûte ou le plafond de la salle funéraire, et, comme son corps est transparent, on voit les étoiles à travers. Ailleurs c'est le dieu du soleil qui accomplit sa course à travers toutes les heures du jour et de la nuit. Les diverses influences de ces heures sur l'homme et bien d'autres circonstances sont soigneusement marquées.

On n'a point encore fouillé la place où reposent Touthmosis et Aménophis (1). Le premier tombeau de Bibân el Molouc est celui du premier Ramsès, qui n'a régné que quatre ans. La chambre et le sarcophage de granit qu'elle renferme encore aujourd'hui n'ont pour tout ornement qu'un petit nombre de peintures murales. Le dieu Atmou et la déesse Néith, « la grande mère, la souveraine du ciel, la reine des divinités, » conduisent le roi devant Osiris. Le roi dit : « Je suis venu vers toi, souverain des dieux, grand dieu, maître du ciel; » et Néith dit au roi : « Je t'accorde le trône d'Osiris que tu posséderas à jamais (2). » Quant au tombeau de son successeur, le premier Séthos, il en est tout autremeut. Il se compose d'un riche assemblage

(1) Voir pourtant Lepsius, *Briefe*, pag. 288.
(2) Brugsch, *Reiseberichte*, pag. 128.

de galeries, de chambres et de salles. Un corridor mène par des escaliers et par une antichambre dans une vaste salle voûtée, qui est à plus de cent mètres dans l'intérieur de la montagne et au milieu de laquelle le corps du roi reposait dans un cercueil d'albâtre, qui est couvert de sculptures. On a trouvé le sarcophage vide, le couvercle brisé. Les sculptures enluminées représentent le roi par devant les dieux du monde inférieur, les stations du cours nocturne du soleil, et les obstacles qu'oppose à ce cours le serpent Apep, les constellations du ciel, les cinq planètes dans leurs barques, les quatre races d'hommes que distinguaient les Égyptiens, figurées chacune par un type.

Du tombeau du deuxième Ramsès on n'a encore fouillé que peu de chambres (1); il a l'air ou de n'avoir point été terminé ou d'avoir été exécuté avec peu de soin. Celui de son fils, le roi Ménephta, ne nous offre qu'une scène empruntée à la peinture du monde inférieur. A côté du roi Ménephta reposent dans les mêmes rochers, et son adversaire Amenmessès et son fils Séthos II. Le même asile a reçu le second Ménephta (Siptah), et son successeur Sethnechtès qui s'empara du tombeau de son prédécesseur. Le tombeau de Séthos II se distingue par des sculptures et des peintures. Le sarcophage en granit rouge paraît avoir été destiné à porter sur le couvercle l'image du roi; mais cette statue est restée inachevée (2). Après le tombeau de Séthos, le plus remarquable par la grandeur et la magnificence de l'ornementation, est celui de Ramsès III, quoique le style des sculptures et des peintures soit inférieur. Des tombeaux des onze Ramsès qui suc-

(1) Lepsius, *Briefe*, p. 266 ; Rosellini, *Monumenti storici*, III, II, 284.
(2) Bunsen, *Aegypten*, IV, 213.

cédèrent au troisième, on a fouillé ceux du quatrième, du cinquième, du sixième et du neuvième. Le tombeau du sixième Ramsès est un des plus grands et des plus riches ; mais ni les peintures, ni les inscriptions n'offrent le moindre intérêt historique. Elles nous renseignent sur le ciel, l'astronomie et l'astrologie des Égyptiens ; elles nous font voir un calendrier qui marque de quinzaine en quinzaine le lever des constellations au ciel d'Egypte, avec l'influence des constellations sur les heures du jour, enfin les joies célestes des âmes des justes, et les tourments des méchants aux enfers (voir plus haut pag. 93, 58).

VI

VIE ET MŒURS DES ÉGYPTIENS

La situation et la nature du pays, les caractères particuliers qui ont favorisé le progrès en Égypte, ont été exposés plus haut. L'uniformité du sol poussa de bonne heure à mettre la vie en commun; la nécessité de défendre ce bassin privilégié contre les pillards du désert donna naissance à une royauté guerrière. Elle sortit de This. A côté du royaume de Memphis il s'en éleva un autre dans la haute vallée, et ces deux royaumes furent réunis entre l'an 3000 et l'an 2000 avant J.-C. Voilà tout ce que nous apprend sur les origines politiques de l'Égypte l'étude de la tradition égyptienne et de la tradition grecque.

LA ROYAUTÉ ET LE SACERDOCE

C'est la forme, propre à l'Orient, de la monarchie despotique que nous rencontrons ici, au seuil même de l'histoire, et cette forme est très fortement accusée. Hérodote nous dit que les Égyptiens n'auraient point su vivre sans rois, et nous tenons de Diodore que les

Égyptiens honoraient ou plutôt adoraient leurs rois et se prosternaient devant eux comme devant des dieux. A cause de la grandeur des bienfaits dont il dépendait de leurs rois, de les combler, les Égyptiens s'étaient persuadé qu'ils devaient participer de la nature divine (1). Nous voyons en effet sur les monuments les prêtres mêmes se prosterner dans la poussière devant les rois, tout comme les officiers ou les gouverneurs de provinces. Sans doute c'est une coutume générale de l'Orient qu'on n'approche qu'à genoux du maître dont le moindre signe dispose d'un instant à l'autre de la vie et de la mort de chacun de ses sujets; mais les Égyptiens ont dépassé tous les autres peuples dans l'art de porter au plus haut point l'autorité souveraine : ils rendaient à leurs despotes un culte divin. De même qu'au commencement de toutes choses, selon la doctrine des prêtres, les dieux régnaient sur l'Égypte, les Pharaons règnent ensuite à la place des dieux. Ils ne descendent point seulement des dieux, ils sont eux-mêmes des dieux du pays. Ils sont des fils d'Ammon, des fils du soleil, mais ils sont aussi aux yeux de leurs sujets le « soleil même qui a été donné au monde, » qui rayonne sur le pays et lui donne la bénédiction et la prospérité; ils sont comme le dieu du soleil les « dispensateurs de la vie. » Comme les dieux, ils sont maîtres de la vérité et de la justice, car ils maintiennent l'ordre, punissent les méchants, récompensent les bons, repoussent les ennemis impurs, assurent à leurs sujets la jouissance des fruits de la terre; ils font vivre l'Égypte, il ne tiendrait qu'à eux de priver leurs sujets de la vie; ils veulent bien leur laisser le souffle et la respiration.

Le roi d'Égypte est et s'appelle le « puissant Horos »

(1) Diodore, I, 90.

par qui le pays est béni; et la reine qui occupe en Égypte un rang plus élevé qu'en aucun autre empire de l'antique ou du nouvel Orient, passe pour la mère du pays, pour la souveraine du monde : elle est Isis, Néith ou Hathor. Comment le même Égyptien à qui les dieux se montraient sous la forme des animaux sacrés, comment n'aurait-il point vu dans la puissance royale, appliquée à gouverner, à ordonner, à protéger le pays entier, une incarnation de la divinité? Cette déification des rois nous apparaît déjà sur les plus anciens monuments (pag. 104, 121); elle persiste et demeure la même jusque dans les derniers siècles de l'empire, elle survit à l'indépendance de l'Égypte. Les Ptolémées et les empereurs romains reçoivent dans les inscriptions les mêmes titres et les mêmes honneurs que les anciens Pharaons (1).

Nous voyons dans les sculptures de Louxor les esprits du ciel porter le troisième Aménophis devant la face d'Ammon qui le sacre roi (ci-dessus p. 159). Dans le Ramesséon, dans le palais de Médinet Habou sont représentés l'avénement de Ramsès II et celui de Ramsès III. Dans l'une et l'autre scène les prêtres commandent aux quatre oies des quatre esprits du ciel d'aller annoncer aux dieux de l'orient et de l'occident, du nord

(1) L'inscription de Rosette, par exemple, prescrit qu'il sera élevé dans chaque temple « au dieu Epiphanes, au vengeur de l'Égypte, » une statue à laquelle la divinité principale du temple présentera l'arme de la victoire. La statue d'Epiphanes sera adorée trois fois par jour et on lui rendra aux grandes fêtes les mêmes honneurs qu'aux autres dieux. En outre, le dieu Epiphanes aura tous les ans sa fête particulière qui durera cinq jours et il sera institué un collége spécial de prêtres du dieu Epiphanes. Cette décision des prêtres réunis sera gravée sur pierre dure et exposée dans tous les temples de première, de seconde et de troisième classe. Epiphanes s'appelle de tous ses titres « fils de Ptah, bien-aimé d'Ammon et de Ra, fils du soleil, celui qui vit éternellement. »

et du midi que le roi a pris la double couronne. Au temple de Silsilis, la déesse Anouké donne le sein au roi Horos qui est déjà un jeune homme (pag. 162-163); au temple de Calabsché, Isis et Anouké allaitent Ramsès II, et dans le Ramesséion, le même Ramsès II est conduit devant Ammon par les dieux Mountou et Chounsou et par la déesse Mout (pag. 176-177). De pareilles scènes dans lesquelles les dieux présentent les rois à Ammon et adorent Ammon afin qu'il accorde aux princes présentés par eux la vie et la pureté, reviennent fort souvent. Les rois mêmes sur les monuments ne se bornent point à sacrifier à leurs divins prédécesseurs. Touthmosis III consacra un temple au dieu Sésortosis III et institua en son honneur des sacrifices réguliers. Aménophis III éleva en Nubie un temple à sa propre divinité (voir plus haut, pag. 155, 159).

Nous ne voyons nulle part que les rois aient eu besoin du ministère des prêtres pour s'approcher des dieux. Et quand les chefs de l'État n'en passent point par cette condition, les prêtres n'ont aucune autorité sur eux. Partout les rois vont eux-mêmes droit aux dieux : nous voyons représenter partout les sacrifices des rois et non point ceux des prêtres; ce sont partout les rois qui consacrent des temples aux dieux afin que les dieux leur accordent « la vie, la durée et la pureté. » Ce sont les Pharaons et non point les prêtres qui représentent vis-à-vis des dieux le peuple et l'État. Les rois sont en même temps souverains pontifes ; ils ne sont pas moins à la tête du culte qu'à la tête de l'État (1). Au témoignage de Diodore, les rois ne sont

(1) La tradition des Hébreux vient ici à l'appui de toutes les autres preuves. Elle fait recevoir Joseph parmi les prêtres sur l'ordre du roi. Joseph est revêtu d'une robe de fin lin ou de byssus et on lui donne pour

point servis par des esclaves, mais par les fils des premiers d'entre les prêtres, et les prêtres ne manquent point de marquer dans les inscriptions de leurs tombeaux, presque dès les temps les plus reculés, au service de quel roi ils ont été prophètes, scribes et chantres. En un mot, les Pharaons sont les chefs visibles de l'Église autant que de l'État et le pouvoir des prêtres, dépourvu de tout caractère positif et liturgique, ne va pas au delà de l'influence que la religion exerce sur le cœur du roi. Ce sont enfin les rois qu'on nous vante comme ayant été les législateurs du pays, ce qui exclut toute idée de théocratie sacerdotale. Que la religion et les prêtres aient d'ailleurs exercé une certaine influence sur les rois, personne ne songe à le nier; mais sous les princes guerriers qui régnèrent en Égypte à partir de l'expulsion des Hycsos, ils la partagèrent avec les chefs de l'armée. Le grand-prêtre de Thèbes ne gagne en importance que depuis les temps du roi Ménephta. Cette importance qui continue à grandir sous les faibles successeurs du troisième Ramsès, atteint son plus haut point sous les premiers princes de la dynastie de Tanis. L'influence sacerdotale s'évanouit ensuite pour ne plus refleurir qu'un instant sous une domination étrangère.

LES CONSTRUCTIONS DES ROIS

La puissance des rois d'Égypte était illimitée. S'il fallait pour démontrer ce point de plus amples preuves que leur déification et que la condition subalterne des prêtres, nous les trouverions dans les constructions

femme la fille d'un prêtre. C'est à dire qu'il est admis et reçu dans la classe ou caste des prêtres. *Genèse*, XLI, 42, 45.

gigantesques que les Pharaons ont laissées après eux et dont une moitié seulement est consacrée aux dieux. Aucun souverain n'en saurait élever de pareilles à moins de disposer en maître absolu des forces de ses sujets. Nous apprenons par les renseignemets d'Hérodote que les travaux du canal du roi Nécho qui devait joindre les lacs amers à la mer Rouge (voir plus haut, pag. 198), coûtèrent la vie à 120,000 ouvriers qui périrent dans le désert (1). C'est ainsi que les pertes d'hommes dans les marais de la Néva où la volonté du czar Pierre fonda Saint-Pétersbourg, se comptent aussi par centaines de mille. Des faits analogues se renouvelleront toujours avec une dureté plus ou moins impitoyable sous les gouvernements despotiques. De nos jours, quand Méhémet Ali fit creuser son canal, les malheureux fellahs ramassés et conduits par troupes à ces travaux, mouraient par milliers de chaleur, de fatigue, de mauvaise nourriture. Les constructions égyptiennes étaient la passion dominante et la principale occupation des rois. Ils suivent en cela le goût du peuple entier. Quand ils bâtissent des temples et érigent des statues aux dieux, il s'agit bien moins pour eux d'honorer ces dieux que de conserver le souvenir des hommages qu'ils leur ont rendus. Ils bâtissent avant tout pour éterniser leurs actions et leur nom, pour « les faire vivre, » comme disaient les Égyptiens. Telle est par excellence la destination de ces édifices. Après les sacrifices du roi et les témoignages de faveur accordés au roi par les dieux, les sculptures des temples représentent les exploits des rois de préférence aux actions des dieux. C'est l'intérêt du roi et ce n'est point celui du dieu qui inspire et dirige la fondation de l'édi-

(1) Hérodote, II, 158.

fice. Quand les rois au lieu de simples tombeaux se construisent des pyramides, c'est afin que leurs restes reposent en sûreté et que la montagne qui les couvre « fasse vivre » leur nom chez les générations futures. S'ils bâtissent des temples et des palais, les colonnes, les murailles, les fresques, les inscriptions se chargent de transmettre leurs actions à la postérité. Les constructions des Pharaons sont les mémoires de leurs règnes, écrits ou gravés sur pierre.

ÉTIQUETTE DES ROIS

Diodore nous décrit le cérémonial qui réglait la vie des Pharaons. Le matin, après avoir lu les rapports écrits qui arrivaient de tous les côtés, le roi faisait ses ablutions, mettait ses ornements et sacrifiait aux dieux. Pendant que la victime marchait à l'autel, le grand prêtre priait les dieux d'accorder au roi la vie avec toute sorte de biens, parce que le roi était un maître juste, pieux envers les dieux, doux envers les hommes, fort, juste et magnanime, ennemi du mensonge, prodigue de ses biens et maître de ses désirs, qui ne châtiait point les méchants avec toute la sévérité requise et qui comblait les bons au delà de leur mérite. Puis le prêtre rejetait et appelait sur les serviteurs du roi la peine des fautes que le roi avait pu commettre et il l'exhortait à mener une vie pieuse, « non point par des reproches, comme le remarque expressément Diodore, mais par des éloges. » Le sacrifice terminé, le prêtre lisait au roi, dans des livres sacrés, les paroles et les actions des grands hommes qui ne peuvent être que d'anciens rois. Nous avons vu plus haut que des prêtres poètes s'empressaient de célébrer les exploits et les guerres des rois; nous savons qu'il existait de grands

poèmes historiques (1), et nous savons enfin que parmi les livres sacrés des prêtres égyptiens, le second livre contenait des prescriptions du chantre relatives à la vie des rois. Le reste de la journée se partage de même entre des occupations déterminées : le roi se promène, se baigne, couche même avec sa femme à heures fixes. La nourriture du roi doit être simple; il ne doit manger que de la viande de veau et d'oie (ce sont les viandes des prêtres) et il n'a que sa ration de vin. Diodore s'étonne que les rois se soient assujettis à ce cérémonial. C'est qu'il oublie, oubli tout simple de la part d'un ancien, ce que tous les âges nous apprennent, à quelles corvées accablantes de luxe et d'étiquette des rois se soumettent de bon cœur, dès qu'il s'agit pour eux de mettre dans tout son jour leur dignité et leur majesté. Ce n'est point là cependant le premier principe de la réglementation de la vie des rois, qu'il ne faut pas même chercher dans la passion des Égyptiens pour un ordre systématique et constant. Les Égyptiens étaient extrêmement soucieux de se conserver purs, afin de ne laisser aux esprits impurs aucun pouvoir sur l'homme et de s'assurer par leur pureté la vie et le salut. Tel est le but en vue duquel les prêtres et les laïques réglaient toutes leurs actions jusqu'au manger et au boire, jusqu'à la nourriture et au vêtement d'après un rituel minutieux. La première tâche du roi est de veiller à la pureté de l'Égypte. Pour y parvenir, il faut qu'il soit lui-même plus pur que personne. Il est l'Horos du pays, chargé de terrasser le désordre, l'impureté, le mal et il faut qu'il rayonne comme le dieu victorieux de l'éclat le plus pur. C'est ainsi que dans les idées des prêtres le roi devait mener la vie pure du prêtre, avoir les mêmes

(1) Diodore, I, 53.

aliments que le prêtre et ne s'occuper de chaque espèce d'affaires qu'à l'heure propice, car les Égyptiens poussaient fort loin la superstition à l'astrologie. Ce système exigeait en outre que toute faute que le roi viendrait à commettre, fût détournée de lui et transportée à d'autres. Diodore n'a fait que nous conserver les principaux traits du plan conçu par les prêtres pour régler la vie du roi. Il y avait accumulation de flatteries et d'hommages à l'adresse du roi grand et clément, ce qui n'aura point empêché les Pharaons de ne se soumettre à la règle que dans la mesure qui leur convenait. On nous raconte d'un des derniers venus, d'Amasis, qu'il s'émancipa du cérémonial usuel et qu'une fois les affaires terminées il reprenait sa liberté et menait joyeuse vie. Il ne laissa pas de régner longtemps et d'être fort aimé des Égyptiens.

Les Pharaons étaient entourés de toute la pompe des despotes de l'Orient. Ramsès III a fait représenter sur un mur du palais de Médinet Habou (voir plus haut, pag. 205) la cérémonie de son intronisation, sa prise de possession du pschent. Des trompettes ouvrent la marche, suivis d'officiers et de fonctionnaires. Vingt-deux prêtres portent la statue d'Ammon qu'un autre prêtre encense par derrière, puis vient un scribe qui a l'air de lire une proclamation. Douze hommes richement costumés portent ensuite le roi sur le trône et sous un baldaquin. A côté du trône marchent les dignitaires qui rafraîchissent le roi avec de grands éventails; d'autres portent les armes du roi et les insignes de son pouvoir. Derrière le trône s'avancent les chefs de l'armée et les gardes du corps. La marche est fermée par un taureau blanc, entouré et conduit par des prêtres, et par d'autres prêtres qui portent les cartouches des prédécesseurs du roi. Enfin le roi descend

de son trône, s'élance vers Ammon, allume de l'encens pour lui et coupe des épis avec une faucille d'or (1).

LA COUR

La cour était nombreuse : porteurs d'éventail à la droite du roi et porteurs d'éventail à la gauche, porteurs du parasol, princes de l'arc, chefs des archers, gardiens de l'arc royal, commandant des gardes du corps, gouverneur du palais, directeur des constructions dans la haute et la basse Égypte, inspecteur des troupeaux du roi, scribe du palais, intendant du palais, tels sont entre autres les titres des officiers de la cour (2). Au témoignage des monuments, l'ameublement royal resplendissait d'argent et d'or. Nous voyons des barques dorées, des voiles teintes et brodées; le harnachement des chevaux est riche et recherché; les siéges rembourrés sont artistement sculptés et superbement décorés; enfin les monuments nous montrent en grand détail l'organisation compliquée de la cuisine des Pharaons, le nombreux personnel, les échansons et les officiers de la bouche, la préparation des mets.

La mort des rois amenait, comme celle du bœuf Apis, un deuil de soixante et dix jours. Pendant ce temps tout le monde devait s'abstenir de bains, de viande et de vin jusqu'à ce que le fils du souverain qui était entré dans l'Amentès, fût monté sur le trône

(1) Wilkinson, *Manners and Customs*. Suppl. pl., 76. Champollion, *Lettres*, pag. 344 ss.

(2) Dans les inscriptions des tombeaux et sarcophages au musée de Berlin. Cf. *Genèse*, XL, 41.

comme un nouvel Horos prêt à rendre la vie au pays, jusqu'à ce que la face du nouveau maître revînt « briller comme le soleil sur les deux Égyptes à l'expiration des jours de deuil. » Cependant l'ordre de la succession fut souvent interrompu, comme nous l'avons vu, par les usurpations inséparables du despotisme (1).

LA NOBLESSE

Telle est la royauté qui tenait sous sa tutelle et dans une même obéissance toutes les classes ou castes du peuple. Nous avons essayé de montrer dès notre premier chapitre comment cette terre d'Égypte avec ses frontières si tranchées, où les mêmes grands phénomènes se répètent avec une invariable régularité, était faite comme à plaisir pour imprimer un caractère constant et tranché aux conditions sociales qui naissent du genre de vie et des occupations, qui apparaissent au sortir de l'état primitif, qui passent naturellement de père en fils. Du sein des familles riches et entreprenantes qui s'avisèrent de protéger la vallée du Nil contre les races du désert, s'éleva une noblesse guerrière à qui le cultivateur fut redevable de la tranquille possession de ses troupeaux, de la jouissance des fruits de son champ. Sortant par degrés des chefs de cette

(1) Ce que Synésius rapporte sur l'élection des rois (*opp.* pag. 94) a pu appartenir à quelque système imaginé par les prêtres ; mais tout l'ensemble de l'histoire d'Egypte est en contradiction avec une royauté élective de cette espèce. Les élections auraient eu lieu sur la montagne de Libye, près de Thèbes, où nous avons vu qu'on célébrait une grande fête en l'honneur d'Ammon (Cf. plus haut, pag. 183). Les prêtres auraient proclamé le nom du candidat à propos duquel il s'agissait de voter. La voix des prophètes comptait pour cent, celles des prêtres subalternes pour vingt, des serviteurs des temples pour dix, des guerriers pour une.

noblesse et partant du haut pays ou de This, la royauté étendit sa domination sur toute la vallée du Nil jusqu'au rivage de la mer. En face de cette noblesse guerrière prenaient place les familles de prêtres chez lesquelles se perpétuait de père en fils, depuis un temps immémorial, la science du culte. On savait par eux comment il fallait servir les dieux pour que les dieux continuassent d'accorder à l'Égypte les biens de la terre et la prospérité dont elle jouissait dans le voisinage du désert; quels étaient les sacrifices obligatoires et quelle vie était agréable aux dieux, quelle conduite assurait à l'homme la vie dans ce monde et dans l'autre. Au dessous de la noblesse guerrière et des familles sacerdotales venait la masse du peuple. Admettant même que la noblesse à quelque époque reculée ait été assez forte pour mettre des bornes au pouvoir du roi, aussi loin que l'histoire remonte nous voyons la royauté commander aux guerriers et aux prêtres avec la même autorité qu'à la masse du peuple. Les guerriers et les prêtres ne sont privilégiés qu'aux dépens du peuple.

LA CASTE DES GUERRIERS

La caste guerrière que nous font connaître les monuments et la tradition grecque n'a plus rien de cette noblesse guerrière. Ce ne sont plus de grands propriétaires qui répondent à l'appel du roi et le suivent à la guerre avec leurs chars, leurs coursiers et leurs serviteurs. La noblesse est remplacée par des gens de métier. Ce sont des familles qui, moyennant une certaine mesure de terre que leur donne l'État, sont engagées au service militaire et reçoivent leurs armes des arsenaux de l'État. Telle est la caste guerrière que nous mon-

trent les monuments dès le temps des Aménemha et des Sésortosis, comme sous le troisième Ramsès. Hérodote avance que chacune de ces familles possédait douze champs de bonne terre francs d'impôt. Le champ mesurait en longueur et en largeur cent coudées égyptiennes en sorte que chaque lot équivalait à peu près à sept arpents (soit 178^{a},682). Au compte d'Hérodote ces familles guerrières pouvaient encore mettre sur pied, vers le milieu du cinquième siècle, 400,000 hommes, quoique une forte partie qu'on évalue à 200,000 hommes eût émigré en Éthiopie deux siècles auparavant, sous Psammétique Ier. La caste des guerriers se subdivisait en deux sections, savoir les Hermotybiens au nombre d'environ 150,000 et les Calasiriens au nombre d'environ 250,000. Ceux-là étaient cantonnés, du temps d'Hérodote, partie dans le district de Chemnis en haute Égypte, partie dans le Delta occidental; ceux-ci, c'est à dire les Calasiriens (1), dans le district de Thèbes et dans le Delta oriental. Chaque section fournissait tous les ans pour la garde personnelle du roi mille hommes qui étaient grandement défrayés, de même que les garnisons des villes frontières et des forteresses qu'on relevait aussi tous les ans. A la veille d'une entrée en campagne on prenait sur la totalité des deux sections le nombre d'hommes qu'on jugeait nécessaire. D'après les indications d'Hérodote il n'est pas impossible qu'au grand complet les armées de Séthos ou de Ramsès II se soient élevées sinon à 700,000, du moins à 4 ou 500,000 hommes. Sous Ptolémée Philadelphe l'armée égyptienne avait la réputation d'être forte de 240,000 hommes.

(1) Les Égyptiens appelaient *Calasiris* une tunique de lin bordée de franges à la hauteur des cuisses (Hérodote II, 81). La signification du nom d'Hermotybiens est inconnue.

Les monuments prouvent que la guerre était un art dès le temps des Sésortosis et des Aménemha, que les soldats recevaient une instruction régulière. Les arsenaux du roi fournissaient à l'infanterie des arcs, des casques, des boucliers, des lances, des sabres courbes. Elle était divisée en corps qui avaient chacun leurs enseignes. La grosse infanterie marchait en bon ordre au son des trompettes. On n'attaquait point une place sans s'aider du bélier pour battre les murs, de la torture pour protéger les colonnes d'assaut. Au lieu de la cavalerie qui ne figure jamais sur les monuments, les Pharaons menaient en campagne une multitude de chars de guerre pour lesquels ils entretenaient des chevaux. Les hommes qui les montaient se servaient de l'arc comme les rois, qui combattent toujours du haut de leurs chars. Les exercices de tir à la cible abondent sur les monuments, l'arc étant l'arme favorite des Égyptiens comme de tous les Orientaux dans l'antiquité.

LA CASTE SACERDOTALE. PROPRIÉTÉS DES TEMPLES

L'Égypte devait à la caste sacerdotale le développement et l'établissement définitif de son culte, l'élaboration de ses idées religieuses, sa loi morale, son écriture, ses arts et sa science. La piété du peuple et des rois s'était montrée généreuse envers les temples. « Les prêtres, dit Hérodote, ne consomment rien du leur; on leur cuit tous les jours du pain sacré, et ils reçoivent en abondance des légumes, des oies, de la viande de veau et du vin. » A entendre Diodore, tout le territoire de l'ancienne Égypte aurait été divisé en trois parts, un tiers pour le roi, un tiers pour entretenir les prêtres et couvrir les frais des sacrifices et des

fêtes, le dernier tiers pour les guerriers. Tous les cultivateurs d'Égypte n'auraient été que des fermiers (1). Nous venons de voir, en effet, qu'une partie du pays, mais qui était bien loin d'en prendre le tiers, était assignée aux guerriers. S'ils voulaient vivre avec leurs familles du produit de leurs petites parcelles, ils ne pouvaient pas songer à les louer à des fermiers et devaient les cultiver eux-mêmes. Une autre partie du pays était destinée à l'entretien des prêtres et du culte, mais il semble que ces terres appartiennent aussi au roi, car Hérodote dit à propos des revenus des prêtres qu'ils étaient payés par le roi (2), et la tradition des Hébreux porte aussi que les prêtres « recevaient du Pharaon une quote-part déterminée et mangeaient leur part que leur donnait le Pharaon (3). » D'après ces données et d'après une autre indication d'Hérodote, qui veut que Ramsès II ait divisé la surface du pays en carrés égaux et assigné à chaque Egyptien un même lot de terre (4), il semble que les Pharaons se soient considérés comme les propriétaires du sol, par une fiction familière aux gouvernements despotiques de l'Orient. Ils auraient donc assigné aux guerriers une juste mesure de terre, et sur le reste du pays ils auraient levé un impôt pour les temples et un autre pour eux. Ces impôts absorbaient, au témoignage des Hébreux, le cinquième du revenu (5), ce qui autorise à considérer tous les cultivateurs comme des fermiers ou des colons héréditaires. Il est expressément remarqué

(1) Diodore, I, 73, 74.
(2) Hérodote, II, 37, 168.
(3) *Genèse*, XLVII, 22, 26.
(4) Hérodote, II, 109. Ci-dessus pag. 165.
(5) *Genèse*, XLVII, 24, 26.

que les champs militaires étaient seuls exempts d'impôt (1), et que les terres imposées au profit des temples ne payaient rien au Pharaon (2). Il va d'ailleurs sans dire que la piété des sujets multipliait les revenus des prêtres et qu'on disposait en faveur des temples, dans toute la mesure du possible, de ses biens-fonds et de ses revenus (3).

LES CLASSES DE PRÊTRES

Déchargés de tous les soucis de la vie matérielle, les prêtres n'avaient plus qu'à vaquer aux devoirs du culte, aux précautions requises pour se conserver purs et

(1) Hérodote, II, 168.

(2) *Genèse*, XLVII, 26.

(3) Les Pharaons possédaient en un certain sens les terres qu'ils assujettissaient à l'impôt du cinquième au profit des temples. Nous possédons d'assez anciens papyrus où sont notés les noms des contribuables et les fournitures à livrer en nature. Sous la domination des Ptolémées, les temples étaient censés posséder les terres imposées à leur profit, mais le droit de possession était révocable, et les rois s'avisent à leur tour d'imposer les temples, de même que nous voyons les souverains de l'islamisme imposer les mosquées. Dans l'inscription de Rosette (du 27 mars 196 av. J.-C.) les grands prêtres, prophètes, stolistes, pastophores et scribes des temples expliquent que par ordre du roi (Ptolémée Epiphanes) on continuera à payer et à fournir annuellement aux temples leurs revenus, l'impôt foncier établi à leur profit et la part réservée aux dieux sur les plantations de vignes et toutes autres propriétés. Nous voyons de plus par la suite de l'inscription et par d'autres renseignements que ces revenus ne suffisaient point pour entretenir les temples en bon état et que les rois comblaient le déficit. En revanche les Ptolémées enlevaient aux temples en les imposant aux profit de l'État une partie de leur revenu. Les temples étaient tenus de livrer tous les ans au roi pour chaque champ labourable (ἄρουρα) une artabe de blé, pour chaque vigne un amphore de vin. Ils payaient en outre un impôt en argent et fournissaient une certaine quantité de tissus de fin lin ou byssus.

pour ne rien manger qui ne leur fût permis, à l'étude des livres sacrés. Ils se partageaient en plusieurs classes ou corporations héréditaires. A chaque temple étaient attachés un grand-prêtre ou prophète (1), qui avait la haute direction, un scribe spécialement versé dans l'art de l'écriture et administrateur des biens dutemple, un astrologue qui observait tous les jours leciel, un chantre et un stoliste chargé de vêtir les statues des dieux, de surveiller le détail des sacrifices et de la liturgie, la célébration des fêtes. Dans les processions, le prophète portait le vase d'eau destiné aux purifications, le stoliste l'aune de la justice et la patère des aspersions; le scribe était facile à reconnaître aux plumes de sa coiffure, au rouleau ou volume qu'il portait d'une main, à l'écritoire qu'il portait de l'autre; l'astrologue avait un horomètre et un rameau de palmier (2), symbole du temps chez les Égyptiens. Au dessous de ces grands dignitaires venait le sacerdoce subalterne : pastophores qui portaient aux processions les statues des dieux et qui exerçaient l'art de guérir; autres ministres chargés d'embaumer et d'ensevelir les morts; gardiens des animaux sacrés; serviteurs des temples chargés de les tenir propres, etc. La charge de grand-prêtre passait du père au fils, quand le pouvoir séculier ne s'avisait pas d'intervenir (3). Pareille hérédité pour les autres emplois (4).

(1) Les inscriptions font constamment du grand prêtre un prophète et Clément d'Alexandrie dit expressément (*Strom.*, pag. 268), qu'il était à la tête du temple. L'inscription de Rosette oppose les prophètes aux grands prêtres.

(2) Clément, *Strom.*, pag. 268 ss.

(3) Hérodote, II, 37, 143.

(4) Diodore, I, 73.

Les plus importants sanctuaires de l'Égypte étaient les temples d'Ammon à Thèbes, de Ptah à Memphis, et de Ra à Héliopolis. Leurs colléges de prêtres étaient par excellence les centres et les foyers de la vie et de la doctrine sacerdotales. Tant que Thèbes resta la capitale du royaume, le grand prêtre d'Ammon à Thèbes fut le premier prêtre du pays.

RÉGIME DES PRÊTRES

Les prêtres étaient tenus de mener une vie plus sainte et plus pure que le peuple. Le rituel, les prescriptions relatives à la pureté et au régime alimentaire que les prêtres s'imposaient à eux-mêmes, dépassaient en rigueur ce qu'ils exigeaient du reste des Égyptiens. Tous les trois jours ils devaient se raser le corps entier, surtout la barbe et les sourcils. Ils ne pouvaient porter que des vêtements de lin fin ou byssus et des souliers d'écorce (byblos). Tout autre vêtement, surtout en poil et en peau de bête, souillait le prêtre; cependant les prêtres d'Osiris portent sur les monuments, principalement aux funérailles, des dépouilles de léopard. La chair de la brebis, du porc, de la plupart des autres animaux était interdite aux prêtres. Jamais ils ne doivent toucher au poisson. Ils ne mangent point de légumes à cosse, ne se permettent point de regarder une fève, jeûnent fréquemment. De temps à autre, ils pratiquaient des mortifications, qui se prolongeaient même une fois pendant 42 jours, afin d'extirper les 42 péchés mortels. Enfin les prêtres ne pouvaient avoir qu'une femme, tandis qu'on permettait aux autres Égyptiens, outre la femme en titre, plusieurs autres femmes ou concubines. Nous avons vu que les rois avaient plu-

sieurs épouses, et il en était de même des Égyptiens riches (1).

LE PEUPLE

Au dessous des classes privilégiées des prêtres et des guerriers venait la masse du peuple. Si la séparation des castes continuait à être rigoureuse, quelle distance séparait les divers métiers ou professions au sein des classes laborieuses et ouvrières, à quel degré par exemple le cultivateur était distingué de l'artisan? Nous n'avons point de lumières là-dessus. Nous savons seulement que le peuple se divisait en cultivateurs, artisans et pasteurs et que ces derniers étaient les plus méprisés. Il est aussi constant qu'il n'était point permis au fils d'exercer un autre métier que celui du père (2). Comme la dignité de grand-prêtre était héréditaire dans les temples, que les emplois de gardiens et de gardiennes des animaux sacrés, d'embaumeurs et d'ensevelisseurs appartenaient par héritage à certaines familles ; comme nous trouvons dans les tombeaux des arbres généalogiques qui attestent que les mêmes fonctions, par exemple celles d'architecte, restent dans une seule et même famille pendant vingt-cinq générations (3); enfin comme nous voyons naître et former en plein VIIe siècle une nouvelle caste d'un certain nombre de jeunes Égyptiens que Psammétique donne à ses mercenaires ioniens, il faut en conclure que les Égyp-

(1) Diodore I, 80. Hérodote II, 37, 81. Diog. Laert. VIII, 27. Porphyre, *de Abst.* 4, 7.
(2) Diodore, I, 74.
(3) Lepsius, *Briefe*, pag. 309, 310. Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 259.

tiens, doués jusqu'à l'excès d'un esprit de stabilité et de conservation, poussaient fort loin la passion du maintien des types, de la séparation des métiers, de l'hérédité des professions au sein des familles. Jamais pourtant à notre connaissance les rapports mutuels des castes héréditaires de l'Égypte n'ont été aussi durs ni aussi raides que dans l'Inde. C'est qu'il n'y a point en Égypte de classe foulée et méprisée par toutes les autres sans exception, comme celle des Soudra. Jamais les inscriptions funéraires ne se ressentent d'aucun orgueil de caste. On nous dit que les bergers étaient les plus méprisés. Cela doit être exact, car leur vie errante les empêchait de s'assujettir à des règles fixes, à l'observation d'un rituel sévère. La Genèse nous assure aussi « que les pasteurs étaient en abomination aux Égyptiens. » Ni l'une ni l'autre de ces assertions ne s'applique aux éleveurs et aux troupeaux dont les Égyptiens s'occupaient avec beaucoup de zèle. Elles concernent toutes les deux les pasteurs nomades qui parcouraient les vastes marécages du Delta ou les pâturages de la chaîne libyque et de la chaîne arabique, et qui demeuraient tout à fait étrangers à la vie sédentaire. On nous dit encore que les porchers inspiraient une répugnance particulière : c'est que le porc était chez les Égyptiens un animal impur (1). Les mœurs

(1) Hérodote II, 47. Élien, *de N. A.* 10, 16. On s'y est pris de bien des façons pour expliquer par une immigration de races étrangères la division de la population égyptienne en castes. C'est une théorie mécanique qui prétend ramener à de simples superpositions un développement organique. Appliquée à l'Inde, cette hypothèse ne manque point d'une certaine autorité historique. Il y a dans l'Inde une classe esclave (celle des Soudra) écrasée par trois classes supérieures dont la première est celle des aborigènes et les deux autres celles des Arja ou Aryas qui viennent du dehors. Cette cause de séparation manque tout à fait en Egypte. Ni l'histoire ni la

égyptiennes interdisaient peut-être les mariages d'une caste à l'autre, mais nous ne voyons nulle part que la loi les ait prohibés, et sans une pareille loi prohibitive l'institution des castes ne sort point tout son effet (1).

LES FONCTIONNAIRES

Pour administrer le pays, les Pharaons employaient des gouverneurs qu'ils mettaient à la tête des districts et des provinces conquises, par exemple de l'Éthiopie. Cependant l'Égypte n'était point comme les autres États de l'ancien Orient, un de ces empires fondés par la conquête, dans lesquels le souverain de la race victorieuse étend son autorité sur les vainqueurs et sur

physiologie ne nous permettent de croire à des immigrations. Strabon ne connait en Egypte que trois castes, les prêtres, les guerriers et la masse des artisans et des travailleurs. Diodore (I, 74) cite après les deux premières castes les laboureurs, les artisans et les pasteurs. Platon (Timée, pag. 21) parle de prêtres, de guerriers, d'artisans, de pasteurs et de chasseurs. Hérodote nomme les bouviers, les porchers, les détaillants, les interprètes et les mariniers. Les marchands qui ne manquaient point en Egypte ne figurent ni chez Platon ni chez Diodore, et Hérodote omet les laboureurs et les artisans. Que croire en tout cela et quelle est l'hypothèse la plus naturelle? C'est que le gros des travailleurs se subdivisait surtout en pasteurs, artisans et cultivateurs; mais chacune de ces professions se subdivisait en plusieurs branches, et chacun de nos auteurs a relevé les divisions qui frappaient ses yeux. Hérodote met ses bouviers en évidence. C'est qu'il s'agit sans doute des pasteurs qui vivaient des troupeaux de buffles qu'ils faisaient paître dans les bas-fonds marécageux du Delta sur les frontières d'Egypte, et qui avaient pour habitations des gourbis de roseaux ; Diodore I, 43.

(1) Hérodote constate que les porchers seuls ne se mariaient qu'entre eux et qu'aucun autre Egyptien ne leur donnait sa fille. Ce témoignage permet de conclure que les mariages étaient permis d'une caste à l'autre, même contre Platon qui soutient dans le passage du Timée cité ci-dessus qu'aucune caste ne se mêlait à une autre.

les vaincus, où il s'agit de maintenir les vaincus dans la soumission. L'Égypte est un territoire un et indivisible, habité par une seule et même race. Il n'était point question de tenir en bride de vastes et lointaines provinces. Les divisions administratives étaient plus petites (1); les gouverneurs sont sous l'œil du roi et ne sauraient songer à se donner des airs de pachas indociles. Le roi nommait et choisissait ces gouverneurs de district parmi les membres de sa famille (les monuments en fournissent des exemples), parmi les prêtres, les guerriers et même dans le peuple. Ce sont des préfets entourés et assistés par des scribes et juges royaux, par « des scribes de la justice. » Comme les Égyptiens ont possédé de bonne heure un droit écrit et que les clercs en écriture étaient prêtres, comme la religion et le droit se tenaient de fort près, nous pouvons admettre que les gouverneurs avaient au tribunal des assesseurs tirés de la caste sacerdotale. Ces gouverneurs sont chargés de rendre la justice dans le ressort de leurs nomes, de veiller à la culture du pays, de lever les impôts et de les livrer au roi. Il semble qu'ils aient aussi eu sous leurs ordres des guerriers établis dans la province. Quant aux mines d'or et de cuivre du haut Nil et du Sinaï, elles ont l'air d'être confiées à des fonc-

(1) Dans le mythe d'Osiris que nous a conservé Diodore, le cadavre du dieu est coupé en 27 morceaux qui sont distribués, pour être ensevelis, à tous les colléges de prêtres du pays. Il semble donc qu'il y ait eu dans l'ancien royaume d'Egypte 27 district. De là les 27 cours du Labyrinthe dans Strabon, pag. 811 et les 25 de Pline (voir plus haut, pag. 134), quoique cet édifice n'ait jamais eu que 12 cours. Strabon parle cependant de 36 districts ou nomes (pag. 787); des monnaies d'une date plus récente vont à 46, Ptolémée à 47. On retrouve jusqu'à 44 noms de nomes, 22 pour la haute et 22 pour la basse Égypte; Brugsch, *Histoire d'Égypte*, pag. 9.

tionnaires spéciaux, et les produits sont tous les ans conduits sous bonne escorte au trésor du roi (voir plus haut, pag. 122).

LE TRIBUNAL SUPRÊME

Au témoignage de Diodore il y avait en Égypte un tribunal suprême composé de trente juges, savoir dix des plus vertueux hommes d'Héliopolis, dix de Memphis et dix de Thèbes. Ces juges appartenaient sans aucun doute aux trois colléges de prêtres de Memphis, Thèbes et Héliopolis. Le président élu par les trente, portait sur la poitrine, au bout d'une chaine d'or, une sorte d'écusson en pierres précieuses, montées avec art, que les Égyptiens appelaient « la vérité » (plus haut, pag. 182) (1). Cette cour des trente ne manquait point de rendre des jugements fort respectables et conformes à la loi, toutes les fois que le roi n'était pas intéressé dans la cause ou ne se réservait pas la sentence.

LES LOIS

Diodore nous informe en outre que les lois égyptiennes étaient codifiées et réunies en huit livres, que les juges avaient constamment sous la main. Les premières lois écrites furent données aux Égyptiens par Ménès, et il assurait qu'il les avait reçues du dieu Thoth. Sasychis qui multiplia ces lois donna les prescriptions les plus précises sur le culte des dieux, inventa la géométrie, enseigna l'astronomie. Ensuite Sésostris (Séthos) promulga la loi des rois et régla les

(1) Diodore, I, 73, 75.

institutions militaires. Enfin les rois Bocchoris et Amasis complétèrent les lois de l'Égypte. Hérodote nomme un roi Asychis, successeur de Menkéra ou du fondateur de la troisième pyramide, qui aurait bâti une pyramide en briques et donné des lois relatives à la matière hypothécaire (1). Nous ne pouvons guère douter que les prêtres d'Égypte n'aient possédé des lois écrites même avant l'invasion des Hycsos. Le code civil paraît avoir fait partie des livres saints du sacerdoce. Sur les dix livres du grand-prêtre il en remplissait huit. Nous apprenons enfin par Diodore, et les monuments confirment ses indications, qu'il y avait par devant les tribunaux procédure écrite, accusation et défense, duplique et contre-réplique, toujours par écrit. Avec la manie des Égyptiens pour l'écriture, cette pratique doit avoir passé en loi d'assez bonne heure. Les contrats et actes de vente provenant de tombeaux du temps des Ptolémées sont rédigés avec une précision minutieuse et pourvus de la signature d'un grand nombre de témoins. Ce que nous dit Diodore du droit égyptien sur le tien et le mien, porte une certaine empreinte de douceur et d'humanité. Les intérêts ne pouvaient pas s'élever au delà du montant du capital; l'esclavage pour dettes n'était point reconnu. Les fils de toutes les femmes étaient héritiers sur le même pied. Le meurtre d'un esclave était puni de mort comme celui d'un Égyptien et le parjure était menacé de la même peine; celui qui falsifiait des écritures ou des mesures avait la main coupée. Dans la confession des fautes dont les âmes s'accusent devant Osiris, le mort se défend surtout (comme nous l'avons vu plus haut) d'avoir falsifié des mesures ou des sceaux, d'en avoir imposé à la jus-

(1) Diodore, I, 94. Hérodote, II, 136.

tice, d'avoir exercé l'usure. Les peines qui frappent le coupable portent le cachet de l'Orient. Couper le nez ou la langue, châtrer et surtout bâtonner sont des supplices usuels (1).

LA LOI RELIGIEUSE

A côté de la loi civile se place la loi religieuse ou loi des prêtres. Ce n'était point assez d'immoler des taureaux et des oies, de faire des libations, de brûler de l'encens devant les statues des dieux, d'offrir les prémices des fruits, figues, oignons et fleurs, de consacrer dans les temples des statuettes, des couronnes, des anneaux, de célébrer toutes les fêtes, grandes et petites, des divinités de la province, de ne point troubler le repos des morts et de leur offrir des sacrifices au commencement et à la fin de l'année, d'observer la fête de la grande et celle de la petite chaleur, les fêtes mensuelles et les fêtes de quinzaine (2), d'honorer et d'ensevelir avec soin les animaux sacrés; la vie entière ne devait être qu'un culte rendu aux dieux. Dans leur pays privilégié les Égyptiens se regardaient aussi comme un peuple privilégié. Pleins de reconnaissance envers les dieux qui leur avaient accordé ce pays et cette vie, ils jetaient des regards de mépris sur les races impures et perverties qui habitaient en dehors de la vallée du Nil. Se conserver pur, se préserver de tout contact avec l'impureté, telle est à leurs yeux la tâche essentielle de la vie. La pureté du corps et du vêtement leur paraît un gage de la pureté de l'âme et de la vie. Tou-

(1) Diodore, I, 77 ss.

(2) Le calendrier des fêtes gravé sur les monuments indique une série presque interminable de sacrifices.

tefois le devoir de pureté que la loi sacerdotale impose à tout Égyptien et surtout au prêtre avec une rigueur exceptionnelle, ne se borne point à cette pureté directe et naturelle. Il y a des dieux bons qui donnent la vie, mais il y a aussi des dieux méchants qui donnent la mort. Ceux-ci règnent sur toute la partie de la nature qui paraît tenir et participer de leur essence. Le moindre contact avec tout ce côté de la nature déplaît d'abord aux dieux bons, aux dieux purs; il confère en outre aux esprits méchants une puissance et une action sur l'homme qui s'est souillé. Il faut donc pour le salut des hommes éviter tout contact de ce genre. Il convient de s'abstenir de certains objets dans son vêtement, de certains autres dans sa nourriture; de ne point satisfaire ou de limiter du moins certains penchants.

LES RÈGLES DE LA PURETÉ

Ces idées introduisirent des habitudes et des pratiques constantes dont les prêtres firent un système de lois ou de règles sur la pureté et l'alimentation. « Les Égyptiens, dit Hérodote, sont de tous les hommes ceux qui craignent le plus les dieux; ils ont un culte dur et sévère et une foule d'usages sacrés (1). On rasait la tête aux enfants et on pesait ou on feignait de peser les cheveux qui tombaient sous le rasoir, contre un même poids d'argent. Cet argent revenait aux gardiens des animaux sacrés dans chaque province; les habitants de la province appartenaient à la divinité locale (2). Les jeunes garçons étaient circoncis. Les Égyptiens ne pouvaient manger ni fèves, ni froment, ni orge et la

(1) Hérodote, II, 37, 65.
(2) Cf. Parthey sur Plutarque, *de Isid.*, pag. 272 ss.

chair de beaucoup d'animaux leur était interdite. Quel que fût l'animal, il n'était jamais permis de manger la tête. Quand les prêtres avaient examiné les victimes pour voir si elles étaient sans défauts, on leur coupait la tête, on la jetait dans le fleuve et on priait le ciel de faire retomber sur cette tête les malheurs qui pouvaient menacer l'auteur du sacrifice. Jamais un Égyptien ne se permettait de s'asseoir à la même table qu'un étranger (1), de se servir d'une coupe où un étranger avait trempé ses lèvres, de manger de la viande cuite dans la marmite ou coupée avec le couteau d'un étranger; car tous les étrangers et tous leurs ustensiles passaient pour impurs. Les Égyptiens buvaient dans des coupes d'une propreté recherchée. Ils portaient des vêtements de dessous en lin, toujours fraîchement lavés, se lavaient souvent eux-mêmes, se purgeaient trois jours par mois à l'aide de clystères et de vomitifs, afin de purifier l'intérieur du corps. On ne pouvait entrer ni dans un temple ni dans sa tombe avec aucune étoffe de laine. Pour marquer qu'on était en deuil d'un animal sacré, du roi ou d'un parent, on se couvrait la tête de poussière et on s'abstenait des bains. Pendant la durée du deuil, hommes et femmes couraient çà et là les vêtements retroussés, jetant les hauts cris et se frappant la poitrine. Les hommes se rasaient les sourcils et laissaient croître leurs cheveux et leur barbe. Ils devaient se priver du vin et du commerce des femmes; personne ne pouvait mettre des habits blancs ou de couleur claire (2). A condition de suivre ces prescriptions, de ne commettre ni meurtre, ni vol, ni débauche, de n'offenser ni les dieux ni le roi, ni ses supérieurs ni son

(1) *Genèse*, XLIII, 32.
(2) Hérodote, II, 77, 85. Diodore, I, 91.

père, de ne point tendre de piéges aux oiseaux et aux poissons des dieux, de ne point détourner les eaux du fleuve, de ne tromper ni les dieux ni les hommes, de ne point surcharger l'ouvrier de travail, de n'affamer et de ne faire pleurer personne, de fuir dans ses actions la paresse et la faiblesse, l'Égyptien pouvait espérer de trouver grâce devant les quarante-deux juges des morts, devant la face d'Osiris au jour du règlement des comptes, dans l'Amentès (voir plus haut, pag. 90-91).

LA CONSERVATION DES CORPS

Pour obtenir par une pareille conduite, par l'observance scrupuleuse des règles de la pureté et de tout le rituel une longue vie en ce monde, la paix dans la tombe et la vie éternelle dans les campagnes du dieu du soleil, les Égyptiens servaient leurs dieux avec un zèle infatigable, tandis que leurs rois élevaient aux puissances du ciel qui donnent la vie un temple après l'autre en pierres de taille gigantesques. Quand le souffle de la vie s'était retiré du corps, ils s'attachaient à empêcher du moins le corps de disparaître. Ce corps disputé à la corruption devait jouir, dans un asile sûr et frais, de l'éternel repos. On suivait pour l'embaumement des règles très précises établies par les prêtres. D'après ce que rapporte Hérodote, on retirait d'abord la cervelle par les narines avec de fers courbes. Ensuite le scribe du temple de la province marquait exactement à quel endroit du cadavre il fallait pratiquer une incision pour enlever les entrailles. L'opérateur la faisait avec une pierre tranchante et s'enfuyait poursuivi de malédictions et d'imprécations, assailli à coups de pierres par la parenté. Il avait violé un cadavre. Après l'extraction des entrailles on lavait le corps avec du vin

de palmier, puis on le remplissait avec de la myrrhe et d'autres aromates. Le corps plongé pendant trente jours au moins, pendant soixante et dix au plus, dans un bain de soude, était purifié avec soin, enduit de gomme, emmailloté dans les bandelettes des morts. On lui mettait pour l'ordinaire sur la poitrine le scarabée de Ptah ou l'œil ouvert, emblème d'Osiris, par allusion au réveil de l'âme.

Porphyre raconte qu'avant d'embaumer le corps on plaçait les entrailles dans un vase fait exprès. On soulevait ce vase pour le montrer à Hélios, c'est à dire à Ra, et avant de le jeter dans le Nil on prononçait la prière suivante : « O roi Hélios et vous, dieux qui donnez la vie, prenez-moi et recevez-moi dans la compagnie des dieux éternels! D'un bout à l'autre de ma vie j'ai honoré les dieux vers qui mes parents m'ont conduit. Je n'ai jamais cessé d'honorer mon père. Je n'ai tué aucun homme. Je n'ai jamais violé un dépôt. Je n'ai commis aucune autre mauvaise action. Si j'ai péché dans ma vie pour avoir mangé ou bu ce qui était défendu, la faute n'en est point à moi, mais à ce qui est là dedans (1). » A ces mots on précipitait le vase dans le Nil. Nous connaissons les paroles de justification que les âmes prononçaient, d'après les monuments et les rouleaux des morts, devant la face d'Osiris dans l'Amentès; elles concordent sur les principaux points avec la prière de Porphyre. Les monuments nous ont encore conservé la maxime égyptienne que voici : « Que la justice soit avec son esprit, la faute avec son ventre! »

(1) Porphyre, *de Abstinentia*, IV, 10.

LES FUNÉRAILLES

Les procédés d'embaumement, les bandelettes, le cercueil étaient plus ou moins riches suivant la fortune et le rang. Les familles qui pouvaient se donner ce luxe assuraient, à l'exemple des rois, le repos de leurs morts en prenant des cercueils creusés dans des blocs de granit. Après avoir d'abord enfermé le corps dans une caisse tantôt simple, tantôt double de bois plus ou moins précieux, on le déposait dans ce cercueil de granit et le pesant couvercle était alors encastré si solidement dans la partie inférieure qu'on ne pouvait plus guère ouvrir le cercueil sans le briser. Les cercueils, ou de pierre ou de bois, étaient des caisses longues et quadrangulaires, ou bien ils reproduisaient la forme du corps. On rencontre fréquemment vers les pieds l'image d'Isis, vers la tête celle de Nout, la déesse du ciel. Sur le couvercle du cercueil étaient peints ou gravés le nom et la condition du mort avec des prières à Osiris afin qu'il « admette l'âme pieuse à la purification, afin que le mort voie comme voient les âmes pieuses, afin qu'il entende comme elles entendent, qu'il soit assis comme elles sont assises, » ou autres prières analogues (1). On mettait dans le cercueil avec le mort les objets ou ustensiles dont il s'était servi de préférence durant sa vie et des listes ou états de ses biens, On n'avait garde d'oublier un rouleau de papyrus qui renfermait le rite des funérailles, les prières que le mort devait adresser aux enfers aux dieux de ce séjour, la confession des péchés et la justification du mort, enfin la destinée des âmes après la mort dans

(1) Lepsius, *Todtenbuch*, pag. 13.

l'Amentès. Il semble que tous ces rouleaux, connus sous le nom générique de rituels funéraires, aient pour base un seul et même formulaire tantôt abrégé, tantôt développé. La plupart commencent par ces mots : « Depuis l'apparition d'Osiris à la lumière, » et finissent par les 112 noms d'Osiris « sur tous ses trônes, sur tous ses siéges, dans tous ses temples ou palais, avec tous ses diadèmes, » et par une prière pour demander que le cadavre soit préservé de tout accident (1).

Un cortége solennel conduisait le corps à la chambre funéraire que le mort s'était le plus souvent fait creuser de son vivant, qu'il avait décorée de reliefs ou de peintures propres à donner une idée de ses fonctions, de ses biens, des principaux événements de sa vie. Des serviteurs du temple ouvraient la marche avec les instruments du sacrifice, menant le jeune taureau destiné au sacrifice des morts. Venaient ensuite les objets dont le défunt s'était servi pendant sa vie, les insignes de sa charge s'il avait été prêtre ou fonctionnaire, son char de bataille s'il avait été revêtu d'un commandement militaire. Suivaient les pleureuses louées, suivant la coutume de l'Orient, pour faire entendre leurs lamentations, des porteurs de palmes, la domesticité du mort et les prêtres; enfin le sarcophage sur une barque placée sur un traîneau et tirée par des bœufs, car à l'imitation du dieu du soleil l'âme du mort fait sur une barque le voyage des enfers (2). Le cortége était fermé par la famille en deuil et par les amis. Le taureau immolé, l'encens brûlé en l'honneur des dieux, on faisait des libations au mort lui-même, qui était devenu dès lors un esprit et un compagnon d'Osiris. On le louait

(1) Birch, *Gall.*, I, pag. 130.
(2) Wilkinson, *Manners and Customs*, Sec. Ser., II, pag. 411.

non point d'être issu d'une noble race, comme le prétend Diodore, mais d'avoir été bien élevé et instruit comme il faut, d'avoir été pieux envers les dieux, juste et modéré. Puis la parenté invoquait les dieux pour les prier de recevoir le mort dans la communion des âmes pieuses. La foule mêlait sa voix à celle des parents et célébrait la foi du mort qui allait entrer avec les âmes pieuses en possession de la vie éternelle (1). Après avoir encore déposé auprès du mort quelques vases de terre pleins d'eau et quelques gâteaux sacrés, on fermait la chambre funéraire : le mort était entré dans « sa demeure éternelle. » Les corps des pauvres étaient placés en commun dans de vastes grottes, sauf à payer une redevance aux temples qui étaient propriétaires de ces grottes.

LE SYSTÈME D'ÉCRITURE

Nous n'aurons garde de rabaisser les connaissances et la science des prêtres de l'Égypte qui offrent pourtant des singularités et des bizarreries. L'écriture, inventée de bonne heure, devint un moyen de fixer le souvenir des événements célèbres, de noter les invocations aux dieux et les traditions des prêtres, de conserver les observations et les connaissances acquises, d'augmenter, par une voie lente et sûre, le trésor de la science. Les Égyptiens faisaient de leur écriture un usage illimité. Les murailles des palais et des temples sont surchargées d'inscriptions qui répètent et reproduisent à satiété des circonstances déjà connues de reste. Les tombeaux de Béni Hassan qui datent du temps des Aménemha et des Sésortosis, nous montrent des scribes occupés à

(1) Diodore, I, 92.

compter les troupeaux et à inscrire les sacs de blé. A la chasse, les scribes du roi enregistrent le gibier tué; à la guerre, le nombre des mains coupées et le nombre des prisonniers; ils font le compte du butin. Les scribes des temples se montraient aux processions l'écritoire à la main, et sur les monuments les dieux marquent les années des rois sur les feuilles de l'arbre de vie. Il fallait que tout fût compté, noté, inscrit dans un livre. Les parures, les meubles mêmes sont couverts d'inscriptions. Ce n'était point assez des hiéroglyphes qui expliquent sur les murailles des palais le sujet des sculptures et des peintures, ni des hiéroglyphes qui relatent sur les murailles des chambres funéraires la descendance et les actions des grands et des fonctionnaires. Les prêtres confiaient leur sagesse, les particuliers leurs contrats à une matière plus légère, à des feuilles tirées de la tige du papyrus, grand roseau que les marécages de l'Égypte fournissaient en abondance.

En dépit de ces nombreuses applications, le système d'écriture des Égyptiens a toujours été incommode et compliqué à cause de la multitude des figures et des symboles, à cause de la variété des caractères phonétiques. L'attachement des Égyptiens pour toutes les choses établies, le sens symbolique et mystique caché dans les hiéroglyphes, le caractère religieux de ces signes antiques et sacrés étaient autant d'obstacles qui empêchaient le système de se transformer en une écriture plus commode ou écriture phonétique. Il y a cependant une tendance visible vers ce résultat. Après l'année 1300 avant J.-C., on voit utiliser, comme signes phonétiques, un certain nombre de figures qui n'avaient eu jusque-là aucune valeur phonétique, et ce nouvel usage devient de plus en plus fréquent dans les derniers siècles avant J.-C. L'habitude d'écrire en hiéroglyphes sur

des feuilles de papyrus conduisit à des formes cursives d'où sortit l'écriture dite hiératique, d'où naquit enfin, par de nouvelles abréviations, une troisième espèce d'écriture dite démotique. Celle-ci existait à l'époque du voyage d'Hérodote en Égypte. Elle s'efforce visiblement d'éviter l'élément idéographique ou les signes figurés, et d'étendre l'emploi des signes phonétiques. Outre un reste de signes figurés, l'écriture démotique use de dix-sept signes phonétiques simples et d'une cinquantaine de signes ou caractères syllabiques. Ce qui nous embarrasse et nous arrête surtout dans l'intelligence des hiéroglyphes, c'est que le copte tel qu'il nous est accessible et ses vocables sont séparés par des milliers d'années des formes verbales qu'expriment les hiéroglyphes de l'ancien et du nouvel empire. Les formes verbales propres aux documents qui nous ont été conservés en écriture démotique, tiennent à peu près le milieu entre les vocables des hiéroglyphes, et ceux que le copte nous offre dans la traduction de la Bible et dans quelques ouvrages de liturgie qui appartiennent aux premiers siècles après J.-C. (1).

LES LIVRES SAINTS

Les invocations traditionnelles aux dieux, les prescriptions relatives à l'exacte célébration des sacrifices et des fêtes, à la pureté de conduite qui sont la garantie de la vie et du salut dans cette vie et dans l'autre, ont très certainement été rédigées de fort bonne heure. Étendue et complétée par un progrès lent, mais sensible, cette rédaction devint un canon liturgique, un code sacerdotal de la vie religieuse et morale, un recueil

(1) Brugsch, *Grammaire démotique.*

universel de toute la science des prêtres. Les monuments nous apprennent qu'avant l'invasion des Hycsos les prêtres avaient déjà distribué les dieux en classes ou catégories, où chacun tenait son rang, et nous savons par les Grecs que les prêtres d'Égypte possédaient 42 livres sacrés. Ces livres passaient à leurs yeux pour une révélation des dieux. Le dieu Thoth, scribe ou greffier du ciel, avait pris la peine de les écrire lui-même. N'était-ce pas lui qui avait rédigé et donné à Ménès le livre de la loi civile, les règles du tien et du mien, le code pénal? La loi civile avait pour fondement les préceptes et les maximes de la religion. Elle en était sortie, et les huit livres de la loi civile ne formaient sans doute qu'une partie de la loi religieuse ou des livres des prêtres. De ces 42 livres, dix sont ceux du grand-prêtre : ils contenaient la doctrine des dieux et des lois, l'ensemble des connaissances nécessaires aux prêtres. Dix autres sont ceux des scribes des temples. Le premier renfermait les règles de l'art sacré de l'écriture, le deuxième la géographie et la cosmogonie, le troisième et le quatrième l'ordre du soleil, de la lune et des cinq planètes, le cinquième et le sixième la description de l'Égypte et du Nil, le septième, le huitième, le neuvième et le dixième, le système des poids et mesures, le catalogue des ustensiles, des meubles, des propriétés foncières des temples. Les dix livres suivants, qui sont ceux du stoliste, expliquent le rituel et la liturgie, l'ensemble du culte égyptien, la manière d'offrir les sacrifices et les prémices, les chants et les prières, l'ordre et la marche des fêtes, les règles à suivre pour examiner et marquer les victimes pures et irréprochables. Les deux livres du chantre contenaient les hymnes et les méditations sur la vie qui convient au roi. Enfin les quatre livres de l'astrologue ter-

minent la série des écritures saintes proprement dites. Le premier enseignait l'ordre des étoiles fixes, le second et le troisième les conjonctions des orbites du soleil et de la lune, le quatrième les levers des constellations. En dehors de ces livres saints, les pastophores en possédaient six autres qui exposaient les principes et les recettes de la médecine (1), car l'art de guérir ou de conserver la vie appartenait aussi aux prêtres. La médecine des Égyptiens est déjà vantée dans les poèmes d'Homère (plus haut. p. 22). Hérodote nous assure que chaque maladie avait en Égypte son médecin spécial, et Diodore nous informe que l'art de guérir était rigoureusement pratiqué d'après la loi écrite, c'est à dire d'après les six livres en question. Les médecins de l'Égypte continuèrent à être recherchés dans tout l'ancien Orient jusqu'à ce que la renommée des médecins grecs vînt faire pâlir la leur, vers l'an 500 avant J.-C. (2).

LES SYSTÈMES DES DIEUX. LA COSMOGONIE

Les idées primitives et élémentaires que l'Égypte se faisait des dieux, façonnées et développées dans les colléges des prêtres, avaient abouti à un système religieux qui est consigné dans les livres saints. Les dieux qui passaient pour les premiers et les plus puissants de tous dans les provinces dont l'agglomération constitua l'Égypte, les génies protecteurs des villes et des cantons, les divinités locales furent distribués et casés dans les rangs d'une hiérarchie précise, constituée après l'expulsion des Hycsos. Qu'il y ait eu néanmoins

(1) Clément, *Strom.*, pag. 268 ss. Diodore, I, 49, 84.
(2) Hérodote, II, 82, 83.

des divergences assez fortes entre la doctrine des prêtres de Memphis et celle des prêtres de Thèbes, cela s'explique à merveille par la manière dont se développèrent en Égypte la religion et l'État, par la rivalité de deux grands foyers de la vie religieuse. D'après la doctrine de Memphis, il y a sept grands dieux : et d'abord le dieu de la lumière, Ptah, dieu créateur et protecteur du bas-pays, le dieu du soleil Ra, d'Héliopolis, et une troisième divinité que les Grecs appellent Agathodémon et dont ils font un fils de Ra. Venaient ensuite les personnages du cycle d'Osiris, qui, partant du haut-pays, étaient devenus des divinités du pays entier, et dont les attributs servaient de base à la morale sociale de l'Égypte, savoir le dieu du ciel, Seb, père d'Osiris, Osiris lui-même (Hésiri), Typhon (ou Set) frère d'Osiris, et Horos, fils d'Osiris, vainqueur du méchant Typhon. L'école de Thèbes plaçait en tête Ammon au lieu de Ptah. Elle substituait à Ra les deux dieux du soleil de la haute Égypte, Mountou et Atmou (cf. pag. 63); au fils d'Hélios, à Agathodémon, le dieu Maou (c'est à dire éclat). Intercalant encore un dieu créateur, on arrivait avec les quatre divinités du cycle d'Osiris à un total de neuf grands dieux (1). L'un et l'autre systèmes plaçaient à la suite douze dieux moindres, Thoth et Anubis en tête, puis trente demi-dieux et génies. A ce système des dieux, les prêtres rattachaient de plus amples théories. Par les seules dénominations, par les surnoms de Ptah, de Néith et d'autres divinités dans les inscriptions (cf. pag. 53, 59), il est constant que les colléges de prêtres étaient animés d'un vif désir de remonter aux origines de la vie, de prendre sur le fait le commencement de toute vie dans quelque forme de Ptah ou d'un

(1) Lepsius, *Götterkreis*, pag. 30. Bunsen, *Aegypten*, V, 1, 189 ss.

autre dieu. Nous tenons donc pour certain que les prêtres d'Égypte étaient en quête d'une cosmogonie, et que leurs efforts en ce sens ont dû les conduire nécessairement à prêter aux anciens dieux physiques ou naturels des attributs abstraits. Nous croyons même que les abstractions finirent par avoir raison du naturalisme naïf des premiers temps. Cela ne nous apprend rien sur l'époque à laquelle remontent les recherches et les tentatives de ce genre, ni sur le degré d'avancement qu'elles atteignirent. Nous n'en savons pas plus long sur le caractère de la cosmogonie et des spéculations des prêtres d'Égypte, et jamais érudition sérieuse ne s'avisera de prendre les théories et les conclusions de la métaphysique gréco-égyptienne au temps des Ptolémées ou dans les premiers siècles de l'ère chrétienne pour un produit de la sagesse des anciens prêtres d'Égypte, pour le vrai fond de l'ancienne religion égyptienne. Qui donc songerait à confondre la dogmatique de saint Thomas d'Aquin ou les spéculations religieuses des Néoplatoniciens allemands avec la doctrine et les idées du christianisme primitif? En cette matière, les plus anciens monuments ne nous fournissent que des indications rares et éparses. Elles se rapportent toutes, comme nous l'avons marqué plus haut, à la naissance des dieux et à leur procréation par d'autres dieux.

LE SYSTÈME DE L'HISTOIRE

Dans un pays où l'on attachait tant d'importance à conserver un souvenir durable des moindres événements, à compter, à noter, à consigner toutes choses par écrit, il est tout simple qu'outre le rituel et la liturgie, on ait aussi pris note de bonne heure des noms

des souverains et des années de leurs règnes. Après l'expulsion des Hycsos, on s'empressa dans les colléges de prêtres de rassembler ces sortes de données, de dresser une liste continue des souverains qui avaient régné sur l'Égypte. C'est qu'à peine affranchi d'une longue domination étrangère, on était avide de repaître ses yeux du tableau des temps où l'antique Égypte était indépendante. Ces efforts rencontrèrent plus d'un obstacle. Un grand nombre de monuments et de documents anciens avaient péri. On n'avait point d'ère fixe et il était malaisé d'établir une chronologie exacte, fondée sur les faits, de tracer un tableau fidèle de l'antiquité. Ce qui empêchait surtout qu'on n'arrivât dans ces nouveaux travaux à la vérité historique, c'est que les prêtres étaient sous le joug d'une idée préconçue. Ils s'imaginaient que par la volonté des dieux le monde devait passer par certaines périodes dans le cours desquelles s'étaient déroulées et continueraient à se dérouler les destinées de l'Égypte. Nous avons déjà fait connaissance avec la période sothique. Comme la fertilité, comme la vie de la terre d'Égypte dépendait de l'inondation, et que le commencement de l'inondation coïncidait avec le lever héliaque de Sirius, les prêtres supposèrent et admirent que le monde avait dû commencer avec un de ces levers héliaques de Sirius. Quand au bout d'une période de 1461 ans, le commencement de l'année égyptienne se retrouvait en conjonction avec ce lever héliaque, ils croyaient que cette rencontre devait marquer la fin d'un cycle d'événements ou d'une période historique et en ouvrir une nouvelle. C'est des dieux que venait la vie, c'est de leurs mains que le monde était sorti. Les dieux avaient donc régné eux-mêmes sur l'Égypte avant qu'on vît des rois commander aux hommes. Suivant les prêtres de la basse

Égypte, ce sont les sept grands dieux qui règnent d'abord à partir de l'ouverture d'une période sothique. Aux sept grands dieux succèdent les douze dieux de second ordre, Thoth, Anubis, Chounsou, etc. Ils occupent un certain nombre de périodes sothiques, mais la durée de leur règne va toujours en diminuant. Dans le système qui est parvenu jusqu'à nous et qui est celui de Manéthon, Ptah règne 9,000 ans et le dernier seulement 70, en sorte que la durée moyenne de chaque règne comporte exactement une demi-période sothique de 730 ans. A ces dix-neuf dieux succédaient trente demi-dieux à chacun desquels on attribuait le douzième d'une période sothique, et de cette manière la période totale du gouvernement des dieux embrassait douze périodes sothiques ou 17520 ans. Alors commençait, suivant quelques-uns, le temps des souverains qui n'étaient que des hommes, tandis que les autres attribuaient encore à quelques demi-dieux de plus quatre périodes sothiques, soit quelque chose de plus que 5,800 ans. Venait enfin avec l'ouverture d'une nouvelle période sothique le règne des hommes, le règne de Ménès qui date, suivant Manéthon, de l'an 5702 avant Jésus-Christ. Cette année était la première de l'histoire d'Égypte. Puis les prêtres rangeaient après Ménès en une longue et unique liste continue tous les rois connus, sans s'inquiéter de savoir si les dynasties étaient successives ou parallèles, si elles appartenaient à la haute ou à la basse Égypte, si elles avaient commandé à l'Égypte entière ou seulement à telle ou telle province. D'après le catalogue ou canon de Manéthon, la première période sothique des hommes expirait sous le roi Phiops, la seconde sous la dynastie des Choïtes, avant l'invasion des pasteurs. La troisième finissait du temps du roi Ménephta I[er], et nous avons vu qu'il y eut en effet sous

ce règne une coïncidence de l'année civile avec l'année naturelle (1).

MUSIQUE ET POÉSIE

Le chant et la musique ont dû être cultivés de bonne heure chez les Égyptiens. Il y avait dans tous les temples des familles de chantres, et les livres saints du chantre contenaient sans doute les invocations et les hymnes anciens et modernes à l'adresse des dieux. Les monuments nous montrent la harpe et d'autres instruments en grand nombre en usage dans les cérémonies du culte. Nous manquons encore de matériaux pour asseoir un jugement solide sur la valeur de la poésie chez les Égyptiens. Les inscriptions des rois de l'ancien empire sont d'un style plus simple et plus concis que celles du nouvel empire, qui se perdent en glorifications infinies, pompeuses et trop souvent creuses, de la puissance des rois. Des passages qui s'élèvent du ton du récit à celui de la description, le poème de Pentaur à la louange de Ramsès II, les invocations du rituel funéraire ont de quoi nous convaincre que les Égyptiens étaient sensibles aux idées de grandeur et de force, riches en images caractéristiques, doués d'une imagination hardie. Tous ces fragments prouvent en même temps que la poésie égyptienne n'était pas plus exempte que celle de presque tous les peuples de l'Orient d'enflure, d'exagérations vides, de répétitions fastidieuses. Hérodote nous assure que les Égyptiens avaient des genres à eux et qu'ils n'avaient point adopté ceux des autres peuples. Les monuments citent de courtes chansons populaires et

(1) Böckh, *Manetho und die Hundsternperiode*. Lepsius, *Chronologie*, 470 ss.

démontrent que la musique et le chant contribuèrent de bonne heure aux plaisirs de la société égyptienne. (Voir plus haut pag. 136.)

L'ASTRONOMIE ET L'ASTROLOGIE

Les Égyptiens étaient plus portés que d'autres peuples à observer le ciel dont les constellations leur annonçaient l'approche de l'inondation, sa plus grande hauteur et sa décroissance. Ajoutez que la religion même était en grande partie un culte du soleil. On croyait reconnaître clairement l'influence des astres sur le pays dans la crue et la retraite des eaux, dans l'augmentation et la diminution des chaleurs. Comment n'aurait-on point attribué aux constellations, aux mouvements des corps célestes des influences analogues sur la vie et la prospérité, sur le malheur et le bonheur des hommes? Et par une réaction naturelle de ces idées on n'en mettait que plus de zèle et d'exactitude à étudier le ciel. « Nulle part, dit Diodore, on n'observe plus exactement que chez les Égyptiens la position et les mouvements des constellations. Ils possèdent sur chacune d'elles, année par année, des notes qui remontent à une incroyable antiquité. Ils ont observé avec la même exactitude le cours et les stations des planètes, et ils savent prédire avec précision les éclipses de soleil et de lune (1). » Les sujets d'astronomie ne sont pas rares sur les monuments. On voit dans plusieurs tombeaux des calendriers des fêtes dont l'âge remonte jusqu'aux temps des grandes pyramides. Une porte du Ramesséion offre des fragments d'un de ces calendriers du temps de Ramsès II. Sur le mur extérieur du palais

(1) Diodore, 1, 81, 49.

de Médinet Habou figure un calendrier complet des fêtes du temps de Ramsès III. Dans le tombeau du roi Séthos Ier à Biban el Molouc se voient les images et les noms des cinq divinités des planètes, Mercure (ou Sébac), Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Le même sujet reparaît sur le toit de la salle astronomique de Ramesséion à Thèbes, et il y a deux autres compositions analogues dans les tombeaux des Ramessides à Biban el Molouc. Le tableau du Ramesséion, quoique privé du fameux cercle d'or de 365 coudées que Diodore plaçait sur le toit (plus haut pag. 183) et qui fut enlevé par Cambyse, donne une table complète du ciel d'Égypte. Les tableaux des tombeaux de Ramsès VI et de Ramsès IX montrent les levers des constellations pour chaque quinzaine. Dans le tombeau de Ramsès IV, les trente-six principales étoiles paraissent avec leurs divinités (1). Outre les sujets traités sur les monuments, les quatre livres de l'astrologue, le troisième et le quatrième livre du scribe du temple attestent encore l'importance que les prêtres d'Égypte attachaient à la connaissance du ciel; et leur savoir en astronomie n'était pas méprisable, puisqu'ils ont adopté de bonne heure l'année solaire de 360, puis de 365 jours, et inventé la période sothique. Le fait est d'ailleurs confirmé par les catalogues de levers d'étoiles que nous citions tout à l'heure. Cependant l'astronomie des prêtres d'Égypte ne saurait être mise en parallèle avec celle des Babyloniens. Il faut attendre jusqu'au temps des Ptolémées pour rencontrer sur les monuments des représentations du zodiaque (2), et Ptolémée

(1) Brugsch, *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*. 10, 662 ss.

(2) Les Egyptiens établirent alors des rapprochements entre certaines constellations de leur sphère et les signes du zodiaque. Ils désignèrent l'écrevisse par l'image du scarabée, le lion par celle du couteau, la balance

qui est égyptien, nous a transmis des observations chaldéennes, mais sans aucune addition qui provienne de ses compatriotes. Ce n'est point l'astronomie, c'est l'astrologie qui absorbe la plus grosse part du temps et de la peine que les prêtres d'Égypte consacraient à l'étude du ciel étoilé. Chaque mois, chaque jour, chaque heure de l'année était affectée à un dieu ou à un génie, et les astrologues prédisaient par les constellations quel succès attendait le premier projet venu, si l'heure était favorable ou défavorable pour une affaire ou une entreprise. Ils possédaient et employaient à cet effet des tables horaires fort étendues. On y lisait par exemple : « Première heure : Orion règne sur le coude gauche; deuxième heure : la constellation des gémeaux influe sur l'oreille gauche; cinquième heure : les Pléiades règnent sur les deux cavités du cœur; dixième heure : les pieds du sanglier règnent sur l'œil gauche, etc. (1). »

LES BEAUX ARTS

Les prêtres d'Égypte avaient aussi la haute main dans les travaux et les œuvres d'art. Ils fournissaient par privilége les plans des édifices, des temples, et ceux des tombeaux, car il s'agissait essentiellement de choses saintes, de mesures et de nombres sacrés. De même que l'architecture, la sculpture et la peinture étaient avant tout au service de la religion. Conformément au caractère du peuple, l'architecture égyptienne vise à la soli-

par celle de la « montagne du soleil, » le scorpion par celle du serpent. Le capricorne s'appelle chez eux « la vie, » le bélier « la peau, » etc. Brugsch, *Ut supra.*

(1) Champollion, *Lettres*, pag. 239. Lepsius, *Chronologie*, 109, 110.

dité et à la durée. Simples dans leurs grandes lignes, les édifices sont hauts, larges et massifs comme les chaînes de rochers qui bornent l'Égypte. Les plus anciens monuments que porte la terre, les pyramides, nous ont déjà montré jointe à une parfaite simplicité de forme, une habileté remarquable à tailler et à assembler de grandes masses de pierre. Engagée dans cette voie, l'architecture égyptienne y marche, adopte des formes plus riches, recherche l'ornementation, mais reproduit toujours plus ou moins la sévérité et la netteté du plan primitif. Jamais ni la sculpture, ni la peinture ne sont devenues indépendantes chez les Égyptiens. Elles ne semblent faites que pour compléter l'architecture, pour l'aider à fixer et à faire survivre au cours du temps l'image du roi, ses sacrifices et ses exploits, tel ou tel événement de son règne. La sculpture égyptienne saisit hardiment les formes par un procédé naïf et sobre, mais intelligent. Elle ne tombe point dans la symbolique de fantaisie. Elle assujettit à des proportions sûres la reproduction de la forme humaine, elle parvient à exprimer le mouvement par des traits caractéristiques; elle attrape avec plus de bonheur encore la forme et le caractère des animaux. Comme l'architecture, elle choisit de préférence pour matériaux les masses les plus dures et les plus indestructibles. Ici comme ailleurs, le type une fois établi, le canon de proportion reçu, le procédé, la méthode et la forme restent et demeurent invariables. Curieuse d'une parfaite exactitude d'exécution, la sculpture semble se complaire à reproduire, sans jamais se lasser, dans la matière la plus rebelle, les mêmes figures plus géométriques pour ainsi dire que naturelles. Mais en dépit de ce caractère typique, il y a des progrès sensibles dans la sculpture et la peinture, comme dans l'architecture.

Si la statuaire du temps des pyramides, des Aménemha et des Sésortosis offre déjà pour l'époque une grande correction de forme, de la vie et de l'énergie dans l'expression de l'action, de la vigueur dans les parties musculeuses, les sculptures du nouvel empire se distinguent par la variété des formes, par la richesse des lignes, par la finesse du contour, par un dessin bien plus délicat des figures, par une grâce qui se soutient jusque dans l'exécution des plus fortes colonnes et des plus gros chapiteaux. Les Touthmosis et les Aménophis, les Séthos et les premiers Ramsès proposèrent ou commandèrent à la sculpture égyptienne une multitude presque accablante de travaux, et c'est alors qu'elle atteignit son plus haut point. Mais comme elle ne pouvait pas s'écarter du type consacré, la plupart des œuvres et des sujets furent traités par une méthode de plus en plus conventionnelle, et on finit par se contenter de la précision des contours. La sculpture égyptienne porte ce caractère depuis les temps de Ramsès III jusqu'à ceux de Psammétique. A cette dernière époque elle renaît et brille par une imitation plus fidèle de la nature, par une expression plus aimable des formes du corps.

L'ÉCONOMIE RURALE

Des monuments contemporains des Sésortosis et des Aménemha (voy. pag. 135,) nous ont fait voir avec quelle application et quelle habileté la culture des champs et des vignes et l'élève des troupeaux étaient pratiqués en Égypte même avant l'invasion des Hycsos. On labourait la terre avec une charrue traînée par des bœufs ou avec une houe, car il n'était point toujours nécessaire de tracer des sillons. En décembre et janvier, quand l'eau

s'était écoulée, on répandait la semence sur le sol humide et on la faisait fouler par des brebis et des chèvres. Les monuments qui retracent ces usages placent partout dès surveillants à côté des ouvriers et des bergers. On moissonne dès la fin de mars ; on coupe à la faucille l'orge et le maïs qu'on fait ensuite égrener par des bœufs. Celui qui les pousse chante pendant ce travail, d'après une inscription que nous lisons sur un tombeau dans les rochers d'El-Cab, au dessus de Thèbes : « Égrenez pour vous, ô bœufs, égrenez pour vous, égrenez des boisseaux pour votre maître (1)! » Diodore est émerveillé du soin et de l'art avec lequel les bergers d'Égypte traitent les animaux : ces bergers sont versés dans la connaissance des plantes salutaires et savent très bien choisir les meilleurs aliments, parce qu'ils ont hérité leur métier de leurs pères et de leurs ancêtres avec une foule de pratiques et de secrets; et grâce à toute cette expérience, le bétail se multiplie entre leurs mains à un degré incroyable (2). Outre de grands troupeaux de bœufs, d'ânes, de brebis et de chèvres, les monuments nous montrent encore de non moins grands troupeaux de poules et d'oies. Ils confirment d'ailleurs ce que nous dit Diodore des soins prodigués aux animaux, nous font voir comment on traitait les bêtes malades, représentent souvent des marchands et des magasins de volailles. A ces richesses alimentaires s'ajoutait une abondance de poissons que fournissait le Nil. On les prenait soit à l'hameçon, soit avec de grands filets. Les riches pêchaient à la ligne par amusement. Cependant la plupart des poissons étaient un aliment prohibé.

(1) Champollion, *Lettres*, pag. 196.
(2) Diodore, I, 74

Au témoignage des monuments, les Égyptiens ne négligeaient point la chasse. Des lièvres, des renards, des bouquetins, des gazelles, des hyènes, des buffles et des lions sont poussés dans un enclos de filets, attaqués à coups de traits, de flèches, par des chiens, poursuivis en char avec des chiens courants. On prend aussi des gazelles et des buffles au lasso, on tend des piéges aux hyènes, on attaque l'hippopotame en barque à coups d'épieu (1).

LES MÉTIERS

Les monuments de l'ancien empire nous ont déjà fourni des preuves étonnantes du zèle et de l'activité des artisans de l'Égypte. Ils nous ont montré toutes les industries à l'œuvre dans le cours de leurs diverses opérations et manipulations. Ils nous ont fait connaître le simple métier à tisser d'où sortaient les célèbres étoffes de lin ou byssus si estimées dans l'antiquité et dont nous pouvons encore examiner les fils solides dans l'habillement des momies. Le prompt développement des procédés techniques nous a surtout frappés dans les scènes qui représentent la fabrication du verre dans les tombeaux de Béni Hassan. Les vases et les coupes de verre ne sont point rares dans les tombeaux, et Strabon fait observer qu'on trouve en Égypte la terre nécessaire pour la préparation du verre (2). L'exploitation des mines de cuivre dans les montagnes de la presqu'île du Sinaï est beaucoup plus ancienne que les tombeaux de Béni Hassan; elles étaient déjà ouvertes du temps de

(1) Wilkinson, *Manners and Customs*, III, p. 4.
(2) Strabon, pag. 758.

Chéops (1). Ce sont néanmoins les constructions des rois et les tombeaux des grands et des riches qui occupaient le bien plus grand nombre de bras. Les monuments nous montrent les ouvriers du bâtiment dans toutes les phases de leurs travaux. Les peintres et les sculpteurs y figurent aussi avec le même détail. Nous possédons encore les tables de proportion d'après lesquelles ils travaillaient.

LA VIE DU MONDE

Les Égyptiens riches vivaient dans le luxe avant l'invasion des Hycsos, comme nous l'avons appris par les tombeaux de Béni Hassan (voy. plus haut, pag. 135). D'après les indications des monuments, les maisons des riches, par opposition aux palais et aux temples, étaient bâties dans un style léger et orné. Elles avaient plusieurs étages; et, comme c'est aujourd'hui l'usage en Orient, elles étaient entourées de galeries et de terrasses. Aux abords des maisons de campagne il y avait des allées pleines d'ombre plantées d'arbres exactement alignés, des parterres de fleurs réguliers, de jolis pavillons et des bassins d'eau (2). Tandis que le gros du peuple ne portait qu'une chemise de lin et par dessus un manteau de laine, que les ouvriers et les gens de basse classe se contentaient d'un tablier autour des reins, le costume des grands était élégant et recherché. Les femmes, qui jouissaient en Égypte de plus de liberté qu'ailleurs, étaient chargées de parures, chaînes ou colliers, pendants d'oreille, bracelets, anneaux ou ba-

(1) Voir plus haut, pag. 114. Strabon remarque qu'on se servait pour épuiser l'eau dans les mines d'Ibérie de pompes importées d'Egypte.

(2) Wilkinson, *Manners and Customs*, II, p. 132.

gues des formes les plus variées presque à tous les doigts. Elles se faisaient coiffer, se baignaient souvent, usaient et abusaient des pommades. On savait vivre dans la vieille Égypte. Nous voyons dans les tombeaux de Béni Hassan des hommes qui se font porter en litière à des réunions; dans les tombeaux du Ramesséion ils y vont en voiture. Plus loin, des hommes parés et des femmes en toilette s'abordent dans une salle; des esclaves blancs et des esclaves noirs, dont plusieurs portent d'élégants costumes, leur offrent des couronnes de fleurs et des coupes. La table est mise, couverte de pain, de figues et de raisins dans des corbeilles, de vin dans des flacons de verre, de légumes et de volailles. On mange les aliments solides avec la main, les aliments liquides avec des cuillers. Il paraît que les Égyptiens ne brillaient point par leur tempérance dans ces banquets. Si nous en croyons Hérodote, on promenait devant les convives une petite momie en bois et on leur disait: « Regarde ceci: amuse-toi et bois. Quand tu « seras mort, tu seras comme ceci. » Cette exhortation portait ses fruits. Sur les tableaux qui couvrent les monuments, des hommes et même des femmes expulsent le superflu des aliments et de la boisson, d'autres sont rapportés chez eux par leurs esclaves, et on se souviendra que l'intempérance et l'ivrognerie sont au nombre des quarante-deux péchés capitaux des Égyptiens. Le repas était égayé par des danseurs et par des bandes de musiciens qui jouaient de la harpe, de la cithare et de la flûte avec accompagnement de tambourin. Des harpistes accompagnent un chœur de chant. Parfois c'est la société même qui joue des instruments et qui danse. Nous avons vu plus haut que le jeu de balle et la mourre étaient déjà en vogue dans l'ancien empire; sous le nouvel empire nous voyons

figurer en outre le jeu de dames au nombre des amusements. Les monuments représentent souvent des hommes et des femmes qui se disloquent le corps et font des tours de force. Il y a encore des matelots qui joutent avec de longues perches et les divers exercices de la lutte sont fort à la mode.

LE COMMERCE

Les Égyptiens étaient fiers de leur pureté et de leur civilisation. Ils regardaient de haut en bas les peuples « impurs et pervertis » qui habitaient hors de leur pays, et ne sortaient guère de chez eux pour voyager à l'étranger. L'Egypte n'en était pas moins le centre d'un commerce important. C'est ainsi que la Chine et le Japon qui ont longtemps repoussé les barbares, n'ont pas laissé d'entretenir un commerce considérable avec les peuples maritimes, sauf à ne les recevoir que dans un petit nombre de ports déterminés. Les Chinois et les Japonais se font apporter les marchandises qu'il leur faut, sans aller les chercher eux-mêmes. L'Égypte avait besoin de bois pour la construction des maisons et des vaisseaux, de métaux, d'ivoire, d'esclaves, d'encens. Des caravanes arabes apportaient de vieille date en Égypte les épices et le baume, les produits de la côte sud de l'Arabie, avec des esclaves (1). Les tribus nomades de Libye, de Syrie, d'Arabie avaient besoin de blé, d'armes, d'ustensiles et d'outils qu'elles pouvaient acheter en Égypte. Le commerce par excellence était celui de l'Égypte avec la Phénicie. Les Phéniciens apportaient aux Egyptiens des bois coupés dans les forêts du Liban, du vin, de l'huile, des esclaves, de l'ambre

(1) *Genèse*, XXXVII, 39.

jaune ou succin et de l'étain; et ils échangeaient ces articles contre diverses productions de l'Égypte, mercerie et verroteries, médicaments que l'Égypte fournissait en quantité, poissons, tissus d'Égypte, toiles de lin, étoffes tirées de la tige du papyrus. Quand les Grecs appellent *sindones* (σινδόνες, en hébreu *shesh;* en égyptien *shens*) des tissus de fin lin, quand ils désignent par l'épithète de *bybliques* empruntée au nom de la ville de Byblos les étoffes en tige de papyrus, cela prouve qu'ils ne connaissaient d'abord que par les Phéniciens ces articles d'Égypte et que les Phéniciens avaient appris à les connaître et les recevaient surtout par des vaisseaux de la ville de Byblos. Vers l'an 1000 avant J.-C. l'Égypte exportait en Syrie des chevaux et des chars de guerre; un char coûtait alors en Égypte 600 sicles, un cheval 150 (1). Autant qu'il est possible d'en juger par ce que disent les Grecs, les vaisseaux de commerce étrangers ne pouvaient entrer que dans la branche Canopique du Nil, et les échanges ne pouvaient avoir lieu que dans la petite île de Pharos, en face de la ville de Thonis. C'est là que les navigateurs de ce temps, c'est à dire les Phéniciens, puis les Ioniens qui leur firent concurrence, traitaient avec les Égyptiens. L'entrée par terre n'était permise que par Péluse; et d'un côté comme de l'autre on payait un droit d'entrée. Les poèmes homériques parlent à la fois de descentes de pirates sur la côte d'Égypte et de commerce avec les Égyptiens. Quand vers le milieu du huitième siècle les Ioniens commencèrent à faire aux Phéniciens une concurrence sérieuse, ceux-ci semblent avoir réussi à faire exclure les Grecs du marché et à obtenir le monopole

(1) *Rois* III, 10, 28, I, 29. *Chronique*, II, 1, 16, 17; 9, 28.

du commerce maritime avec l'Égypte. Ils ne surent pas conserver ce privilége plus d'un siècle (1).

CARACTÈRE DU PEUPLE

Tel était le pays des merveilles, l'antique Egypte dont la civilisation riche et avancée se présente au seuil de l'histoire. Favorisés par la nature, placés sur un sol privilégié, les Coptes ont transporté dans leur vie et dans leur civilisation le caractère sérieux et majestueux de leur ciel et de leur terre natale. Leur esprit conservateur vise à l'établissement d'un ordre solide et constant, les fils continuent à vivre de la vie de leur père, et le peuple se sépare en diverses castes et en une foule de corporations héréditaires qui se transmettent d'une génération à l'autre les mêmes occupations. Les puissances bienfaisantes de la nature, le mystère de la vie, le retour régulier des phénomènes dans le cercle de l'année, la terre qui renaît à la vie après une saison de mort, toutes ces forces et toutes ces lois, voilà ce que les Egyptiens adorent, voilà les dieux dont l'immuable essence est figurée à leurs yeux par la vie constamment uniforme des animaux. Le peuple à son tour accepte le joug d'une règle sacerdotale qui exerce sur lui à perpétuité une influence invariable comme les lois de la nature.

La volonté de ce peuple si zélé pour la durée de l'espèce ou de la famille et de son métier, pour la règle et pour la loi, vise aussi à la conservation et à la durée de l'individu. L'instinct de conservation est si fort que les Egyptiens s'occupent au moins autant de l'avenir que

(1) Hom. *Odyss.*, XIV, 288. IV, 225, 355. XVII, 448. Movers, *Phœnizier*, II, LXX, et t. III, chap. XII.

du présent. C'est ce tour d'esprit qui les pousse à disputer leurs corps à la corruption, qui oblige les vivants à construire aux morts des « habitations éternelles, » qui en fait un peuple de scribes, de bâtisseurs, de peintres et de statuaires, qui a sa plus haute expression dans les œuvres et les constructions de tant de rois disposant de toutes les ressources du pays pour éterniser leur nom. En mourant, les Egyptiens ne veulent point cesser de vivre. Le premier devoir de chacun est de se bâtir un solide et riche tombeau. L'occupation la plus importante de la vie est de s'assurer après la mort la vie éternelle par une conduite pure, conforme aux lois, agréable aux dieux.

C'est avec une confiance enfantine et naïve, avec une persistance patiente et mâle, avec une volonté de fer, que les Egyptiens tentent de disputer l'existence de l'homme à la mort et à la corruption, d'arracher sa mémoire à l'oubli. La force de l'Egypte s'épuise dans les efforts de cette lutte pour durer toujours. Mais le même individu qui brûle de perpétuer sa personnalité, est livré sans défense au souverain qui résume et absorbe en lui toute la vie collective, civile et politique du peuple. Dans la plénitude de son pouvoir absolu, le Pharaon règne sur le pays comme un dieu, comme une incarnation du destin. Il fait « luire son visage sur l'Egypte, comme le soleil. » Et tandis que les faits les plus fugitifs sont immobilisés et rendus aussi durables que les rochers du pays, tandis que le cérémonial, le rituel, les maximes de conduite, les castes sont soumis à des lois aussi inflexibles que celles de la nature, en face de cette réglementation pétrifiée et de la volonté d'un souverain divinisé, il reste de la place pour le mouvement animé d'une industrie qui n'était guère au dessous de celle de l'Europe moderne, pour les plaisirs de la

société, pour le luxe, les jouissances et les excès de l'Orient.

La tentative des Egyptiens pour sauver leurs corps et leurs actions, pour « faire vivre » leur nom dans la bouche de la postérité, n'est point restée stérile. Ce que l'antiquité grecque et romaine savait de leur histoire se composait de traditions qui se rattachaient aux grands monuments. Grâce à nos recherches modernes, le peuple égyptien est sorti de ses tombeaux : les pyramides nous racontent l'histoire de l'ancien empire, les palais et les temples de Thèbes celle du nouveau. Sans leurs monuments, les rois de Manéthon n'auraient été pour nous qu'un écho vide et inintelligible. Ces montagnes de pierre qui se dressent au seuil de l'histoire, cette chronique d'hiéroglyphes, ce peuple de momies prouvent invinciblement qu'il est donné aux peuples de se survivre dans leurs œuvres, mais qu'ils cessent de vivre dès qu'ils ne sont plus en progrès.

APPENDICE

Note A

On s'est souvent complu et entêté à faire venir la civilisation égyptienne de l'Éthiopie et de Méroé. Ce n'est pas résoudre le problème des origines d'une civilisation donnée, que de la retirer au pays où nous la trouvons en pleine fleur pour la transporter d'autorité sur un autre théâtre généralement moins connu. Dans le cas particulier de l'Égypte il est malaisé d'admettre une pareille hypothèse :

Parce que la civilisation égyptienne est tellement déterminée par la nature des lieux, qu'elle n'aurait guère pu naître hors du pays;

Parce qu'à la transplanter hors de cette terre favorisée dans un pays où la chaleur est excessive et où les oasis seules sont fertiles, on la rend beaucoup plus difficile à expliquer;

Parce que la vallée inférieure du Nil a toujours dominé la vallée supérieure (même au moyen âge et dans les temps modernes);

Parce qu'Hérodote dit en termes fort précis « que la civilisation de l'Éthiopie est venue d'Égypte. » Nous savons d'ailleurs qu'immédiatement au dessus de Syène les Éthiopiens ne menaient plus qu'une vie misérable, nomade et grossière, à cause de la chaleur et de la stérilité du sol; Hérodote, VII, 65. Diodore, III, 3. Strabon, pp. 787,819 ss. Nous ne contestons pas l'existence d'un état social plus avancé dès le temps où l'Égypte était soumise aux rois d'Éthiopie Sabacon, Sébichos et Tirhaka (726-672), mais c'était un résultat des influences égyptiennes. Il semble qu'ils aient eu pour capitale Napata dans le voisinage de la localité actuelle de Méraui, non loin de Barcal. Plusieurs inscriptions du temple érigé par Tirhaka sur la montagne de Barcal parlent de ce temple comme d'une dépendance de la ville de Nep. Après la Genèse, Hérodote est le premier auteur qui mentionne le nom de Méroé, et ce que nous en savons ne va pas loin. « A environ soixante journées de

marche au delà d'Éléphantine, en remontant le Nil, on arrive, dit Hérodote, à la grande ville de Méroé; elle passe pour être la capitale de tous les Éthiopiens. On n'y honore que deux dieux, Zeus et Dionysos, c'est à dire Ammon et Osiris. A la voix de l'oracle de Zeus (Ammon) les gens de Méroé s'en vont en guerre, et toujours du côté que le dieu leur commande. » D'après le même Hérodote (II, 29-31) l'Éthiopie aurait été civilisée par les guerriers de Psammétique qui y émigrèrent et s'établirent à environ cent-vingt journées de marche au dessus d'Éléphantine. Au témoignage de Diodore, Méroé est une ville qui est la capitale d'une île du même nom dans le Nil. A l'ouest, du côté de la Libye, cette île est bornée par de hautes dunes, à l'est par des rochers escarpés; elle a vingt-cinq milles de largeur sur soixante-quinze de longueur. Dans Strabon (p. 786) « le Nil reçoit l'Astaboras et l'Astapos qui entourent la très grande île de Méroé. A onze mille huit cents stades (2,212 kilomètres) de l'embouchure du Nil (voir plus haut pag. 10), à sept cents stades (environ 130 kilomètres) du confluent de l'Astaboras et du Nil, est située la ville de Méroé à quinze grandes journées de marche à l'est de la mer. Au dessus de cette île il y en a une seconde habitée par les guerriers qui ont émigré d'Égypte. » Méroé était déjà en ruines du temps de Néron (Plin. VI, 29, 35) et Napata était redevenue la capitale des Éthiopiens. Diodore parlant des mœurs de ces Méroïtes affirme que leur écriture et leur façon d'ensevelir les morts étaient les mêmes qu'en Égypte, que leurs prêtres étaient vêtus et rasés comme ceux des Égyptiens. Leur pouvoir allait plus loin. L'oracle désignait entre les prêtres les plus marquants celui qui devait devenir roi, et ce personnage était dès lors honoré par le peuple comme un vrai dieu, aussi bien qu'en Égypte. Le pouvoir des rois est aussi plus grand qu'en Égypte. Quand le roi condamne quelqu'un à mourir, il n'a qu'à lui expédier un de ses officiers avec l'emblème fatal : le condamné se suicide aussitôt. Quand le roi éprouve quelque dommage dans sa personne ou vient à perdre un membre, tous ses officiers s'arrangent pour souffrir du même mal ou se coupent le même membre. Enfin les amis du roi meurent avec lui. Tous ces traits se rapportent visiblement à un despotisme grossier et brutal dont plusieurs races nègres nous offrent encore l'exemple aujourd'hui. Cela dura jusqu'au temps du second Ptolémée, c'est à dire jusqu'au roi Ergamènes qui massacra les prêtres, abolit les anciennes coutumes et mit la royauté hors de tutelle. Avant lui ces rois si absolus n'en avaient pas moins dû vivre et régner suivant des règles fixes, et se donner même la mort quand les prêtres l'exigeaient; Diodore, III, 3 ss.

Strabon pp. 827.828. Les Grecs n'ont eu des renseignements exacts sur la vallée supérieure du Nil qu'à partir de l'époque des Ptolémées, et rien au monde ne prouve que l'écriture, les funérailles, le costume des prêtres, tels que le décrit Diodore, remontent au delà du règne de Ramsès II; il est bien plus probable qu'il entend parler de l'état social de l'île de Méroé sous les Ptolémées. On a voulu enfin en appeler aux monuments de l'Éthiopie pour démontrer que la civilisation égyptienne est sortie de Méroé. Or il est établi aujourd'hui que les plus anciens monuments du haut Nil sont l'œuvre du roi Tirhaka, seigneur de l'Égypte et de l'Éthiopie (Lepsius, *Briefe*, p. 239) que l'art éthiopien date des constructions de Tirhaka. Les ruines et les petites pyramides de l'ancienne Méroé (aujourd'hui Begerauieh) sont fort jolies, mais très modernes; ce sont à première vue des pastiches surchargés d'éléments étrangers (Kugler, *Kunstgesch*, I, 56, ss.), tandis que les pyramides et les ruines de la montagne de Barcal sont beaucoup plus anciennes; les plus vieilles remontent précisément jusqu'à Tirhaka. Les inscriptions de ces monuments écrivent, au lieu de Méroé, Méru et Mérua, ce qu'il faut sans doute expliquer par Méraui ou rocher blanc. En effet, les falaises du Nil offrent de ce côté de longues rangées de rochers d'une blancheur éclatante (Lepsius, *Briefe*, pp. 205-232). Lepsius a déchiffré sur les monuments éthiopiens une trentaine de noms de rois d'Éthiopie, et parmi eux tant à Begerauieh qu'à Déhot, un peu au dessus des cataractes de Syène, celui du roi Ergamènes (Arkamen) (Lepsius, *Briefe*, pp. 112.205). C'est le même qui, d'après Diodore, renversa le gouvernement des prêtres. Les rois portent sur les monuments le costume des prêtres d'Ammon. Toutes les hypothèses relatives à Méroé dérivent du fait de l'existence d'une théocratie dans le haut Nil au cinquième ou au quatrième siècle avant J.-C.; et ce n'est pas un petit sujet d'étonnement qu'on ait prétendu déduire de là l'existence d'une théocratie égyptienne qui n'a jamais eu aucune réalité. On a même passé d'un bond de Méroé à l'Inde dont la civilisation est plus jeune d'un millier d'années au moins que celle de l'Égypte.

Note B

Amosis refoule les Pasteurs vers Avaris; Touthmosis III les expulse du pays: cela est établi par Josèphe et l'Africain. D'après Josèphe, Amosis règne encore 25 ans et 4 mois après avoir refoulé les Pasteurs dans Avaris. Quand l'Africain fait emmener par Moïse les Juifs hors d'Égypte sous Amosis, c'est que, par les Juifs, il entend, comme

Josèphe, les Hycsos. Les trois dynasties de Pasteurs de l'Africain 15, 16 et 17 font visiblement double emploi. La dynastie 16 avec ses 32 rois pasteurs et ses 518 ans embrasse évidemment la période entière des Pasteurs. Du temps où règnent à la fois des rois pasteurs et des rois de Thèbes (151 ans), la dynastie 17 en fait une nouvelle période qu'elle place à la suite de la période totale. La dynastie 15 en fait autant des règnes des six rois pasteurs (284 ans) dont les noms sont connus : elle les place avant la période totale. Ajoutant aux 284 ans de la dynastie 15 les 151 ans de la dynastie 17, et retranchant la somme des 518 ans de la période totale de l'Africain, il reste jusqu'à Touthmosis III, 83 ans pour le temps où les Pasteurs sont refoulés dans Avaris, c'est à dire pour l'époque de la guerre de délivrance. Josèphe donne aux six règnes connus des rois pasteurs 260 ans. Ajoutant les 151 ans de la domination parallèle des rois de Thèbes et des Pasteurs, d'après l'Africain, et déduisant la somme du total de Josèphe, il reste 100 ans de la durée de la lutte jusqu'à Touthmosis III. Ce reste concorde à six ans près (cf. George Sync. pag. 70) avec la durée que Josèphe et l'Africain assignent aux règnes des rois depuis Amosis jusqu'à Touthmosis III : Touthmosis aurait donc expulsé les Pasteurs dans la sixième année du sien. Dans la liste de l'Africain, ce Touthmosis est le septième roi de la dix-huitième dynastie, et, d'après les nombres de l'Africain, il monte sur le trône en 1560. Comme il convient de corriger, d'après les monuments, les noms des rois de la 18e dynastie, Aménophis Ier prendra les 13 années de Chébros, Touthmosis Ier les 21 années d'Aménophtis, Touthmosis II les 22 années d'Amensis, Misphra et Touthmosis III les 13 années de Misaphris, Touthmosis III les 26 années de Misphragmouthosis. Ces règnes additionnés donnent 94 ans depuis que les Pasteurs sont rejetés et renfermés dans Avaris par les armes d'Amosis, jusqu'au début du gouvernement personnel de Touthmosis III, et cela mène à l'année 1586 avant J.-C., si l'on regarde toujours l'année de l'Africain comme la première d'Amosis. Les Pasteurs ne partent point dans la première année du gouvernement personnel de Touthmosis, car il faut du temps pour le siége d'Avaris. D'autre part, les inscriptions (voir pag. 153), mentionnent d'autres campagnes qui remplissent dix-huit années du règne de Touthmosis III. Plaçant le départ des Pasteurs dans la sixième année de Touthmosis, la lutte aurait duré un siècle juste.

LIVRE II

LES PEUPLES SÉMITIQUES

I

L'ANCIEN EMPIRE DE BABYLONE

Longtemps avant que l'Égypte eût atteint le point culminant de sa grandeur et de sa prospérité, sous les Touthmosis et les Aménophis, sous les Séthos et les premiers Ramessides, il s'était formé bien loin du Nil, vers l'orient, un autre foyer de culture et de civilisation. Les voisins orientaux de l'Égypte, les peuples sémitiques, n'étaient pas limités à un territoire de peu d'étendue ; ils s'étaient répandus sur de vastes espaces, à travers les déserts de Syrie et les immenses solitudes d'Arabie, prenant possession des montagnes et des vallées le long des côtes de la Méditerranée, atteignant dans le nord jusqu'aux montagnes de l'Arménie, vers l'est jusqu'aux chaînes que domine le plateau de l'Iran. Ainsi le domaine des tribus sémitiques, dont les langues avaient entre elles de très grandes affinités, s'étendait de la mer Noire et de la Méditerranée jus-

qu'au golfe Arabique et au golfe Persique. A la faveur d'une situation plus avantageuse, les tribus orientales étaient parvenues les premières à des établissements fixes, à une civilisation relative, à des formes sociales mieux développées, qui leur assurèrent pendant quinze siècles (1913-538) la domination de l'Asie antérieure, et qui leur assujettirent pendant de longues années une partie de la haute Asie, c'est à dire le plateau de l'Iran, tandis que, par la nature même de leurs territoires, les races confinées dans les déserts de Syrie et d'Arabie ne s'élevèrent pas au dessus de la vie nomade des pasteurs ou de l'association par tribu. Mais par cela même que dans les contrées où ils s'établirent les peuples sémitiques parvinrent à des degrés différents de civilisation, qui dans la suite réagirent les uns sur les autres, la vie sociale et la culture se développèrent parmi eux d'une manière plus complexe, plus variée, plus intense que dans l'Égypte, si parfaitement séparée des autres nations, et qui dans son isolement arriva à les exclure par système.

Les Grecs n'avaient pas de nom collectif pour la famille des peuples sémitiques. Leur première connaissance de l'Orient date de l'époque où les Assyriens étaient prépondérants. De là vient que le nom de Syriens, dérivé d'Assyriens, servit aux Grecs à désigner une grande partie des peuples sémitiques. Pour Hérodote, les habitants de la partie orientale de l'Asie Mineure, de même que ceux du Liban, ne sont pas moins que les Assyriens des Syriens. Xénophon qui connaissait, comme Hérodote, l'Asie antérieure par lui-même, fait parler aux Babyloniens le Syrien, et Strabon, qui est une autorité très compétente, remarque

(1) *Cyropédie*, VII, 5.

que la langue, les habitudes et la constitution physique des peuples de Syrie et d'Arabie trahissaient une proche parenté; qu'en deçà comme au delà du Taurus habitaient des Syriens ; qu'en deçà comme au delà de l'Euphrate on parlait la même langue; que les Syriens avoisinaient les Perses; que le royaume d'Assyrie était un État syrien, que Babylone et Ninive étaient des villes syriennes, et que les habitants des royaumes de Babylone et de Ninive étaient nommés Syriens par leurs propres historiens (1).

LA MÉSOPOTAMIE — LA BABYLONIE

Sur le plateau de l'Arménie, à des distances assez rapprochées, deux immenses fleuves prennent leur source, l'Euphrate au nord, le Tigre au sud. Le premier fait vers l'est un long circuit, qui enveloppe la chaîne des monts arméniens, le second dirige son cours vers le sud et traverse la même chaîne; puis l'un et l'autre atteignent une région de steppes assez élevée, dont l'uniformité n'est que rarement interrompue par les crêtes de quelques rochers, par des chaînes de collines, par des lacs et par des cantons fertiles, pendant que les rives baignées par les deux fleuves sont couvertes de forêts de platanes, de tamarisques et de cyprès, ou occupées par des prairies. A mesure que le terrain s'abaisse, les fleuves étendent leurs alluvions plus au loin, mais le pays compris entre les deux bassins n'en est que plus désert et plus dépouillé, et ne comporte d'autres habitants que des bergers nomades et des troupes d'onagres, d'autruches et d'ou-

(1) Strabon, pag. 41, 544, 84, 736, 737.

tardes (1). Au point où l'Euphrate dépasse les derniers prolongements de ces collines arides, à l'endroit où les deux fleuves sont le plus rapprochés, — à peu près à 750 kilomètres de leur embouchure, — commence une vaste plaine au sol brunâtre et glaiseux, que l'Euphrate traverse d'un cours paisible, tandis que le Tigre, retenu dans un lit plus étroit, fréquemment resserré par des rochers, et grossi par les nombreux affluents que lui envoient les contre-forts occidentaux du plateau de l'Iran, coule rapidement vers la mer. En dépit de l'excellente qualité du sol, ces terrains bas resteraient improductifs, parce que la pluie manque, si chaque année, dès que la neige fond dans la chaîne arménienne (en mai et en juin), le débordement des deux fleuves ne fournissait au loin sur les rives l'humidité nécessaire pendant la saison chaude. Il s'en faut de beaucoup que cette inondation soit aussi calme et aussi régulière que celle du Nil. Souvent les flots du Tigre ravagent la plaine au lieu de la féconder, et la convertissent, jusqu'aux marécages du delta qu'il a formé à son embouchure, en une large nappe d'eau profondément agitée.

Par l'uniformité de leur constitution, par l'absence de tout obstacle géographique à l'intérieur, ces pays bas auprès de l'Euphrate et du Tigre se prêtaient à la formation d'un grand empire, et n'excitaient guère moins que la vallée du Nil au développement d'une civilisation relative. Les anciens auteurs vantent la fertilité et la richesse naturelle de cette plaine. Un historien babylonien dit de sa patrie que pendant que le pays au delà de l'Euphrate, vers l'Arabie, manque d'eau et de végétation, et qu'au delà du Tigre il se trouve des

(1) Strabon, pag. 748; Xenoph. *Anabasis* I, 5. 1, sqq.; G. Hertzberg, *Feldzug der Zehntausend*, pag. 139 et suiv.

contrées montagneuses mais fertiles, entre les deux fleuves la terre produit d'elle-même le froment et l'orge, les lentilles, les haricots et le sésame; que même dans les marais et parmi les roseaux du fleuve, on trouve en abondance des racines nutritives aussi bonnes à manger que l'orge. A cela, dit-il, il faut ajouter les dattes, les pommes et une variété d'autres fruits, des poissons de toutes espèces et des oiseaux de terre et de marais (1). Hérodote parle avec admiration de la richesse du sol en blé et en palmiers (2); Xénophon vante la grosseur et la beauté de ses dattes (3). Encore aujourd'hui les bois de palmiers qui couvrent sans interruption le bas des deux fleuves fournissent des dattes en abondance, et par le port élégant des troncs, par l'élévation des cimes, tranchent sur les lignes monotones de l'horizon, et donnent au pays un aspect plus pittoresque. Cette végétation luxuriante, jointe à la convenance particulière résultant de la géographie physique, dut faire éclore de bonne heure des germes de civilisation chez des peuples bien doués et les amener à la culture des terres. La protection dont les champs avaient besoin contre la furie des débordements, la conduite de l'eau dans les parties hautes du pays, le desséchement des marais, tous ces travaux se firent avec une certaine habileté technique de plus en plus grande. Il fallait des digues plus fortes, des canaux d'évacuation et des réservoirs de plus grande dimension qu'en Égypte pour prévenir la rapidité des débordements, des rigoles d'irrigation d'un plus grand prolongement pour porter les eaux de l'inondation jusqu'au milieu des terres.

(1) Bérose, cité par George le Syncelle, pag. 28.
(2) Hérodote, I, 193.
(3) *Anabasis*, II, 3.

CONNAISSANCE DU PAYS PAR LES GRECS

Les livres des Hébreux nomment le pays qui s'étend à la hauteur du cours moyen de l'Euphrate et du Tigre Aram Naharaïm, c'est à dire le pays haut des deux fleuves, la plaine inférieure Sinéar. Les inscriptions de Ninive et de Babylone se servent du même mot. Les Grecs nommaient le pays, du nom de sa capitale Babel, Babylonie (1). Suivant Hérodote, Bélos était le dieu suprême des Babyloniens, et il avait pour prêtres les Chaldéens. Mais il ne dit rien de l'histoire du pays, si ce n'est qu'un grand nombre de rois ont régné à Babylone et que parmi eux se trouvaient deux femmes (2). Lorsque la soif de s'instruire conduisit quelques Grecs en Orient, il y avait longtemps que la vieille puissance de Babylone et de Ninive était tombée, et les Mèdes et les Perses qui avaient pris la place, n'avaient qu'un médiocre intérêt à faire connaître aux Grecs l'antiquité, la force et la grandeur de leurs anciens ennemis, de leurs anciens maîtres. De la sorte leurs recherches se bornèrent d'abord aux monuments architectoniques qui subsistaient encore, aux mœurs et aux usages singuliers qui frappèrent leurs yeux, à l'extrême fertilité du sol qui était due précisément aux créations des premiers dominateurs. Aristote remarque que l'on prétendait à Babylone posséder des observations astronomiques remontant à 31000 ans avant Alexandre (3). Diodore rapporte que Bélos mena une colonie d'Égypte en Baby-

(1) La dénomination grecque a manifestement pour base la forme persane *Babiru*.

(2) Hérodote, I, 178-200.

(3) Aristote, *de Cœlo*, pag. 503.

lonie, qu'il s'établit aux abords de l'Euphrate, que de même qu'en Égypte, il dispensa les prêtres nommés par les Babyloniens Chaldéens, de toute contribution, de toute prestation publique, et que ces derniers s'occupèrent d'astronomie d'après les méthodes des physiciens et des astronomes égyptiens. Après cela il fait élever Babylone et le temple de Bélos par Sémiramis, et rend compte de la manière de vivre et de la sagesse des Chaldéens, qui, disaient-ils, observaient le ciel depuis 473000 ans (1). Cicéron traite d'exagération folle et impudente la prétention des Chaldéens de posséder des observations consignées depuis 470000 ans (2). De son côté, Jules l'Africain parle comme d'une « mauvaise plaisanterie » des 480000 ans d'antiquité dont les Chaldéens se prévalaient (3).

LA COSMOGONIE

Il est heureux que nous possédions quelques fragments, bien incomplets sans doute, de la tradition indigène. A la même époque environ où Manéthon rédigea la chronologie des souverains de l'Égypte, sous le règne d'Antiochos Soter, Bérose, prêtre du temple de Bel à Babylone, écrivit en langue grecque et en trois livres l'histoire de son pays (4). Quelques extraits de cet ouvrage sont parvenus jusqu'à nous. Bérose commence par l'origine du monde, et donne ensuite le catalogue des rois accompagné du récit de leurs actions, ainsi que la désignation des huit ou neuf dynasties qui se

(1) Diodore, I, 28, II, 9, 29, seqq.
(2) *De Divinat*, I, 19.
(3) *Apud Syncell.*, pag. 17.
(4) Entre 280 et 270 avant J.-C. Clinton, *Fasti hell. ad ann.* 279.

succédèrent sur le trône de Babylone. « Au commencement, raconte Bérose, tout était ténèbres et eau. Il y avait des animaux effrayants et des hommes avec deux ailes, avec quatre ailes et deux visages, avec les deux sexes. D'autres avaient des jambes de chèvre et des cornes sur la tête, d'autres les pieds ou l'arrière-train d'un cheval. Il y avait également des taureaux à tête d'homme et des animaux de forme humaine, avec des queues de poisson, des poissons analogues aux sirènes, des dragons, des animaux rampants, des serpents et des bêtes féroces dont les images étaient conservées en belle ordonnance dans le temple de Bel. Une femme du nom d'Omoroka régnait sur tous ces êtres. Mais Bel pourfendit les ténèbres et la femme, et fit d'une moitié la terre et de l'autre le ciel; il y disposa les étoiles, le soleil et la lune, ainsi que les planètes; puis il fit écouler les eaux et les distribua entre les divers pays (1); en un mot il prépara le monde et le mit en ordre. Mais les bêtes sauvages ne supportèrent point l'éclat de la lumière et périrent. Quand Bel vit la terre à la fois inhabitée et fertile, il se trancha lui-même la tête et commanda à l'un des autres dieux de mêler de la terre au sang qui en découlait, et d'en pétrir les hommes et des animaux capables de vivre dans l'air.

« Une multitude d'hommes de diverses races habitaient la Chaldée, mais ils vivaient pêle-mêle comme les animaux. Alors apparut sur les rivages de la Babylonie une bête effrayante, sortie des eaux de la mer, et qui s'appelait Oan. Elle avait le corps d'un poisson; sous la tête de poisson pendait une autre tête d'homme, à sa queue s'ajoutaient des pieds humains, et sa voix était celle d'un homme. Son portrait gravé en creux

(1) Abydenos *apud Euseb. Præp. Evang.*, IX, 41.

existe encore. Ce monstre arrivait le matin et s'entretenait dans la journée avec les hommes ; mais il ne prenait aucune nourriture et se replongeait au coucher du soleil dans la mer où il passait la nuit. Ce fut lui qui enseigna à l'homme le langage et la science, le moyen de récolter les semences et les fruits, les règles des abornements, la construction des villes et des temples, les arts et l'écriture, en un mot tout ce qui sert à adoucir les mœurs des hommes.

LES PREMIERS ROIS

« En Babylonie régna d'abord Aloros, un Chaldéen de la ville de Babylone, que le dieu lui-même avait montré au peuple comme berger (1). Son règne fut de 36000 ans. Après la mort d'Aloros, son fils Alaparos régna 10800 ans. Almélon, issu des Chaldéens de la ville de Sippara (2), lui succéda et régna 46800 ans. Il fut suivi d'Amménon, Chaldéen de la même ville, dont le règne fut de 43200 ans. Sous ce roi la mer produisit un autre monstre analogue à Oan, moitié poisson et moitié homme, nommé Idotion. Après Amménon Amégalaros, de la ville de Sippara, régna pendant 64800 ans, puis Daonos, de la ville de Sippara, pendans 36000 ans. Sous ce règne apparurent de nouveau sur le rivage de la mer Rouge, quatre monstres semblables aux premiers, Euédokos, Eneugamos, Eneubolos et Anémentos. Daonos fut suivi d'Edorankhos, de la ville de Sippara, qui régna pendant 64800 ans, et sous lequel apparut encore un homme-poisson nommé Oda-

(1) Berosi *Fragm.*. 5, édit. Müller; Abyd. *fragm.*, 1, 2, édit. Müller.
(2) Bunsen, *Egypt.* V, 2, 42, rapproche Sippara de *Sepher*, écriture, et suppose qu'il est le même que Pantibiblon.



kon. Tous ces monstres expliquèrent par le menu ce qu'Oan avait enseigné d'abord sous forme de code. Après Edorankhos régna pendant 36000 ans Amempsinos, Chaldéen de Larancha (1), suivi d'Otiartos, Chaldéen de la même ville, dont le règne fut de 28800 ans. A la mort d'Otiartos son fils Xisuthros lui succéda et occupa le trône l'espace de 64800 ans »

LE DÉLUGE

Quatre cent trente-deux mille ans s'étaient écoulés depuis la première année du règne d'Aloros jusqu'à la dernière du règne de Xisuthros. « Cette année même le dieu Bel révéla à Xisuthros pendant son sommeil que le 15 du mois de Daésios surviendraient de grandes pluies et que les hommes périraient par l'abondance de l'eau; il lui ordonna d'enfouir tous les écrits, les anciens, les moyens, comme les récents, dans la ville du soleil Sippara (Sepharvaïm sur l'Euphrate), et de construire un vaisseau pour s'y réfugier avec ses parents et ses amis particuliers. Il devait aussi embarquer dans le vaisseau des vivres et de l'eau, ainsi que des volatiles et des quadrupèdes. Xisuthros se conforma à cet ordre et construisit un navire de 9,000 pieds de long (2) sur 1,200 de large et y fit entrer sa femme et son enfant, ses parents et ses amis. Le déluge eut lieu. Lorsque la pluie cessa, Xisuthros lâcha quelques oiseaux; mais ils revinrent au vaisseau, parce qu'ils ne trouvèrent ni pâture ni endroit pour se poser. Après quelques jours,

(1) Chez Eusèbe Lancharis, Rawlison lit Sancharis qui serait le même que Sankhara.

(2) D'après une autre version, sa longueur était de 5 stades.

Xisuthros lâcha d'autres oiseaux qui revinrent également au vaisseau, mais avec les pattes souillées de vase. Alors Xisuthros fit partir pour la troisième fois des oiseaux. Ces derniers ne revinrent plus et Xisuthros en conclut que la terre apparaissait. Il enleva un côté de la toiture qui recouvrait son arche, et reconnut qu'elle avait échoué sur une montagne. Il sortit alors du navire avec sa femme, sa fille et l'architecte qui l'avait construit, se prosterna, dressa un autel, offrit un sacrifice aux dieux, et disparut avec ceux qui l'avaient suivi hors du navire. Quand ses autres compagnons quittèrent le vaisseau à leur tour, et qu'ils se mirent à la recherche de Xisuthros, sans se faire voir il leur cria du haut des airs que les dieux pour le récompenser de sa piété l'avaient enlevé, et qu'il demeurait maintenant auprès d'eux avec sa femme, sa fille et le constructeur du navire; mais que pour eux ils devaient quitter le pays des Arméniens où ils se trouvaient, et retourner à Babylone pour déterrer les livres enfouis par ordre des dieux à Sippara et les rendre aux hommes. Ses compagnons obéirent aux recommandations de Xisuthros; ils sacrifièrent aux dieux, retournèrent par terre à Babylone, déterrèrent les livres sacrés, élevèrent beaucoup de villes et de temples et reconstruisirent Babylone. Longtemps après on voyait encore dans les montagnes des Gordyéens, où il s'était arrêté, les débris du grand bâtiment de Xisuthros (1). »

(1) Eusèbe, pag. 14, édit. Mai; Syncell., pag. 30; Abydeni *Fragm.*, 3, édit. Müller.

LES DYNASTIES

Après le déluge, Euexios régna 2400 ans sur la terre des Chaldéens. Son fils Chomasbélos lui succéda et régna 2700 ans. Après lui vinrent 84 rois, dont les règnes, en y comprenant les temps d'Euexios et de Chomasbélos, forment un total de 34080 ans (1). Mais après cela les Mèdes levèrent une armée contre Babylone, s'emparèrent du pays et y instituèrent des tyrans pris dans leur sein. Ces tyrans au nombre de huit régnèrent 234 ans à Babylone. Après eux il y eut encore 11 rois qui régnèrent 248 ans. Ils furent suivis de 49 rois chaldéens qui gouvernèrent 458 ans. A ces chaldéens succèdent neuf rois arabes qui prennent 245 ans. Ensuite vinrent 45 rois assyriens qui occupèrent le trône de Babylone l'espace de 526 ans, après lesquels vinrent Sanhérib, Asordan, Samugès, et son frère, puis Nabopolassar. Enfin après tous ces rois régnèrent Nebucadnézar et ses successeurs pendant 67 ans.

EXPLICATION DE LA COSMOGONIE.— LES HOMMES POISSONS

Telle est la substance des fragments de Bérose qui nous sont parvenus. Ils nous donnent un aperçu assez

(1) Eusèbe parle de 33091 ans ; mais le Syncelle établit son compte par Sares, par Nères et par Sosses, et son chiffre que nous admettons doit être le véritable. Celui d'Eusèbe n'est sans doute qu'une réduction inexacte des 34080 années lunaires en années solaires, la réduction exacte aurait donné 33087 années. Lepsius (*Chronologie der Aegypter*, pag. 78) a démontré avec une évidence complète le principe d'après lequel le Syncelle a opéré sa réduction des quatre premières dynasties de Bérose.

précis du système de cosmogonie que les prêtres de Babylone avaient conçu, et un résumé fort sec des dynasties jusqu'au temps de Cyrus. D'après les doctrines sacerdotales de Babylone, le monde aurait surgi des ténèbres et de l'eau par un effet de la puissance de Bel, dieu du ciel, dieu suprême que les Babyloniens adoraient, et dont ils donnèrent le nom à leur capitale Babel, c'est à dire porte de Bel. Les savants modernes ont traduit le nom de la femme qui régna sur le chaos, ou du chaos lui-même, Omoroka, par les vocables Homer Kai, ce qui signifie la substance de l'œuf, de l'œuf du monde. Thalath, un autre nom que les fragments donnent à Omoroka, pourrait être une contraction de Thaladah qui signifie origine, naissance (1). Après que Bel eut divisé les ténèbres, séparé le ciel de la terre, créé le soleil, la lune et les étoiles, les êtres difformes produits par le chaos et qui ne pouvaient supporter la lumière, périssent. Ces monstres que Bérose décrit au long, et dont les images devaient être conservées encore de son temps dans le temple de Bel à Babylone, ces taureaux à tête humaine, ces hermaphrodites, ces hommes-poissons, ces hommes ailés sont faciles à reconnaître parmi les sculptures dont l'art sémitique a orné les temples et dont les ruines de Ninive offrent de nombreux spécimens. Après que Bel eut fait écouler les eaux et qu'il les eut partagées entre les diverses contrées, il forma l'homme de terre mélangée à du sang divin. Mais les premiers hommes vivent à l'état sauvage, comme les animaux, jusqu'à ce que les hommes-poissons sortent du sein de la mer et leur enseignent la pa-

(1) Bunsen, *Aegypten*, V, 1, 227, 228. Movers s'arrête à la forme *Tauthe* et le rapproche du chaos des Hébreux, Tohu et Bohu.

role, l'agriculture, les arts et les sciences. Le nom du premier de ces hommes-poissons est Oan, d'autres disen Ian (1). Les inscriptions de Ninive parlent d'un dieu Anou, les livres des Hébreux appellent le dieu de Sépharvaïm Anamélech, c'est à dire Anou le roi. Anou ne doit pas être différent d'Oan. Dans les ruines de Ninive on trouve à l'entrée d'un appartement (dans le palais de Koujoundschik) deux personnages dont la tête humaine est surmontée d'une tête de poisson; le corps du poisson ne couvre que le dos, pendant que les pieds et la partie antérieure du corps appartiennent à l'homme : ces figures répondent exactement à la description de Bérose. Des figures humaines terminées en poisson, la tête couverte d'une coiffure à cornes, se rencontrent fréquemment dans les monuments de Ninive. Le dernier des sept hommes-poissons se nomme dans Bérose Odakon. Les inscriptions de Ninive mentionnent un dieu Dakan. Les Philistins adoraient sur les bords de la Méditerranée, à Asdod, un dieu Dagon, dont la statue portait une tête et des mains d'homme, mais dont le reste figurait un poisson (2). A côté de Dagon se trouvait la déesse Derkéto-Atergatis, qui était représentée avec une tête de femme et un corps de poisson (3). Dagon était un dieu bienfaisant qui présidait aux biens de la terre, qu'il fécondait par l'eau et l'humidité. Il n'est donc pas douteux que les sept hommes-

(1) Αἴβες δὲ Ἰάρβαντα φασὶ πρωτόγονον..... Ἀσσύριοι δὲ Ἰαννὴν ἰχθυοφάγον γενέσθαι παρ᾽ αὐτοῖς.. Χαλδαῖοι δὲ τὸν Ἀδάμ; Pind. *Fragm. adesp*. 83, édit. Bergk.

(2) Samuel I, 5, 3-5.

(3) Diodore, II, 20. Lucien, *de Dea Syria*, c. XIV. Je remarque que chez les Syriens la déesse Derkéto-Atergatis est aussi accompagnée du dieu Hadad. Macrob. *Saturnal*. I, 13. Pline, XXXVII, 71. Voir ci-dessous.

poissons qui sortent du golfe Persique et qui enseignent aux hommes l'agriculture, la parole, l'écriture et tous les arts, ne soient sept incarnations ou du moins sept révélations du dieu Oan-Dagon, Anou-Dakan. Le chiffre sept est le chiffre sacré des Babyloniens, et les sept révélations ne peuvent être que le symbole d'autant de livres sacrés où les prêtres de Babylone avaient consigné leur doctrine et leur enseignement, ainsi que l'ont fait les prêtres égyptiens dans les livres sacrés révélés par Thoth. Le récit de Bérose prouve clairement que les prêtres de Babylone attachaient de l'importance à établir que ces livres sacrés étaient antérieurs au déluge et qu'on les avait sauvés du cataclysme. Ils avaient été enfouis dans la ville de Sippara (Sépharvaïm sur l'Euphrate), au dessus de Babylone. Sippara signifie la ville des écritures ; nous savons que cette ville était le centre de la sagesse chaldéenne, et que l'on y enseignait les doctrines secrètes des Chaldéens (1).

Les maigres analyses qui nous restent de Bérose laissent un point dans l'ombre. Comment se fit-il qu'après le règne des dix plus anciens rois, dont le premier fut institué par Bel lui-même, qu'après ces dix patriarches, à longue vie, qui reçurent les révélations du dieu-poisson, Bel résolut d'anéantir la race humaine par le déluge, en n'exceptant de ses rigueurs que les amis et la famille du pieux Xisuthros ? C'est ce que l'on ne saurait déterminer. La légende tire sans doute son principe de la constitution du bassin du Tigre et de celui de l'Euphrate, où les inondations annuelles n'étaient pas toujours un bienfait et où des eaux fu-

(1) Pline, *Hist. nat.* VI, 30. *Hipparenum* ne peut être que *Sipparenum* ou *Sipparenorum*.

rieuses transformaient quelquefois en un vaste lac toute la région inférieure jusqu'à la mer. Des traditions semblables se retrouvent partout où la terre est exposée à des inondations, dans l'Inde et dans la Thessalie.

LA DURÉE DU MONDE

La durée prodigieuse que la tradition des Babyloniens attribuait à la période correspondant à la première dynastie, aux dix patriarches, ces 432,000 ans avant le déluge, comme ces 34,080 ans après le déluge, démontrent que les informations laissées par Aristote sur les 31,000 ans pour lesquels les Chaldéens prétendaient posséder des observations astronomiques, de même que les 470 ou 480,000 ans dont parlent Diodore, Cicéron et Jules l'Africain, ne sont pas des imaginations propres à ces auteurs; et si ces chiffres n'expriment pas l'antiquité des observations, ils attestent au moins quelle longue durée les Chaldéens attribuaient au monde avant et après le déluge. Ils se rapportent évidemment à un canon sacerdotal qui, basé sur certaines périodes cycliques, devait dans la pensée des prêtres comprendre la durée du monde. Les prêtres observateurs du ciel, les astrologues de Babylone étaient tenus de connaître le commencement et la fin du monde. Ils formèrent les périodes dont le cours devait comprendre la durée des temps qui précèdent ou suivent le déluge, de Sares de 3,600 ans, de Nères de 600 et de Sosses de 60 ans, et si avant le déluge ils comptaient 432,000 ans, soit 120 Sares, ils ont pu réduire le temps qui le suit au dixième de cette durée, soit à 12 Sares comprenant 43,200 ans. Sur cet âge postérieur au dé-

luge, on attribue tout d'abord 34,080 ans à la première dynastie des 86 rois, et d'après ce système, la destruction de Babylone par Cyrus peut avoir coïncidé avec la dernière année du dixième Sare, c'est à dire avec l'an 36,000 après le déluge (1).

Quant aux analogies que présentent certaines particularités de la cosmogonie de Bérose avec la Genèse, ces patriarches en nombre égal qui, d'après la tradition des Hébreux comme d'après celle des Babyloniens, se succèdent au commencement du monde, les traits communs qui se remarquent dans l'histoire du déluge et du vaisseau de Xisuthros et dans celle du déluge universel de Noé, n'ont pas besoin d'être mis plus expressément en lumière. On voit du premier coup qu'il s'agit de traditions particulières aux races sémitiques des contrées de l'Euphrate et du Tigre, que les Hébreux ont recueillies de leur côté, qu'ils ont épurées et développées en leur donnant un cachet de profondeur et de simplicité sublime. Dans la tradition des Babyloniens il n'y a en jeu que les forces élémentaires de la nature : dans la conception des Hébreux domine la puissance surnaturelle de Dieu. Les patriarches de la Chaldée règnent de 10000 à 65000 ans ; chez les Hébreux la plus longue durée de la vie humaine n'atteint pas mille ans, la plus courte s'arrête à 777. Si la tradition des Chaldéens fait aborder le vaisseau de Xisuthros « en Arménie, aux montagnes des Gordyéens, » l'arche de Noé aborde au mont Ararat, le sommet le plus élevé de la chaîne de l'Arménie. Si Bérose fait dresser en ce

(1) Gutschmid dans le *Rheinisches Museum*, VIII, 252. Inutile de démontrer que dans cette hypothèse le système chronologique que les fragments de Bérose nous ont conservé, ne peut avoir été fixé qu'après la chute de Babylone.

lieu par Xisuthros un autel où il sacrifie, Noé élève également un autel au Seigneur, immole des victimes et conclut une nouvelle alliance avec Jéhova. Enfin si dans la tradition de Babylone, les hommes que Xisuthros avait sauvés du déluge reviennent d'Arménie à Sippara et reconstruisent Babylone, suivant les livres des Hébreux les descendants de Noé, après avoir quitté l'Ararat, peuplent le Sinéar et bâtissent Babylone (1).

LA TOUR DE BABEL

D'après la tradition des Babyloniens, une dynastie mythique de 86 rois, d'une durée totale de 34080 ans, suivit le déluge universel. Le premier de ces 86 rois, Euexios, régna 2400 ans, le second, Chomasbélos, 2700 ans, de sorte qu'il ne reste pour les 84 autres qu'environ 29000 ans. On peut admettre que la légende de Babylone, en ce qui concerne cette première période post-diluvienne, devait avoir d'autres traits conformes à la tradition des Hébreux, qui mentionne pour la même époque une seconde série de dix patriarches, dont la vie ne dure plus que de 600 à 200 ans. D'après les livres des Hébreux, « les fils et les petits-fils de Noé partirent de l'Orient, trouvèrent une plaine dans le pays de Sinéar et s'y fixèrent. Et ils se dirent : « Nous voulons nous bâtir une ville et une tour dont le sommet atteindra le ciel, et nous voulons nous ériger un monument pour que nous ne soyons pas dispersés sur la terre. » Et ils dirent : « Çà, nous allons faire et cuire des briques, » et les briques leur servirent de pierres et le bitume de mortier. Alors Jéhova descendit pour voir la ville et la

(1) *Genèse*; x, 32, xi, 2.

tour et dit : « Voyez, il n'y a qu'un peuple et qu'une langue, et voilà ce qu'ils tentent de faire; rien de ce qu'ils projetteront ne leur sera désormais interdit. Nous allons descendre et troubler leur langage, afin qu'ils ne puissent plus se comprendre. » Et c'est ainsi que Jéhova les dispersa par le monde, et ils s'arrêtèrent dans la construction de la ville. C'est pourquoi on la nomma Babel, parce que Jéhova y confondit la langue de la terre. »

Alexandre Polyhistor et Abydénos font un récit analogue d'une tour bâtie à Babel. Tous les hommes avaient la même langue et étaient d'une grande force; ils entreprirent de bâtir une tour immense à l'aide de laquelle ils pourraient escalader le ciel. La tour approchait de cette hauteur, lorsque les dieux envoyèrent un vent si violent qu'il renversa la tour, et dispersèrent les hommes en donnant à chacun une langue particulière. Les ruines de la tour prirent de la confusion des langues le nom de Babel, et à la suite commença la lutte de Titan contre Bel (1).

La tradition de Babylone, comme celle des Hébreux, donne pour souche unique à l'espèce humaine les fils d'un seul père ou les membres d'une seule famille; les descendants de Xisuthros comme ceux de Noé se rendent des montagnes d'Arménie en Sinéar. L'une et l'autre avaient donc à expliquer comment cette famille unique s'est partagée en différents peuples, et comment la langue primitive a formé différentes langues. La solution de ce problème était d'autant plus importante pour les Juifs, qu'ils restèrent longtemps instruits et convaincus de leur communauté d'origine avec les autres rameaux sémitiques, notamment avec les Chal-

(1) Berosi *Fragm.* 10, Abyd. *Fragm.* 5, 6, édit. Müller.

déens de Babylone (1). Leur tradition opposa cette division à l'unité post-diluvienne, et la conçut comme une punition divine infligée aux constructeurs du grand temple de Bel à Babylone. Cette puissante tour, haute de 203 mètres, que les Babyloniens avaient érigée à leur dieu suprême entre les années 1500 et 2000 avant J.-C., pouvait passer pour une entreprise criminelle d'atteindre le ciel depuis la terre. Jéhova réprima cette orgueilleuse tentative par la confusion des langues qui affaiblit la puissance de l'homme. Le nom de Babel que l'on peut interpréter en hébreu par confusion, vint en aide à cette conception. Si les Babyloniens avaient une légende analogue, ce ne peut pas être celle qu'Alexandre Polyhistor et Abydénos nous ont conservée, et il est de fait que ces auteurs n'ont pas tiré leur version de Bérose. Il est impossible que l'historien de Babylone ait représenté l'acte le plus religieux des anciens temps, l'érection du temple de Bélos, ornement et gloire de la cité, comme inspiré par une pensée criminelle, par un sentiment d'orgueil qui devait sur l'heure attirer la vengeance céleste. Il ne pouvait pas plus que la Genèse faire renverser par le vent une tour qu'il avait encore sous les yeux. La forme que la légende a revêtue chez Polyhistor et Abydénos, ne peut provenir évidemment que d'un remaniement gréco-juif (2).

NEMROD

Selon la tradition des Hébreux, Cham était le second fils de Noé ; le fils aîné de Cham fut Kusch. « Et Kusch,

(1) Ezéchiel, XXIII, 15.

(2) Cf. *Sibyll.* IV, 97, 104 ; la construction de la tour y est rapportée à la dixième génération après le déluge ; or Bérose place précisément dans

dit la Genèse, engendra Nemrod, qui commença à devenir puissant sur la terre. Et le commencement de son empire fut Babel et Erech et Akkad et Chalné dans le pays de Sinéar. » D'après cela, Nemrod, fils de Kusch, serait le fondateur de l'empire babylonien. Erech est situé au nord-est de Babylone, au delà du Tigre (1). Chalné est le pays de Chalonitis des Grecs, également situé au delà du Tigre, dans la contrée montagneuse en avant du plateau de l'Iran, le Holwan de nos jours (2). Ainsi, l'ancien empire de Babylone n'aurait pas été borné à la plaine comprise entre les deux fleuves, en aval de Sippara : il se serait étendu vers l'est au delà du Tigre jusqu'à la chaîne de montagnes qui soutient de ce côté le plateau de l'Iran. Les chronographes croient que le Nemrod des Hébreux est le même qu'Euexios, le premier roi qui, selon Bérose, régna après le déluge. Josèphe impute à Nemrod le crime de s'être révolté contre le ciel, d'avoir bâti la tour (3); les ruines du temple de Bélos sont encore désignées par les Arabes sous le nom de Birs Nimroud, c'est à dire le château fort de Nemrod. Comme le nom de Nemrod signifie émeute ou révolte, on pourrait aisément reporter sur lui la légende de la construction de la tour, et si la Genèse dit : « Nemrod était un fort chasseur devant Jéhova, et c'est pourquoi l'on dit : un fort chasseur comme Nemrod, » ce trait s'explique parce que les peuples sémitiques croyaient voir dans

cette dixième génération « un homme juste et fort, savant dans les choses du ciel. » Voyez *Fragm.* 8 dans Müller.

(1) Sans doute l'Arekka de Ptolémée, VI, 3; Ammien, XXIII, 6, 26.

(2) Ptolémée, V, 24. Pline, *Hist. nat.* VI, 26.

(3) *Antiq.* I, 4,

la grande constellation du Géant, d'Orion, le chasseur céleste (1). Les poèmes homériques représentent Orion de la même manière (2), et il y a toute apparence que les Grecs ont emprunté cette image à l'Orient; le nom grec d'Orion a la même signification que celui de Nemrod. C'est ce qui explique comment la légende des Hébreux attribue la fondation du grand et puissant empire de Babylone au fort Nemrod, au grand ambitieux, au grand rebelle, au « géant. »

GÉNÉALOGIE DES PEUPLES SÉMITIQUES

Par contre, l'assertion concordante de l'une et de l'autre tradition que les populations qui habitaient les plaines de Babylone étaient venues du Nord, de l'Arménie, doit s'appuyer sur un fait réellement historique. D'après les généalogies des Hébreux, Sem, l'aîné des fils de Noé, avait cinq fils : Arphachsad, Assur, Elam, Aram et Lud. Arphachsad, l'Arrapachitis des Grecs(3), est un pays situé sur la rive orientale du haut Tigre, au point où le plateau arménien commence à s'abaisser en gradins successifs; au sud d'Arphachsad se trouve Assur, la contrée montagneuse comprise entre le Tigre et les contre-forts de l'Iran. Le troisième fils Elam (Elymaïs) (4) nous mène encore plus bas vers le sud, dans la contrée située entre le cours inférieur du Tigre et les montagnes de l'Iran. Aram qui signifie le pays haut est

(1) Le Fort ou le Fou enchaîné (Kesil) de Job, 38, 31, se traduit chez les Septante par Orion; voyez également Isaïe, 13, 10.

(2) *Odyssée*, XI, 310; *Iliade*, XVIII, 486.

(3) Ptolémée, VI, 1.

(4) Strabon, pag. 732. Sur Elam et Kissia (Chusistam) voyez Marc Niebuhr, *Assur und Babel*, pag. 166, 393, 396.

situé le long du cours moyen de l'Euphrate jusque vers le Tigre, tandis que Lud, le Lydien, représente évidemment les Sémites qui s'étaient dirigés à l'ouest, vers l'Asie Mineure, et qui s'y étaient fixés. D'après cette généalogie qui nous montre la race sémitique sortant des montagnes de l'Arménie et se répandant vers le sud jusqu'au golfe Persique, vers l'est jusqu'aux montagnes de l'Iran, vers l'ouest jusque fort avant dans l'Asie Mineure, les fils de Sem auraient suivi dans leur marche vers le sud le cours des deux grands fleuves, du Tigre et de l'Euphrate. Au nord d'Arphachsad se trouvent les montagnes des Chasdim, que les Grecs nomment Chaldéens, Gordyéens, Carduques, qui avaient pour frontière vers l'Arménie le fleuve Centritès. C'est de cette contrée qu'un grand nombre des habitants de la Syrie et de l'Arabie croyaient tirer leur origine, tandis que d'autres Syriens, habitants de la partie septentrionale du pays, prétendaient être venus de Kir, c'est à dire du bassin du Kur, vers le nord de l'Arménie (1).

(1) Amos, IX, 7 ; I, 15. « Jéhova n'a-t-il pas tiré Israël de l'Égypte, les Philistins de Caphtor et les Syriens de Kir? » « Le peuple de Syrie retourne à Kir. » Ezéchiel, XVIII, 15; Deutéron, XXVI, 5. Le territoire des Chaldéens peut être déterminé assez exactement. Ptolémée attribue à l'Arménie le pays des Gordyéens, la région qui tient des Gordyéens le nom de Gordyène; aussi fait-il l'Arrapachitis limitrophe de l'Arménie; VI, 1. Cf. Strabon, pag. 522, 527, 548, 555, 736. Hérodote dit (I, 94) : « An delà de l'Assyrie se trouve l'Arménie. » Il faut à Xénophon dix marches, dont les trois ou quatre dernières passées en combattant furent, il est vrai, très courtes, pour arriver de Mespila (Mosoul) aux montagnes des Carduques. La marche des Dix mille à travers les montagnes des Carduques jusqu'au Centritès dura sept autres jours. *Anab.* III, 4, 5 ; IV, 1-3. Après qu'Alexandre « laissant l'Arménie à sa gauche » eut franchi le Tigre, il entra en Aturie, « ayant les montagnes des Gordyéens à sa gauche et le Tigre à sa droite, » se dirigeant vers le sud-est pour atteindre en quatre marches Gangaméla. Arrien III, 7; Curt. IV, 40,

Et si nous trouvons encore des Chaldéens sur le bas Euphrate, s'ils ont donné leur nom à un territoire situé sur la rive occidentale de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, extrême limite de la région fertile arrosée par le fleuve (1), nous ne pourrons plus douter que ce nom ne provienne des montagnes de l'Arménie, que ce territoire ne le doive à une émigration sortie des montagnes des Chaldéens. Nous hésiterons d'autant moins, qu'ainsi que nous l'avons vu plus haut, la tradition des Hébreux comme celle des Babyloniens fait repeupler la Babylonie après le déluge par une famille venue de l'Ararat, de l'Arménie et des montagnes des Gordyéens : que l'ordre des noms inscrits dans les généalogies des Hébreux, Arphachsad, Assur, et Elam, indique une émigration qui a pris son chemin le long du Tigre; que nous rencontrons aussi des émigrants des montagnes des Chaldéens, de l'Arrapachitis, en Mésopotamie, dans le sud de la Syrie, dans le nord de l'Arabie; que des Arrapachites émigrés qui faisaient paître leurs troupeaux à l'ouest de la Mésopotamie, se rencontrent avec des Chaldéens à l'est sur le territoire de Nisibe (voyez ci-dessous). Bérose enfin se sert indifféremment des noms de Chaldée et de Babylonie pour désigner toute la contrée comprise entre le cours inférieur du Tigre et celui de l'Euphrate jusqu'à la mer. Mais il est surprenant que le nom de « Sinéar » par lequel les peuples sémitiques désignent cette contrée dans son ensemble, n'ait rien de commun avec celui des Chaldéens; il est surprenant

édit. Mützell; Plut. *Alex.* 31, Hérodote réunit toujours les Chaldéens aux Assyriens, I, 72, 76; II, 104; III, 90; VII, 63, 72, 89.

(1) Ἡ Χαλδαία χώρα. Strabon, pag. 736, 765, 767; Pline, *Hist. nat.* VI, 23, 27; Ptolémée, V, 20.

que les prêtres dans le Sinéar soient principalement appelés Chaldéens; que dans les fragments de Bérose les patriarches soient déja nommés Chaldéens de telle ou telle ville; enfin que les souverains indigènes soient généralement désignés sous ce nom. Nous devrons conclure de là qu'il y a eu deux émigrations du nord dans la contrée située au bas de l'Euphrate et du Tigre; que ce territoire a été occupé d'abord par les Élamites qui avaient suivi le cours de ce dernier fleuve; que d'autres émigrants des montagnes de la Chaldée suivirent la rive ouest du même fleuve; qu'ils firent paître pendant quelque temps leurs troupeaux sur le territoire de Nisibe; enfin qu'ils longèrent l'Euphrate, qu'ils prirent le dessus sur ceux de leur race qui étaient arrivés avant eux, et qu'ils s'établirent à l'embouchure de l'Euphrate, sur la rive occidentale. La puissance qui se fonda par suite de ces événements tomba entre les mains des chefs des tribus chaldéennes, les Chaldéens devinrent la race dominante dans l'État qu'ils fondèrent sur leur hégémonie, et dont ils s'assimilèrent l'antique civilisation (1).

FORMATION DE L'EMPIRE

Cette théorie peut être contestée; on peut objecter que les fragments de Bérose parlent de Chaldéens établis à Babylone bien avant le déluge, que dès lors il est question de l'existence des livres sacrés; que ces textes présentent la civilisation de l'empire comme

(1) L'opinion qui veut que les Chaldéens ne soient arrivés en Babylonie que du temps des Assyriens, s'appuie sur un passage mal compris d'Isaie, XXIII, 13.

venue du Sud et non du Nord, puisqu'elle y remonte des bords de la mer, par suite de l'enseignement des hommes-poissons. Mais il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une caste sacerdotale veuille faire remonter les livres où se trouve consignée sa doctrine jusqu'aux temps les plus reculés (d'après le récit de Bérose Babylone, Sépharvaïm, Larancha existaient même avant le déluge); qu'elle présente les temps primitifs qui ont précédé le cataclysme, comme le type idéal de l'état des choses aux temps historiques; qu'elle attribue à une race survenue dans le pays à une époque rapprochée une possession antérieure qui remonterait jusqu'avant le déluge. D'un autre côté, de ce trait de la tradition qui rapporte les premières révélations à des divinités de la mer et non à celles des montagnes que les Chaldéens adoraient dans leur patrie primitive (les dieux de la mer, de l'eau et de l'humidité ne pouvaient être familiers à des émigrants venus de l'ouest et des montagnes de la Chaldée), on doit en conclure, que les premiers germes de la civilisation étaient le propre des plus anciens émigrants, des Élamites, et que les nouveaux venus de la Chaldée se les approprièrent en les développant. Et par contre, il faut attribuer la grande tour de Babel, dédiée au dieu du ciel, à un peuple de montagnards habitué à prier sur les hauteurs.

Nous avons dit que la tradition des Hébreux présente Nemrod comme le fondateur du royaume de Babel et en fait un fils de Kusch. Kusch ou Cousch signifie l'Éthiopie dans les inscriptions des Pharaons; chez les Hébreux, les pays et les peuples du Sud. D'après cela il ne serait pas possible que Babylone dût son origine à des peuples du Nord. Bien plus encore, les Babyloniens devraient être exclus de la descendance de Sem et de la race sémitique. Mais le caractère sémitique

des Babyloniens est certain. La légende de Nemrod est un fait absolument isolé; il y a toute apparence qu'elle est l'expression corrompue, ou du moins inintelligible pour nous d'un élément mythique. Personne ne méconnaîtra cette circonstance singulière, que dans les généalogies de la Genèse, parmi les noms des pays qui sont donnés pour des fils de Kusch, Méroé et Chavila, Sabtha et Raéma, se rencontre tout d'un coup non pas le nom de Babel, mais celui d'un homme. S'il fallait d'autres preuves, on pourrait faire observer que la tradition des Hébreux range les Chananéens pour des raisons particulières, il est vrai, non parmi les enfants de Sem, mais parmi ceux de Cham, que les fils de Cham et les Kuschites sont moins aux yeux des Hébreux un rameau particulier de la race humaine que les peuples à peau foncée du Sud; que Chavila et Sabéa sont une fois des fils de Kusch, une autre fois des fils de Joktan, que les Sabéens sont même nommés Abrahamites, ce qui en fait bien positivement des descendants de Sem (1); que si les pays méridionaux de Sabéa et de Chavila s'appellent les fils du Sud, les habitants de la partie méridionale de la Babylonie, à l'embouchure des deux fleuves, voisine de Chavila, peuvent fort bien porter également le nom de fils du Sud. D'après cela Nemrod et sa fondation devront être mis au compte du Babylone primitif des Élamites avant la venue des Chaldéens.

DATE DE LA FONDATION

Si nous passons à l'âge de ces premiers essais de civilisation sémitique à l'embouchure de l'Euphrate et du

(1) *Genèse*, x, 7 et suiv., 29.

Tigre, nous avons vu plus haut la raison d'être des dates incroyables de Bérose. D'après le témoignage d'Epigène recueilli par Pline, les Babyloniens possédaient des observations célestes gravées sur des briques cuites au feu, remontant à 720 ans (1). Ces données ne s'écartent en aucun cas de la vérité. Les plus anciennes observations des Babyloniens que Ptolémée nous ait conservées atteignent l'an 747 avant J.-C. D'après la tradition juive, Babel est la plus ancienne ville de la terre; selon la chronologie biblique, son origine remonterait plus haut que l'an 2376 avant J.-C(2). D'après Ctésias, la date de la fondation de Babylone se placerait aux environs de l'an 2100 avant J.-C. (3). Philon de Byblos la recule jusqu'à l'an ou quelque peu avant l'an 2186. Dans le catalogue des dynasties de Babylone qui nous est parvenu avec les fragments de Bérose, la première dynastie après le déluge dont les 86 rois ont régné l'espace de 34080 ans (4), ne peut nullement prétendre à une existence historique, et il

(1) Pline, *Hist. nat.* VII, 57. Cf. Ezech, IV, 1.

(2) D'après la chronologie du texte hébreux.

(3) Il fait construire Babel par Sémiramis qui, selon lui, régna de l'an 2138 à l'an 2096 avant J.-C.

(4) Je ne puis que partager l'opinion de Gutschmid et de Marc Niebuhr qui pensent que ces 34080 ans forment le reste de la soustraction des temps historiquement connus des Chaldéens, depuis l'origine des Mèdes jusqu'à Cyrus, de la somme totale des 36000 ans que les Chaldéens comptaient depuis le déluge jusqu'à la prise de Babylone. Autrement la durée de la première dynastie serait exprimée par un nombre rond de Sares. Niebuhr, se basant sur l'analogie des dix patriaches juifs avant et après le déluge, suppose que cette première dynastie doit former deux séries dont la première composée des dix premiers rois comprendrait 400 Sosses, et la seconde formée des 76 autres rois, comprendrait 168 Sosses, de sorte que ces 168 Sosses formeraient la véritable solde de la soustraction : *Assur und Babel*, pag. 261, 493.

n'est possible de reconnaître comme appartenant à l'histoire que la seconde dynastie, celle des Mèdes. Si en nous basant sur les données de Bérose, nous calculons le temps à rebours depuis le commencement du règne de Nébucadnézar, si à l'aide d'autres documents nous essayons de combler une lacune des extraits de Bérose, nous arrivons à l'an 2425 ou 2458, comme étant la date de la prise de Babylone par les Mèdes. Les peuples pasteurs du plateau de l'Iran n'ont pu être tentés d'envahir le pays inférieur le long de l'Euphrate et du Tigre que lorsque la civilisation du Sinéar eut atteint un certain degré d'épanouissement, lorsque la contrée se trouva bien cultivée et put donner aux pasteurs l'espoir d'un abondant butin. Et si l'on conteste cette opinion, on devra du moins se rendre à cette observation, qu'il eût été impossible de conserver à Babylone le souvenir d'une domination étrangère de plus de deux cents ans, avec le nom et la durée de chaque règne, si la Babylonie n'avait pas possédé au temps de sa défaite une certaine civilisation et quelques-unes des ressources qu'elle sait créer.

L'INVASION DES MÈDES

Les commencements de la civilisation dans le Sinéar, l'origine d'un grand État à l'embouchure des deux fleuves doit donc remonter au delà de l'an 2425; on ne peut même pas les fixer plus bas que l'an 2600 avant J.-C. Ce n'est pas à dire pour cela que Babylone ait été dès lors la capitale de cet État. Mais ce qui est certain, c'est que l'empire fondé sur les côtes du golfe Persique par des peuples de la race de Sem, plus exactement par des Élamites, qui avaient appris par la nature même du

pays à honorer les divinités de l'eau, principe de la fertilité du sol, Dagon et Derkéto, ou des êtres à figure de poisson, offrait dès 2425 avant J.-C. une force d'attraction suffisante pour provoquer une agression des tribus de pasteurs du plateau de l'Iran. Suivant les expressions de Bérose, « les Mèdes rassemblèrent une armée pour s'emparer de Babylone. » Ils descendirent de leurs montagnes et firent la conquête du pays inférieur, qui leur resta soumis l'espace de 234 ans (2425-2191), sous huit rois de leur race (1).

LA TROISIÈME DYNASTIE. — LA DYNASTIE DES CHALDÉENS

Après ce temps Babylone semble avoir recouvré son autonomie. Le catalogue de Bérose indique à la suite des rois mèdes une dynastie de onze rois qui régnèrent l'espace de 248 ans (2191-1943 avant J.-C.). A cette dynastie succède une suite de 49 Chaldéens qui régnèrent pendant 458 ans, de 1943 à 1485 avant J.-C. Le nombre de ces rois est hors de proportion avec la durée de leur dynastie; il faut probablement le réduire à 29. Mais si le nombre de ces rois reste incertain, la qualification de Chaldéens que Bérose leur donne prouve que l'invasion des Chaldéens avait précédé l'avénement de la dynastie, et qu'ils avaient réussi à soumettre les pays situés au bas des fleuves, qui prenaient leur source dans leurs montagnes. Les émigrants chaldéens s'établirent principalement dans la partie inférieure du cours et à l'ouest de l'Euphrate, dans la contrée qui prit le nom de Chaldée. Les chefs de leurs tribus, devenus les rois de Sinéar, dotèrent leur empire d'une nou-

(1) Voyez la note *A* à la fin de ce livre.

velle capitale ou consacrèrent celle qu'ils avaient trouvée au dieu qu'ils adoraient sur leurs montagnes. Les envahisseurs s'approprièrent la civilisation qu'ils rencontraient; le culte des vainqueurs et celui des vaincus se confondirent. Nous ne pouvons pas douter que cette dynastie des Chaldéens qui régna quatre siècles et demi à Babylone, n'ait porté l'empire au point culminant de sa grandeur et de sa splendeur. Cependant on ne trouve aucun fait particulier à appliquer à ces princes, à moins de considérer comme appartenant à leur dynastie les rois Amraphel du Sinéar et Kédarlaomer d'Elam, dont parlent les livres des Hébreux et qui doivent avoir régné douze ans sur les peuples méridionaux de la Syrie. D'après la chronologie juive, le roi Amraphel serait en tête de la dynastie (1). D'un autre côté les inscriptions de Touthmosis Ier (1642-1621), de Touthmosis III (1599-1560) et d'Aménophis III (1520-1484) mentionnent des expéditions de ces Pharaons en Mésopotamie. Les inscriptions de Touthmosis III semblent même compter Assur et Nenii (Ninive) parmi les pays tributaires (2). Si incertaines que soient ces inscriptions, et si incomplète que soit encore leur interprétation, rapprochées des monuments de Séthos et du second Ramsès (1443-1326), elles suffisent pour reconnaître que la Mésopotamie n'était pas soumise

(1) *Genèse*, XIV. Si l'on admet l'année 1014 avant J.-C. comme date certaine de la construction du temple; si entre cette date et la sortie de l'Égypte il s'est exactement passé 480 ans, et si le séjour en Egypte a duré 430 ans; en ajoutant à la somme de ces années trois générations ou cent ans pour atteindre la vocation d'Abraham, on arrive pour cette dernière date à l'an 2024. Si les Hébreux ont réellement eu connaissance des rois du Sinéar, ils doivent dans leurs récits produire des noms contemporains de la destruction de Sodome,

(2) Voyez la note *B* à la suite de ce livre.

aux Chaldéens de Babylone, et que sur le moyen Euphrate il y avait des royaumes indépendants, notamment celui de Carchémis.

CIVILISATION CHALDÉO-BABYLONIENNE

Sous la dynastie chaldéenne les germes de culture qu'elle avait rencontrés assez abondamment dans la Babylonie, se développèrent au point de former une civilisation particulière, assez différente de celle de l'Égypte et parfaitement indépendante de toute influence étrangère. Pendant que les Égyptiens se servent d'assez bonne heure de l'écriture hiéroglyphique, les Chaldéens inventent un système d'écriture tout à fait distinct. Si les Égyptiens ont plus anciennement fixé leur calendrier, les Chaldéens arrivent à une autre division de l'année, des mois et des heures. Sans doute en Égypte le ciel n'échappait pas à l'attention des observateurs, mais les Chaldéens firent en astronomie des découvertes bien plus exactes et bien plus importantes. Les Égyptiens avaient formé leurs poids et leurs mesures sur des étalons sacerdotaux, tandis que les Chaldéens, saisissant les rapports communs des poids et des mesures, imaginèrent un système qui les faisait rigoureusement dépendre les uns des autres. Nous ignorons à quelle hauteur les constructions hydrauliques des Chaldéens amenaient l'eau de leurs fleuves; mais nous voyons que par leur grandeur et leur diversité elles ne restèrent pas au dessous des travaux analogues des Égyptiens. Si les Égyptiens sont arrivés à une perfection étonnante dans l'art de bâtir en pierres de taille, les monuments en briques des Chaldéens n'ont été dépassés en étendue, en solidité et en hauteur par aucun autre peuple ni à aucune autre époque. Il est vrai que

sous le rapport technique leurs sculptures ne peuvent se comparer à celles de l'Égypte, mais ce défaut est compensé par une plus grande originalité de style, par une expression plus vive, sans compter que les formes ont une liberté d'allure que les artistes égyptiens n'ont pas connue. Les conceptions religieuses des Égyptiens et des Chaldéens ont des points de départ tout à fait différents. Mais ce que les deux pays ont de commun, c'est qu'en Babylonie comme en Égypte, il se forma une caste sacerdotale qui avait réuni dans ses collèges en un corps de doctrine les idées et les traditions religieuses du peuple, avec cette différence que les connaissances réelles des prêtres de Babylone l'emportaient sur celles des prêtres égyptiens.

LES CONSTRUCTIONS

Quant à la constitution politique de l'empire sous les Chaldéens, tout ce que nous en savons, c'est que leurs chefs étaient revêtus de l'universalité des pouvoirs, attribut distinctif de la souveraineté en Orient, et qu'ils durent s'appuyer sur les populations de leur race qui s'étaient groupées dans le voisinage de la capitale, en Chaldée. De même que les Pharaons, les monarques chaldéens cherchèrent à perpétuer leur nom par des constructions monumentales. Mais leurs créations n'ont pas résisté à l'action des siècles avec le même bonheur que les montagnes de granit et les temples élevés sur les bords du Nil. L'Euphrate ne coule pas comme le Nil entre des chaînes de rochers qui fournissent aux constructions les matériaux les plus variés, aussi remarquables par leur beauté que par leur solidité. La plaine de Babylone n'offre que de la terre propre à fabriquer des briques séchées au soleil ou cuites au feu,

et un ciment excellent dans les grands gisements de bitume près de l'Euphrate, notamment à Hit. On dut d'autant plus soigneusement assembler ces matériaux pour former les murailles. On revêtit les parois des palais et des temples soit d'une couche de plâtre, soit de dalles en pierre calcaire amenées de loin, et on les couvrit de sculptures de même que les murs de pierre des Égyptiens. Mais quoique les matériaux des bords de l'Euphrate fussent moins résistants que les blocs de granit de l'Égypte, l'étendue, la dimension, la puissance de ces bâtisses étaient telles, que l'on retrouve encore de notre temps des débris des plus anciennes. Sans doute les parties supérieures des murs de briques se sont écroulées, et ont formé des amas de décombres qui laissent peu d'apparence aux vieilles villes babyloniennes, mais ces amas nous révèlent cependant l'emplacement des constructions antiques et renferment dans leur sein plus d'un reste précieux des temps primitifs.

L'ANCIEN PALAIS DES ROIS

Sur la rive ouest de l'Euphrate, aux environs du bourg actuel de Hillah, se trouvait la capitale du pays, consacrée par les Chaldéens au dieu qu'ils adoraient dans les montagnes d'Arménie. Le nom de Babel (Babylone) signifie porte ou demeure de Bel. Le palais des rois était entouré d'une haute muraille en briques cuites, de soixante stades de développement (plus de 11 kilomètres). Derrière cette première enceinte se trouvait un second mur en briques séchées, qui n'avait que quarante stades de long, mais qui s'élevait à une hauteur de trois cents pieds. Il était revêtu dans sa partie inférieure de dalles portant sculptés en relief les ani-

maux les plus divers, artistement coloriés d'après leurs nuances naturelles. Plus en arrière encore, à l'abri d'une troisième enceinte, s'élevaient les constructions du palais, qui couvraient une superficie de vingt stades de circuit. Les murailles, les parois, les tours étaient couvertes de figures d'hommes et d'animaux d'une variété infinie; on y remarquait surtout la représentation d'une grande chasse. La grandeur des figures dépassait quatre coudées; on voyait d'un côté le roi perçant un lion de sa lance, de l'autre la reine à cheval lançant un javelot contre une panthère (1).

LA TOUR DE BÉLOS

Le temple que les monarques chaldéens élevèrent à Bel était plus grandiose, plus admirable encore que le palais des rois. Un mur de deux stades de côté formait une cour quadrangulaire à l'entour du temple (2). Des portes d'airain donnaient accès dans l'enceinte où il s'élevait. C'était une construction carrée, en briques cuites cimentées au bitume, de 244 mètres

(1) Ctésias *apud Diodor*. II, 8. Diodore comme de raison attribue ce monument à Sémiramis, mais Sémiramis régna à Ninive; c'est là qu'elle éleva ses édifices célèbres. Bérose contredit expressément l'opinion des Grecs qui croyaient que Sémiramis avait construit Babylone et ses monuments; Bérose, *Fragm.*, pag. 67, éd. Richter. Que l'ancien palais des rois fût réellement sur la rive droite du fleuve, cela résulte non seulement du témoignage de Diodore, mais encore de cette circonstance que le grand temple s'y trouvait également. Le palais de la rive gauche fut bâti par Nabopolassar et par Nébucadnézar. Sur les deux palais royaux de Babylone, consultez Arrien, VII, 25. Plut. *Alex.*, c. LXXVI; Diodore, XIX, 100.

(2) Ker Porter trouve le circuit du retranchement en terre et du fossé qui renferment le Birs Nemrod (les ruines du temple) plus grand que huit stades; voir ci-dessous.

de côté, servant de soubassement à une tour pyramidale de sept étages en retraite les uns sur les autres, atteignant une hauteur égale à la largeur de la base, soit de 244 mètres : c'était la plus haute construction que la terre ait jamais portée (1). Le monument, composé de huit tours l'une sur l'autre, comme s'exprime Hérodote, était de construction massive et pleine; extérieurement ses divers étages étaient ornés d'une rampe d'escalier accompagnée de paliers et de bancs pour se reposer, qui menait jusqu'au sommet. A l'étage supérieur se trouvait un appartement avec un autel d'or et un lit magnifique préparé pour le dieu. « Quelquefois, raconte Hérodote qui avait visité le temple, on y faisait passer la nuit à une femme du pays qu'à en croire les prêtres le dieu s'était choisie lui-même, et qui ne devait avoir de relations avec aucun homme. » A l'étage inférieur on montra à Hérodote une statue d'or représentant le dieu assis sur un trône de même métal, les pieds sur un escabeau d'or. Devant cette idole était un autel également précieux, sur lequel on brûlait à la fête de Bel mille quintaux d'encens. Le poids de l'or employé à l'étage inférieur sous forme d'idole et d'autel, indépendamment des ex-voto, devait s'élever à huit cents quintaux babyloniens. Dans la cour du temple on sacrifiait sur un autel les animaux à la mamelle, sur un autre les animaux adultes : les victimes qu'on offrait à Bel devaient être des animaux à la mamelle ou purs. Le dieu des Chaldéens préférait les hauts lieux pour en faire sa demeure : voilà pour-

(1) Hérodote, I, 181. Les inscriptions de Rawlinson indiquent sept étages; ce chiffre semble en lui-même plus probable, et il est possible qu'Hérodote ait pris pour un étage la terrasse ou le soubassement sur lequel se dressaient les sept tours superposées.

quoi ses adorateurs lui élevèrent une montagne artificielle où ils pouvaient l'honorer conformément aux anciens rites et se rapprocher de lui. Le dieu ne visitait que les points élevés de la terre; il ne descendait que sur le sommet frais et aérien de sa tour, non dans l'étouffante atmosphère de la plaine. Le temple de Bel devint donc le centre du culte babylonien; « les peuples y affluaient, » pour nous servir de l'expression du prophète Jérémie (1). Il est à supposer que ce monument, inspiré par les usages religieux des Chaldéens, fut élevé peu après leur invasion et dès le commencement de leur puissance; il y aurait donc lieu de faire remonter la construction de la tour de Bélos au XIXe siècle avant J.-C. Sa masse dépassait de beaucoup celle des pyramides.

TRAVAUX HYDRAULIQUES

Outre la construction des palais et des temples, outre les puissantes murailles qui couvraient Babylone du côté de l'ouest (à l'est la ville était protégée par l'Euphrate), l'irrigation du sol fut l'objet des plus grands soins de la part des monarques chaldéens. Hérodote remarque que l'Euphrate ne franchit pas de lui-même ses bords pour couvrir les champs, comme le Nil en Égypte, qu'il n'est pas aussi prodigue de ses dons, que l'eau doit y être puisée à bras ou par des roues à godets (2). Le système de canalisation qui fournissait la Babylonie d'eau prenait son origine à environ 225 kilomètres en amont de la capitale (3). Il fallait à l'aide de

(1) Jérémie, 51, 44.
(2) Hérodote, I, 193; II-11.
(3) Xénophon, *Anab.* I, 7; Ammien, XXIV, 3; Strabon, p. 748,

digues défendre la plaine contre les eaux rapides de l'Euphrate, et maîtriser l'inondation dans son cours. Il s'agissait de créer des réservoirs capables de contenir l'eau des débordements et de la conserver pour la saison sèche; d'amener l'inondation jusqu'au milieu des terres, à une hauteur qu'elle n'atteignait pas généralement; d'établir des canaux de dérivation pour fournir à la campagne l'eau de l'Euphrate, même au dehors de la saison de l'inondation; enfin il s'agissait de creuser des canaux de décharge pour débarrasser les terrains bas de l'eau qui y croupissait, et de dessécher les vastes marais qui s'étaient formés vers l'extrémité du cours et à l'embouchure des deux fleuves. On peut conclure des nombreux restes de digues et de canaux et des travaux analogues des rois postérieurs, après la restauration de l'empire au VIe siècle avant J.-C., que déjà les anciens souverains n'avaient pas marchandé sur l'étendue et le nombre des créations de ce genre. Dans aucun cas il n'eût été possible, dans le court espace de temps que dura la restauration, de terminer les grandes constructions et les canaux dont on voit encore des ruines ou des traces. Le canal de Narsarès, qui se dirigeait en amont de Babylone de l'Euphrate vers l'ouest, et qui longeait le fleuve jusque dans le voisinage de son embouchure, le canal de Pallacopas dérivé du fleuve à 150 kilomètres en aval de Babylone et qui débouchait dans les lacs de la Chaldée pour y amener le trop plein des eaux de l'Euphrate, trois canaux de jonction en amont de Babylone, entre l'Euphrate et le Tigre, qui alimentaient des rigoles d'irrigation dans l'intérieur des

place la frontière de Babylone auprès d'un canal à 18 schœnes ou 200 kilomètres en amont de Séleucie, qui était elle-même située un peu plus haut que Babylone.

terres, semblent remonter aux premiers temps de l'empire (voir ci-dessous). Tant de travaux entrepris par les souverains, les nombreuses digues et « les fleuves » de Babylone atteignirent leur but : le Sinéar devint un vrai jardin, et ses champs produisirent des récoltes plus abondantes que l'Égypte.

LA CASTE SACERDOTALE

Les Grecs désignent constamment les prêtres de Babylone sous le nom de Chaldéens, et le reste de la population sous celui de Babyloniens. Le livre de Daniel fait la même distinction, mais les autres livres des Hébreux emploient le nom de Babyloniens pour désigner l'ensemble des habitants du pays. Les fragments de Bérose prouvent que les prêtres de Babylone se nommaient eux-mêmes Chaldéens, en réclamant à ce titre des privilèges particuliers. Ainsi que nous l'avons vu, la tradition primitive donnait aux dix patriarches antérieurs au déluge la qualification de Chaldéens de Babylone, de Sippara, de Larancha; après le déluge, en tête des dynasties se trouvent de nouveau des Chaldéens. S'il résulte nécessairement de cette dénomination que la Babylonie renfermait deux peuples d'origine différente, et de plus que le dernier venu chercha dans la suite à établir ses droits sur le pays en antidatant sa possession, cela n'explique pas comment le nom des étrangers resta spécialement affecté au corps sacerdotal, et comment les prêtres purent appliquer le nom de Chaldéens à des membres de leur ordre, même pour des temps bien antérieurs à l'invasion ; car les patriarches antédiluviens étaient au point de vue de la tradition religieuse, sinon des prêtres, du moins les prototypes du sacerdoce. Ils reçoivent les révélations des

dieux, les dieux les établissent souverains du pays; ce sont eux qui assurent la conservation des livres sacrés; ils immolent des victimes; leur sagesse et leur piété les font vivre des milliers d'années, et il y en a, comme Xisuthros, qui sont enlevés par les dieux. Ces faits permettent de supposer qu'après l'invasion des Chaldéens de l'Arménie, le corps sacerdotal du Sinéar s'unit étroitement avec la nouvelle famille souveraine, qu'il accueillit parmi ses dieux les divinités des Chaldéens, qu'il mit leur dieu suprême à la tête des dieux, qu'il accommoda le culte des vainqueurs à celui qu'il rendait à ses propres divinités, qu'il se confondit lui-même avec la race dominante dont il adopta le nom et dont il se prétendit issu, en démontrant aux rois chaldéens et aux tribus qui les avaient suivis que, dès avant le déluge, ses prédécesseurs dans le sacerdoce avaient été de leur race, qu'après le cataclysme, des Chaldéens descendants de Xisuthros étaient revenus des montagnes de l'Arménie à Babylone. Le but était d'établir que les prêtres et les rois étaient du même sang, que la conquête du Sinéar par les Chaldéens et par leurs chefs n'avait été qu'une restauration heureuse de l'état primitif des choses.

Après cela, ce que nous savons de la condition et des mœurs du corps sacerdotal est peu de chose. A Babylone, les prêtres habitaient un quartier particulier, situé probablement autour de la grande tour de Bélos. Les traditions antérieures au déluge qui n'ont pu, il est vrai, être fixées que sous le règne des princes chaldéens, prouvent que Sippara et Larancha furent de bonne heure des centres de la science sacerdotale, que les deux villes possédaient des colléges de prêtres; pour Sippara cela résulte de son nom, des livres saints qui y furent enterrés et d'autres faits encore. Warka

(Orchoë) et Borsippa doivent également avoir eu des colléges de prêtres. Strabon désigne Borsippa comme une ville consacrée à Diane et à Apollon, soit à Astarté et à Bel, et les nombreuses sépultures antiques qui s'étendent au loin autour de Warka, tiennent sans doute à la réputation de sainteté dont jouissait cette ville (1). Nous avons dit plus haut que les sept révélations des hommes-poissons semblent le symbole des sept livres sacrés des Chaldéens. Bérose distingue ces sept livres en « anciens, moyens et modernes. » Il paraît que les anciens livres renfermaient les premières révélations d'Oan aux deux plus anciens patriarches, aux Chaldéens de Babylone, Aloros et Alaparos; les moyens renfermaient les révélations des cinq autres hommes-poissons à Ammémon et à Daonos, aux Chaldéens de Sippara; enfin les modernes renfermaient la révélation d'Odakon au septième patriarche, à Edorankhos de Sippara. Les trois derniers patriarches, Amempsinos, Otiartès et Xisuthros ne furent favorisés d'aucune communication de ce genre, mais Bel annonça le déluge à Xisuthros et le ravit au ciel.

Les Grecs rapportent que les prêtres chaldéens avaient pris dans l'État le même rang que les prêtres égyptiens. Leur vie était entièrement consacrée au service des dieux; leurs fonctions étaient héréditaires. Le fils recevait de bonne heure les leçons de son père et se vouait avec zèle à l'étude, et comme l'enseignement était limité à des connaissances déterminées, les Chaldéens y faisaient de grands progrès. C'est ainsi qu'en astronomie ils poussèrent leurs découvertes plus loin qu'aucun autre peuple ; par une observation constante des astres, par l'exacte connaissance de leurs

(1) Strabon, p. 739 ; voir aussi plus bas.

révolutions et de leurs influences, ils en étaient arrivés à prédire le sort futur des empires et des rois, des peuples comme des particuliers, et quelquefois avec une telle justesse, que cette faculté semblait dépasser ce qui est ordinairement accordé à l'homme. D'autres Chaldéens prédisaient l'avenir par le vol des oiseaux, expliquaient les songes et les phénomènes merveilleux de la nature; d'autres enfin s'occupaient des sacrifices et des purifications, et au moyen d'expiations et de conjurations détournaient les maux présents ou imminents (1).

LES DIEUX DES BABYLONIENS

Bel, le dieu suprême, à qui la ville était consacrée et à qui appartenait la grande tour, était le seigneur du ciel, de la lumière et du feu; c'est lui qui avait séparé le ciel de la terre et créé les hommes. Il avait son trône sur les plus hautes montagnes, au dessus des nuages et fixait le cours des étoiles. C'était le dieu fort, le puissant seigneur qui, selon la conception primitive, avait horreur de la procréation des êtres; c'était lui que les Chaldéens adoraient dans leur première patrie (2). Cette idée d'un fort et puissant seigneur céleste, qui ne vit pas dans la nature et qui la régit, manque aux peuples syriens; elle est l'apanage exclusif des races sémitiques qui avaient eu pour berceau les montagnes d'Arphachsad. Quant aux autres divinités adorées par les Babyloniens, elles appartenaient au culte de l'ancienne

(1) Diodore, II, 30, 31; Daniel, 4, 4, parle de ceux qui expliquent les figures, de ceux qui conjurent les dieux, des astrologues et des devins.

(2) Isaïe, 46, 1; Jérémie, 50, 2; Diodore, II, 30; Tacite, *Hist.*, V, 4; Movers, *Religion der Phœnizier*, pag. 262, 287.

population; elles avaient une grande affinité avec les dieux des Syriens, étaient même identiques. Oan qui sort de la mer et promulgue la première révélation sur les rivages de Babylone, n'est autre que le dieu Anamélech que Sépharvaïm, la ville aux textes sacrés, tenait pour son dieu particulier (1), et Dagon, le dernier des dieux-poissons sortis de la mer était adoré sous la même forme par les Philistins à Ascalon et à Asdod. Des noms de lieux, comme Bethdagon près de Joppé et Caphar Dagon près de Sichem, attestent l'importance de son culte en Palestine. De même qu'Anamélech, Dagon était le dieu de l'eau et des poissons, qui fécondait toutes choses par l'eau et par l'humidité (2). Si dans le voisinage de l'Égypte les Syriens adoraient la déesse Derkéto en même temps que Dagon, et comme lui sous la forme de poisson, cette divinité était l'objet d'un culte non moins fervent à Bambyke (Membidsch) sur les bords de l'Euphrate. La même déesse était honorée chez les Babyloniens sous le nom de Mylitta, ou de Moledeth, qui préside aux enfantements (3). Associée à Baal, elle porte le nom de Beltis. C'était la déesse de la génération et de la naissance; la divinité femelle fécondée et enfantant dans l'eau, dans l'humidité. Les Babyloniens reconnaissaient la puissance de la déesse dans le charme et la beauté de la végétation; dans l'enceinte de son temple à Babylone, un bosquet sacré offrait ses frais ombrages à ses adorateurs; une citerne pleine d'eau rappelait la reine de l'eau qui fertilise. Les poissons, prolifiques habitants des ondes, et les co-

(1) *Rois*, II, 17, 31.
(2) Stark, *Gaza*, pag. 248.
(3) Plut. *Crassus*, c. XXVII; Bérose, *Fragm.*, pag. 90, éd. Richter; Hérodote, I, 599.

lombes lui étaient consacrés comme à Derkéto (1). Les vierges de Babylone devaient honorer cette déesse de la fécondité et de la naissance par le sacrifice de leur virginité, par le plaisir des sens. Chaque jeune fille était tenue de se prostituer une fois dans sa vie en l'honneur de la déesse; en s'abandonnant elle s'acquittait de ce qu'elle devait à la déesse. Pendant les fêtes de Mylitta on voyait les vierges du pays assises par longues files dans le bosquet de la déesse, une couronne de cordes sur la tête, car elles étaient liées à la déesse. Les filles des familles riches venaient dans des chariots couverts, entourées de nombreux serviteurs. Elles attendaient qu'un des pèlerins qui venaient de loin pour honorer Mylitta, s'approchant et leur jetant une pièce d'or dans le sein, leur dit : Au nom de la déesse Mylytta. La femme ainsi choisie était tenue de suivre l'étranger et de se livrer à lui. Elle versait au trésor du temple l'argent qu'elle avait reçu, et se trouvait par là quitte envers la déesse. Hérodote ajoute que « celles qui ont bonne mine et belle taille, trouvent promptement leur homme, mais les laides ne satisfont pas si facilement à la loi et attendent des trois ou quatre ans (2). » Et un écrivain juif rapporte que « les femmes étaient assises au bord des chemins, chargées de cordes et brûlant du son, et celle qu'un passant emmenait se moquait de ses compagnes qui n'obtenaient point la même marque d'estime et dont les liens n'étaient point rompus (3). »

(1) Münter, *Religion der Babylonier*, pag. 28.

(2) Hérodote, I, 199.

(3) Baruch, 42, 43 (Br. Jérémie). Cf. *Genèse*, XXXVIII, 14 et sqq.

CULTE DES ASTRES

Les Babyloniens, tout en honorant la puissance fécondante de l'eau et de la terre, croyaient que la vie humaine subissait l'influence des corps célestes, du soleil, de la lune et des étoiles. Dans les plaines de Babylone l'horizon est vaste : outre le cours régulier des planètes, chaque jour on pouvait observer de nouvelles étoiles fixes apparaissant dans l'aube du matin, tandis que d'autres disparaissaient dans le crépuscule du soir. La marche du soleil, le parcours lumineux des planètes, l'élévation ou la déclinaison de certaines étoiles fixes marquaient le changement des saisons, produisaient le sécheresse ou la fécondité de la terre, annonçaient le débordement des fleuves. De même que les changements périodiques de la nature, avec les alternatives de vie et de mort qui s'y manifestent, la vie humaine dans la veille et dans le sommeil, dans la force et dans la faiblesse, dans les travaux de l'agriculture et de la navigation, dépendait de l'état du soleil, des révolutions lunaires, de la marche et du retour des astres. Ces impressions, ces idées si simples produisirent peu à peu un système compliqué de culte sidéral.

Au dieu suprême les Chaldéens consacrèrent Saturne, l'astre errant le plus éloigné et par conséquent le plus élevé du ciel, et ils lui donnèrent son nom. Saturne était la septième planète; ainsi Bel trônait dans le septième ciel et dominait le cours de tous les autres astres qu'il circonscrivait dans son orbite. Mais ils reconnurent en même temps la divinité de Bel dans l'action puissante du soleil (1); le seigneur du ciel et

(1) Serv. *ad Aen.* I, 229; Tacite, *Histor.* V, 4. Au temps des Césars

de la lumière ne pouvait pas être sans rapport avec lui. Le flambeau des nuits, la lune au cours paisible, appartenait à Mylitta, à qui paraît aussi avoir été consacrée la planète Vénus. La planète Mars était attribuée à Nergal, au dieu de la guerre, la planète Mercure, au dieu Nébo, scribe du ciel. Les Chaldéens réunirent les sept planètes sous la désignation de « dieux qui président aux naissances » à cause de leur influence sur la destinée de l'homme. Parmi elles deux étaient bienfaisantes, deux malfaisantes, les trois autres étaient de nature mixte et indécise (1). Nous savons que Jupiter et Vénus étaient les astres qui donnaient le bonheur; le premier procurait à l'air une chaleur modérée et bienfaisante; le second fournissait des rosées fraiches et fécondes. Par contre, l'influence de Mars, à la lumière rouge et ardente, était funeste; il produisait les ardeurs caniculaires et la sécheresse. On appliqua également à la vie et à la destinée humaine les bonnes ou les mauvaises influences que les étoiles devaient dispenser à la nature. C'est pour cela que les Chaldéens nommaient encore les planètes les « interprètes » parce qu'elles faisaient connaître la volonté des dieux (2).

Les Chaldéens croyaient encore que les planètes subissaient l'influence et réflétaient le caractère des étoiles fixes auprès desquelles elles passaient. L'orbe du soleil fut divisé, d'après les étoiles qu'il rencontrait dans son cours, en douze stations ou demeures qui devinrent les douze signes du zodiaque. On obtint ainsi

et dans l'astrologie des Arabes, Saturne était un astre qui porte malheur. — Mars désignait la petite catastrophe, Saturne la grande : cela ne peut s'expliquer que par l'ancienne croyance des Babyloniens qui supposaient Bel ennemi de la génération.

(1) Plutarque, *de Isid. et Osirid.*, c. XLVIII.

(2) Diodore, II, 30.

douze constellations correspondant aux douze mois de l'année. Le signe du Lion, au point le plus élevé qu'atteint le soleil, devint sa maison propre. L'orbe des planètes fut divisé de la même façon, et ces maisons des planètes devinrent à leur tour pour les Chaldéens des puissances divines, parce qu'elles modifiaient et déterminaient le caractère et les effet des planètes; on alla même jusqu'à nommer les demeures des planètes « les seigneurs des dieux (1). » D'autres étoiles fixes portaient le nom de « dieux conseillers, » parce qu'elles n'exerçaient qu'une influence moindre sur les planètes; enfin douze étoiles de l'hémisphère boréal et douze de l'hémisphère austral s'appelaient « les juges. » Ceux de ces vingt-quatre astres qui étaient visibles, décidaient du sort des vivants, les invisibles du sort des morts (2). De même que les douze mois appartenaient aux douze signes du zodiaque, les sept jours de la semaine furent attribués aux sept planètes. Le premier jour, notre samedi, était celui de Bel (Saturne). La planète qui après minuit apparaissait la première, prenait possession du jour; l'heure suivante était soumise à la planète qui après la première approchait de plus près le soleil; les autres planètes arrivaient ensuite, d'abord dans l'ordre solaire, puis dans l'ordre lunaire.

C'est ainsi que les Chaldéens honoraient le soleil, la lune, le zodiaque; c'est ainsi qu'ils offrait l'encens, suivant les expressions des Hébreux « aux maisons des planètes et à toute l'armée céleste (3). » Les prêtres qui avaient conçu ce système, s'entendaient également à découvrir dans les constellations la volonté des

(1) Diodore, II, 30.
(2) Idem, II, 31.
(3) Rois, II, 23, 5-7.

dieux, à tirer l'horoscope de la vie entière d'après l'état du ciel au moment de la naissance, à déterminer d'après l'éternelle variation des étoiles fixes l'heure la plus favorable aux affaires, aux entreprises de l'homme. Suivant la manière dont les astres franchissaient les espaces célestes, suivant qu'ils se joignaient ou se séparaient, suivant qu'ils se renvoyaient ou s'enlevaient l'un à l'autre leurs forces mystérieuses, suivant qu'ils se tenaient en équilibre ou en opposition, il en résultait bonheur ou malheur pour l'empire, pour le roi, pour l'année, pour le jour, pour l'heure. Il fallait en outre tenir compte de la saison, de la région céleste où les astres se levaient et se couchaient, de leur couleur apparente (1). A l'est on attribuait les ardeurs qui déssèchent, au sud la chaleur, à l'ouest l'humidité fécondante, au nord le froid, et les planètes exerçaient une influence plus ou moins grande d'après le degré de leur élévation sur l'horizon (2).

IDÉES RELIGIEUSES

Telles étaient les croyances et la science des Babyloniens. Dans la conception originaire de Bel, seigneur du ciel, dieu saint et pur, planant bien au dessus de la sphère terrestre, il y a un trait d'une simplicité grandiose que Babylone devait à l'invasion des Chaldéens. Mais le culte charnel de Mylitta par lequel la population avait largement donné carrière aux penchants sensuels du tempérament sémitique, faisait un contraste choquant. Peu à peu à la faveur de la mol-

(1) Diodore, II, 31.
(2) Stuhr, *die Religionssysteme der Völker des Orients*, t. I, pag. 224 et suivantes.

lesse et de l'exubérance de la vie, ce culte grossier prit le dessus, pendant que la poétique conception d'un monde réglé et gouverné par les révolutions sidérales dégénérait peu à peu en un froid calcul d'astrologie et de divination. Nous avons vu plus haut comment les prêtres avaient mêlé dans leur cosmogonie la conception des Chaldéens d'Arménie relative au seigneur du ciel avec la puissance fécondante de l'eau, de la terre, de la nature. Ces forces inférieures de la Divinité, principe matériel du monde, ne produisent que des naissances obscures, déréglées, monstrueuses, jusqu'à ce que Bel intervienne comme principe surnaturel et intelligent, comme souverain seigneur, pour séparer les éléments du chaos, pour diviser le ciel de la terre, pour régler la marche des étoiles. En même temps il fait périr à la lumière les productions informes du chaos et crée l'homme en mêlant à la terre son sang divin.

THÉORIES DES PRÊTRES

Nous ne saurions douter que dans des siècles plus rapprochés, les spéculations prolongées des prêtres sur ce terrain n'aient abouti à des idées plus abstraites sur les origines. Quand on rapporte que les Babyloniens faisaient naître le monde du feu et de l'eau (1), cette théorie repose évidemment sur les rapports de Bel avec le feu et sur ceux de Myllita avec l'eau. Dans ces spéculations postérieures de l'Orient, on trouve Bel assimilé à l'éther lumineux (2). Un système encore plus récent place l'origine du monde dans le chaos (Tohu) et

(1) Berosie, *Fragm.*, éd. Richter, pag. 64.
(2) Movers, *Religion der Phoenizier*, II, 262.

dans l'amour (Chaphézon). De ces deux principes proviennent d'une part la force qui dissout, de l'autre la force qui unit; d'un côté la vie, de l'autre le combat. Dans ce système Bel lui-même serait né de la vie et du combat (1). Bien auparavant, du temps que Bérose écrivait son livre, les prêtres avaient distingué dans Bel deux personnes, l'ancien et le nouveau Bel, distinction que les Grecs adoptèrent en désignant le premier Bel comme Bel Kronos, le second comme Bel Zeus (2), ce qui donna naissance à de nouvelles généalogies.

L'ASTRONOMIE

L'astronomie des Chaldéens était indépendante des observations des Égyptiens, et leur année n'avait rien de commun avec celle de ces derniers. C'était une année lunaire (3) qui, au moyen de mois intercalaires et par des cycles de plus en plus grands de 60, de 600 et de 3600 ans, se remettait d'accord avec la révolution solaire. Un certain nombre de ces cycles révolus devait comprendre les temps avant et après le déluge, l'ensemble de la durée du monde, que les Chaldéens, ainsi que nous l'apprennent les fragments de Bérose, supposaient devoir être pour le moins de 132 sares, soit 475200 ans, ou même de 144 sares, soit 518400 ans (4). Les Babyloniens donnèrent au mois synodique intercalaire seulement quatre secondes et au mois pério-

(1) Movers, *Religion de Phoenizier*, II, pag. 275 et suiv.; Bunsen, *Aegypten*, V, 1,230.
(2) Ael, *v. Hist.*, XIII, 1.
(3) Ideler, *Chronologie*, I, 202.
(4) Voir la note *C* à la fin du livre.

dique seulement une seconde de trop (1). Ils firent d'un quartier de la lune une semaine et la formèrent de sept jours. Le calendrier des Babyloniens fut adopté par les Araméens en Mésopotamie, par les Syriens et par les Assyriens (2). La détermination des signes du zodiaque, l'invention du zodiaque lui-même sont dues aux Chaldéens. Outre les heures variables, ils connaissaient les heures équinoxiales qu'ils calculaient en mesurant les hauteurs du soleil à l'aide d'un instrument fort simple, le gnomon, Ils se servaient de l'eau pour le même effet : après l'avoir exactement pesée dans des vases, ils la laissaient échapper d'une vitesse égale (3). Ptolémée a recueilli des observations astronomiques des Chaldéens, les calculs de dix éclipses lunaires et de trois conjonctions de planètes et d'étoiles fixes. L'éclipse de 721 avant J.-C. a été si exactement observée, que leur calcul ne fait erreur que d'une minute de retard sur le commencement et de quatre minutes d'avance sur le milieu de l'éclipse (4).

POIDS ET MESURES

Les Chaldéens surent déterminer avec autant de précision leurs poids et mesures. La base de leur système était le poids d'une certaine quantité d'eau. Un cube

(1) Ideler, *Sterkunde der Chaldaer*, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, 1814 et 1815.

(2) L'inscription de Bisitun donne dans la version babylonienne les noms de cinq mois : Kan (c'est à dire Kanun), décembre ou janvier, Jiar, mai, Tu (que l'on suppose être une abréviation pour Tamnuz), juillet, Ab, août, Elu (c'est à dire Elul), septembre ; tous ces noms correspondent à ceux du calendrier syrien.

(3) Boeckh, *Metrologie*, pag. 38.

(4) Ideler, *loc. cit.*

d'eau de pluie d'un peu plus de 43,666 grammes formait le quintal, le talent de Babylone, subdivisé en 60 parties ou *mana*, les mines des Grecs. Les Assyriens (1), les Phéniciens adoptèrent ces poids, de même que les Hébreux, qui nommaient le talent de Babylone *kikkar* (disque), et qui subdivisèrent chaque mine en 50 sicles (*sékel*, objet pesé, poids), de sorte que chaque talent renfermait 3,000 sicles. Par les Phéniciens de la Crète, de Théra et de Mélos, ce système passa aux colonies grecques de ces îles, qui le firent connaître à la mère patrie. Vers l'an 750 avant J.-C. on frappa pour la première fois à Argos et à Egine des demi-sicles ou drachmes de 6,000 au talent, qui était conforme à celui de Babylone. Les Lydiens réduisirent le talent d'un sixième environ, soit à 36,389 grammes. Les villes de Chalcis et d'Erétrie en Eubée, qui dans les premiers temps étaient surtout en relations de commerce avec les colonies de l'Asie, adoptèrent cette réduction, et plus tard, lorsque Solon entreprit la réforme du système monétaire à Athènes, il réduisit le talent de Babylone aux trois cinquièmes de son poids, soit à 26,200 grammes. Le poids du talent détermina également chez les Chaldéens les mesures de longueur. Sous sa forme primitive de cube d'eau, il mesurait sur chaque côté une coudée de Babylone (0^m,527864); le pied de Babylone formait les deux tiers de cette longueur (0^m,351908). Plus tard les Persans se servirent également de cette coudée (2). Les Eginètes ne donnèrent au pied grec que 0^m,306793, parce qu'indépendamment du talent, ils adoptèrent

(1) Cela résulte des poids trouvés dans les ruines de Ninive. Il existe des poids de 1 et de 2 mana, provenant du règne et du palais de Sanhérib. On possède également des poids assyriens de 30 mana.

(2) Boeckh, *Metrologie*, pag. 226.

pour unité de poids un cube de 40 mines ou de 80 livres, dont le côté dut être plus court d'un huitième que celui du cube de Babylone (0m,460189). La livre d'Egine fut portée par les colonies grecques en Sicile et dans la Grande Grèce, et produisit à son tour la livre romaine que Servius Tullius réduisit d'un dixième, de sorte qu'à Rome l'unité de longueur fut d'un vingt-cinquième plus courte que le pied grec (0m,295514).

ÉCRITURE DES BABYLONIENS

Il était impossible d'arriver à des connaissances aussi étendues en astronomie, en physique et en mathématique à moins d'un long et général usage de l'écriture. L'écriture des Babyloniens n'avait rien de commun avec les hiéroglyphes des Égyptiens ; du moins ses principes s'en écartent très sensiblement, et elle doit s'être produite très anciennement dans les colléges sacerdotaux, à peu près vers l'an 2500 avant J.-C. Il est hors de doute qu'à Babylone également le point de départ fut une écriture figurative; que peu à peu on sentit le besoin de remplacer la représentation des objets par des signes symboliques, et que l'on essaya enfin de passer de ces dessins de figures et de symboles à une écriture phonétique. Seulement à Babylone cela se fit d'une manière beaucoup plus rationnelle qu'en Égypte, où la confusion des signes figuratifs et des signes phonétiques conserva le dessus. Les Babyloniens n'avaient pas ce don de la plastique si prononcé chez les Égyptiens, sans compter qu'ils manquaient de ces pierres, de ces roches, qui ont donné à l'écriture égyptienne son caractère et qui nous l'ont conservée. On n'avait guère que des briques et des tuiles dont la surface se prêtait peu à de grands

développements graphiques et à l'exécution de dessins et de lignes plastiques. Voilà pourquoi on sentit de bonne heure la nécessité de recourir à des abréviations au lieu de figures ; et par la nature même des corps où on les gravait, on exprima ces abréviations par des traits droits et courts. Il paraît qu'en abrégeant ainsi les signes figuratifs au moyen de traits triangulaires, on rendit peu à peu la figure ou le symbole méconnaissable, et l'on n'en arriva que plus vite à renoncer à l'écriture figurative pour l'écriture phonétique. C'est ainsi qu'on employa d'abord certaines abréviations et certains groupes de signes cunéiformes pour écrire quelques mots dépourvus de flexions et qui revenaient fréquemment, comme *dieu*, *roi*, *pays*, *père*, *mère*, *frère*, *fils*, *année*, *combat*, *mois* ; on nota les chiffres de la même façon. L'emploi de ces monogrammes à la place de mots convenus conduisit peu à peu à l'écriture phonétique. On exprima de même le son des autres mots par des figures cunéiformes simples ou composées. En faisant un choix parmi les nombreux groupes de signes cunéiformes qui avaient servi jusque-là de simples signes figuratifs, en leur faisant dès lors représenter non plus un mot entier, mais seulement une syllabe ou un son initial, en ajoutant au signe du son initial les signes des sons suivants qui se retrouvaient dans le son initial de quelque autre mot représenté à son tour par un ancien signe figuratif abrégé, on arriva ainsi non pas à une écriture par lettres, mais du moins à une écriture par syllabes avec voyelle initiale ou finale. Pour faciliter la lecture, on conserva des signes déterminatifs devant les noms propres des personnes, des dieux, des pays, des fleuves, des villes, ainsi que pour le pluriel. Le nombre des signes est extraordinaire. La transition de l'écriture figurative aux caractères pho-

nétiques se fit peu à peu, sans règle convenue. Il se forma de cette manière pour certains sons un trop grand nombre de groupes cunéiformes, pour d'autres trop peu. Ce fut une grande difficulté dans ce système d'écriture d'exprimer toutes les modifications d'un son primitif, toutes les combinaisons que les voyelles et les consonnes pouvaient former entre elles. Pour obvier à ces inconvénients, on dut recourir à de nouveaux types, à de nouveaux groupes cunéiformes, pendant que d'autre part il se produisit pour des raisons tachygraphiques des contractions qui devinrent à leur tour des signes propres. C'est sous cette forme que se présentent à nous les inscriptions babyloniennes des plus anciens palais de Ninive, dont la construction remonte à la première moitié du IXe siècle avant J.-C. En passant par différents degrés de développement, cette écriture était devenue un mélange de signes figuratifs et phonétiques, avec prédominance de ce dernier élément. Quelque pénible et difficile que fût l'usage d'une écriture pareille, ses applications n'en furent pas moins étendues. Dans les ruines de Babylone on trouve la plupart des briques revêtues d'empreintes cunéiformes; les cylindres en terre, les gemmes et les pierres qui nous sont parvenus en très grand nombre de Babylone sont couverts de signes de ce genre. On possède du temps de la domination persane en Babylonie des traités et des actes de mariage écrits en caractères cunéiformes; cette écriture (1) était encore en usage sous les Séleucides. Les Assyriens, les Mèdes, les Perses et les Tartares qui l'avaient reçue des mains des Babyloniens, la modifièrent à leur façon. Il paraît

(1) Voy. Grotefend, *Zeitschrift für Kunde des Morgenlandes*, t. I-IV; *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*; IX, 332.

que l'écriture phénicienne se forma des signes cunéiformes babyloniens, de la même manière qu'en Égypte, les écritures cursives, hiératique et démotique, dérivèrent des hiéroglyphes; cet alphabet phénicien, qui est la base de l'écriture hébraïque usuelle, parvint aux Grecs dès le IXe siècle par les navigateurs phéniciens. Ces mêmes lettres phéniciennes se trouvent gravées à côté de signes cunéiformes sur des poids assyriens qui remontent au temps du roi Sanhérib, c'est à dire aux environs de l'an 700 avant J.-C. (1).

INDUSTRIE ET COMMERCE

Pour juger du nombre, de l'industrie, de la prospérité des anciens habitants de la Babylonie, nous avons à défaut d'autres documents les débris de la capitale, les ruines de beaucoup d'autres villes, les restes de Warka (Orchoè), de Kutha, de Niffer, etc. en partie plus considérables que les débris de la capitale. La foule de vases, de pierres artistement taillées, d'objets en verre et en bronze que l'on recueille sous ces décombres est presque inépuisable. (Voir ci-dessous).

L'antiquité n'a qu'une voix sur l'habileté technique des anciens Babyloniens. Les tissus, les tapis, les étoffes de couleur, les baumes de Babylone étaient particulièrement renommés. Sur ce sol, dans ce pays qui devait à ses fleuves et à son système de canalisation une fertilité extrême, nous ne saurions douter que l'industrie ne se soit épanouie de bonne heure. Elle avait besoin de matières brutes étrangères, et ne travaillait pas uniquement pour les besoins et le luxe de Babylone. Pour les tissus de laine on avait la ressource

(1) Brandis, *Gewinn*, pag. 177 et suivant.

des troupeaux de l'Arabie. Les tribus arabes voisines de l'Euphrate, les pasteurs nomades de la Mésopotamie conduisaient leurs brebis à Babel ou y portaient leurs toisons, afin de se procurer en échange des ustensiles, des armes, du blé. Du nord l'Euphrate amenait à Babylone le vin et le bois qui lui manquaient et qu'elle tirait des vallées de l'Arménie (1) Pour la préparation de leurs baumes, les Babyloniens se servaient des parfums de l'Inde et de l'Arabie; il en fallait, dit-on, mélanger vingt-cinq des plus nobles pour fabriquer le plus précieux de tous, connu sous le nom de baume royal (2). D'un autre côté, nous voyons dans les livres des Hébreux que l'on se servait de très bonne heure en Syrie (d'après la chronologie hébraïque dès le xv[e] siècle avant J.-C.) de manteaux de Babylone (3). Pour les temps postérieurs, nous savons que le commerce entre la côte de Syrie, entre les villes de la Phénicie et celles de la Babylonie était très actif. Les Phéniciens apportaient aux Babyloniens les minerais de l'Ouest, leurs propres étoffes de pourpre, les huiles et les vins de Syrie, et les échangeaient contre des tissus, des baumes, des pierres taillées et d'autres productions des arts. Deux chemins s'ouvraient aux caravanes des Phéniciens : elles prenaient par Hamath et Ribla, atteignaient l'Euphrate à Thipsach (Thapsakos) et longeaient le fleuve jusqu'à Babylone; ou bien elles se dirigeaient de Damas à Tadmor et de là coupaient à travers le désert pour arriver à Carchémis sur l'Euphrate; mais la première route était la moins difficile et la plus fréquentée. A Babylone les Phéniciens trouvaient à la fois

(1) Hérodote, I, 194.
(2) Movers, *Phoenizier*, t. II, 3, 103.
(3) *Josué*, VII, 21.

les produits de l'industrie locale et les marchandises que fournissait aux Babyloniens leur commerce avec les Arabes. Ce commerce amenait à Babylone non seulement l'encens, les parfums et les aromates d'Arabie, mais encore la cannelle, l'ivoire et d'autres marchandises comme les soieries provenant de l'Inde (1). Rien ne prouve mieux l'antiquité et l'étendue du commerce des Babyloniens, que l'adoption de leurs poids et de leurs mesures par les Assyriens, par les Phéniciens, par les Juifs, par les Syriens, par les Lydiens; nous avons déjà dit que dès le VIIIe siècle avant J.-C. ce système de poids et de mesures fut transmis aux Grecs par les Phéniciens et par les Lydiens, et nous verrons plus bas que les Sabéens de l'Arabie méridionale en faisaient également usage.

LA DYNASTIE DES ARABES

Entre 2000 et 1500 avant J.-C., pendant que l'Égypte subissait le joug des Hycsos ou qu'elle essayait de recouvrer son indépendance par une longue et pénible lutte, Babylone était, par sa grandeur et sa puissance, par sa tour de Bélos et par son palais des rois, par la science et par les arts, le premier empire de l'Asie antérieure, le centre de sa civilisation et de son commerce. Il semble que l'invasion de peuples voisins en 1485 avant J.-C. qui mit fin à la domination des rois chaldéens et plaça une dynastie étrangère sur le trône de Babylone, n'ait apporté aucun changement grave à la prospérité du pays. Cette nouvelle invasion n'eut rien de commun avec la première, qui avait amené dans le pays inférieur ses voisins de l'Orient, attirés par la

(1) Movers, *Phoenizier*, chap. 10.

civilisation naissante des Babyloniens et par le désir de s'emparer de leur plaine fertile. Cette fois ce furent les voisins occidentaux, les pasteurs nomades du désert, les tribus arabes lasses de leur vie misérable, que l'abondance et la richesse de ces plaines poussèrent contre Babylone. Leur entreprise fut couronnée de succès : ils donnèrent à la Babylonie neuf rois de leur race, depuis 1485 jusqu'en 1240, où ils succombèrent à leur tour sous une agression venue du dehors. Leur domination s'accommoda, comme celle des Hycsos, de la civilisation et des avantages exceptionnels du pays conquis. La culture et la vie des Babyloniens continuèrent à se développer avec d'autant plus de sécurité pour les souverains arabes, que les éléments communs aux deux peuples sous le rapport de la langue, des mœurs et de la religion, durent exercer une grande influence sur ces princes. Pas plus que leurs prédécesseurs les princes arabes de Babylone ne régnèrent en Mésopotamie : les traditions des Hébreux aussi bien que les inscriptions du second Ramsès s'accordent pour faire d'Aram Naharaïm un État indépendant.

MŒURS DES BABYLONIENS

Même sous la domination persane, après que Babylone eut subi à diverses reprises les plus cruelles épreuves, les mœurs des habitants attestaient encore le bien-être d'une population riche et industrieuse. Leur habillement était élégant et commode. Par dessus une chemise de lin on mettait une longue robe de laine qui tombait sur la cheville et qu'une ceinture serrait à la taille; on couvrait le tout d'un petit manteau blanc. Les cheveux étaient longs et retenus par une bandelette pendante. L'usage des baumes de myrrhe et de l'huile

de sésame était général. Chacun portait un anneau qui lui servait de cachet et un bâton artistement travaillé, dont le haut était orné d'une pomme, d'une rose, d'un lis ou d'un aigle sculpté (1).

(1) Ézéchiel, 23, 15; Hérodote, I, 195; Strabon, p. 745, 746.

II

LES ARABES

L'Arabie n'est qu'une copie réduite du continent africain. Malgré l'étendue considérable de cette péninsule (plus de 281250 kilomètres carrés), elle ne renferme qu'un petit nombre de cantons susceptibles de culture. Le noyau du pays est formé par un plateau montagneux où, parmi des déserts arides, des plaines sablonneuses, des escarpements de rochers, des pics dénudés et sous un ciel brûlant, on ne rencontre que de rares dépressions de terrain pourvues d'eau. De même que l'Afrique, l'Arabie manque de grands fleuves et de vallées fluviales. Mais vers le sud, aux approches de la mer des Indes, le plateau s'abaisse en larges gradins jusqu'au bord de l'Océan. Là se trouvent des vallées d'une très grande fertilité et assez profondes, et sur les terrasses des montagnes, sous un climat tropical tempéré par l'altitude et par les brises de la mer, mûrissent les plus nobles fruits. C'est le pays de l'encens, de la canne à sucre et du caféier, du grenadier, du figuier et du dattier, du froment et du dourah.

LES TRIBUS NOMADES

Hérodote qui, d'accord avec toute l'antiquité, étend le nom d'Arabie jusqu'au désert de Syrie et au Sinaï, ne nous fournit qu'un petit nombre de renseignements sur les habitants de cette contrée, dont il ne connaissait d'ailleurs que les tribus les plus septentrionales. « Les Arabes, dit-il, portent de longs vêtements, tiennent de la main droite un arc qui se bande d'un côté comme de l'autre et montent des chameaux rapides (1). Ils n'ont que deux dieux, Dionysos qu'ils appellent Urotal, et Uranie (Aphrodite) qu'ils nomment Alilat. Quand deux Arabes se lient par une convention, un troisième fait à l'un et à l'autre une incision à la main près du pouce, et teint de leur sang sept pierres placées entre eux en invoquant Urotal et Alilat. Plus qu'aucun autre peuple, les Arabes tiennent religieusement ces contrats (2). » Ératosthène rapporte que les peuples arabes les plus rapprochés des Syriens et des Juifs s'occupent encore d'agriculture, mais que plus loin le pays est sablonneux et ingrat, médiocrement fourni de palmiers, d'acacias, de tamarisques, de citernes et habité par des pasteurs de chameaux qui demeurent sous des tentes (3). L'Arabie, dit Artémidore d'Éphèse, foisonne en animaux, tels que lions, panthères, loups, onagres et chameaux; les habitants sont des pasteurs nomades qui tirent leur subsistance de leurs chameaux; montés sur leur dos, ils parcourent le pays et combattent leurs ennemis; ils se nourrissent de leur lait et de leur chair. Quant aux noms de

(1) Hérodote, VII, 69, 86.
(2) Idem, III, 7.
(3) Eratosthène, dans Strabon, p. 767.

ces tribus, Artémidore ne veut pas les reproduire, à cause de leur obscurité et de leur affreuse consonnance (1). Diodore raconte que la partie de l'Arabie qui s'incline vers la Syrie est encore habitée par des peuplades qui vivent du commerce et de la culture des terres, mais que déjà les Nabatéens (Nébajoth) résident dans un pays sans eau et stérile, qu'ils vivent de brigandage et font des incursions continuelles chez leurs voisins qu'ils pillent; jamais personne n'est parvenu à les soumettre (2). L'intérieur de l'Arabie et sa partie occidentale renferment d'immenses plaines de sable; on ne peut y voyager que comme on navigue, en se guidant sur la grande Ourse. Dans tout l'intérieur il n'y a pas de villes, ni d'autres demeures que des tentes, et la plupart des habitants mènent la vie pastorale, car l'Arabie est très riche en espèces animales et les Arabes vivent très bien ainsi, sans cultiver de céréales; ils possèdent un nombreux bétail avec lequel ils errent dans des plaines sans fin. Enfin Diodore vante la fertilité et la beauté d'un bois de palmier abondamment arrosé, situé dans la presqu'île du Sinaï, que les barbares avaient très justement consacré aux dieux, parce qu'il est entouré de toutes parts de déserts brûlants et inhabités. Ce bois doit renfermer un antique autel en pierre très dure, portant des caractères gravés que personne ne peut plus déchiffrer. Un homme et une femme président à vie au sacerdoce de ce bois, et tous les quatre ans les tribus arabes des environs y sacrifient des hécatombes de chameaux gras (3). « Il est étonnant que les Arabes vivent

(1) Strabon, p. 777.

(2) Diodore, II, 48, 50, 54.

(3) Idem, II, 48, 50, 54; III, 41, 42; Artémidore donne les mêmes détails sur le bois sacré; Strabon, p. 777.

presque également du commerce et du brigandage ; ils vendent ce qu'ils tirent de leurs forêts (les produits des dattiers et des arbres fruitiers de l'Arabie méridionale) et de la mer ; mais ils n'achètent rien en échange (1). »

« Les Arabes, dit Ammien Marcellin, s'étendent de l'Euphrate jusqu'à l'Égypte. Ils sont à demi nus, vêtus seulement d'une ceinture serrée autour des reins et d'une grande couverture. Parmi eux chacun est guerrier. Montés sur leurs chevaux rapides, à jambes sèches, et sur leurs chameaux, ils apparaissent en tous lieux. Ils ne restent pas longtemps fidèles au même lieu ; ils errent sans résidence fixe, et leur vie entière n'est qu'une longue fuite. La plupart d'entre eux ne connaissent ni le pain ni le vin (2).

En revanche les historiens de l'Occident exaltent à l'envi l'un de l'autre la richesse et le bien-être des parties méridionales de l'Arabie heureuse, comme l'antiquité finit par les nommer, par opposition à l'Arabie pétrée et déserte.

L'ARABIE HEUREUSE

Hérodote remarque que les extrémités de la terre ont reçu en partage les plus excellents biens, témoin l'Arabie, qui est l'extrémité méridionale de la terre habitée. Là se trouvent des moutons dont la queue est si grosse qu'il faut la soutenir à l'aide de petits chariots ; là seulement croissent l'encens, la myrrhe, la cassie et le ladanum. Mais les arbres qui produisent l'encens sont gardés par des serpents ailés, et les cassiers par des chauves-souris. La cannelle ne pousse pas en Arabie :

(1) Pline, VI, 32.
(2) Ammien, XIV, 4.

ce sont de grands oiseaux de proie qui apportent dans leurs nids les rameaux de cannelle, mais sans que les Arabes puissent dire où ils la cherchent (1). Erathosthène dit que « tout au bout de l'Arabie, près de la mer, demeurent les Miniéens, dont la capitale est Carna; après eux viennent les Sabéens avec leur capitale Mariaba; plus à l'ouest et jusqu'au détroit du golfe Arabique, on rencontre les Cattabanes dont les rois résident à Thamna; enfin le plus à l'est habitent les Chatromites (dans l'Hadramaut), dont la ville est Sabatha. Chacune de ces quatre régions est plus grande que le Delta du Nil; elles ont de la pluie en été et des rivières qui se perdent dans des plaines et dans des lacs. Cette abondance d'eau rend le pays si fertile qu'on y fait deux récoltes. Le pays des Cattabanes produit l'encens; celui des Chatromites la myrrhe: mais tous les autres fruits sont très communs et les troupeaux en grand nombre. Du pays des Chatromites on arrive en quarante jours chez les Sabéens; à partir du pays des Miniéens, les marchands mettent soixante-dix jours pour atteindre Elath, à la pointe nord-est de la mer Rouge. Les villes des Chatromites, des Cattabanes, des Sabéens et des Miniéens sont riches et ornées de temples et des palais de leurs rois (2). » « Les Sabéens, le plus nombreux des peuples d'Arabie, au rapport de Diodore qui cite Agatharchidès, habitent la partie connue sous le nom d'Arabie heureuse. Il y croît des quantités incalculables des plus beaux fruits, et l'on y rencontre en abondance des animaux de toute espèce. Le long des côtes poussent le baumier, le cassier et une autre plante du plus bel aspect. Dans l'intérieur des

(1) Hérodote, III, 107-113.
(2) Strabon, pag. 768 et suivant.

terres on trouve d'épaisses forêts de grands arbres qui produisent l'encens et la myrrhe, de palmiers, de cannelliers, de calmus et d'autres arbres analogues qui répandent comme les premiers les parfums les plus suaves. Tous ces arbres sont si nombreux et si variés, qu'il n'est pas possible de nommer ou de décrire chaque espèce. Leur parfum est divin et surpasse toute expression. Même à une grande distance en mer les navigateurs perçoivent ces odeurs au printemps, quand le vent souffle de terre, car en ces lieux les aromates ne sont pas de vieilles rognures usées et desséchées, mais des arbres ou des arbustes vigoureux, frais et fleuris, et c'est ainsi que les marins s'imaginent le long de ces côtes goûter l'ambroisie, car on ne saurait donner aucun autre nom à un parfum aussi intense et aussi pénétrant. La capitale des Sabéens, Mariaba (Mareb), est située sur une montagne couverte d'arbres; c'est là que réside le roi, qui rend la justice au peuple et qui ne peut en aucun cas quitter son palais. Les Sabéens sont le plus riche peuple du monde, parce qu'en échange de peu de marchandise on leur apporte de tous côtés et en quantité de l'argent et de l'or, et que leur éloignement les a préservés d'être jamais conquis. Aussi trouve-t-on chez eux, surtout dans leur capitale, des vases d'or et d'argent en grand nombre, des lits de repos également en métaux précieux, et des portiques dont les colonnes ont les fûts dorés, dont les chapiteaux ont des ornements d'argent, et dont les architraves et les portes sont enrichies d'or et de pierres précieuses (1). » Artémidore d'Éphèse parle des Sabéens sur le même ton. Il ajoute que le roi et sa cour mènent à Mariaba une

(1) Agath., *de Mari Erythr.*, pag. 64, 66; Diodore, III, 45-48; cf. Strabon, pag. 778.

vie voluptueuse et efféminée, qu'en raison de la surabondance des biens de la terre le peuple aussi se livre à la paresse et à la nonchalance, et qu'on trouve de tous côtés des habitants désœuvrés étendus sur les racines coupées des arbres aromatiques; en guise de bois ils se servent pour le chauffage de cannelle et de cassie. Le peuple s'occupe soit à cultiver la terre, soit à faire le commerce des aromates, non seulement de ceux que produit son sol, mais encore de ceux qui lui viennent de l'Éthiopie (de l'Afrique) située en face, où les Sabéens vont les chercher dans des bateaux de cuir. Les tribus les plus rapprochées prennent ces marchandises des Sabéens et les passent à leur tour à leurs voisins, et c'est ainsi que ces précieuses denrées arrivent en Syrie et en Mésopotamie (1). Pline dit que les Sabéens sont les plus célèbres des Arabes à cause de l'encens, et que leur territoire s'étend d'une mer à l'autre. Leurs villes sont situées sur les côtes et dans l'intérieur des terres; la capitale est Mariaba. Les Chatromites font partie des Sabéens; leur capitale Sabatha renferme soixante temples. Plus loin vers l'est on trouve les Cattabanes dont la ville Thamna compte soixante-cinq temples. Les Miniéens habitent l'intérieur, au dessus des Chatromites. L'encens que l'on recueille est amené à Sabatha, et les étrangers ne peuvent pas l'acheter avant que les prêtres en aient prélevé la dîme pour les dieux. L'exportation ne peut se faire qu'à travers le territoire des Cattabanes, dont les rois exigent un péage; les prêtres, les scribes du roi, ses huissiers, ses gardes ordinaires et ses gardes du corps, ont droit à des présents. Thamna, la capitale des Cattabanes, est à soixante-quinze jours de marche de Gaza. Et comme

(1) Strabon, pag. 778.

il faut partout acquitter des droits, tantôt pour le pâturage, tantôt pour l'eau, ici pour la halte, là pour le transit, la dépense pour chaque chameau jusqu'à la côte de Syrie, ne monte pas à moins de 688 deniers (1).

LA TRADITION DES HÉBREUX

Les livres des Hébreux sont plus explicites que les auteurs grecs sur les populations qui habitaient le nord et l'est de l'Arabie. Dans la presqu'île du Sinaï et plus loin vers l'est demeurent de temps immémorial les Amalécites et les Madianites; entre la pointe nord-est du golfe Arabique et la mer Morte, jusqu'aux montagnes de Seïr, les Édomites font paître leurs troupeaux. Les Moabites parcourent le plateau situé entre l'Arnon et le Jabbok; encore plus à l'est dans le désert de Syrie habitent les Hagarites et les Nébajoth, les Nabatéens des Grecs. Au midi de ces peuples et dans l'intérieur de l'Arabie se trouvent les pâturages des Thémanites (les Thimanéens) et des Kédaréens. Sur la côte méridionale demeurent les Schéba, les Sabéens, riches en aromates, en or et en pierres précieuses; sur la côte orientale, le long du golfe Persique, les Dédanites et les Reghméens (2). Sur la même côte, mais plus au nord, les livres des Hébreux placent le territoire de Chavila, probablement le pays des Chaulotéens qu'Eratosthène place à côté des Nabatéens et des Hagarites vers le bas Euphrate.

D'après la tradition des Hébreux, les Arabes leur étaient très proches parents et formaient un peuple plus ancien qu'eux-mêmes. Sem, fils de Noé, eut pour

(1) Pline, XII, 32; VI, 42 et suivant.
(2) Tuch, *Genesis*, 227.

fils Arphachsad, et « Arphachsad engendra Sélah et Sélah engendra Héber, et Héber engendra Péleg et Joktan. Et Joktan engendra Almodad et Saleph et Hazarmaweth (Hadramaut) et Jérah et Hadoram et Uzal (Sana) et Dikla et Obal et Abimaël et Saba et Ophir et Chavila et Jobab (les Jobabites de Ptolémée, sur la côte méridionale), et leur demeure s'étendit depuis Mésa (Mésène sur le bas Euphrate?) jusqu'à Séphar (Zafar près de Jérah, dans l'Arabie du sud), montagne de l'Orient. » Ainsi la tradition hébraïque faisait des races et des pays de l'Arabie méridionale des descendants de Noé à la sixième et à la septième génération, tandis qu'elle place à la onzième et à la douzième génération le point de départ des races de même origine qui peuplèrent l'Arabie du nord. Ismaël, le fils aîné d'Abraham, qu'il avait eu de sa servante égyptienne Hagar, est le père des Jéturites, (les Ituréens des Grecs, habitants du désert près de Damas), des Nébajoth, des Kédaréens, des Thémanites. Abraham avait chassé Hagar et Ismaël dans le désert de Béersaba, « mais Dieu était avec l'enfant, et il devint grand, et il demeura dans le désert de Pharan, et il devint un tireur d'arc, et sa mère lui choisit une femme du pays d'Égypte, et Nébajoth fut son premier né, et Kédar et Adbéel et Mibsam et Misma et Duma (Dumat el Dschandal, sur la route de Damas à la Mecque) et Massa (les Masans que les Grecs placent à côté des Hagarites) et Hadar et Théma et Jétur et Naphis et Kedma furent ses fils, et les descendants d'Ismaël habitaient depuis Sur, qui est situé en avant de l'Égypte et depuis Chavila jusque vers Assur. » « Et Abraham prit encore une femme du nom de Cétura, et elle lui donna Simram et Joksan et Médan et Midian (les Madianites, autour de Madjan, sur le golfe Ara-

bique) et Jesbak et Suah. Et Joksan engendra Saba et Dédan. » Ainsi les Hébreux faisaient descendre d'Abraham les Sabéens, les Madianites, et les Dédanites, les Arabes du sud et du sud-est. Ils tenaient les Ammonites et les Moabites pour issus par Lot du frère d'Abraham. Les Édomites descendaient du fils aîné d'Isaac, d'Ésaü; ils devinrent à leur tour la souche des Amalécites (1).

LA TRADITION DES ARABES

La tradition des Arabes s'appuie évidemment sur les livres des Hébreux, mais elle s'en écarte en quelques points. D'après cette tradition indigène, les Amalécites, les Thamud (les Thamydènes que les Grecs placent sur la côte supérieure de l'Hedschas) (2) et les Aadites qui doivent avoir habité au sud de la Mecque (3), sont les plus anciens peuples arabes. Les Katura et les Dschorhomites, tribus qui habitent l'Yemen, sont également de vrais Arabes, *Mutaarriba*. La souche des races méridionales est Kachtan, le fils d'Héber, de l'arrière-petit-fils de Noé. Jarob, fils de Kachtan fonde l'empire des Kachtanides dans le sud de l'Arabie, le petit-fils de Jarob, Abd-Schams-Saba, bâtit la ville de Mareb, dont les Grecs font la capitale du royaume des Sabéens. Le fondateur de ce royaume laissa deux fils, Himjar, et Kachlan; le premier devint le père des Himjarites qui habitaient entre Mareb et l'Hadramaut, des Chatro-

(1) Genèse, 36, 12.

(2) Agatharchimèdes, pag. 59, le place auprès du port de Charmuthas, aujourd'hui Scharn ou Scherm.

(3) L. Osiander, *Annales de la Société allemande*, VII, 479. (*Zeitschrift der deutschen morgenl. Gesellschaft.*)

mites, des Codhaa, des Kinana, des Dschohéina, etc.; le second fonda Zafar, au sud de Mareb, au bord de la mer, et donna naissance aux Kachlanides, c'est à dire aux Hamdanides, aux Badschila, aux Odthan, aux Chozaa et à d'autres tribus encore. Il est clair que la tradition indigène confond Kachtan, le père des Arabes méridionaux, avec le Joktan des Hébreux, pour faire remonter la généalogie jusqu'à Noé, et si elle fait succéder Himjar au fondateur de l'empire de la Mecque, c'est que dans la suite la suprême puissance dans le royaume des Sabéens, passa aux mains du rameau himjarite de leur race (1). Suivant la même tradition, les populations du nord et de l'ouest de l'Arabie, jusqu'aux Amalécites, ne sont arabes que par leurs alliances, Mustarriba. Lorsqu'Ibrahim (Abraham) renvoya Hagar et son fils, et que dans le désert la mère fut sur le point de mourir de soif, le petit Ismaël frappa la terre du pied et en fit jaillir la source de Zamzam, près de la Mecque. Des Amalécites, à la recherche de chameaux égarés, trouvèrent le puits, s'établirent aux environs et honorèrent Ismaël comme le seigneur du puits. Mais plus tard survinrent du Sud d'autres peuplades, les Dschorhomites et les Katura, et Ismaël épousa la fille du chef des Dschorhomites, qui lui donna deux fils, Nabit (les Nabajoth) et Kaïdar (les Kédaréens). Les Amalécites et les Katura finirent par être chassés, et les Dschorhomites restèrent seuls en possession de la source de Zamzam. Le fils de Kaïdar fut Adnan. Adnan devint le père des Bénou-Bekr, des Taghlib, des Témim, des Takif, des Gatafan, des Khozaïma et de quelques autres peuplades, toutes appartenant à l'Hedschas et au Nedschd. Nedschd ou hauteur

(1) E. Osiander, *Annales de la Société allemande*, X, 68 et suivant.

est le nom que les Arabes donnent au plateau de l'intérieux (1).

La tradition des Hébreux distingue les Arabes en quatre groupes. Le premier, celui des Joktanides, dont les Hébreux faisaient les plus anciens des Arabes, remonte à Joktan, fils d'Héber; en tête de ce groupe figurent des tribus de l'Est et du Sud. Les Kéturéens, dont le groupe se compose de tribus de l'Ouest et du Sud-Ouest, doivent descendre d'Abraham et de Kétura; le troisième groupe comprenant les Ismaélites qui habitaient le Nord, tirait son origine d'Abraham et d'Hagar; le quatrième groupe, Amalécites, Édomites, Moabites, Ammonites, descend du frère et du neveu d'Abraham. La tradition arabe ne s'accorde pas avec ces données; elle distingue le groupe des Amalécites, des Thamud et des Aadites qui sont les Arabes primitifs, le groupe des Katura et des Dschorhomites, les Kachtanides, c'est à dire les peuplades du Sud et du Sud-Ouest, enfin les Ismaélites qui pour elle sont des intrus, alliés cependant par le sang avec les anciennes populations du Sud, les Katura et les Dschorhomites. La tradition arabe attribue à l'empire des Sabéens de Mareb, fondé par le petit-fils de Kachtan, les séries de souverains qui remontent le plus haut. Mais en comptant même trente ans pour chaque règne, on ne parvient pas à porter les temps de Kachtan beaucoup au delà de l'an 700 avant J.-C. (2). D'après les généalogies des chefs qui prétendent descendre d'Ismaël, les traditions

(1) Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, I, 166 et suivant.

(2) Idem, *ibid.*, pag. 49, fixe la naissance de Jarob à l'an 794 avant J.-C., en comptant chaque génération pour 33 ans. Dans ses *Tableaux généalogiques* Wüstenfeld ne trouve que 30 à 34 générations entre Kachtan et Mohammed, et quoiqu'il accorde à chacune 40 ans, il n'arrive pour Kachtan qu'à l'an 700 avant J.-C.

arabes ne remonteraient même pas si haut. En prenant pour guide ces suites de générations depuis Mohammed jusqu'à Adnan, petit-fils d'Ismaël, et en admettant trente ans pour chacune d'elles, avec leurs vingt-deux générations, ces listes n'atteignent que la fin du second siècle avant J.-C. (1). Ainsi Ismaël n'aurait vécu qu'au commencement du même siècle.

L'HISTOIRE DES ARABES

L'histoire des Arabes remonte plus haut que leurs souvenirs. Nous avons déjà vu les Amalécites associés à des peuplades de pasteurs syriens qui demeuraient dans leur voisinage, envahir la vallée du Nil en l'an 2091 avant J.-C., s'emparer de l'Égypte et y maintenir leur domination pendant deux siècles et demi. Et quand la haute Égypte se fut détachée du royaume des rois pasteurs, il s'écoula encore un espace de temps égal, jusqu'à l'expulsion définitive des Amalécites et des Syriens (1580 avant J.-C.). Lorsque la tradition des Hébreux représente Abraham quittant Canaan « où la famine était survenue, » pour se rendre en Égypte où il acquit de grandes richesses en brebis, en bœufs, en ânes, en serviteurs, en servantes, en or et en argent (2); lorsqu'elle lui fait prendre pour concubine l'une des servantes qu'il avait amenées d'Égypte, et naître de cette union Ismaël, père des Ismaélites qui habitent depuis Sur en avant de l'Égypte jusque vers Chavila et Assur; enfin quand Ismaël à son tour va prendre femme en Égypte, il est permis de voir dans

(1) Wüstenfeld, *Tableaux généalogiques*, en continuant à calculer 40 ans par génération parvient un plus peu haut, jusqu'à l'an 300 avant J.-C.
(2) Genèse, 12, 16; 13, 2.

ces traits un souvenir confus du séjour que des tribus arabes de même origine que les Hébreux avaient fait en Égypte. Deux cents ans après que les peuples arabes du Nord-Ouest eurent été expulsés d'Egypte, ceux du Nord-Est de l'Arabie accomplirent la conquête d'un pays non moins riche, de la Babylonie, le second en date des anciens États civilisés. Des rois arabes régnèrent pendant deux cent-cinquante ans, de 1485 à 1240 avant J.-C. sur la contrée située au bas du Tigre et de l'Euphrate (ci-dessus p. 334).

LE COMMERCE DES ARABES

Les rapports de voisinage, le long séjour de tribus arabes en Égypte et en Babylonie, ne pouvaient pas rester sans influence. Elles avaient appris à connaître la civilisation, et pour les objets de première nécessité, pour les armes, pour le blé dont elles avaient besoin, elles devaient recourir à des pays qui, comme la vallée du Nil et les plaines de Sinéar, savaient travailler le fer et le bronze et produisaient du blé en abondance. Le commerce que les populations du nord-ouest et du nord-est de l'Arabie faisaient avec l'Égypte et la Babylonie bien avant leurs incursions, prit sans doute toute son extension pendant la durée de leur domination sur les bords du Nil et de l'Euphrate et ne dut pas cesser avec elle. Les Arabes troquaient leur bétail, leurs chameaux, leurs chevaux, leurs moutons et leurs chèvres(1), et les produits de l'élève du bétail, tels que les cuirs et les peaux, contre du blé, des ustensiles et des armes; ils fournissaient aux manufactures de Babylone et d'Égypte une partie de leurs matières premières, no-

(1) Ezéchiel, 27, 21.

tamment les cuirs et la laine. Une circonstance particulière contribua beaucoup à développer ce trafic; les épices, les aromates, les fruits recherchés des fertiles vallées de l'Arabie méridionale servaient à l'alimenter. Au moyen du commerce de transit que les tribus arabes faisaient entre elles, ces denrées parvinrent de bonne heure en Égypte et en Babylonie. Si le roi Ramsès II construisit une flotte sur la mer Rouge, s'il doit même rester des monuments de ses conquêtes au détroit de Bab-el-Mandeb, s'il eut l'idée de réunir le Nil au golfe arabique par un canal (v. p. 170, 194, 194), le but de ces entreprises pouvait bien être de se procurer les productions de la côte méridionale de l'Arabie par la voie de mer, au lieu de les recevoir par l'entremise des tribus indigènes. Une inscription du temps de l'ancien empire, dans la vallée de Hamamat parle de vaisseaux qui allaient au pays de Pount, (l'Arabie méridionale) pour y chercher un minéral précieux (1). La tradition des Hébreux fait de Kétura, (le mot signifie encens), l'une des femmes d'Abraham, et lui donne pour descendants les Madianites, les Sabéens et les Dédanites; elle parle plus loin d'une fille d'Ismaël qui portait le nom de Basmath, c'est à dire parfum. La Genèse complétée vers le x[e] siècle avant J.-C. énumère les races de l'Arabie méridionale avec une exactitude qui n'est dépassée que par la connaissance des populations cananéennes (2). Dès le xx[e] siècle avant J.-C. (d'après la chronologie des Hébreux, elle nous montre une troupe d'Ismaélites qui conduisaient en Egypte des chameaux chargés d'aromates, de baume et de ladanum (3),

(1) Brugsch, *Geographische Inschriften*, I, 48; II, 15.
(2) Movers, *Phoenizier*, II, 3, chap. 21.
(3) Genèse, 37, 35.

et le livre des Rois rapporte que vers l'an 1000 avant J.-C. une princesse de l'Arabie méridionale, la reine de Saba en Yémen, vint à Jérusalem avec une nombreuse suite de chameaux portant des épices, de l'or et beaucoup de pierres précieuses (1). Nous sommes autorisés à conclure de ce fait qu'avant le xe siècle avant J.-C. le commerce entre la Syrie et le sud de l'Arabie était très actif. Quand les auteurs occidentaux prétendent que les Sabéens étaient une colonie égyptienne, il y a dans cette assertion et un vague souvenir de la domination des Hycsos en Égypte, et une preuve certaine des relations commerciales que l'Égypte entretenait avec la Sabée. Quand d'un autre côté l'on rapporte que Ninus et Sémiramis ont conduit des colonies de Damas dans l'Arabie heureuse, il y a là également un indice des rapports de l'Arabie méridionale avec l'Assyrie par la voie de Damas. Il y a plus, si les Phéniciens ont pu profiter de leur alliance avec le royaume d'Israël, qui, sous le roi David, s'étendait jusqu'à la pointe nord-est de la mer Rouge, pour se mettre par la voie de mer en relation directe avec la côte méridionale de l'Arabie et pour se soustraire à l'intermédiaire des Arabes, il faut admettre que le commerce de terre avec cette contrée était très suivi, très lucratif et très ancien. D'après tout cela, il est permis de croire, sans craindre de remonter trop haut, que l'exportation des produits de l'Arabie méridionale en Égypte, en Syrie et en Babylonie florissait dès l'an 1500 avant J.-C.

Ce commerce fit de l'Arabie le centre d'un transit considérable. Ses populations devinrent les entrepositaires de toutes les marchandises entre l'Arabie du sud, l'Égypte, la Syrie et la Babylonie. Ce furent elles

(1) Rois, I, 10, 1-13; Chroniques, II, 9, 1-12.

qui se chargèrent de les transporter à l'aide de leurs chameaux, et qui plus tard, dépossédées de ce monopole, accordèrent ou refusèrent aux caravanes des Phéniciens et des Babyloniens le passage à travers leur territoire, qui s'embusquèrent pour les surprendre et les piller, ou qui se firent payer le passage, la protection, l'escorte dont les caravanes avaient besoin (1). Ce n'étaient pas seulement les denrées de l'Arabie méridionale, l'encens et la myrrhe, que ce commerce faisait passer en Égypte et en Syrie, en Babylonie et en Assyrie; les caravanes arabes se chargeaient en outre des marchandises de la côte orientale de l'Afrique, de la cannelle et des autres productions de l'Inde et les transportaient jusqu'aux rivages de la Méditerranée, jusqu'au Nil et à l'Euphrate. Nous avons vu (p. 343) que les Sabéens étaient parvenus à franchir l'étroite mer intérieure qui les séparait de l'Ethiopie; ils en tirèrent les épices de la côte des Somaulis et les revendirent avec leurs propres denrées aux tribus nomades de leur voisinage « qui à leur tour les passèrent à leurs voisins et ainsi de suite jusqu'en Syrie et en Mésopotamie. » Mais ces courtes traversées qui, selon le témoigange d'Artémidore et d'Agatharchidès, s'accomplissaient dans des bateaux en cuir, prouvent qu'au XIIe siècle encore avant J.-C. l'art nautique des Sabéens était dans son enfance, et qu'ils n'étaient pas en mesure d'atteindre eux-mêmes les rivages de l'Inde. Si néanmoins les Sabéens apportaient avant le Xe siècle des marchandises indiennes en Syrie, il faut croire qu'elles leur étaient fournies directement par les Indiens. Il est de fait que dans des temps très reculés la navigation n'était pas étrangère aux Aryas de l'Inde.

(1) Strabon, pag. 756; Pline, *Hist. nat.* XII, 32.

Lorsque vers l'an 1000 avant J.-C. des vaisseaux phéniciens trouvèrent le chemin de l'Inde, lorsque partis d'Elath ils atteignirent Ophir, c'est à dire le pays des Abhira à l'embouchure de l'Indus, ils en rapportèrent du bois de Sandal qui croît dans les terres chaudes de la côte de Malabar, des singes, des paons et de l'or en quantité.

ROUTES DES CARAVANES

Deux grandes routes de caravanes reliaient à l'Arabie du sud d'une part la Syrie et l'Égypte, de l'autre la Babylonie. La première se dirigeait de Damas vers le sud, à l'est du Jourdain et de la mer Morte, traversait le territoire des Jéturites par Astaroth-Karnaïm, Edreï (Adraa) et Rabbat-Ammon, pour arriver dans celui des Ammonites et des Moabites, passait par Kir-Moab (Charak Moab), pénétrait dans les montagnes des Edomites et atteignait Elath par Bosra et Sélah (1). Les livres des Hébreux mentionnent de très bonne heure » le grand chemin, le chemin royal, » qui passait dans ces contrées au delà du Jourdain (2). A partir d'Elath la route longeait la côte jusqu'au pays des Sabéens. Il fallait aux caravanes des Madianites soixante et dix jours de marche pour arriver d'Elath au pays des Miniéens (3). A l'est le commerce de l'Arabie méridionale avec l'Euphrate et la Babylonie était entre les mains des Rhegméens et des Dédanites. Les premiers habitaient l'Oman; les seconds les bords du golfe Persique,

(1) Movers, *Phoenizier* II, 3, 293.

(2) Nombres, 20, 17, 19; 21, 22.

(3) Eratosthène, chez Strabon, pag. 768; Pline, *Hist. nat.* XII, 32; Isaïe, 60, 6.

en face des îles de Tylos et d'Arados (le groupe de Bahreïn). Ils passent eux-mêmes partie pour des insulaires, partie pour des nomades. Selon les propres expressions d'Isaïe, leurs caravanes parcouraient les désert de l'Arabie, le territoire des Kédaréens et des Thémanites (1). Par leur entremise les produits de l'Arabie méridionale arrivaient au bas de l'Euphrate, et remontaient le fleuve jusqu'à Carrhaé (Harran). De là les caravanes obliquaient vers l'ouest et atteignaient en vingt jours de marche la Syrie (2). Pour nous rendre compte de l'importance du commerce de l'encens par cette voie, il suffit de dire que les tribus arabes soumises à l'empire des Perses devaient annuellement mille quintaux d'encens (3), qu'elles ne pouvaient tirer que du sud de l'Arabie.

ROUTES MARITIMES

Le commerce entre la Syrie et l'Arabie méridionale n'était pas moins actif. Au IXe siècle avant J.-C. le prophète Joel menace les Philistins et les Phéniciens d'être vendus par les fils de Juda « aux Sabéens, peuple lointain (4). » Ezéchiel mentionne Uzal dont les habitants avaient acheté des marchandises de Tyr; Uzal (Auzal) est le nom ancien de la ville de Sana près de Mareb (5). Le prophète qui décrit les splendeurs de la

(1) Isaïe, 21, 13-17.

(2) Juba, chez Pline, *Hist. nat.* XII, 40. Malgré l'autorité de Movers, je ne puis pas admettre que les Skénites qui se chargeaient de ces transports, aient été des Sabéens de Mareb.

(3) Hérodote, III, 97.

(4) Joël, 4, 3-4.

(5) Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, I, pag. 40; Tuch, *Genesis*, 260.

Jérusalem future, dit : « Une inondation de chameaux te couvrira, les dromadaires de Madian et d'Epha, tous venant de la Sabée et portant de l'or et de l'encens. Tous les troupeaux de Kédar se rassemblent près de toi, et les béliers de Nébajoth te serviront (1). » Les villes de Phénicie pouvaient se procurer les marchandises de l'Arabie méridionale aussi bien par le chemin relativement court de l'ouest, que par la voie plus longue de l'est. Mais pour les Phéniciens la route maritime avait le plus de prix, parce qu'elle était plus directe. Ils l'avaient suivie une première fois du temps du roi Salomon d'Israël dont l'empire s'étendait jusqu'à la mer Rouge; avec son aide ils avaient fait partir d'Eziongueber une flotte pour ces contrées; mais lorsque le royaume des Hébreux se divisa et s'affaiblit, la navigation du golfe Arabique leur échappa. Ils furent donc obligés de revenir à la voie de terre et à l'intermédiaire des Arabes. Dès que le roi Josaphat de Juda (917-893), cents ans après Salomon, eut fait une seconde fois la conquête des Édomites et que le roi Usia (808-757) eut reporté les frontières de ses États à la mer Rouge, les Phéniciens renouvelèrent leur alliance avec les rois de Juda et reprirent la navigation d'Ophir (2). Plus tard le pharaon Nécho leur rendit pour un peu de temps la navigation du golfe Arabique, sauf à ne plus partir de la pointe nord-est, mais de la pointe nord-ouest, de la mer Rouge. Immédiatement après le roi Nébucadnézar de Babylone qui avait soumis les Dédanites et établi des comptoirs sur la côte de Dédan et à l'embou-

(1) Rois, I, 22, 49; II, 14, 22; Chroniques II, 17, 11; 26, 6-7. Les Hébreux perdirent de nouveau Elath sous le roi Achas (740-716); Rois, II, 16, 6.

chure de l'Euphrate, réussit à détourner le commerce maritime avec le sud de l'Arabie au profit du golfe Persique, en même temps que la défaite des Kédaréens lui permit d'ouvrir un route directe à travers le désert, entre Babylone et Sélah (v. ci-dessous). Les Ptolémées enfin parvinrent à réaliser les plans de Ramsès II et de Nécho et à concentrer le commerce de l'Égypte et de la Syrie avec l'Arabie méridionale dans le golfe d'Héroopolis. Au commencement du deuxième siècle avant J.-C., l'île de Dioscoride, située sur la côte des Somaulis que les anciens nommaient « la terre de la cannelle, » et en avant du « cap des aromates » (cap Guardafui), devint le grand entrepôt du commerce de l'Égypte avec l'Arabie méridionale et l'Inde. Des vaisseaux indiens y apportaient les productions de leur pays. Le nom que les Grecs donnaient à cette île, de même que son nom actuel de Socotora, est une corruption de celui que lui donnaient les navigateurs de l'Inde, Dvipa Sukhatara, île Bienheureuse.



L'EMPIRE DES SABÉENS

Ainsi l'Arabie méridionale livrait, dès l'an 1500 avant notre ère, ses épices aux Syriens et aux Babyloniens; elle produisait l'encens que les Juifs aussi bien que les Grecs brûlaient sur leurs autels; elle allait chercher les denrées de la côte opposée d'Afrique, tout aussi fertile que son propre sol, et les vaisseaux indiens lui amenaient les productions de l'Indus et du Gange. Elle devint ainsi l'entrepôt de toutes les marchandises de l'Afrique orientale et de l'Inde, et l'intermédiaire des relations de l'Asie orientale avec l'Asie occidentale. Cet immense commerce, joint à la fertilité

extraordinaire de ses vallées et de ses terrasses de montagnes, devait faire du sud de l'Arabie un pays extrêmement riche et y développer une civilisation très avancée. Les chefs de tribus se mirent en possession d'une souveraineté permanente; il se forma des royautés qui restèrent étrangères aux tribus du désert. Les Sabéens eurent des rois dont les dynasties remontent plus haut que l'an 1000 avant J.-C., quoique la tradition des Arabes ne produise pas de listes de souverains qui dépassent de beaucoup l'an 700. Dès cette époque reculée la royauté était si bien affermie en Saba, que des femmes mêmes purent en être revêtues. Aux yeux des Grecs, qui n'eurent une connaissance exacte de l'Arabie méridionale que sous les Ptolémées, les Sabéens étaient, ainsi que nous l'avons vu, le peuple le plus considérable de la presqu'île, leur pays une contrée fortunée où depuis un temps immémorial s'amassaient les plus grands trésors, et qui recevait les productions les plus précieuses de l'Europe et de l'Asie. Ils nous ont laissé des récits complaisants du luxe des palais, tout resplendissants d'or et d'argent, ornés de pierres précieuses et d'ivoire, du grand nombre de temples; mais ils parlent aussi de la mollesse des rois qui ne quittaient pas leur harem, de la grande dépense de la cour, qui ne montait pas à moins de quinze talents par jour, des vêtements peu virils et des mœurs efféminées du peuple (1). Il est à supposer que l'exemple des Babyloniens y fut pour quelque chose; dans tous les cas, les antiques rapports des Sabéens avec Babylone sont suffisamment prouvés par l'usage qu'ils faisaient de son talent (2). Le nom de la

(1) Heraclid. Cum *Fragm.* 4, éd. Müller.
(2) Movers, *Phoenizier*, II, 3, 302.

déesse Astor (Astarté), qui se rencontre fréquemment dans les inscriptions himjarites, peut également provenir des relations des Sabéens avec les Babyloniens et les Phéniciens. Les historiens occidentaux vantent le soin et la splendeur que les Sabéens mettaient à leurs constructions (1).

Nous avons vu que, d'après la tradition indigène, le petit-fils de Kachtan, père des Arabes méridionaux, Abd-Schams-Saba fut le fondateur de Mareb, capitale des Sabéens; elle lui attribue également la construction d'une grande digue servant à l'irrigation du pays. Kachlan, le second fils d'Abd-Schams-Saba, doit avoir bâti la ville de Zaphar (le Saphar des Occidentaux) (2); les jetées, les canaux, les écluses si remarquables de Sana (l'Uzal des Hébreux, voir plus haut page 355), à l'est de Mareb, seraient l'œuvre du roi Asad (3). Quant aux châteaux de Salhin et de Baïnoun, ce furent les démons qui les élevèrent par l'ordre du roi Salomon pour la reine Balkir de Sana. Les Arabes parlent en outre de nombreux châteaux et de forts qui servaient soit de défense aux provinces et de protection aux caravanes, soit de résidence aux gouverneurs. Dans le courant du premier siècle avant J.-C., un descendant de Himjar, Harith, obtint la souveraine puissance dans le royaume de Saba. C'est ainsi que les Himjarites se substituèrent aux Sabéens. Les Arabes n'ont pas perdu tout souvenir de cette révolution, puisque leur tradition fait de Himjar un fils et un successeur d'Abd-Schams-Saba. Les successeurs de Harith eurent leur résidence

(1) Agatharch., dans Diodore, III, 47.
(2) *Peripl. erythr. maris*, p. 13.
(3) Osiander, *Journal de la Société asiatique allemande*, X, 27.

d'abord à Marab, puis à Zafar, enfin à Sana (1). Les auteurs occidentaux mentionnent pour la première fois les Homérites (Himjarites) en 24 avant J.-C (2); ils sont depuis lors le peuple dominant de l'Yémen.

LA CIVILISATION DE L'ARABIE MÉRIDIONALE

Des restes nombreux de magnifiques constructions en pierres de taille, les ruines d'aqueducs, de canaux, de bassins et de digues qui avaient pour destination de rassembler et de retenir les eaux des montagnes pour l'irrigation des terrasses en gradins et des vallées, excitent encore l'admiration des voyageurs, tant par la solidité de la maçonnerie que par l'art qui a présidé à la construction. Les ruines de Nakb-el-Hadschar et de Misenat dans l'Hadramaut, confirment ce que les Occidentaux et la tradition arabe rapportent de la splendeur des palais et de la grandeur des constructions hydrauliques dans la vallée de Mareb (3). Ce qui reste de ces travaux démontre que dans ces siècles reculés l'Arabie méridionale, comme l'Egypte et la Babylonie, était mieux cultivée que de nos jours, qu'on y attachait également une haute importance à l'irrigation du sol, qu'on savait tirer parti des eaux des montagnes pour féconder les terrasses. On ne risque rien de conclure de ces faits que la production des fruits propres au pays était supérieure alors à celle d'aujourd'hui. Les nombreuses inscriptions qui cou-

(1) Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, I, pag. 47-64.

(2) A l'occasion de l'expédition d'Aelius Gallus, *Peripl. eryth. maris*, pag. 14; Pline, VI, 28.

(3) Caussin de Perceval, *loc. cit.* I, pag. 16, 17; Wellsted, *Reisen in Arabien von E. Rödiger* I, pag. 307.

vrent les ruines, rendent témoignage du degré de civilisation où ces peuples étaient parvenus, en même temps qu'elles conservent les plus anciennes formes de la langue et de l'écriture arabes (1). L'écriture des Dschorhomites et de quelques autres tribus de l'Yémen ne semble pas avoir été la même que celle des Himjarites. Les formes grammaticales des inscriptions qui se rencontrent au Sinaï, dans le nord-ouest de l'Arabie, et qui ne remontent, il est vrai, qu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, dénotent une race et un dialecte qui diffèrent de ceux de l'Arabie méridionale. Elles sont propres aux Arabes autocthones, « les plus anciens, les seuls véritables, » aux Amalécites, pour tout dire, et les distinguent de leurs voisins du Sud, des Ismaélites et des Yéménites (2).

LES BÉDOUINS. — LA RELIGION DES ARABES

Par opposition aux Arabes sédentaires, les tribus nomades prennent le nom générique de *Badawi*, (Bédouins, fils du désert). Ils sont restés fidèles aux formes politiques qui ont servi de point de départ au développement social chez les autres races sémitiques, et leur manière d'honorer la divinité conservait en germe le culte que nous avons trouvé plus achevé à Babylone. Dans le silence de la nature, au sein de leurs solitudes, les peuples septentrionaux de l'Arabie invoquaient le dieu du ciel, le seigneur qui plane dans les airs. Pour

(1) Voyez *loc. cit.* Rödiger, *Excurs über die himjaritischen Inschriften.* Autant qu'on a pu les déchiffrer, ces inscriptions ne se rapportent qu'à des achats et à des constructions de temples; Osiander, *Journal de la Société asiatique allemande*, X, 17-73.

(2) Blau, *Nabataeische Inschriften, loc. cit.*, XVI, 331 et suiv.

eux, sa puissance se manifestait dans le mugissement de la tempête, dans la nuée de l'orage, dans l'éclair et le tonnerre, dans le rayon de soleil et dans la flamme du feu comme dans la fécondité de la terre. Cependant les Arabes se représentaient plus volontiers ce dernier attribut sous les traits d'une divinité femelle; ils lui consacraient particulièrement des arbres au port élevé, ainsi que les puits du désert; dans la lumière plus douce de la lune, ils croyaient reconnaître l'action bienfaisante de la déesse. Puis les étoiles qui montaient à l'horizon en même temps que tombait la rosée du soir, frappèrent les regards et éveillèrent les sentiments religieux des Arabes. Bien au dessus des tentes et des troupeaux endormis, indifférentes aux expéditions et aux embuscades nocturnes, les étoiles parcourent leurs voies lumineuses sans s'inquiéter des vaines agitations de l'homme. Elles servaient de guides aux Arabes dans leurs longs voyages à travers le désert (v. ci-dessus, p. 339); certaines constellations leur annonçaient les pluies qu'ils appelaient de leurs vœux; d'autres, les orages et leurs dangers; quelques-unes le changement des saisons, les époques où le bétail se croisait et se multipliait. Si les étoiles présageaient tantôt que les troupeaux prospéreraient dans de gras pâturages, tantôt que les sources allaient tarir et les gazons se dessécher, elles pouvaient aussi apporter aux hommes le plaisir ou la douleur, la félicité ou le malheur. C'est ainsi que les Arabes furent amenés à honorer, outre le soleil et la lune, certaines étoiles brillantes, et à les considérer comme des esprits vivants qui gouvernaient la nature et réglaient les destinées humaines.

Les Arabes invoquaient, par préférence, le seigneur du ciel sur les hauteurs et sur le sommet des montagnes : ils croyaient se rapprocher de lui, lui-même des-

cendait jusque-là; mais ils reconnaissaient aussi la présence de la vertu et de l'essence des dieux dans certaines pierres (1). Les Madianites et les Amalécites qui occupaient l'aride et monotone plateau de grès connu sous le nom de presqu'île du Sinaï, le désert de Sur au nord, celui de Sin au midi, adoraient sur les sommets les plus élevés de la contrée, auxquels les Hébreux donnaient les noms d'Horeb et de Sinaï (le Sinite), le dieu du ciel, qui était encore pour eux le dieu de la fertilité qui donnait à manger et à boire aux habitants du désert (2). Ils le nommaient Baal : c'est le Bel des Babyloniens. Encore aujourd'hui s'étend, au pied de l'Horeb, le bois de palmiers à la terre noire et grasse, arrosé d'eaux vives dont parlent Artémidore d'Éphèse et Diodore (v. plus haut, p. 339); c'est l'oasis de Firan. La montagne sacrée qui le domine a pris de ces palmiers le nom de Serbal, bois de palmiers de Baal (3). Les Moabites invoquaient Baal sur la montagne de Péor (4); ils honoraient en outre Camos, à qui ils offraient des enfants dans leurs calamités. Les Ammonites faisaient des sacrifices semblables à leur dieu Milkom. A Tabalah, sur la frontière de l'Hedschas et de l'Yémen, les tribus des Chatam, des Daous et des Badschila honoraient le dieu Disara (Dusarès). Une relation grecque représente ce dieu comme une pierre noire carrée, non taillée, haute de quatre pieds, large de deux, qui reposait sur un socle en or massif; le temple

(1) Genèse, 28, 12-22; 31, 45.

(2) Cela résulte du nom de *Serbal*, ainsi que du rapprochement qu'Hérodote établit entre le dieu des Arabes septentrionaux et Dionysos; ce rapprochement manquerait de justesse si le dieu des Arabes n'avait eu un rapport quelconque avec la fertilité du sol.

(3) Lepsius, *Briefe*, pag. 230 et suiv.

(4) Nombres, 23, 28; 25, 1-3.

qui l'abritait était orné d'or et de riches offrandes. Les Arabes sacrifiaient à cette pierre et répandaient devant elle le sang des victimes : telle était leur manière de pratiquer les libations (1). Les Bénou-Bekr, qui remontent aux premiers siècles de notre ère, reconnaissaient pour dieu national Aoudh, c'est à dire le Brûlant; une ancienne formule de serment, en usage chez ce peuple, portait : « Je jure par le sang qui se répand autour d'Aoudh et par les pierres dressées auprès de Souaïr. » Les Arabes avaient coutume d'arroser leurs idoles du sang des victimes, et nous avons vu par un passage d'Hérodote qu'à la conclusion d'un traité, on teignait de sang des pierres placées entre les contractants. Parmi les tribus qui habitaient le nord-est de l'Arabie au commencement de l'ère chrétienne, les Tadschi, dans le voisinage de l'oasis de Dumat el Dschandal, avaient adopté pour dieu de leur race la planète Jupiter; les Lachmites en Hira, Canope; les Huzaïtes, Saturne. Les Himjarites adoraient le soleil sous la forme d'un aigle; c'est le dieu Nasr; les Hamdanides, dans le nord de l'Yémen, honoraient le dieu Soleil sous la forme d'un cheval; une tribu de l'Yémen, sous celle du lion (2). » Les Béni Hassan passent pour avoir adoré un vautour auquel ils sacrifiaient tous les ans une vierge richement parée, « la fiancée du vautour. » Les Arabes adoraient la déesse de la fertilité dans les beaux arbres qui leur représentaient sa vertu. C'est ainsi que la tribu des Takif, dans la vallée de Nachlah, rendait un culte à la déesse Allat, l'Alilat d'Hérodote : Allat ou Alilat équivaut à

(1) Suidas Θεὸς ἄρης. Cf. Maxim. Tyr. *diss.* 38; Osiander, *Journal de la Société asiatique allemande*, pag. 476.
(2) Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, I, 113; Osiander, *loc. cit.*, p. 473.

Al-ilahat, c'est à dire la déesse. Parmi les plus beaux palmiers de cette vallée, on distinguait le grand arbre de la déesse, « comblé d'offrandes, » vers lequel les Takif ou tribus voisines allaient en pèlerinage. Ils invoquaient aussi la déesse sous la forme d'une pierre blanche carrée. Les Daous et les Badschila adoraient la déesse Halasah, c'est à dire la planète Vénus; on lui avait consacré un temple magnifique à Sana, chez les Sabéens. Sur la frontière qui séparait l'Hedschas de l'intérieur de l'Arabie, dans un bois sacré d'acacias, les Kinana et les Bénou Gatafan rendaient hommage à la déesse Uzza, c'est à dire la Puissante. Rien n'est plus ordinaire dans l'ancienne poésie arabe que de voir jurer « par Allat et Uzza. » Dans les environs de Médine, on reconnaissait encore la déesse Manat, dont l'idole était un bloc de rocher (1). Comme chaque tribu arabe avait son protecteur céleste particulier, le nombre des dieux de l'Arabie était considérable. Lorsque, dans les premiers siècles de notre ère, la Mecque devint le centre religieux de la plupart des tribus arabes, on y plaça jusqu'à 300 idoles, Mais, au fond, cette pluralité des dieux était plus apparente que réelle; le plus souvent ce ne sont que des noms différents, des formes diversement modifiées, d'une conception primitive unique (2).

(1) Osiander, *Journal de la Société asiatique allemande*, VII, 497.

(2) Quoi qu'en dise Schahrastani (traduction allemande de Haarbrücker, II, 3), la pierre sacrée de la Mecque était primitivement consacrée à Saturne. D'après les théologiens de l'Islam, Adam aurait élevé la Kaaba, d'après l'archétype que les anges adoraient dans le ciel; après le déluge Ibrahim et Ismaël restaurèrent ce sanctuaire, et à cet effet l'ange Gabriel leur apporta du ciel la fameuse pierre noire; Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*, I, 165-170 et suivant.

VIE DES BÉDOUINS

La vie des tribus nomades qui parcourent le nord et le centre de l'Arabie n'a pas subi de grands changements; aujourd'hui encore il est aisé de reconnaître les mœurs et les conditions d'autrefois; c'est à peine si l'on rencontre quelques altérations à constater. Tous les rapports sociaux se réglaient d'après la filiation et revêtaient une forme patriarcale; le culte de la famille servait de base. Le chef de la plus ancienne famille est en même temps le chef de la tribu; c'est cette famille que tous les membres de la tribu reconnaissent pour leur souche commune, et ils obéissent de bon gré au rejeton direct du père de leur race, de celui qui a transmis son nom à la tribu : le droit d'aînesse est sacré. Ces chefs mettent leur orgueil à posséder un nombreux bétail, des chevaux de noble origine, des chameaux; c'est à ces richesses que l'on reconnaît leur autorité. Assistés et conseillés par les autres pères de famille, par les anciens, ils maintiennent la paix au sein de la tribu, apaisent les contestations, conduisent la jeunesse à la razzia et au combat et font le partage du butin. Eux seuls ont le droit de convoquer l'assemblée de la tribu, de porter l'étendard sous lequel les guerriers combattent, de donner des ordres pendant la bataille. Il est très rare que le souvenir d'une commune origine ramène un certain nombre de tribus sous le commandement du chef de la plus ancienne. La plupart gardent les unes envers les autres une attitude fière et hostile. Elles tâchent mutuellement de se surprendre pour piller les campements, enlever les femmes, les enfants et les serviteurs, et emmener les troupeaux de leurs ennemis. Une fois que les hosti-

lités ont éclaté, s'il y a eu mort d'hommes, les familles, la tribu auxquelles les victimes appartiennent sont tenues de les venger, et de tuer à l'ennemi pour le moins autant de monde qu'elles en ont perdu. Le soin de tirer vengeance du meurtre retombe ainsi de part et d'autre sur les générations successives, jusqu'à ce que les deux partis, las de se combattre, s'accordent pour faire la paix; dans ce cas on remet au chef d'une troisième tribu le soin de fixer une compensation en bétail ou en toute autre valeur.

Telles sont les mœurs qui depuis tant de siècles se maintiennent parmi les Arabes. Si violentes qu'elles soient, les habitants du désert n'en ont pas moins des qualités recommandables. Ils sont dévoués, soumis, respectueux envers les chefs de leurs tribus; leur caractère exalté par la lutte est ferme et viril; rien n'égale leur fidélité à la parole donnée, et ils exercent de la manière la plus large les devoirs de l'hospitalité. Quiconque vient à eux avec des intentions pacifiques, est sûr d'obtenir des filles de la tribu l'eau nécessaire pour se désaltérer; les hommes l'accueillent avec bienveillance sous leur tente, partagent avec lui leurs provisions de dattes ou le traitent solennellement en égorgeant un mouton de leurs troupeaux. Une fois que l'étranger est admis sous la tente, l'Arabe répond sur sa vie de la sûreté de son hôte. Quand arrive la nuit avec sa fraîcheur vivifiante, le nouveau venu va s'asseoir au milieu du cercle formé par les hommes de la peuplade, il raconte alors son origine, sa famille et sa tribu; de leur côté ses hôtes glorifient leur naissance, disent ou chantent leurs hauts faits et ceux de leurs ancêtres, les guerres et les combats d'où leur tribu s'est glorieusement tirée; ils vantent les qualités de leurs chevaux favoris et la rapidité de leurs chameaux.

POÉSIE DES ARABES

Chez les tribus du désert la poésie était l'unique expression de la vie de l'esprit. Leur tradition fait de Lokman le plus ancien de leurs poètes et lui attribue un grand nombre de proverbes, d'adages et de fables; il doit avoir vécu du temps du roi David. Il est hors de doute que les anciens des tribus étaient en même temps les premiers poètes des Arabes. Leurs chants inspirés par la surexcitation du moment, exprimaient sans art la joie ou la tristesse. Ils servent à remémorer les actions personnelles comme les destinées de la tribu, ou visent à un enseignement moral. Ce sont des poésies de circonstances; tantôt on pleure un mort, tantôt on vante un guerrier valeureux; une autre fois on raconte les combats glorieux auxquels la tribu a pris part, sa vaillance et sa générosité, ou bien on lance aux ennemis l'outrage, le mépris et la haine. Quelquefois ces chants roulent sur la chasse, les armes et les voyages à travers le désert, sur les chevaux et les autres montures des Arabes. Ils s'expriment en un mètre ïambique très court. Les Bédouins saisissaient avec un sentiment très vif toutes les circonstances qui tranchaient sur la monotonie de leur vie, et ils savaient les rendre avec vivacité, avec feu, Les fortes impressions qu'éveillait en eux la lutte contre la nature, leur existence au milieu des troupeaux fournissaient au poète des métaphores originales, de brillantes couleurs qu'il ne savait pas toujours joindre avec assez de douceur et d'harmonie; mais souvent aussi il s'exprime avec une concision du plus grand effet. La réflexion se manifesta de très bonne heure et la poésie apophthegmatique des Arabes ne doit pas être beaucoup plus moderne que celle des

Hébreux. La tradition conserva ces adages, ces chants de peu d'étendue; chaque génération se les appropriait et les récitait à son tour, sauf à les développer à sa façon. Plus tard il se rencontra des Arabes qui firent profession de répéter ces chants populaires. Il y eut même des femmes poètes, et l'on conserve encore des vers de Leïla et d'Elchansa.

CARACTÈRE DES ARABES

Ce sont les Arabes qui ont porté au plus haut point les grandes qualités du caractère sémitique. Leur vie dans le désert, sous les ardeurs d'un soleil brûlant, au milieu de la tempête et des tourbillons de poussière, avait trempé leur constitution. Dans ces solitudes sans chemin frayé, où la vie de l'homme est sans cesse menacée soit par les bêtes féroces, soit par les tribus ennemies, l'Arabe n'a d'autre protecteur que lui-même; pour conjurer le danger il ne doit compter que sur sa vigilance, sur la sûreté de son coup d'œil, sur son courage et sa résolution, sur la bonté de son coursier et la solidité de sa lance. Une constante sobriété rend les corps secs et maigres, mais les muscles n'en ont que plus de force et d'élasticité, et sous cette dure enveloppe habite une âme pleine d'énergie. Voilà pourquoi les Arabes ont une attitude plus libre, un calme plus digne, un plus grand amour de l'indépendance, un goût plus prononcé pour les entreprises audacieuses que leur congénères. Leur pays et leur manière de vivre les ont préservés de l'amour ardent des richesses, les ont empêchés de s'abâtardir dans le luxe et la mollesse qui ont été si funestes aux autres branches de la race sémitique établies près de l'Euphrate et du Tigre, ou

sur les bords de la Méditerrannée; cependant ils partagent le défaut commun à tous ces peuples, ils sont cruels et sanguinaires. Il était réservé aux Arabes qui n'avaient rien perdu de leur force, de fonder au moyen âge un nouvel empire sémitique, avec sa civilisation propre, longtemps après que Babel et Assur, Tyr et Carthage, Jérusalem et Palmyre avaient cessé d'être.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LES ÉGYPTIENS

I

LE SOL ET LA RACE

II

DE L'AGE DE LA CIVILISATION DANS LA VALLÉE DU NIL

III

LA RELIGION DES ÉGYPTIENS

IV

L'ANCIEN ROYAUME DE MEMPHIS

V

LES HYCSOS. RESTAURATION ET PROSPÉRITÉ DE L'EMPIRE D'ÉGYPTE

VI

VIE ET MŒURS DES ÉGYPTIENS

LIVRE II

LES PEUPLES SÉMITIQUES

I

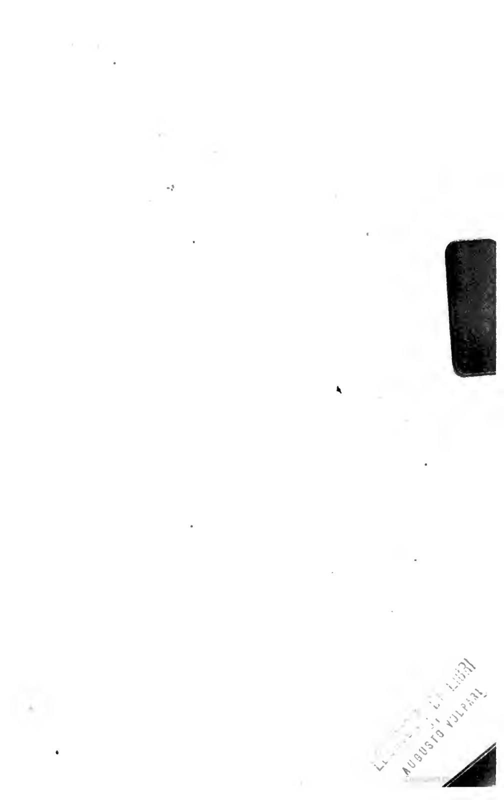
L'ANCIEN EMPIRE DE BABYLONE

II

LES ARABES



Ixelles-Bruxelles. — Imp. Cxorus fils, rue du Conseil, 3.


LIBRI
AUGUSTO VOLPARI

